BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

TRAITÉ
DES
VAPEURS.

Medicus, si sufficerit ad cognoscendum, sufficiet etiam ad sanandum.

Hipp. de Arte S. XX.

TRAITÉ

DES

AFFECTIONS VAPOREUSES

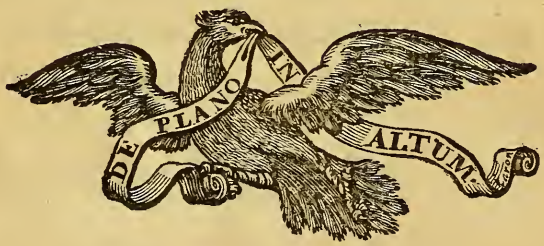
DES DEUX SEXES;

Où l'on a tâché de joindre à une théorie ſolide une pratique ſûre, fondée ſur des obſervations :

Par Mr. POMME, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin Conſultant du Roi.

TROISIEME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



A LYON,

Chez BENOIT DUPLAIN, Libraire, grande rue merciere, à l'Aigle.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MONSIEUR

SENAC,

Conseiller Ordinaire du Roi en ses Conseils d'État & privé ; premier Médecin de Sa Majesté ; Sur-Intendant Général des Eaux, Bains & Fontaines Minérales & Médicinales de France ; & Commis par le Roi pour l'Établissement des Jurandes & Maîtrises de Pharmacie dans les Lieux non jurés.

MONSIEUR,

La premiere & la seconde Édition de cet Ouvrage ont paru en Public sans autre protection que celle que

devoit lui procurer le zele de ſon Auteur.

En le décorant pour lors du nom d'une perſonne diſtinguée, j'aurois craint d'expoſer mon Mécène aux rigueurs du combat Littéraire auquel je me livrois ; & ce n'eſt qu'après m'avoir vu victorieux que j'ai ſongé à me choiſir un Protecteur. Vous voulez bien, MONSIEUR, être celui qui m'honore aujourd'hui de ſon ſuffrage ; je connois tout le prix du bienfait ; ma ſatisfaction eſt ſans borne ; elle m'inſpire des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, & ceux du plus profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
POMME *fils*, Médecin.

AVANT-PROPOS.

ON ne s'attendoit point à voir multiplier les éditions de cet Ouvrage. Le silence affecté des Journalistes françois (a) *sur la seconde édition, sembloit le condamner à un éternel oubli; néanmoins celle-ci a été enlevée, ainsi que celle qui l'avoit précédée, & nous voici à la troisieme. D'où lui vient cet acceuil?*

Le Panégyriste de Monsieur Fizes seroit embarrassé d'en

(a) L'Encyclopédie, Trévoux, le Journal des Savans.

donner la raiſon ; & il n'imaginera jamais qu'un praticien moderne pût faire des proſélytes, en publiant un ſyſtême tout-à-fait oppoſé à celui de ſon Mécène. Telle a été la crédulité de ceux qui, éblouis par l'éclat de la réputation de Mr. Fizes, n'ont voulu reconnoître d'autre médecine que celle que ce ſavant Médecin a pratiquée juſqu'à ſa mort.

La déférence & le reſpect, attachés au nom de ce grand homme, m'avoient empêché juſqu'ici, de m'élever ouvertement contre lui ; & ſi je m'étois aviſé une fois de contredire ſes principes, je l'avois fait d'une

maniere à ne pas m'attirer des reproches ; car lui ayant fourni l'occaſion d'obſerver avec moi, & de reconnoître évidemment la mépriſe, je lui avois laiſſé toute la gloire de la découverte (a). *Ce généreux procédé me mérita des éloges de la part des perſonnes impartiales. Mr. Eſtéve eſt le ſeul qui paroiſſe offenſé, & qui, après m'avoir jugé avec la prévention d'un apologiſte ſuſpect, ne craint pas de m'inſulter grièvement dans ſon libelle* (b).

(*a*) Voyez le Traité ci-après.

(*b*) Voyez la vie & les principes de Mr. Fizes par Mr. Eſtéve. Dans cet écrit, Mr. Eſtéve ne ſe contente pas de cenſurer nombre de Médecins de diſtinction, il n'a pas craint encore d'invectiver les Membres reſpectables de notre illuſtre Faculté. *Ibid.*

Qu'il mépriſe tant qu'il voudra mon nom & mon ſiſtême, qu'il ajoûte à ſa cenſure, la dériſion & des outrages ; ma réponſe eſt préciſément celle qu'il me préſente lui-même. C'eſt le conſeil de Mécène à Auguſte : " *Ne vous affligez pas*, lui dit-il, " *des diſcours de quelques gens* " *mal intentionnés ; s'ils ſont* " *vrais il faudra vous corriger,* " *s'il ſont faux, le mépris que* " *vous en ferez leur ôtera toute* " *croyance ; l'inquiétude que* " *vous en prendriez leur don-* " *neroit un air de vérité, & à* " *des hommes vils un droit ſur* " *votre repos* (a) ".

(a) Ibidem.

Si les égards que j'ai eus pour Mr. Fizes, n'ont pu m'excuſer auprès de Mr. Eſtève, que ſera-ce aujourd'hui ? Un Panégyriſte contredit ſe croit toujours très-offenſé ; c'eſt pourquoi je dois m'attendre à un dernier effort de ſon imagination, d'où la vérité ne ſortira jamais, mais bien l'impoſture & l'erreur. La Médecine nourrira-t-elle toujours dans ſon ſein de ces enfans rebelles qui, bien-loin de travailler au profit de cet art, ſemblent, au contraire, ne s'occuper qu'à l'obſcurcir & à le rendre impénétrable ?

Il n'eſt plus temps de le diſſimuler, encore moins de ména-

ger quiconque voudroit nous imposer des loix. Nous faire un crime de soulager l'humanité, c'est nous inviter à redoubler nos efforts, pour la soustraire aux insultes qu'elle reçoit journellement de la part de ceux à qui elle a paru jusqu'ici redevable. Notre zele, que rien ne peut ralentir, nous fournira toujours des armes contre de tels ennemis; & puisque Mr. Estéve ne craint pas de se montrer contr'elle, qu'il ne soit pas surpris de nous trouver sur ses pas.

Si nos principes lui déplaisent, c'est parce qu'ils sont simples & dépouillés de toute obscurité. Pourquoi rougirions-nous

de les lui préſenter une troiſieme fois? Nous répéterons donc à ce vigoureux Athlete, que la tenſion des ſolides eſt pour nous une cauſe ſuffiſante pour produire telle ou telle maladie, tout comme le relâchement produit les ſiennes propres à ſon tour; & ce ne ſera jamais de la combinaiſon de ces deux cauſes contradictoires que nous ferons dépendre un même effet.

C'eſt par de tels principes que nous ſommes parvenu à découvrir la cauſe cachée des affections vaporeuſes, & c'eſt dans leur application que nous en avons vu réaliſer le vrai. La tenſion des ſolides a cédé plus

d'une fois aux ſeuls remedes humectans aſſortis au degré de la cauſe qu'ils avoient à combattre ; & le relâchement a cédé, à ſon tour, aux toniques appropriés. Se ſervir, en pareil cas, des remedes pris dans ces deux claſſes oppoſées, c'eſt ſe contredire ſoi-même dans ſes principes ; c'eſt accuſer la tenſion des nerfs & leur relâchement ; c'eſt, en un mot, favoriſer la maladie & la rendre incurable (a). *La queſtion*

---

[a] Telle eſt cependant la doctrine de M. Fizes ; telle eſt celle que Mrs. Aſtruc & Lorry, Médecins de Paris, nous préſentent aujourd'hui. Le premier dans ſon Traité des Maladies des Femmes, imprimé en 1763 ; & le ſecond dans ſon Traité *de Melancholia & morbis melancholicis*, imprimé cette année 1766 ; & enfin celle qui a fait juſqu'ici tant de victimes, & qui ne

n'eſt point hypotétique, l'expérience pratique en fait la ſolution.

Il ne reſtera donc à nos Antagoniſtes que le ſeul droit de nous montrer des expériences contraires. Mr. Fizes a été prié, pluſieurs fois, de nous inſtruire à ce ſujet, en nous montrant le faux de notre prétention. L'auteur du Journal des Savans, celui des Mémoires de Trévoux, le célébre Mr. Aſtruc, & encore tous les Médecins, nos confreres, ont été invités, dans nos précédentes éditions, de prenon-

---

ceſſe d'en faire tous les jours malgré les généreux efforts de pluſieurs Médecins qui s'élevent contr'elle.

cer définitivement sur cet article. En attendant que quelqu'un de ces Auteurs célèbres veuille nous prouver la fausseté de nos principes, par ces expériences qui seules ont le droit de nous instruire & nous convaincre, nous présenterons ici celles que des Médecins & des Chirurgiens ont faites après nous, ce qui augmentera nos preuves en faveur de ce système. On trouvera ces nouvelles observations à la fin de ce volume.

PRÉFACE.

LEs Médecins avouent que de toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'y en a point dont la cauſe ſoit moins connue, & le procédé curatif moins aſſuré, que celle qu'on appelle affection vaporeuſe, ou ſimplement vapeurs (*a*). Il eſt donc eſſentiel de travailler à fixer ce protée, puiſqu'on loue les efforts que font ceux qui en cherchent la cauſe & le remede (*b*).

De tous les obſtacles qui ſe préſentent pour parvenir à ce

[*a*] Voyez le Journ. de Médec. mois de Mars 1761, pag. 195.

[*b*] Voy. le même Journal, p. 196.

but, le préjugé des Médecins eſt celui qui me paroît le plus difficile à vaincre : en effet, apprendre aux uns une route nouvelle, vouloir forcer les autres à changer d'idées & de ſyſtême, c'eſt l'ouvrage du génie le plus ſubtil ; & il ne faut rien moins que l'éloquence la plus perſuaſive pour convaincre des eſprits prévenus, & pour détruire une erreur preſque univerſelle.

J'en ai ſenti toute la difficulté dans ma premiere entrepriſe. Animé par la vivacité de mon zele, j'ai cru que mon travail ne ſeroit point infructueux : mais me ſuis-je jamais flatté de faire beaucoup de proſélytes ? & n'avois-je pas déjà prévu que le nombre des mécréans ſeroit très-étendu ? Les

uns, asservis au préjugé, & trop intéressés à suivre la routine, refusent constamment de se soumettre ; & les autres, toujours jaloux des nouveautés, quand ils ne les enfantent pas, se récrient sans fondement & sans raison, rejettant avec mépris une méthode d'autant plus intéressante que le mal devient plus commun. Tel a toujours été l'écueil de la Médecine ; les plus zélés ne le désavoueront pas.

Serai-je bien coupable, parce que je dévoilerai sans mystere ma façon de guérir un mal jusqu'ici incurable ? & ne me sera-t-il pas permis, en suivant l'exemple de nos Maîtres, de défricher avec eux ? Les motifs qui m'obligent à lutter contre les plus redoutables adversaires excuseront, je pense, ma témé-

rité ; persuadé que le Public, dont je plaide la cause, me saura gré de mon désintéressement. C'est dans ces vues que j'ai rompu le silence une premiere fois : les controverses des Médecins me forcent à me défendre ; & je déclare par avance que je ne cesserai de parler, que quand on m'en aura imposé par des faits contraires à ceux que j'ai déjà présentés.

Pour me rendre plus clair & plus intelligible, je reprends la matiere, & je dis que la cause prochaine & immédiate des affections vaporeuses doit être attribuée au racorniſſement du genre nerveux. Si le terme choque par sa nouveauté, & que l'on exige de moi une explication qui le caractérise plus parfaitement, je dirai que la sécheresse des mem-

branes & des nerfs forme elle-même ce racorniſſement, qui ſeul produit tous les différens ſymptomes de la maladie que j'attaque. Pour exprimer ma penſée avec plus d'énergie, je me ſervirai d'une comparaiſon palpable : qu'on imagine un parchemin trempé, mou, & flexible : (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel). Les Phyſiologiſtes ſavent que les tuyaux excrétoires des différentes glandes, diſperſées çà & là, ſéparent du ſang le ſuc qui arroſe le tiſſu des nerfs, pour entretenir leur ſoupleſſe naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions : par un défaut de ce ſuc, le parchemin ſe roidit ; & par une ſéchereſſe totale, il ſe racornit. Tel eſt l'état des nerfs dans le cas

dont il s'agit. Vouloir les rétablir dans leur premiere ſituation, c'eſt leur rendre l'humide dont ils ſont dépourvus. C'eſt de cette façon que je prétends triompher de la cauſe que j'aſſigne : la plus invétérée pourroit-elle y réſiſter ?

Pour pouſſer l'argument juſqu'à la derniere évidence, on n'a qu'à rappeller ici l'effet des cauſes éloignées des vapeurs, & on verra arriver de plus loin la ſéchereſſe dont je parle, & le racorniſſement qui la ſuit. Je dis plus : qu'on raſſemble en même témps l'effet des remedes chauds, ſi uſités de nos jours, & ſi vantés ſous le nom pompeux d'antiſpaſmodiques, on verra augmenter inſenſiblement la cauſe du mal, bien-loin de la détruire. Que l'on rappelle enfin l'effet conſtant &

invariable des remedes oppoſés, on ſera forcé pour lors d'avouer la mépriſe, & on ſe réjouira avec moi d'avoir trouvé le ſpécifique. En un mot, pour détendre le ſyſtême nerveux, qui, de l'aveu de tous les Médecins anciens & modernes, péche ici primitivement, faut-il des irritans? & ne faut-il pas employer les contraires?

Les complications de cette maladie n'embarraſſeront plus le Médecin, quand il ſaura qu'elles ſont le fruit de la premiere cauſe. Les obſtructions de tous les viſceres du bas-ventre n'étant que l'effet de celle-ci, céderont au torrent d'une circulation plus libre : il verra avec ſatisfaction les merveilleux effets d'une méthode ſi ſalutaire, par des cures miraculeuſes ; & le ſouvenir de

tant d'autres, où la pratique ordinaire l'aura fait échouer, le convaincra toujours plus de la solidité de celle qu'il aura nouvellement embrassée. En effet, combien d'hydropisies, d'anasarques, de leucophlegmaties, où le racornissement a lieu, & où les hydragogues les plus outrés sont employés sans discrétion & sans succès ! Combien de jaunisses hypocondriaques que l'on attaque journellement par les apéritifs les plus grossiers ! & quelles en sont les suites ? Combien de maladies chroniques de toute espece dépendantes de cette cause, que la Pharmacie mutile & acheve, après leur avoir donné naissance, à la honte de ceux qui lui prêtent des secours, aussi avides que meurtriers ! La casçarille, le çachou & tous les

autres ſtomachiques, ſi familiers aujourd'hui, céderont leur place aux remedes qui reſtitueront le velouté de l'eſtomac, & qui corrigeront les empreintes meurtrieres que ceux-ci ont coutume d'y laiſſer. Le tympanitique apprendra à ſe guérir par des remedes oppoſés à ceux qui auront donné naiſſance à ſa maladie. L'apoplectique & le paralytique éviteront les eaux de Balaruc (*a*). L'épileptique crue incurable, & guérie, ſervira d'exemple à celle qui ſera menacée de ce fléau. L'hyſtérique invétérée & le vaporeux languiſſant trouveront déſormais un remede aſſuré.

Quelques efforts que je faſſe pour deſſiller les yeux de tant

(*a*) Nous comprenons avec elles toutes les eaux thermales, quelles qu'elles ſoient.

d'aveugles volontaires, je ſuis néanmoins très-certain que je n'y parviendrai pas. L'entrepriſe paroîtra toujours au deſſus de mes forces ; & la plupart ne croiront pas, parce que celui qui parle ne mérite pas d'être cru. L'expérience d'un Médecin de province, fût-elle conſtatée par des faits auſſi authentiques que nouveaux, n'aura jamais aſſez de pouvoir pour convaincre les eſprits, & ne pourra elle ſeule s'approprier ce droit d'autorité, que perſonne ne devroit lui refuſer. On reconnoît pourtant que l'expérience eſt la mere de la Médecine, puiſque celle-ci lui doit ſa naiſſance, ſon exiſtence & ſa vie : mais n'importe, on ſaura lui reprocher d'être ſouvent dangereuſe (*a*), & quel-

(a) *Experimentum periculoſum.* Hipp. aph. 1.

quefois trompeuſe ; & ſi jamais elle fut trouvée ſuſpecte, ce ſera aujourd'hui, parce qu'elle parle en ma faveur.

Tant de difficultés auroient dû m'arrêter à l'entrée de ma carriere. Accoutumé depuis pluſieurs années à lutter contre les écueils de la nature, j'ai appris à devenir conſtant. C'eſt ainſi que l'on triomphe le plus ſouvent des maux les plus rebelles ; ce qui me fait eſpérer de ſurmonter un jour le préjugé, en ne ceſſant de décrier l'erreur.

Je donnerai à cet Ouvrage la même forme ſous laquelle je l'ai déjà préſenté ; c'eſt-à-dire, qu'après avoir défini les affections vaporeuſes j'en détaillerai les ſymptomes, pour en établir enſuite la cauſe prochaine & la cure. Les obſervations ſur leſquelles

j'établis mon ſyſtême viendront immédiatement après ; elles ſeront plus nombreuſes & plus raiſonnées, pour ſatisfaire les Médecins, & pour répondre à leurs queſtions.

EXPLICATION DE QUELQUES termes de Médecine qui pourroient arrêter certains Lecteurs.

Spaſme. Convulſion, ou contraction violente & involontaire : (effet d'une tenſion outrée des filets nerveux & d'une trop grande ſenſibilité). Premier degré de la cauſe prochaine des affections vaporeuſes.

Erétiſme. Accroiſſement de tenſion & de ſenſibilité, joint à une plus grande vibratilité : (d'où s'enſuit le racorniſſement des nerfs). Second degré de la cauſe prochaine des affections vaporeuſes.

Abdomen. C'eſt ce qu'on appelle proprement ventre.

Atrophie. Amaigriſſement du corps par le défaut de nutrition.

Aſcite. Hydropiſie du ventre avec épanchement d'eau.

Atonie. Défaut de ton ou de reſſort, relâchement : (effet oppoſé à la cauſe ci-deſſus établie).

Cachectique. Celui qui a une mauvaiſe diſpoſition du corps, cauſée par la dépravation des humeurs, & tendante à l'hydropiſie.

Cardialgie. Douleur à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, avec ſyncope ou menace de ſyncope.

Carminatif. (*Remede*) qui eſt contre les vents.

Diatheſe. Diſpoſition ou affection particuliere des humeurs.

Emphiſeme. Enflure ou tumeur cauſée par des vents.

Odontalgie. Douleur aux dents.

Otalgie. Douleur d'oreille.

Paroxiſme. Accès ou attaque d'une maladie qui revient par intervalles.

Pléthore. Surabondance de ſang dans ſes vaiſſeaux.

Spaſmodique ou *Convulſif.* Qui eſt accompagné de convulſion, ou de contraction violente & involontaire.

Tonique. [*Remede*] qui donne du reſſort aux ſolides.

Tonique. [*Action*] Contraction propre à toutes les fibres du corps hum.

Tympanite. Hydropiſie venteuſe.

TRAITÉ
DES AFFECTIONS VAPOREUSES
DES DEUX SEXES.

DÉFINITION DES AFFECTIONS vaporeuſes, avec l'expoſition de leurs ſymptomes.

J'APPELLE affection vaporeuſe, cette affection générale ou particuliere du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité & le racorniſſement. Elle eſt appellée hyſtérique chez les femmes, parce que les Anciens regardoient les diffé-

rens dérangemens de l'uterus comme l'unique cauſe de ces maladies. On l'appelle hypocondriaque chez les hommes, ou mélancholique, parce que les mêmes Auteurs en ont aſſigné la cauſe dans les hypocondres, & dans les viſceres du bas-ventre.

L'énumération des ſymptomes des affections vaporeuſes eſt auſſi vague qu'elle eſt étendue : le protée dans ſes métamorphoſes, ſuivant l'expreſſion de Sydenham, & le caméléon ſous ſes différentes couleurs, n'expriment que foiblement leur variété & leur biſarrerie. La tête eſt plus ou moins affectée ; on y reſſent une peſanteur qui en gêne les fonctions, & quelquefois une douleur très-vive, peu étendue, que l'on nomme clou hyſtérique chez les femmes. Pluſieurs perſonnes ſont incommodées du battement des arteres temporales ; d'autres ſe plaignent d'un froid au ſommet de la tête ; la plupart ont des ſifflemens dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblemens ou trémouſſemens

mouſſemens de tout le corps, des laſſitudes, des douleurs, des engourdiſſemens, &c. La triſteſſe, la mélancholie & le découragement, empoiſonnent tous leurs amuſemens; leur imagination ſe trouble : elles rient, chantent, crient & pleurent ſans ſujet : elles rendent beaucoup de vents par la bouche, & des rots acides ou nidoreux : elles ont un crachotement incommode, & quelquefois mal aux dents : la plupart ſont expoſées à des ſuffocations alarmantes : quelques-unes éprouvent une toux ſeche, qui devient quelquefois convulſive. L'hémoptyſie, le hoquet, les palpitations de cœur, ſont ici très-communes; elles ſont quelquefois ſi violentes, qu'on peut les entendre auprès de quelques perſonnes maigres : on ſent encore des battemens au bas-ventre, que l'on rapporte à la cœliaque, à la méſentérique ſupérieure ou à l'aorte : leur pouls eſt petit, inégal, intermittent, & même effacé dans quelques paroxiſmes. La fievre eſt quelquefois de la partie, mais rarement.

Les malades ſe plaignent communément des anxiétés & des nauſées, & ſont tourmentés par le vomiſſement, qui approche quelquefois, par ſa violence, de la paſſion iliaque : on ſent un grouillement, des tiraillemens & des douleurs dans les entrailles, & même des coliques des plus terribles. Le ventre dans ces circonſtances eſt dur & élevé. Pluſieurs diſent y ſentir le mouvement de bas en haut d'une ſorte de boule ; cette ondulation a imité pluſieurs fois (ainſi que je l'ai obſervé moi-même) celle que fait un ſerpent, & ſe fait ſentir du bas-ventre à la gorge, qui en ſouffre un étranglement plus ou moins violent : le cours de ventre ou la conſtipation, les urines limpides, leur ſuppreſſion totale ou leur rétention, ſont encore des ſymptomes familiers aux deux affections ; de même que le froid ou le chaud qui ſe ſuccedent. Ce dernier ſe fait principalement ſentir au dos, qui peut être encore le ſiege de très-grandes douleurs. Les malades ſe plaignent auſſi

de crampes & d'inquiétudes aux jambes, qui troublent leur repos : on voit enfin à ces parties des enflures qui ne reçoivent pas l'impreſſion des doigts, & que le lit ne diſſipe point. Tels ſont les ſymptomes les plus ordinaires qui caractériſent les affections vaporeuſes de l'un & de l'autre ſexe, & qui les confondent tellement enſemble, au rapport de Sydenham, qu'on a de la peine à les diſtinguer. *Si tamen affectiones hypocondriacas vulgò dictas, cum mulierum hyſtericarum ſymptomatis conferamus, vix ovum ovo ſimilius quàm ſunt utrobique phænomena, deprehendemus* (a).

Mais l'affection hyſtérique eſt ſujette à des paroxiſmes dont le retour eſt quelquefois périodique, & qui reconnoiſſent des ſymptomes particuliers. Ils ſe manifeſtent communément par un reſſerrement ou étranglement à la gorge, par la difficulté d'avaler, par la perte de la parole, par la ſuf-

[a] Sydenham in epiſt. ad Guillel. Cole, M. D. tom. I, p. 256.

ſocation, par une ſorte de ſommeil profond, qui prive les malades de tous ſentimens. Elles perdent quelquefois la connoiſſance auſſi ſubitement que dans l'apoplexie; ce qui en a impoſé plus d'une fois à ceux qui négligent d'examiner alors l'état de la mâchoire, qui eſt en convulſion dans l'accès hyſtérique. Celui-ci eſt quelquefois ſuivi des convulſions les plus terribles, peu différentes des épileptiques. Dans cet état les muſcles de la reſpiration & du bas-ventre eſſuient les plus rudes ſecouſſes; & ces derniers s'élevent prodigieuſement.

Il reſſemble encore quelquefois à la ſyncope; mais la pâleur du viſage & les ſueurs froides peuvent diſtinguer cette derniere, qui d'ailleurs eſt fort courte, quel qu'en ſoit l'événement, pendant que l'accès hyſtérique peut durer pluſieurs jours. Dans quelques femmes le pouls eſt totalement éclipſé, & la reſpiration ſe fait d'une maniere ſi inſenſible, qu'elle ne ternit point la glace, & n'ébranle point la flamme d'une bougie qu'on préſente

au nez ; la roideur du corps les a fait paſſer pour mortes plus d'une fois, & il peut arriver de cette mépriſe le plus affreux de tous les malheurs.

Pluſieurs hyſtériques, quoique ſans mouvement & ſans parole, entendent tout ce qu'on dit, & voient même tout ce qu'on fait auprès d'elles. On en a vu revenir par un mouvement de colere contre ceux qui vouloient faire quelque choſe qui leur déplaiſoit : une entr'autres citée par un Auteur célebre, à laquelle on vouloit appliquer des véſicatoires, qu'elle avoit en averſion, prit ſi bien ſes dimenſions, qu'elle appliqua le plus vigoureux ſoufflet à ſon Chirurgien ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elle retomba dans ſon premier état, mais qu'elle fit reſpecter (*a*).

Vezale voulut diſſéquer le prétendu cadavre d'une femme qui étoit depuis long-temps dans une pareille ſyncope : la fin de ſon attaque appro-

[*a*] Voyez le précis de la Médecine pratique par Mr. Leautaud, pag. 655

choit ſans doute, elle ſe plaignit vivement au premier coup de ſcalpel: ce qui cauſa une double frayeur à l'Anatomiſte, qui quitta l'Eſpagne pour ſe mettre à l'abri de l'Inquiſition. Aſclépiade fut plus heureux; il rencontra le cadavre d'une femme qu'on portoit au tombeau, il s'en approcha, & il reconnut qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle étoit en ſyncope. J'ai vu moi-même, nous dit M. Raulin, des ſyncopes durer près d'un jour. Et moi j'ajoute en avoir vu durer pluſieurs jours de ſuite. Il retarda les funérailles d'une fille du peuple, parce que ſa couleur n'étoit pas tout-à-fait changée: elle ſe rétablit quelques heures après. La Demoiſelle qui fera le ſujet ci-après de la premiere obſervation, auroit été enterrée pluſieurs fois, ſi l'on ne ſe fût pas familiariſé avec ſes attaques de vapeurs hyſtériques. On voit par ces exemples, ajoute-t-il, combien il faut être ſur ſes gardes dans les maladies vaporeuſes, pour ne pas confondre avec les morts des perſonnes vivantes.

L'accès hyſtérique ſe termine quelquefois par les ſueurs, & encore plus ſouvent par les urines. Il peut durer pluſieurs jours, (comme je le montrerai ailleurs). Les malades qui en ſortent pouſſent de longs ſoupirs, & font quelquefois mille geſtes ridicules avec des éclats de rire : lorſque la raiſon leur eſt revenue, elles ſe plaignent d'une peſanteur douloureuſe, & d'un embarras à la tête ; elles ſentent un grand accablement, & tout le corps briſé. Telles ſont les biſarreries & les caprices par où ſe montrent les affections vaporeuſes, tant hyſtériques qu'hypocondriaques. Si l'on remarque quelque différence entr'elles, ce ſera, ſi l'on veut, dans l'affection hypocondriaque, qui rarement eſt portée à ce haut degré de force, mais qui en revanche eſt plus rebelle.

CAUSES DES AFFECTIONS VAPOREUSES.

LEur cauſe prochaine & immédiate a déjà ſouffert beaucoup de contradictions. Chaque Auteur qui a écrit ſur cette matiere en a aſſigné une particuliere. *Sydenham* (*a*) établit pour cauſe prochaine le cours irrégulier des eſprits animaux : *Spirituum ataxia*. *Hoffman* [*b*] l'attribue à la tenſion ſpaſmodique des nerfs, provenant du vice de la matrice chez les femmes : *Motus nervorum ſpaſmodicus ex uteri vitio* ; & chez les hommes, il accuſe le mouvement périſtaltique des boyaux renverſé : *Motus nervorum ſpaſmodico flatulentus ab inverſu ac perverſo motu inteſtinorum pe-*

[*a*] Sydenham, tom. I, pag. 26.
[*b*] Frederic Hoffman, tract. de malo hiſt. & hypoc. ſect. 1, cap. 5. & 6.

riſtaltico. M. Raulin [*a*] reconnoît le même vice des nerfs, qu'il appelle ſenſibilité du genre nerveux, ou ſon irritabilité ; mais ne le croyant pas ſans doute ſuffiſant pour produire tant de ſymptomes variés, il y joint en même temps l'obſtruction particuliere de chaque viſcere du bas-ventre. Je ne ferai pas mention d'un autre Auteur moderne qui a imaginé des eſprits prolifiques ſéminaux, des levains fermentans acides, ſulphureux, &c. je me bornerai au choix des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere dans des vues pratiques, & pour l'utilité ſeule des malades & de la Médecine. Je ne m'arrêterai pas non plus à diſcuter le vrai ou le faux de leur opinion ; animé comme eux du même eſprit d'humanité, je cherche à guérir : qu'il me ſoit donc permis d'expoſer mon ſyſtême, & de prononcer d'après mon expérience. C'eſt elle qui m'oblige à reconnoître le ſpaſme, l'érétiſme

[a] Traité des affect. vapor. du Sexe, par M. Raulin.

& le racorniſſement des nerfs, pour cauſe prochaine & immédiate de ces affections, & la ſeule à combattre dans ces maladies. Les autres vices qui ont coutume d'accompagner cette indiſpoſition n'en ſont que les effets.

Sur ce principe, la matrice chez les femmes n'aura pas plus de droit que les vaiſſeaux ſpermatiques chez les hommes ; elle ſera quelquefois plus particuliérement affectée, à raiſon de ſa ſtructure & du jeu de ſes liqueurs. L'obſtruction de chaque viſcere du bas-ventre ſera l'effet de ce racorniſſement, & le cours irrégulier des eſprits animaux deviendra celui de l'irritabilité & du trop de ſenſibilité du genre nerveux.

Qu'on ſe rappelle l'énumération des ſymptomes, & qu'on parcoure ſcrupuleuſement toutes les parties internes & externes ſoumiſes à cette indiſpoſition, on conviendra que les parties nerveuſes & membraneuſes ſont toujours les plus affectées. Auſſi l'eſtomac & les entrailles des hyſtériques & des hypocondriaques ſont-elles toujours

les premieres en jeu : la cardialgie, les vents, les borborigmes, les coliques, le vomiſſement, n'en fourniſſent-ils pas la preuve ? Les meninges ſeront donc affectées à leur tour. Les vertiges, les éblouiſſemens, le clou hyſtérique, l'aſſoupiſſement, reconnoiſſent-ils d'autres cauſes que leur tenſion extraordinaire & leur racorniſſement ? Le diaphragme ſe préſentera dans la ſuffocation; le cœur lui-même & le péricarde dans la palpitation ; la veſſie dans la rétention d'urine ; les cordons ſpermatiques dans leur rétraction ; le genre nerveux dans les mouvemens convulſifs & dans les couvulſions générales de toute la machine; toutes les parties enfin qui ſeront ſoumiſes à la puiſſance des nerfs ſeront par conſéquent ſoumiſes au même ébranlement. Par-tout on trouvera le ſpaſme, l'érétiſme & le racorniſſement ; & par-tout on verra les eſprits effarouchés, leur mouvement déſordonné, parce que les nerfs qui en ſont le conduit & le réſervoir ſe trouveront irrités & érétiſés.

Pour mieux aſſurer la cauſe que nous admettons, jettons les yeux ſur celles que les Pathologiſtes appellent éloignées, c'eſt-à-dire, celles qui donnent naiſſance à celle-ci; & voyons d'abord quelles ſont les perſonnes qui ſont les plus ſujettes aux vapeurs. Les femmes tiendront ici le premier rang. Les Médecins conviennent que celles qui habitent les grandes villes, & qui ſont élevées dans la molleſſe, étant par cette raiſon d'une nature plus foible & plus délicate, leurs nerfs ſont plus ſuſceptibles d'ébranlement. La vie ſédentaire & voluptueuſe que menent les unes; les paſſions violentes auxquelles les autres ſe livrent ſans meſure & ſans diſcrétion; les longues abſtinences, les évacuations immodérées, & principalement les grandes pertes de ſang, la ſuppreſſion des mois & des lochies, fourniſſent ordinairement chez elles les cauſes de leurs infirmités. Ajoutons, ſur toute choſe, l'adverſité, qui eſt preſque inſéparable de leur état. (Sur quoi il eſt eſſentiel de prendre toujours des

informations ; parce que cette connoiſſance ne ſert pas peu à dévoiler cette maladie, & à la rendre quelquefois incurable). Il n'en ſera pas de même des femmes de la campagne ; accoutumées à l'exercice & au travail, elles ſeront plus robuſtes dans un âge avancé, que les femmes délicates des villes ne le ſont dans leur jeuneſſe : leurs nerfs ſeront moins ſuſceptibles d'ébranlement & d'irritation, parce qu'ils ſeront briſés, pour ainſi dire, & aſſouplis par les différentes contractions des muſcles. Auſſi les femmes des anciens Scythes ne furent jamais ſujettes aux vapeurs. Hippocrate nous dit qu'elles étoient élevées à l'exercice des armes ; elles ſervoient dans la Cavalerie, & ne ſe marioient jamais qu'après avoir tué trois ennemis.

Chez les hommes nous trouverons des contentions d'eſprit de toute eſpece ; des gens de Lettres, des ſolitaires ſtudieux, méditatifs & mélancholiques, des jeunes gens livrés aux excès de la débauche, des pertes im-

modérées, des veilles continuelles, boiſſons exceſſives en vin & en liqueur, l'abus du tabac, celui des alimens, ſans oublier celui que l'on fait aujourd'hui dans tous les états du chocolat & du caffé ; boiſſons pernicieuſes, quoique ſouvent très-avantageuſes à ceux qui n'en font pas ordinairement uſage.

Qu'on ceſſe après cela d'être ſurpris ſi ces maladies ſont devenues ſi communes ; le genre de vie des hommes, qui leur a donné naiſſance, les a rendues héréditaires. Des parens valétudinaires engendreront-ils des enfans robuſtes ? S'ils le paroiſſent quelque temps, c'eſt que la nature a fait tous ſes efforts, c'eſt qu'elle a épuiſé ſes forces : auſſi les voit-on bientôt attaqués des mêmes maladies, & affligés des mêmes infirmités, dont le principe a germé pendant leur jeuneſſe, avec ce déſavantage, qu'il a pris de nouvelles forces, en ne ſe développant que plus tard.

Un pere & une mere hypocondriaques, dont le genre nerveux, & le

ſuc qui en entretient la ſoupleſſe, qui en facilite les fonctions, auront ſenſiblement dégénéré, pourront-ils avoir des enfans qui ne participent point aux mêmes vices ?

Villis (*a*) rapporte pluſieurs exemples de filles tourmentées des vapeurs, qui leur venoient par ſucceſſion de leurs parens. Je pourrois me joindre à lui, & en citer quelques exemples, ſi je ne craignois de paſſer les bornes que je me ſuis preſcrites en m'écartant de mon objet. Il me ſuffira donc d'avoir rapporté en général les cauſes éloignées des vapeurs. Qu'on examine après cela leur action, & on verra qu'il en réſultera le racorniſſement général du genre nerveux, par l'évaporation du fluide qui ſert à le lubrifier, le rendre ſouple, & propre à exécuter les fonctions vitales avec ordre & ſans trouble. Le ſang & les autres humeurs ne reſſentiront-elles pas auſſi l'effet d'une telle conſti-

(*a*) Villis de motibus convulſivis, cap. 10.

tution ? leur épaiſſiſſement en ſera les ſuites, les ſécrétions ſouffriront, & la circulation en ſera dérangée. L'embarras des viſceres, leur obſtruction, l'oblittération des vaiſſeaux, le défaut de nutrition, ſeront donc l'effet du racorniſſement ; & nous verrons terminer ces maladies par l'atrophie générale de toutes les parties du corps, & leur entiere conſomption.

CURE DES AFFECTIONS VAPOREUSES.

AYant trouvé la véritable cauſe des affections vaporeuſes, on la détruira ſûrement en s'écartant avec ſoin de la route ordinaire. Loin de tendre le ſyſtême nerveux par des remedes forts & violens, nous ferons nos efforts pour le relâcher en employant les contraires. C'eſt de cette façon que nous rétablirons le reſſort des ſolides, que leur ton deviendra régulier,

régulier, & que les fluides qui les animent, dépouillés de leur vice, entretiendront l'harmonie qui doit toujours régner entr'eux. Les délayans & les humectans me paroiſſent les plus propres & même les ſeuls néceſſaires à remplir mon objet ; je veux dire, les bains domeſtiques ſimples, compoſés, tiedes, froids ; le pédiluve, les lavemens rafraîchiſſans, ceux d'eau commune froide, & même à la glace, ſuivant le cas & la ſaiſon ; les fomentations avec les herbes émollientes, les tiſanes rafraîchiſſantes, l'eau de veau, l'eau de poulet ; le petit lait, clarifié ou diſtillé ; les bouillons de poulet, de tortue, d'agneau, de mou de veau, & ceux de grenouilles ; les potions huileuſes, adouciſſantes, & mucilagineuſes ; enfin les eaux minérales acidules, telles que celles d'Yeuſet, de Meine, de Vals, de Camaret, de Forges, de Paſſi, de Calſabiſſi, &c. Je me garderai bien d'avoir recours aux prétendus antihyſtériques ou antiſpaſmodiques, tels que la teinture de caſtor, l'huile

de ſuccin, le camphre, l'aſſa fœtida, le muſc, la méliſſe, l'armoiſe, la valériane, la citronelle, la matricaire, les fleurs de tilleul, le ſaffran, l'eau de fleurs d'orange, celle de méliſſe compoſée, les gouttes d'Angleterre, l'eau de luce; & une infinité d'autres, tels que les amers, les emménagogues, les carminatifs, & les purgatifs même les plus doux. Ces remedes, quoique d'une efficacité merveilleuſe dans bien des maladies, ne peuvent, dans les circonſtances que je viens de détailler, produire que des effets très-pernicieux, puiſqu'ils ne tendent qu'à porter le feu & à jetter toujours plus le trouble dans des eſprits déjà effarouchés, qu'il convient d'appaiſer & d'apprivoiſer, ſi je puis m'exprimer ainſi, en prenant la voie douce; bien différente de celle que l'on fait quelquefois ſuivre de nos jours aux victimes du mal que j'attaque, malheureuſement eſclaves de bien des remedes nuiſibles, & aſſervies à d'anciens préjugés, dont elles ne triomphent jamais.

Je ne remplirois point mes vues, ſi je me bornois à déſigner les remedes favorables qu'il convient d'employer, & les contraires, pour les éviter; il eſt encore néceſſaire d'expoſer la maniere de les appliquer, & le temps où l'on doit en faire uſage. Pour procéder avec méthode, nous diſtinguerons ici l'affection hypocondriaque de l'hyſtérique; celle-ci étant ſujette à des paroxiſmes, qui exigent des remedes particuliers.

Le paroxiſme hyſtérique ſe montre ordinairement avant le temps périodique des regles, ou dans le temps même du période. Le ſang menſtruel, qui ne peut alors circuler librement dans la matrice, tant par rapport à ſon épaiſſiſſement, que par la diminution du calibre de ſes vaiſſeaux déjà tendus & racornis, y cauſe des engorgemens & des irritations plus ou moins fortes, ſelon le degré de la cauſe qui agit. Celle-ci augmente la tenſion ſpaſmodique des nerfs de ce viſcere, qui ſe communiquant enſuite à tout le genre ner-

veux, produit les ſymptomes les plus effroyables de la paſſion hyſtérique, la ſuffocation, la ſyncope, la cardialgie, les convulſions, les coliques violentes, le vomiſſement, & autres déjà connus par l'expoſition que j'en ai faite.

Ces ſortes de paroxiſmes ſont quelquefois ſi terribles, qu'ils effraient non-ſeulement les aſſiſtans, mais quelquefois encore le Médecin. Les femmes s'emparent ordinairement de ces ſortes de malades. Le nombre que l'on compte dans un appartement nous apprend déjà le nombre de remedes que l'on a mis en uſage. Les unes courent à l'eau de la Reine d'Hongrie, à l'eau des Carmes, ou au vinaigre; & ne ſe contentant pas d'en faire ſentir l'odeur, elles ne manquent pas d'en faire avaler toujours quelques gouttes, de gré ou de force, au riſque de caſſer les dents, ou de luxer la mâchoire, toujours en convulſion, de ces pauvres infortunées. D'autres encore plus à craindre abreuvent les malades de

différens élixirs, & de certaines quinteſſences, toutes plus ſpiritueuſes, toujours nouvelles, & toujours de mode. Et d'autres enfin plus modeſtes ſe contentent d'appliquer des emplâtres ſur le ventre, des véſicatoires aux épaules & aux jambes, des ventouſes, & certains autres remedes que par décence je ne nomme pas, d'autant plus dangereux qu'ils affectent de plus près les parties les plus irritées. Si tous ces différens remedes ne réuſſiſſent pas, on court au Médecin. Celui-ci mieux inſtruit, raſſure les aſſiſtans & la malade, & porte le pronoſtic le plus avantageux, en aſſurant que ce ſont des vapeurs. Pour ſe conduire cependant en Médecin méthodique, il écrit ſur le champ une ordonnance, qui ſera compoſée ſans doute avec les eaux antihyſtériques, où l'on ajoutera la teinture de caſtor, un ou deux grains de camphre, & quelques gouttes anodines de Sydenham. Ce remede, auſſi déteſtable par ſon odeur que par ſa force, eſt ordonné pour ſauver la vie

à cette pauvre victime, qui le prend ſi elle peut goutte à goutte. Le paroxiſme court néanmoins ſon période, & quand il ceſſera, le remede, dira-t-on, n'y aura pas peu contribué. Si la malade revient de ce combat, c'eſt ſans contredit parce que la ſource des eſprits eſt épuiſée ; le relâchement, ſuite ordinaire de tout ſpaſme, doit arriver à ſon tour. L'orage une fois calmé, que reſte-t-il à obſerver ? Une langue ſeche, le goſier aride, & une ſoif dévorante annoncent déjà les funeſtes effets de ces prétendus ſpécifiques : le ventre ſera tendu & élevé, le flux menſtruel ſupprimé ; & peut-être ſera-t-il regardé comme la cauſe du mal, & non comme l'effet. Quelle erreur & quel déſordre ! on ſe repoſera tranquillement pendant tout l'intervalle du période, pour recommencer de nouveau à ſon premier retour. Voilà quelles ſont les viciſſitudes du mal & de la Médecine.

Comment remédiera-t-on à tant de mépriſes & à tant de maux ? L'Empirique répond qu'aux maux violens il

faut des remedes violens. Bien-loin de convenir de ce principe, je dis au contraire que plus le mal eſt violent, plus les remedes doivent être doux. En pareil cas je fais donner à la malade pluſieurs lavemens froids d'eau commune, & ſuivant le cas & la ſaiſon, je préfere l'eau à la glace. Ce remede ne manque jamais ſon effet. Le feu exceſſif des entrailles, ſuite ordinaire de l'engorgement & des irritations s'appaiſe & s'éteint; la roideur diminue, & le ſpaſme cede; le cerveau auparavant engorgé ſe détend, la circulation y devient plus libre; & les eſprits animaux rentrent dans leur premiere ſituation & reprennent leurs cours. L'efficacité de ce remede & ſa ſimplicité méritent bien qu'on lui donne la préférence ſur le muſc aſſocié au ſang dragon, dont ſe ſont ſervis pluſieurs Auteurs célebres, tout de même que ſur le ſouffre & la noix muſcade de riviere, & ſur toutes les différentes potions antihyſtériques, ſi uſitées de nos jours.

Si c'eſt une ſuffocation violente qu'il faille appaiſer, & que le flux menſtruel ſoit tout-à-fait ſupprimé, je fais tremper les pieds dans l'eau froide juſqu'aux genoux : ce pédiluve ſuſpend ces ſortes de ſuffocations comme par enchantement ; & ſi cela n'eſt pas ſuffiſant, le bain tiede, & le plus ſouvent froid, emportera le mal ſans retour. Dans les Indes orientales, ce remede eſt regardé comme ſpécifique, au rapport des Médecins & des malades qui en ont éprouvé les ſalutaires effets. Dans la Caroline méridionale, où ces maladies ſont endémiques, on ne connoît pas d'autres ſecours. M. Lionet Chalmers, Médecin à Charles-Town, en fait foi (*a*). En Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande, on préconiſe ſes vertus. M. le Chevalier Floyer, qui en a été l'apologiſte, atteſte ſi bien ſon efficacité dans les maladies hyſtériques & hypocondriaques, qu'on ne peut refuſer

(*a*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Nov. 1759, p. 388.

à ce remede toute la confiance qu'il mérite (*a*). En effet, quelque violente que ſoit la raréfaction du ſang & des eſprits, elle ne peut réſiſter à celle-ci; leur volume diminue par la concentration, & il faut de néceſſité que les nerfs ſe détendent. Si le paroxiſme revient au premier reflux des mois, je ne rejette point une ſaignée au pied; mais je ne paſſe jamais outre, ou bien rarement; parce que cette évacuation, quand elle eſt trop abondante, deſſeche toujours plus les nerfs, en leur enlevant le véhicule qui ſert à les lubrifier, & dérange ainſi l'équilibre qui doit régner entre ces deux puiſſances; je la fais alors précéder; & au cas d'inſuffiſance, j'ai promptement recours aux lavemens froids, au pédiluve & au bain. Mais il eſt très-rare que les lavemens froids ne ſoient eux ſeuls victorieux du plus grand nombre de ces paroxiſmes hyſtériques. J'ajoute enſuite une

(*a*) Uſage également ſûr & utile des bains froids, par le Chev. Floyer.

boiſſon copieuſe d'eau de poulet, d'orge ou de riz, & quelques ſoupes au lait, pour tout aliment ; ayant conſtamment obſervé que le bouillon irritoit le velouté de l'eſtomac par ſes parties volatiles, & entretenoit ainſi le paroxiſme : auſſi combien de fois n'ai-je pas été obligé d'avoir recours à la diete blanche, avec tout le ſuccès que je pouvois deſirer ?

Je tiens mes malades à ce régime & dans l'eau pluſieurs heures entieres ; l'orage une fois calmé, je les fais ſortir du bain, pour y rentrer le lendemain, en les y aſſujettiſſant pendant tout l'intervalle du période, trois ou quatre heures par jour, quelquefois ſix, & même plus, s'il le faut, ſuivant le degré de racorniſſement que j'attaque : & c'eſt-là où il ſera permis de dire qu'aux maux violens il faut de violens remedes. A quel degré que ſoit porté le racorniſſement des nerfs (*a*), on conçoit bien qu'il

(*a*) Parmi les ſignes qui caractériſent ce dernier degré de racorniſſement, on en

ne réſiſtera pas long-temps à de telles puiſſances ; trois ou quatre périodes quelquefois, mais bien rarement ſix, amenent une cure radicale : à moins que l'on ne rencontre, dans le commencement de la maladie, (ce qui eſt aſſez ordinaire) des difficultés dans le régime, & de la déſobéiſſance de la part des malades ; ce qui rend le traitement plus long, & très-ſouvent infructueux.

Le flux menſtruel, auparavant ſupprimé, annonce ordinairement par ſon retour le relâchement des fibres de la matrice ; & s'il trouve encore des obſtacles dans ſon paſſage, on eſt ſûr alors de le lui faciliter, en rappellant

---

trouvera un bien-convaincant. Les Phyſiciens verront avec ſatisfaction les malades ſurnager dans l'eau du bain, juſqu'à ce que le relâchement ſoit ſurvenu ; auquel temps le corps devenu peſant, parce que la chaleur interne étant diminuée, l'air ſera moins raréfié, il ſe précipite dans le fond du bain. Les filles hyſtériques, qui ſont ci-après le ſujet de la 1re. 3e. & 5e. obſervations, m'en ont fourni des preuves.

la circulation dans les parties inférieures du tronc. Le pédiluve chaud, & les frictions des extrêmités, ſi vantées par le grand Boërhaave, feront ici des merveilles. L'application des ſangs-ſues à la vulve, ainſi que je l'ai pratiqué quelquefois, ſur l'autorité de M. Majault, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris (*a*), contribueront auſſi à rétablir cet écoulement, ſi précieux pour entretenir la ſanté, & pour prévenir le retour de ces maladies. Les autres remedes humectans trouveront place dans l'intervalle des paroxiſmes. On pourra même les ſubſtituer à ceux-ci, quand le vice ſera plus léger & moins invétéré.

Le paroxiſme hyſtérique ſe montre encore communément par des coliques violentes, accompagnées de diarrhée & du vomiſſement ; ſymptomes pleins de danger, quand ils ſont mal traités. Les lavemens gras, les potions huileuſes, adouciſſantes & mu-

(*a*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Janv. an. 1759, p. 18.

cilagineuſes, jointes aux narcotiques, ſeront ici d'un grand ſecours : ces remedes agiront tantôt comme catarthiques, tantôt comme vomitifs, ſelon la ſenſibilité des fibres de l'eſtomac & des entrailles ; & ſont abſolument néceſſaires pour débarraſſer les premieres voies des matieres irritantes, qui en augmentant les ſymptomes, s'oppoſeroient à l'effet des calmans. La tiſane de poulet ſuppléera enſuite à toutes les potions ſtomachiques & cordiales dont on a coutume de ſe ſervir, & elle ne tardera pas de donner des preuves de ſon efficacité.

Le clou vaporeux, que l'on rencontre ſi ſouvent dans l'affection hyſtérique, ne connoît d'autre ſpécifique que l'eau froide appliquée ſur la tête, & enſuite le bain tiede, qui ſuppléera aux narcotiques, auxquels on a ordinairement recours, & qui ſont très-ſuſpects. La toux convulſive à laquelle les femmes vaporeuſes ſont ſi ſujettes, cédera conſtamment aux fomentations & à la tiſane de poulet. Dans la ſyncope, on préférera les la-

vemens froids à tous les irritans. La cardialgie, qui la précede toujours, ou qui lui ſuccede, ne réſiſtera pas long-temps à une copieuſe boiſſon d'eau tiede, au défaut de celle de poulet, à des potions huileuſes & calmantes, & aux lavemens fréquens.

Le hoquet devient encore un ſymptome familier de l'affection hyſtérique. Il eſt le produit d'un mouvement convulſif, qui s'empare alors du diaphragme, & quelquefois de la partie ſupérieure de l'eſtomac. Les boiſſons les plus adouciſſantes ſont ſouvent infructueuſes ; mais le petit lait, pour boiſſon ordinaire, & les bains, doivent être regardés comme ſpécifiques, puiſqu'on ne les voit jamais produire que de ſalutaires effets.

Le ſein ſe gonfle quelquefois par l'effet des cauſes vaporeuſes. J'ai vu prendre mal à propos ce gonflement pour une véritable tumeur. Que de fautes en conſéquence, & que d'inconvéniens ne voit-on pas arriver ! Ces gonflemens ſont douloureux, & d'autant plus incommodes, que les

femmes en ſont toujours alarmées. Un air trop dilaté dans le tiſſu cellulaire du ſein, l'engorgement des veines mammaires par le reflux des hypogaſtriques, donnent lieu à cette erreur. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide diſſipe ordinairement le mal, & les alarmes qu'il avoit cauſées. Les autres ſymptomes, qu'il eſt inutile de récapituler, pour ne pas faire un tas de répétitions ſouvent ennuyeuſes, trouveront toujours dans les remedes humectans des ſecours auſſi prompts que ſalutaires. Ce ſera au Médecin éclairé à en faire le choix & l'application.

L'affection hypocondriaque reconnoît le même vice des nerfs ; elle ſera par conſéquent ſoumiſe aux mêmes loix. On voit, il eſt vrai, plus rarement chez les hommes des ſymptomes auſſi graves ; le traitement ne ſera pas auſſi ſi rigoureux. Les bains domeſtiques conviennent également bien, mais avec plus de ménagement. Le lait leur eſt défendu

par l'Oracle de la Médecine (*a*) ; & l'expérience journaliere nous prouve qu'il eſt très-ſouvent pernicieux : mais le petit lait, la tiſane de poulet, lavemens tiedes & froids, les fomentations, &c. tout doit être employé comme dans l'autre affection : ſi elle ſouffre plus de ménagemens, auſſi exige-t-elle plus de conſtance, à cauſe de ſon opiniâtreté. L'application des ſang-ſues ſur les hémorrhoïdes, ſi connue des Anciens, & trop peu uſitée aujourd'hui, ſera d'un grand ſecours pour rétablir cet écoulement ſi ſalutaire aux hypocondriaques. Les paſſions de l'ame, le dérangement de l'eſprit (effet ordinaire de cette maladie) l'entretiennent, & la rendent quelquefois très-difficile à guérir : auſſi ſommes-nous obligés de travailler avec autant de fermeté ſur le vice de celui-ci, que ſur celui du corps. Le Médecin ne doit rien oublier pour détourner & détruire, s'il le peut, des idées toujours lugubres

(*a*) Hipp. Aph. 64, ſect. 5.

&

& erronnées ; & compatiſſant aux maux de ces perſonnes infortunées, il les diſſuadera adroitement de leur illuſion. La diſſipation, l'exercice à cheval & en voiture, les aſſemblées, les concerts de muſique doivent entrer dans le régime que nous leur preſcrivons. Les eaux minérales acidules leur conviennent parfaitement : mais on doit obſerver avec moi qu'elles réuſſiſſent beaucoup mieux ſur la fin du traitement de la maladie ; les parties minérales, dont les unes & les autres ſont plus ou moins chargées, exigent un certain degré de relâchement dans les fibres des entrailles, pour qu'elles ſoient en état de leur faciliter le paſſage, & entraîner avec elles, ſans tumulte & ſans fougue, les matieres étrangeres cantonnées dans les différens viſceres du bas-ventre.

Quelque invétérées que ſoient ces maladies, on peut être aſſuré d'en détruire la ſource, quand on n'emploiera que des remedes humectans ; & au contraire on les rendra incu-

rables, quand on joindra à ces remedes les ſtomachiques, les cordiaux, les apéritifs, les purgatifs & les antiſpaſmodiques : méthode très-familiere aujourd'hui à beaucoup de Médecins de ce ſiecle, quoique des plus expérimentés & des plus célebres.

Hippocrate lui-même, ce Légiſlateur de l'Art, a connu cette vérité (*a*). *Sanctorius* nous dit (*b*) : *Hypochondriaci, ſi frequentibus balneis eorum corpora reddantur perſpirabilia, & victo humido utantur, ſani fiunt.* Celſe (*c*) ordonne, dans l'affection hypocondriaque, de boire beaucoup d'eau froide, & de ſe baigner dans l'eau tiede. Galien, Aretée, *Cælius Aurelianus*, emploient les fomentations & le bain. Alexandre de Trales (*d*)

(*a*) C'eſt ſans doute d'après Hippocrate que l'on a toujours dit proverbialement : *Melancholici in tantum curantur in quantum balneantur.*

(*b*) Sanctorius, Aph. 102, ſect. 1.

(*c*) Celſe, lib. 1. cap. 2.

(*d*) Alexand. lib. 1, cap. 17.

en publie les avantages en des termes très-énergiques : *Dulcium balneorum usus, si quid aliud opitulatur, aliam namque partem bilis discutere, aliam humidorum qualitate contemperare, totum verò corpus aquâ calidâ superfundere, caput tepidâ potiùs, & luteis ovorum abstergere, ac universum sanè corpus hydroleo, caput etiam rosaco ungere convenit, &c.* Hoffman (*a*) rapporte d'après plusieurs Auteurs des cures merveilleuses & promptes d'affections hypocondriaques, par le seul usage du bain tiede. Baglivi (*b*), à l'exemple de ces Oracles de la Médecine, nous enseigne que tous les autres remedes sont insuffisans. *Fateor tamen ea remedia aliquid posse contra morbos animi, quæ statum sanguinis funditus immutare valent, quæque non superficialiter agunt. Sed fluidarum æque atque solidarum corporis partium, intima quæque loca pervadunt.* Et quels sont ces remedes qui ne pallient point,

(*a*) Hoffman, tract. de malo hypoc.
(*b*) Baglivi, prax. med. lib. 2. cap. 14.

mais qui attaquent le mal dans ſa ſource, en agiſſant également ſur les ſolides & ſur les fluides ? *Et inter hæc balneationes frequentes.* Si après cela les Médecins ſe plaignent des difficultés qu'ils rencontrent dans la cure de cette maladie, doivent-ils en accuſer l'opiniâtreté & la bizarrerie ? Et ne doivent-ils pas au contraire s'imputer à eux-mêmes ſon incurabilité ? Ils me pardonneront ſans doute ce reproche, & j'eſpere qu'ils me ſauront gré du déſintéreſſement avec lequel je leur fais part du traitement que j'emploie pour ces deux affections, qui ſont d'autant plus communes aux deux ſexes, qu'elles les attaquent même ſans diſtinction, puiſque l'on voit tous les jours des hommes que l'on pourroit appeller hyſtériques, & des femmes réellement hypocondriaques. Si la Nature ſe plaît ainſi à dérouter les Médecins, ne nous ſera-t-il pas permis à notre tour d'abandonner nos regles, & de la ſuivre dans ſes écarts ?

Ces deux affections ſont ſouvent

compliquées avec d'autres maladies : quelle attention alors & quel ménagement n'exigent-elles pas ! La connoissance du tempérament est ici très-essentielle. Les femmes en couche sont celles qui en éprouvent les symptomes les plus effrayans. Si elles ont fait des accouchemens laborieux, toutes les membranes du corps souffrent des irritations causées à l'*uterus* ; les vuidanges diminuent ou se suppriment ; & il en survient un grand nombre d'accidens, des phrénésies, des fievres, des spasmes, des convulsions, qui menent souvent à la mort. Il est donc essentiel de donner tous ses soins pour rétablir les vuidanges, dès qu'elles seront supprimées. Un Auteur des plus respectables (*a*) applique à cet effet des emplâtres contre les vapeurs ; il mêle des cordiaux, des apéritifs avec des antispasmodiques ; il en forme des opiats, où il ajoute encore par surcroît des sels volatils. Quelqu'un pourroit-il

(*a*) Sydenham, pag. 280.

atteſter en faveur de ces remedes ? Et combien de Médecins n'avoueroient-ils pas en avoir vu de très-mauvais effets ? Un autre Auteur (*a*) des plus modernes nous fait le même aveu ; mais trop timide ſans doute pour oſer y ſubſtituer d'autres ſecours, il ſe repoſe ſur les efforts de la nature, qui fait ſouvent, à ce qu'il dit, plus que les remedes. M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, nous enſeigne par ſon exemple ce qu'il convient de faire en pareil cas : uniquement attaché à la cauſe du mal, & animé du deſir de la vaincre, il n'héſita pas de plonger la malade dans le bain ; & ce fut par ce puiſſant ſecours que les vuidanges ſe rétablirent (*b*). Un exemple de cette eſpece doit engager les Médecins à ſecouer le joug des préjugés antiques, & à marcher avec nous dans des routes nouvelles,

(*a*) M. Raulin, pag. 265

(*b*) Voyez le Journal de Méd. du mois de Fév. 1756, p. 110.

où ils trouveront des preuves conſtantes des vérités que nous leur annonçons.

La fievre miliaire, ſi commune chez les femmes en couche, ſur-tout en Angleterre, en Allemagne & en Italie, reconnoît-elle d'autre cauſe que la ſuppreſſion des lochies ? & n'eſt-elle pas le plus ſouvent l'effet des remedes antihyſtériques, que l'on a coutume de donner aux accouchées dans les attaques de vapeurs, qui en ſont toujours le prélude ? La malade de M***. (*a*) en a éprouvé les funeſtes effets : & il y a tout lieu de croire qu'elle n'auroit point ſuccombée, ſi elle n'eût été gorgée de potions cordiales & antiſpaſmodiques : la tiſane de poulet, des lavemens fréquens, & autres remedes que l'on auroit pu y ſubſtituer, auroient infailliblement calmé les ſecouſſes dans les tendons, les friſſons & les tremblemens univerſels ; & l'éruption mi-

(*a*) On trouve cet exemple dans les Journ. de Méd.

liaire qui ſe ſeroit faite ſans trouble, auroit ſauvé la malade. C'eſt ſans doute par la même raiſon que Frédéric Hoffman regarde l'uſage immodéré du caffé comme une des cauſes qui rendent cette maladie ſi commune dans l'Electorat de Brandebourg.

Le plus grand nombre des femmes enceintes ſeroient beaucoup plus heureuſes dans leur accouchement, ſi dans le temps de leur groſſeſſe elles ſe ſoumettoient à un régime aſſorti à leur tempérament, & ſi elles attaquoient leurs vapeurs avec des remedes doux. Les maladies auxquelles elles ſont le plus ſujettes dans un temps ſi critique, ne ſeroient pas ſi meurtrieres. Les plus communes chez elles, ſont les fievres intermittentes, & les fievres continues.

Que de fautes groſſieres ne voit-on pas commettre tous les jours par l'abus qu'on fait du quinquina en pareil cas! ce remede, tout puiſſant qu'il eſt dans bien d'autres circonſtances, ne devient pas moins très-dangereux lorſqu'il eſt prodigué dans les tempé-

ramens vaporeux : ſa ſtipticité criſpe toujours plus les fibres de l'eſtomac & des entrailles, & ſa volatilité augmente le trouble des eſprits & la fougue des humeurs. Les humectans & les délayans précéderont donc l'uſage de ce remede ; & quand on ſera forcé d'y avoir recours, il faudra l'aſſocier avec eux, ſi l'on veut en obtenir de ſalutaires effets.

La tympanite eſt encore très-commune aux femmes vaporeuſes, & ſe manifeſte le plus ſouvent à la ceſſation du flux menſtruel. Les irritations de l'*uterus*, qui ſe communiquent aux entrailles & aux muſcles de l'*abdomen*, ſont cauſe de l'enflure qui y ſurvient : ſa tenſion ordinaire, les douleurs qui l'accompagnent, en ſont les preuves. Les carminatifs & les purgatifs doivent être regardés comme des poiſons ; les douleurs augmentent avec les irritations que ces remedes procurent ; l'embarras des viſceres en eſt la ſuite ; l'épanchement des humeurs ſéreuſes & lymphatiques dans le tiſſu cellulaire des

muſcles, & dans la capacité de l'*abdomen*, terminent ordinairement cette maladie, en la compliquant de nouveau avec la leucophlegmatie & l'hydropiſie aſcite. La ſaignée & les remedes humectans que l'on emploiera dans le commencement, emporteront le mal & ſes ſuites : les irritations ſeront bientôt calmées & ſuſpendues, & le relâchement qui leur ſuccédera, publiera le triomphe de l'Art.

Les hommes hypocondriaques ſeront auſſi expoſés aux mêmes complications, & au même traitement. Si le virus vérolique attaque un corps vaporeux, que de ménagemens & quelles précautions n'exigera-t-il pas ! Les préparations ſeront plus étendues ; le nombre des bains domeſtiques ſera beaucoup plus conſidérable ; le petit lait, les bouillons de poulet, les fomentations & les lavemens ſeront ajoutés au traitement, pour parer les déſordres qu'occaſionneroit infailliblement un remede toujours fougueux dans ſon action, & par-là même diamétralement oppoſé au tempérament

vaporeux. Un ſavant Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Montpellier, trop éclairé ſans doute pour ſe livrer aveuglément aux dangereux effets de ce puiſſant ſpécifique, nous apprend par ſa méthode (*a*), non-ſeulement la route qu'il faut tenir, mais encore les écarts trop communs que nous devons éviter. Nous n'avons donc rien à ajouter à une méthode auſſi intéreſſante qu'éclairée, & nous l'adoptons avec d'autant plus d'aſſurance, que nous ſommes forcés de ne pas nous en écarter.

Le virus ſcorbutique compliqué ſupportera-t-il mieux l'effet des remedes antiſcorbutiques âcres ? Les hémorragies deviendront plus conſidérables ; la fievre ſe mettra de la partie, & la rétraction des tendons & des nerfs nous obligera bientôt d'abandonner ces remedes, & de recourir à d'autres ſecours. Les acides ſeuls pourront ici remplir nos vues ; & à l'exemple

(*a*) Méthode de guérir la vérole, par M. Haguenot.

du Docteur Lind (*a*), nous donnerons toute notre confiance au ſeul régime végétal & humectant.

Les écrouelles n'exigeront pas moins de ménagement. Les remedes fondans & inciſifs ſeront aſſociés aux humectans ; & ſi par ce double ſecours on ne peut venir à bout de détruire les vices de la lymphe, on ſera du moins aſſuré de ne pas les augmenter, en y ajoutant la deſtruction des ſolides, ſuite ordinaire d'un traitement inconſidéré.

La goutte elle-même dans un corps vaporeux exigera un régime particulier : les ſtomachiques chauds & les différens vins, ſi vantés par les Auteurs, deviendront ſuperflus, pour ne pas dire dangereux : la métaſtaſe de cette humeur ſera d'autant plus à craindre, que l'oſcillation des vaiſſeaux la favoriſera, ſi on n'a l'attention d'en diminuer l'élaſticité par des remedes appropriés : la diete blanche,

(*a*) Traité du ſcorbut, traduit de l'Anglois de M. Lind.

le lait d'âneſſe, le petit lait, & l'abſtinence totale du vin, préviendront les funeſtes effets de cette humeur étrangere ; & j'oſe même avancer qu'ils en étoufferoient le germe, ſi on y avoit promptement recours.

La cachexie hypocondriaque méritera bien auſſi le traitement le plus attentif. Si les fluides ſurabondent dans cette conſtitution, c'eſt parce qu'ils trouvent moins d'intervalles qu'ils puiſſent occuper, puiſque la rigidité ſuppoſe moins de vaiſſeaux. Que deviendront donc ces fluides ? Ils s'épancheront de néceſſité, quand le moindre des émonctoires naturels refuſera de les répandre au dehors par des voies naturelles ; & alors la cachexie qui ſurviendra à cette conſtitution, ſera compliquée des ſymptomes de cachexie & de mélancolie. Les purgatifs réitérés & les diurétiques trop actifs ſeront oppoſés à la cauſe de la maladie : l'anaſarque, la leucophlegmatie, & l'hydropiſie aſcite, qui ſuccedent ordinairement à un traitement effréné, dévoileront bientôt la

mépriſe ; tandis que le petit lait ſeul, ou quelquefois légérement aiguiſé, triomphera de la cauſe du mal & de ſes ſuites. Cette pratique eſt d'autant plus intéreſſante pour la ville d'Arles, que, de l'aveu de tous les Médecins de la province, la ſéchereſſe du climat, la qualité des alimens dont on ſe nourrit, celle de l'air que l'on y reſpire, donnent lieu à la ſéchereſſe de nos fibres, & à celle de nos humeurs. Auſſi les maladies auxquelles nous ſommes ici plus expoſés, participent-elles toutes de ce caractere. M. Raymond, Médecin de Marſeille, en fait foi (*a*). " J'ai traité, „ dit-il, un grand nombre d'aſcites „ & de tympanites à Marſeille, dans „ l'Hôtel-Dieu, dans le quartier de „ la Miſéricorde, & dans le reſte „ de la ville ; & j'oſe avancer que je „ n'ai jamais reconnu d'autre cauſe

(*a*) Voyez la Diſſertation ſur le bain aqueux ſimple, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en l'an 1755, par M. Raymond.

» que la chaleur jointe à la séche-
» reſſe : auſſi ces maladies ne ſont-
» elles adoucies que par l'uſage des
» délayans, & elles ſont au contraire
» irritées par les remedes chauds.
» J'en atteſte les Médecins de cette
» ville » (*a*).

Par-tout, en un mot, où le ſpaſme ſera compliqué avec d'autres maladies, par-tout il ſe fera reſpecter ; & les humectans ſeront les ſeuls remedes qu'on pourra lui oppoſer. Mes obſervations prouveront, je penſe, ce que j'ai avancé : j'en fournirai un nombre ſuffiſant pour ſervir à l'explication de chacun des ſymptomes qui caractériſent la maladie que je traite. La premiere fourniroit elle ſeule des preuves convaincantes de la ſolidité de mon ſyſtême ; elle ſervira d'appui aux autres, puiſque c'eſt à elle que je ſuis redevable de mes ſuccès.

(a) *Scribo in aëre Romano*, nous dit Baglivi. Je pourrois dire après lui, *ſcribo in aëre Arelatenſi.*

OBSERVATIONS.

POur ne pas déranger l'ordre ætiologique que nous nous ſommes propoſés de ſuivre dans ce traité, nous y avons ſoumis nos obſervations : c'eſt à dire que celles qui regardent l'affection hyſtérique paroîtront les premieres, & à leur ſuite viendront celles que l'affection hypocondriaque m'a fournies. Les complications de ces deux maladies compléteront ce Recueil, dans lequel la théorie que nous venons d'établir diſcutera elle-même & décidera toutes les queſtions.

VAPEURS
HYSTÉRIQUES.

AFFECTION HYSTÉRIQUE accompagnée de ſymptomes extraordinaires.

S'Il s'agiſſoit ici de donner une idée de l'affection hyſtérique, j'emprunterois volontiers la définition qu'en a déjà donnée un Auteur (*a*) des plus recommandables : & je pourrois dire ſimplement avec lui, que ſous le nom de cette maladie, on peut en comprendre pluſieurs : *Morbus ille, aut potiùs morborum cohors, quam per vocem affectionis hyſtericæ interpretantur Veteres.* En effet, cette foule de

[*a*] Hoffman, tract. de malo hyſt. tom. 2, ſect. 1, cap. 4.

ſymptomes ſous laquelle cette maladie a coutume de paroître, l'incertitude & le caprice de ſa terminaiſon, & la difficulté de la vaincre, ont ſi fort étonné ceux qui s'étoient propoſés d'en démêler la cauſe, qu'après y avoir échoué pluſieurs fois, ils ſe ſont contentés d'en tracer le portrait, à l'aide des différentes couleurs ſous leſquelles il a plu à chacun de nous la préſenter. Toutes ces difficultés ſubſiſteroient encore, & la maladie dont il s'agit ſeroit encore au nombre de celles qui n'ont pu ſubir les loix de la théorie, ſi l'obſervation pratique ne l'y eût ſoumiſe, en nous montrant que tous les phénomenes qu'elle produit, & qui paroiſſent à pluſieurs ſi irréguliers, ne ſont que des rayons différens qui aboutiſſent au centre commun.

L'obſervation ſera toujours pour nous une voie aſſurée, qui nous conduira à la connoiſſance parfaite des maladies, puiſqu'elle a été de tous les temps la bouſſole de la pratique raiſonnée, qui eſt le terme où doit

tendre le Médecin, le seul but où il doit rapporter toutes ses connoissances ; & que c'est elle enfin qui a formé l'Art, & qui répond de sa conservation. Il seroit par conséquent superflu de nous arrêter à des définitions vagues & empruntées, on en connoît assez l'insuffisance & les défauts. Ecoutons l'expérience, qui seule nous instruira ; & en marchant ainsi à la faveur de ses lumieres, nous appercevrons une infinité de traits qui nous découvriront au naturel le vrai que nous cherchons, en nous montrant le faux que nous voulons éviter.

Dans le courant de l'année 1744, Mademoiselle Autheman, âgée de 19 ans, d'un tempérament bilieux & sanguin, fut attaquée d'une douleur violente au gros doigt du pied droit, qui lui ôta le sommeil & l'appétit. Cette douleur se soutint ainsi un mois & demi, & elle n'augmenta que pour lui causer une foiblesse, dont elle ne revint qu'après bien des cordiaux de toute espece, pour entrer dans des convulsions affreuses,

accompagnées de ſymptomes auſſi ſinguliers que terribles ; ſi on pinçoit légérement quelque partie de ſon corps, ſi on verſoit deſſus une ſeule goutte d'eau, le mal redoubloit avec une fureur capable d'alarmer : c'étoit une machine détraquée, où tout alloit à l'aventure par ſauts & par bonds, avec une irrégularité qu'on ſent mieux qu'on ne l'exprime. La ſaignée arrêta le cours de ces déſordres, ſans fixer celui des eſprits effarouchés, & le délire parut avec une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit ; le bras étoit plié ſur la poitrine, ſans qu'on pût l'étendre d'une ligne ; le ventre étoit élevé tout le long de la ligne blanche ; la cuiſſe & la jambe faiſoient par leur roideur une piece continue. Elle reſta onze jours dans cet état, ſans prendre aucun aliment, la mâchoire & la langue ayant part à cette hémiplégie.

Pluſieurs Médecins, aſſemblés à cet effet, convinrent que cette maladie tiroit ſon origine de l'érétiſme des nerfs, & de la ſéchereſſe des liqui-

des ; & qu'elle ne pouvoit être combattue que par les humectans. Les bains agirent d'abord avec succès, puisqu'ils dissiperent le délire. On ne vit plus de crachement de sang, de vomissemens, de suffocations, & autres symptomes inséparables de la saignée aux jours critiques ; mais il ne rendirent qu'imparfaitement la soupleſſe aux membres érétisés.

Il étoit bien difficile à une fille d'un caractere vif & ardent de se maintenir dans les bornes d'un régime sévere, de prévoir bien des accidens, & de divertir les penſées fâcheuſes qui pouvoient déranger l'économie de son esprit & l'équilibre de sa santé. Aussi étoit-elle souvent en butte à divers paroxisfmes, dont un fut si fort, qu'on déſeſpéra de sa vie. Elle étoit plongée dans un assoupiſſement léthargique si violent, qu'une épingle profondément enfoncée dans la chair étoit inacceſſible à ses sens. Les plus forts irritans n'opérerent qu'après douze jours ; & une hémorragie du nez débarraſſant le cerveau d'un sang épais,

noir & gluant, en détruiſit la cauſe. Le feu des entrailles, que la privation entiere de tout aliment avoit allumé pendant cet intervalle, dépouilla la langue de ſa premiere peau, & la rendit paralytique.

Huit années entieres ſe ſont écoulées dans une alternative de chûtes & de rechûtes; preſqu'à chaque mois il falloit la ſaigner, c'eſt-à-dire lui procurer un délire & des convulſions affreuſes, qui laiſſoient des ébranlemens terribles. Dans ces triſtes conjonctures elle me fut confiée. L'ouvrage étoit pénible, & je ne l'aurois jamais entrepris, ſi je n'avois pas été animé par l'envie de m'inſtruire, & par une eſpérance ſecrete du ſuccès, que je ne pouvois attribuer qu'au deſir que j'en avois conçu.

Une ébullition de ſang qui augmentoit ſenſiblement, avec des taches qui imitoient celles de la rougeole, & la fievre, ſymptome étranger, loin de me rebuter à l'entrée de ma carriere, qui fut le 6 Novembre 1752, m'engagerent à redoubler mes

ſoins. Je ne doutai pas que la ſaignée ne calmât ces troubles, & qu'elle ne prévînt auſſi les engorgemens dont la raréfaction du ſang ſembloit nous menacer ; mais à peine le ſang ſortoit-il de la veine, que les facultés de l'œil, de l'oreille, du nez, de la bouche & de la langue, lui furent ravies par les convulſions, ainſi que de toutes les autres parties du côté droit, faiſant par leur roideur une piece continue.

Quoique ces déſordres, dont la vue & le récit effraient, fuſſent d'une moindre conſéquence que ceux que la ſaignée avoit prévenus, il falloit pourtant les calmer. J'eus recours aux bains domeſtiques & à la tiſane de poulet. Je ne regardai point la rigueur de la ſaiſon comme un obſtacle à l'efficacité de ces humectans : je ne me trompai point ; car à peine fûmes-nous arrivés au douzieme jour, que nous entendîmes des éclats très-douloureux dans les inteſtins, peu de temps après dans la cuiſſe, ſemblables au froiſſement d'un parchemin

fort ſec, ou au bruit, quoique plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Je conclus que ce bruit, ſi agréable à un Médecin dans ces circonſtances, prenoit ſa ſource dans l'impulſion violente & ſenſible du ſang, qui forçoit le paſſage dans ſes canaux fermés & racornis. Le lendemain la force du ſang détruiſit bruſquement la réſiſtance dans le bras, qui, en éclatant, ſe mouvoit contre les parois de la baignoire. De cette façon cette fille ſe retira du bain avec le ventre, la cuiſſe & le bras flexibles, quoique paralyſés ; mais le délire parut, accompagné de circonſtances auſſi irrégulieres que l'hémiplégie dont j'ai déjà parlé.

Son viſage étoit riant, ſon humeur agréable ; elle tutoyoit indifféremment les uns & les autres ; les facultés de la main droite étant interdites par la paralyſie, elle peignoit avec la gauche & brodoit avec une dextérité incroyable : les productions de ſon eſprit n'étoient pas moins ſurprenantes que celles de ſa main ; elle nous ré-

citoit des vers, où l'on remarquoit toute la vivacité & la délicateſſe poſſible, quoiqu'ils fuſſent ſes premiers nés (*a*).

Ce délire ingénieux & divertiſſant étoit périodique, & revenoit quelquefois irréguliérement. Dans un délire ſubſéquent, elle ſe ſouvenoit de tout ce qu'elle avoit dit & fait dans celui qui l'avoit précédé. Sa mémoire la ſervoit au mieux ; elle redemandoit ſa plume, ſon fil & ſon aiguille, pour finir les ouvrages ébauchés, & faiſoit toutes ces choſes d'un air aiſé, naturel & tranquille. Je laiſſe aux Phyſiologiſtes le ſoin d'expliquer les effets étonnans & variés du délire, comme auſſi de décider ſi l'enthouſiaſme poétique n'eſt point une eſpece de délire : car cette fille, rendue à ſon état naturel, n'auroit ſu faire un vers, tandis que dans le paroxiſme elle en faiſoit à milliers.

Cette affligée fut en proie à de

(*a*) Ariſtote avoit déjà obſervé que ces malades avoient toutes de l'eſprit.

pareilles vexations juſqu'au mois de Juillet, auquel la ſéchereſſe & la chaleur, plus conſidérables qu'elles ne ſont ordinairement, ayant fomenté une étrange efferveſcence dans le ſang, lui ſuſciterent un ſymptome peut-être inoui. Ce ſang rudement fouetté dans les vaiſſeaux, dont les tuniques étoient en contraction, fit bruſquement irruption au jour périodique dans la matrice, & ſuinta à travers l'œil & les vaiſſeaux cutanés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, toujours du côté paralyſé; ce qui donna lieu à la catalepſie.

Pour combattre une hydre dont les têtes renaiſſoient tous les jours, il falloit oppoſer avec les mêmes armes de plus puiſſantes encore pour m'aſſurer de la défaite de ce monſtre. En effet, à la faveur de la diete blanche, des glaçons qui ſe fondoient dans ſa bouche ſans en ſentir le froid, des bains de 10 à 12 heures par jour, pendant dix mois entiers; (ce terme ne ſera pas trop long, ſi l'on conſi-

dere que pendant neuf ans le mal n'avoit eu que de petits intervalles) ; à la faveur, dis-je, de ces humectans, j'eus la satisfaction de voir totalement cesser les convulsions. Les membres érétisés éclaterent avec moins de douleur, & les éclats des meninges dissiperent le délire ; la nature surchargée se débarrassa alors par un long vomissement d'une matiere de couleur de limon, & le sommeil, que les narcotiques avoient en vain rappellé, revint. Le sang avoit donc perdu de sa fougue ; mais son épaississement & la sécheresse des vaisseaux étoient encore des obstacles au flux menstruel. Ce fut dans cet instant critique que je plongeai la malade dans le bain. L'évacuation fut si abondante, que l'eau en fut teinte. La puissante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâchoire, de l'oreille & du nez, par plusieurs petits éclats (*a*) ;

(*a*) M. Roger se récrie sur ces éclats, & se plaint avec mépris de ce qu'il n'en com-

& les rudes ſecouſſes d'une voiture choiſie rendirent au bras & à la jambe

---

prend pas le méchaniſme. [*] Il me ſemble cependant que je me ſuis aſſez bien expliqué dans la relation de cette maladie, que je fis imprimer en 1754, pour me faire entendre de tous les Phyſiologiſtes. Je répéterai volontiers la leçon à ce ſavant Bachelier, en lui diſant que le ſon de cet inſtrument agiſſoit ſur les fibres du cerveau par la continuité des filets nerveux dont la membrane du tympan eſt compoſée; & que par les vibrations qu'il procuroit ſur cet organe, il y rappelloit ſans doute le ſang & les eſprits; ce qui procuroit ces éclats douloureux, que je ne pouvois mieux déſigner qu'en les comparant au bruit que fait le froiſſement d'un parchemin fort ſec, ou à celui, quoique beaucoup plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Toutes les parties qui furent aſſez voiſines du cerveau, reçurent les mêmes impreſſions. Qu'il ceſſe donc d'être ſurpris ſi l'œil éclata à ſon tour & avec douleur, s'il reprit ſes fonctions, & ſi la mâchoire, le nez & la langue profiterent du même avantage.

(*) *Tentamen de vi ſoni & muſices in corpus humanum, Authore Joſepho Roger, Argentoratenſi, pro prima Apollinari laurea conſequenda in auguſtiſſimo Monſpelienſi Apollinis fano, ab eodem propugnatum, anno* 1758.

paralysée la liberté de ses mouvemens, tout comme aux parties intérieures du bas-ventre la libre circulation de ses liqueurs, par les mêmes éclats, quoique plus douloureux. C'est par ces voies que cette Demoiselle fut comme miraculeusement rétablie.

Ne déguisons point la vérité, & disons avec franchise qu'elle jouit pendant un an seulement de sa premiere santé ; mais la nature, toujours industrieuse, voulut se reposer sans doute, & se préparer des forces pour soutenir de nouveaux efforts. Notre Demoiselle fut bientôt en proie à une nouvelle maladie, qui fut pour elle d'autant plus redoutable, que la délicatesse de son sexe & une modestie naturelle la rendoient effroyable à son esprit. Ce fut une suppression d'urine, que rien ne put soulager. Il fallut de nécessité recourir aux secours de la Chirurgie, pour lui sauver une vie qu'elle eût voulu perdre mille fois. La sonde écarta le danger ; mais elle ne put remédier à la cause qui le procuroit ; des corps étrangers qui

ſe préſentoient au canal de l'uretre, mettoient obſtacle à l'écoulement des urines ; elles devinrent bourbeuſes ; elles charierent des graviers & des morceaux de membrane : les douleurs devinrent toujours plus vives, & une pierre ſe préſenta au paſſage. Quelles douleurs ! quels tourmens ! & quels efforts ! Il fallut pourtant y réſiſter, & aider la nature par tous les ſecours de l'art. Cette pierre ſortit enfin enveloppée d'un kiſt. Elle étoit de la figure & de la groſſeur d'une châtaigne blanche, & entraîna avec elle des portions membraneuſes de pluſieurs figures, & une grande quantité de grumeaux de ſang.

Une fois débarraſſée d'un ſi terrible fardeau, elle ſe crut guérie, & qui ne s'en ſeroit pas flatté ? Les portions membraneuſes, ſemblables à des morceaux de parchemin trempé, continuoient à ſe détacher par de légeres douleurs, & ſortoient journellement avec les urines ; l'uretre du côté droit ſe dépouilla à ſon tour, & ſortit tout entier par la même voie. Les

douleurs & la difficulté d'uriner continuerent néanmoins, & augmenterent jusqu'au point que le canal fut bouché une seconde fois. Alarmée de nouveau par le soupçon d'une seconde pierre, il fallut revenir à la sonde, qui nous assura du contraire: mais un corps plus mou, qui se faisoit sentir, & qui bouchoit exactement le passage, ne se faisoit pas moins respecter à son tour. Je ne doutai plus que la membrane interne de la vessie ne se fût tout-à-fait détachée, & repliée dans cet endroit: le racornissement antérieur l'avoit obligée sans doute à se séparer ainsi du vivant. N'en fut-il pas de même des intestins, qui dans un autre temps se dépouillerent de leur tunique interne, que nous vîmes sortir par le rectum? L'œsophage, la trachée artere & la langue s'etoient aussi dépouillées à leur tour; & la malade en avoit rejetté différentes pieces, soit par le vomissement, soit par l'expectoration. Instruit par conséquent de ce qui se passoit dans la vessie, il ne fut plus

queſtion que d'y remédier. Il fallut aider la nature à ſe débarraſſer de ce ſecond fardeau. Les injections parurent les remedes les mieux indiqués. J'en fis faire de pluſieurs ſortes, après en avoir éprouvé l'action ſur des morceaux de pellicules que je gardois toujours précieuſement. Celle de l'eau de Barege mériterent la préférence. On fit des injections continuelles pendant trois jours & trois nuits. La criſe fut douteuſe : la malade étoit à toute extrêmité, puiſque je me vis forcé de recourir aux cordiaux ; mais elle triompha au moment qu'elle paroiſſoit ſans reſſource. L'injection détacha trois champignons, que différens replis de la membrane interne de la veſſie avoient formés, & enſemble la membrane interne du *ſphincter*, qui ſortit toute entiere en ſubſtance & en figure. Un Chirurgien Lithotomiſte de grande réputation (*a*),

(*a*) M. Pamard le fils, Chirurgien-Major des Hôpitaux d'Avignon, Aſſocié-Correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie.

Anatomiſte

Anatomiſte par goût & par état, que ſon miniſtere avoit appellé à Arles, examina ſcrupuleuſement toutes ces parties) de concert avec le Chirurgien ordinaire de la malade, homme de mérite & très-expérimenté) : (*a*) il convint avec moi qu'elles étoient réellement celles que j'avois ſuppoſées. Il reconnut l'urétere, le *ſphincter*, & les portions membraneuſes de la veſſie, & fut tout auſſi ſurpris que moi de voir la nature victorieuſe produire de pareils effets. La malade revint de ſa foibleſſe, & reprit pour lors une nouvelle ſanté, qui depuis n'a jamais été altérée.

Quelle gloire pour la Médecine, de pouvoir étaler des merveilles de cette eſpece aux yeux de ſes envieux! quelle preuve en même temps plus ſolide du ſyſtême que je propoſe ! Le racorniſſement des fibres ne ſera donc plus conteſté, puiſqu'il ſe montre aujourd'hui ſous nos yeux : les antihyſtériques ne ſeront donc plus regardés comme des remedes pour ces maladies ; la

(*a*) M. Fabre le pere.

Dlle. qui fait le ſujet victorieux de cette obſervation atteſtera elle-même que ce ſont des poiſons, & ſon exemple publiera à la poſtérité l'efficacité des remedes contraires (*a*).

(*a*) Certains eſprits, toujours portés à couvrir la vérité du voile du menſonge, n'ont pas manqué de publier, & publient encore tous les jours, que la guériſon de Mlle. Authemant n'eſt pas auſſi radicale que je viens de l'annoncer. Sans trop approfondir les motifs qui les animent, il me ſera permis ſans doute d'autoriſer ce fait par les preuves les plus complettes & les plus authentiques. J'en appelle d'abord au témoignage de cette Demoiſelle & à celui de toute ſa famille. Je prie en même temps les incrédules de ſe porter chez elle, & là ils apprendront, que ſi elle eſt de nouveau détenue dans ſa chambre, c'eſt une chûte qu'elle fit il y a ſix ans, où elle eut le malheur de ſe caſſer la cuiſſe. La réduction ayant été tentée très-inutilement, la pauvre victime eſt réduite aujourd'hui à paſſer le reſte de ſa vie ſur un fauteuil ; ce qui a donné lieu à des embarras dans les premieres voies, par le défaut de mouvement & d'exercice, & lui a procuré, dans cet eſpace de temps, deux fievres putrides des mieux caractériſées ; & encore pluſieurs accès de fievre tierce & quarte, dont elle a toujours guéri par les remedes uſités, je veux dire la ſaignée, l'émétique, les purgatifs & les fébrifuges ; tous remedes bien oppoſés à la cauſe hyſtérique, que la malade n'auroit jamais pu ſupporter, ſi elle en eût conſervé encore le germe.

Outre ces preuves, qui ſont, comme l'on voit, très-convaincantes, j'ajouterai encore que la réduction de la cuiſſe a été tentée par

Qu'il eût été avantageux pour la malade de M. Laugier, que ce Médecin eût été instruit du merveilleux de cette cure ! la Dlle. Majot n'auroit point péri misérablement sous ses yeux. Et il est à présumer que les deux Médecins consultés ignoroient tout comme lui les nouvelles découvertes que je venois de faire sur la cure des maladies hystériques. Ce fut en 1760 que parut mon premier essai sur les vapeurs ; & en 1761 on lit dans le Journal de Médecine (*a*) l'histoire succinte de la maladie & de la mort de la Dlle. Majot. Je la rapporterai ici toute entiere, pour que l'on juge d'après le parallele de ces deux maladies, le différent qui partage les Médecins.

trois fois, sans que les tiraillemens aient amené les convulsions. Il y a plus : l'excrétion d'un calcul de la vessie, qui s'est faite par les seuls efforts de la nature, & avec des douleurs inexprimables, n'auroit-elle pas rappellé les vapeurs ; mais que servent aux incrédules (disons mieux aux envieux) les preuves & l'évidence, si ce n'est à nourrir leur rage & leur fureur.

(*a*) Voyez le Journal de Méd. mois de Juillet 1761, p. 10.

HISTOIRE d'une maladie ſpaſmodique, dans laquelle la perſonne qui en fait le ſujet a ſouffert trois cens ſaignées pendant l'intervalle de deux ans, deux mois, par M. Laugier, Docteur en Médecine à Peliſſane en Provence.

«Le tableau de cette maladie préſente deux caracteres différens, quoique les traits ſous leſquels elle ſe montre ſoient aſſez ſouvent reſſemblans, & beaucoup analogues les uns aux autres. Un enchaînement de ſymptomes les plus variés, & ſouvent confondus les uns dans les autres, n'a pas empêché de diſtinguer leur véritable ſource, & de regarder le tout comme une épilepſie hyſtérique, d'autant plus terrible & opiniâtre, qu'elle a éte abandonnée pendant quelque temps au caprice & à la bizarrerie de celle qui en fait le triſte ſujet, quoique digne d'un ſort plus heureux, par tous les avantages & les

» faveurs que la Nature ſembloit avoir » réunis en ſa perſonne.

» Vers le commencement de Sep- » tembre 1758, la Dlle. Majot, nati- » ve de S. Maximin en Provence, âgée » de 22 ans, d'un tempérament ſan- » guin, mélancolique, d'un eſprit vif » & prompt, d'un naturel gai, badin » & enjoué, qui étoit pour lors à » Pelliſſane chez ſes parens, eut une » frayeur ſi conſidérable, qu'il en ré- » ſulta une ſuppreſſion totale de ſes » évacuations périodiques (*a*). Le 4^e^. » du même mois elle tomba dans un ac- » cident épileptique des plus effrayans, » qui fut ſuivi de deux autres auſſi » forts : le même jour l'on apperçut » *des mouvemens convulſifs, écume à* » *la bouche, ſecouſſes violentes, con-* » *torſions aux levres & à tous les mem-* » *bres.* Le lendemain oppreſſion labo- » rieuſe, ſuffocation menaçante, efforts

(*a*) La ſuppreſſion des mois, par l'effet d'une frayeur ſubite, annonçoit déjà chez cette Dlle. cette tention outrée & cette extrême ſenſibilité du genre nerveux, qui caractériſent l'état ſpaſmodique.

» fréquens & ſoutenus de la poitrine.
» Peu de jours après on envoya à Sa-
» lon chercher M. Barthone, dont le
» mérite & les connoiſſances dans ſon
» Art lui ont acquis depuis long-temps
» l'eſtime & la conſidération de tout
» le monde, & à qui je ſuis redeva-
» ble des mémoires qu'il a bien voulu
» me communiquer ſur le commence-
» ment de cette maladie. Ce Docteur
» en arrivant chez la malade, la trouva
» dans l'intervalle de ſes paroxiſmes,
» & dans le calme le plus gracieux,
» ſi fort, qu'il eut de la peine à
» ſe perſuader qu'elle fût le ſujet de
» ſon voyage. Mais il ne jouit pas
» long-temps de cette agréable erreur;
» car tandis qu'il donnoit cours aux
» réflexions que lui faiſoit naître le
» récit des accidens paſſés, il fut
» témoin d'une attaque des plus vio-
» lentes, qui ſe montra encore ſous
» les agitations les plus fortes, mouve-
» mens irréguliers, contractions ſpaſ-
» modiques, oppreſſion ſuffocante,
» étranglement, écume à la bouche.
» Dès-lors il ne balança plus de croire

» qu'il y avoit alliage d'épilepsie avec » les vapeurs hystériques : c'est pour- » quoi, afin d'aller au plus pressant, » il fit faire des saignées réitérées, » dans fort peu de temps. La malade » reprit l'usage de ses sens, & recou- » vra la liberté des fonctions de l'es- » prit. On profita de ce temps pour » lui faire administrer les Sacremens. » Elle fut purgée ensuite & émétisée » (*a*). Les accidens continuerent, à » fort peu de différence & d'intervalle » près, jusqu'au point qu'on la vit au » bout de huit jours dans un assoupis- » sement mortel. On lui appliqua les » véscatoires : mais elle ne cessoit de » jouer un rôle, que pour en com- » mencer un autre.

» Les bains, les antiépileptiques, » les légers apéritifs, les céphaliques » ont été proposés, en partie com-

(*a*) Le début de M. Barthone en assure déjà l'incurabilité, puisqu'il ajoute à la premiere cause du mal plusieurs degrés de force & d'intensité, qui la rendirent dans la suite inaccessible à l'action des remedes les plus puissans.

„ mencés ; mais l'inconſtance de la
„ malade, qui a donné lieu à ſon opi-
„ niâtreté, a rendu le tout infructueux.
„ M. Joannis, Médecin d'Aix, qui
„ jouit d'une grande réputation, &
„ pluſieurs autres, ont été conſultés à
„ ce ſujet ; mais tous leurs efforts ont
„ été inutiles pour les mêmes raiſons.
„ Tout cela s'eſt paſſé dans l'intervalle
„ de cinq à ſix mois. Lorſque je com-
„ mençai de la voir dans les premiers
„ jours d'Avril 1759, je trouvai cette
„ D^lle. aſſiſe, moitié dans ſon lit, ſous
„ un air aſſez tranquille, & qui ne pa-
„ roiſſoit avoir de malade qu'un viſage
„ blanc, pâle, tenant plutôt de ſa cou-
„ leur ordinaire & naturelle, d'ailleurs
„ pas autrement défait ni décharné,
„ que des effets de ſa maladie : des
„ yeux vifs & animés s'allioient à un
„ air de vivacité, qui trahiſſoient &
„ ſembloient démentir ſa ſituation : elle
„ étoit dans un moyen embonpoint ;
„ ſa ſtructure paroiſſoit être forte &
„ vigoureuſe, jouiſſant de beaucoup
„ d'élaſticité & de reſſort ; ce qu'il
„ faut abſolument ſuppoſer pour qu'elle

» eût pu réſiſter à tant d'aſſauts, & » ſe débarraſſer des violentes ſecouſ- » ſes, ſi ſouvent réitérées, qu'elle a » eſſuyées. Je trouvai le pouls plein, » fréquent & fort déployé, la main » fort chaude, & la peau du bras un » peu moite. On me rendit fort en » gros ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet : » tandis que je réfléchiſſois un peu ſur » tout, il ſembla que la malade ne » voulût pas me laiſſer conclure ſur » ſon état d'après mes idées ſeules, » mais m'en faire juger par mon pro- » pre témoignage.

» C'eſt pourquoi je devins dans le » moment ſpectateur d'un de ſes paro- » xiſmes; & tandis que nous ne pen- » ſions rien moins qu'à cela, elle fer- » me les yeux, baiſſe la tête, tombe » ſur ſon chevet, alonge les bras, » ramaſſe & fléchit les doigts dans la » main, & perd toute connoiſſance, » la reſpiration baiſſe un peu, mais » le pouls ſe ſoutient dans le même » état, & inſenſiblement s'éleve plutôt » que de s'affoiblir. Juſques-là je ne » pris cet accident, qui dura environ

» un demi-quart-d'heure, que comme » un de ceux qui ſont attachés aux » vapeurs hyſtériques. Depuis, lorſ- » qu'elle ſortoit de ces mêmes éva- » nouiſſemens vaporeux, elle en reve- » noit fort tranquille, & comme d'un » ſonge ; aſſez ſouvent même elle en » prévenoit ſon monde, & faiſoit ſes » adieux ſur un ton badin. Lorſqu'il » entroit quelqu'un qui faiſoit ſur ſon » eſprit une impreſſion au deſſus de » l'ordinaire, & qu'elle n'étoit pas » accoutumée de voir tous les jours, » elle tomboit dans ſon paroxiſme, » qui ne duroit gueres plus d'un demi- » quart-d'heure ; & qui, hors de ces » momens-là, lui prenoit pluſieurs fois » par jour, & duroit davantage.

» On me fit obſerver qu'il y avoit » chez elle un fond de phtiſie hérédi- » taire ; qu'elle ne mangeoit que des » choſes de haut goût, bizarres, & de » fantaiſie. J'y retournai le lendemain ; » & après avoir fait bien des réflexions » ſur un pareil déſordre, je compris » qu'il y avoit à combattre *un embar-* » *ras dans le cerveau, un ſang âcre*, »

» *ſec & coëneux, le genre nerveux ra-*
» *corni, obſtrué, irréguliérement ému,*
» *ſorti de ſon ton naturel, pincé, ai-*
» *guillonné, & groſſiérement frotté par*
» *des liqueurs trop arides* ; ce qui ne
» pouvoit ſe faire qu'avec de très-légers
» apéritifs, par rapport à la délicate
» conſtitution, les tempérans, cal-
» mans, humectans, délayans, &
» balſamiques. C'eſt dans cette inten-
» tion que je propoſai de faire reſ-
» pirer à la malade un air champê-
» tre, de prendre les bains, le lait,
» le petit lait, les bouillons de poulet,
» de tortue, les crêmes ; de leur join-
» dre les antiépileptiques dans un
» temps, & les antihyſtériques dans un
» autre, comme la poudre de guttete,
» celle de caſtor, & autres de la même
» claſſe (*a*). Mais de tout cela il n'y
» a que le lait qui ait été exécuté,
» qui ſeul a été continué juſqu'à la

(*a*) On ne peut pas conclure plus judicieuſement que M. Laugier ſur l'état de cette Dlle. aux antihyſtériques près : il ne s'agit donc plus que de ſuivre les indications qu'il propoſe.

» fin, & qui dans certains temps a » fait preſque tout ſeul ſa nourri- » ture.

» Comme nous étions pour lors dans » la belle ſaiſon, les ſaines & douces » impreſſions de ce temps, jointes à » celles du lait, firent que les paroxiſ- » mes s'éloignerent de plus en plus, » de façon que la malade put s'habil- » ler, ſe lever, & s'aſſeoir ſur une » chaiſe, où je la trouvai un ſoir » dans ma viſite, quoiqu'elle eût la » reſpiration un peu laborieuſe. Elle » demeura dans cet état pendant quel- » ques jours, lorſqu'elle voulut tra- » verſer de ſon appartement une aſſez » grande antichambre, pour voir paſ- » ſer d'une fenêtre la proceſſion de la » Fête-Dieu, à ce que je puis me rap- » peller. Comme il faiſoit du vent ce » jour-là, & qu'elle s'y expoſa un peu » trop long-temps, ſans que le ſou- » venir du paſſé lui ſervît de leçon » pour l'avenir, elle en eut quelques » accidens : fort peu de temps après » elle eſſuya une colere, ſans doute » parce qu'on lui reprochoit ſon im-

„ prudence à cet ſujet. Comme elle „ étoit fort vive, & qu'elle avoit l'eſ- „ prit un peu volontaire, cela lui fit „ une ſi grande révolution, que ſes „ accidens la reprirent avec beaucoup „ de vigueur, & furent accompagnés „ d'une ſuffocation ſi forte, que nous „ craignîmes pour elle.

„ Les choſes ſe ſoutinrent dans cet „ état juſques dans le cœur de l'été, „ où elle reſtoit les deux jours, & quel- „ quefois plus, dans un état catalepti- „ que, & tout-à-fait immobile, qui „ tenoit de la ſyncope, excepté que „ le pouls ſe ſoutenoit toujours, quoi- „ que très-petit. Dans ſes paroxiſmes, „ ſon corps froid & tout le viſage „ étoient d'une couleur cendrée & „ d'une pâleur mortelle; la reſpiration „ ſourde & profonde, à peine remuant „ le feu de la chandelle; le pouls étoit „ moins ſenſible & plus concentré qu'à „ l'ordinaire. Dans ces premiers acci- „ dens, & ceux qu'elle a eus aux mois „ de Juillet & d'Août de la même „ année, & après ſes traits d'impru- „ dence, elle en ſortoit toute rouée &

» briſée ; ce qui n'arrivoit pas dans » ceux qui étoient ſimplement vapo- » reux.

» On s'apperçoit ſans doute que les » ſignes épileptiques qui ſe ſont mon- » trés avec tant de violence au com- » mencement, ſont très-rares & diffé- » rens depuis quelque temps ; plus de » mouvemens convulſifs, contractions » ſpaſmodiques, écume à la bouche ; » du moins ſont-ils très-rares. Aujour- » d'hui un mal de tête aigu, vif & » pénétrant, jette la malade dans des » agitations & des aſſauts étonnans, » tellement qu'on l'entendroit de vingt » pas : elle demande dans le fort de » ſa ſouffrance de lui ceindre & ſerrer » fortement la tête, en quoi elle ſem- » ble trouver quelque peu de ſoulage- » ment ; elle la panche & l'appuie en » avant, ſur un carreau, ſur lequel elle » donne de grands coups & ſe préci- » pite à repriſes réitérées. La compreſ- » ſion de ce côté-là dans le cerveau » étant portée à ſon comble, elle étend » ſes coups juſques dans la ſource des » organes du mouvement & des ſens.

» C'eſt pourquoi la malade dans l'inſ-
» tant tombe dans ſon paroxiſme, de-
» vient immobile pendant quelques mi-
» nutes, & n'en revient que pour entrer
» dans ſa ſuffocation.

» C'eſt ici où l'eſprit humain a de
» la peine à concevoir comment il étoit
» poſſible que cette pauvre créature pût
» ſoutenir un ſi terrible travail, & ré-
» ſiſter à une fatigue auſſi rude & auſſi
» effrayante, ſans y échouer & ſuccom-
» ber mille fois. Qu'on s'imagine tout
» ce que peuvent faire d'efforts, de
» violences, & de mouvemens, les
» corps les plus robuſtes; ce ſont ceux
» que mettoit en uſage notre malade
» pour débarraſſer ſa poitrine: on la
» voyoit quelquefois élever deux pieds
» au deſſus de ſon lit dans la force
» de ſes ſecouſſes, ce qui duroit demi-
» heure, plus ou moins. Sa ſituation
» étoit ſi pénible, laborieuſe, & tout-
» chante, que ceux qui étoient obligés
» de reſter auprès d'elle en ſuoient à
» groſſes gouttes, ne pouvoient ſe ſou-
» tenir ſur leurs jambes tremblantes.
» Quels ſecours porter à cet état de

» danger & de ſouffrance ! Il ne pou-
» voit y en avoir que de palliatifs, &
» qui n'avoient d'autre mérite que ce-
» lui de ſoulager pour quelques mo-
» mens.

» Depuis le commencement de la
» maladie on étoit en uſage de la ſai-
» gner au bras, & on l'a fait juſqu'à
» la fin (*a*). Quelque repréhenſible
» que fût cette conduite, que tous les
» Médecins conſultés ont blâmée &
» condamnée, elle n'a pas moins été
» ſuivie, à la honte de ceux qui ont
» eu une pareille manœuvre. Dans le
» calme la Dlle. conſentoit de n'en

[*a*] C'eſt à la ſaignée ſi ſouvent répétée que l'on doit tout imputer ; puiſqu'en diminuant ainſi le voulume du ſang, le calibre des vaiſſeaux s'eſt toujours plus rétreci : ce qui a entretenu cet état de pléthore, qui a obligé tant de fois de recourir au même remede. De plus, le ſang a été deſtitué par-là d'une grande partie de ſon véhicule & de ſon baume : ſon épaiſſiſſement en a été la ſuite ; ce qui a fomenté cet état de ſéchereſſe des liquides, qui a privé les nerfs de l'humide néceſſaire, d'où ſuit toujours le racorniſſement.

» point

» point faire ; dans la tempête, elle
» auroit mis le feu à la maiſon, ſi on
» la lui avoit refuſée : elle diſoit plus ;
» j'ouvrirois moi-même la veine avec
» les dents ou avec un couteau, ſi je
» ne pouvois pas faire autrement. On
» auroit bien pu trouver des moyens
» pour paſſer outre, & prévenir tout
» événement, ſi le Chirurgien qui la
» voyoit avoit eu aſſez de docilité
» pour ſeconder l'intention des Méde-
» cins, qui lui ont fait comprendre
» l'abus & le danger de ſa manœuvre,
» qui ne le menoit qu'à rendre la ma-
» ladie plus opiniâtre & incurable ;
» mais une ridicule ignorance, ſoute-
» nue par beaucoup de préſomption,
» une foibleſſe condamnable, une com-
» plaiſance mal placée, & peut-être
» des motifs d'une autre nature, l'ont
» toujours emporté ſur le bien de la
» malade, & ſon devoir. Cela étoit ſi
» vrai, que la Dlle. ſembloit être ſou-
» lagée après la ſaignée ; mais quel-
» ques momens paſſés, il falloit y
» revenir encore. Ce qui arrivoit, en
» certains temps, preſque toutes les

» nuits ; & c'étoit toujours à recom-
» mencer de nouveau le lendemain.

» Le ſang qu'on lui tiroit étoit diſ-
» ſous, ſéreux, préſentoit un fond
» jaunâtre, & n'étoit ſurchargé que
» par un très-petit *coagulum*. Dans les
» différens reproches que je faiſois à
» la malade ſur l'inutilité de tant de
» ſaignées, qui ne l'avançoient à rien,
» qui en épuiſant ſes forces, portoient
» un coup mortel à ſa maladie, je lui
» dis que puiſqu'elle vouloit abſolu-
» ment des ſaignées pour la ſoulager,
» elle préférât celle au pied, qui alloit
» à deux fins, au ſoulagement qu'elle
» deſiroit, & à la révulſion, qui pour-
» roit plutôt débarraſſer la tête & la
» poitrine, en ſuppoſant qu'on pût en-
» core y être à temps. Elle fut exécu-
» tée quelquefois avec ſuccès, & à la
» ſatisfaction de la malade, puiſqu'elle
» reculoit le paroxiſme du jour : mais
» ſoit que ce ne fût pas du goût du
» Phlébotomiſte, ou ſoit qu'on eût
» beaucoup de peine à la pratiquer,
» on n'en a gueres fait plus de trois
» ou quatre pendant tout le temps
» que j'ai ſuivi cette maladie.

» Lorſque la malade ſortoit de la » ſuffocation, elle avoit le feu dans le » goſier ; & comme elle demandoit » avec empreſſement à boire, on lui » donnoit de l'eau avec du ſirop de » capillaire. Pendant preſque toute ſa » maladie, elle a eu le ſommeil fort » difficile : on lui donnoit à ce ſujet » le ſirop de pavot blanc, qui ne de- » voit pas manquer de porter coup à » la poitrine, par rapport à la ſuffo- » cation, où tous les narcotiques ſont » contraires, & le long uſage du ſucre » devoit infailliblement nuire à tout le » reſte du corps. Je vins à bout de le » faire ſupprimer ; car il faut obſerver » qu'auprès de cette malade, les Mé- » decins n'avoit que la voix de la » repréſentation, & ſouvent avoient-ils » la mortification de ne voir rien exé- » cuter de ce qu'ils preſcrivoient (*a*).

(*a*) On cherche inutilement des excuſes dans l'opiniâtreté de ces ſortes de malades ; car nous ſavons que leur indocilité eſt toujours relative à la timidité du Médecin, qui ne ſait pas ſe faire obéir. En pareil cas,

» Pour ce qui eſt de ſon régime,
» on avoit beau lui dire de s'abſtenir
» de tous les alimens de haut goût,
» elle ne mangeoit que du jambon,
» des harengs ſalés, du ſauciſſon, &
» autres de la même eſpece. Sa boiſ-
» ſon n'étoit preſque que du vin blanc,
» dont elle a bu une quantité éton-
» nante. Elle faiſoit ſouvent brûler l'eau
» de canelle avec du ſucre, & elle la
» buvoit ainſi. On avoit beau lui repré-
» ſenter le danger où elle s'expoſoit;
» ſa paſſion ſurtout cela étoit plus
» forte que toutes les réflexions de
» ſon eſprit. Ses boyaux devoient tel-
» lement ſouffrir de ce genre de vie,
» qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elle n'al-
» lât à la ſelle que tous les huit ou les
» quinze jours. Auſſi ſon ventre étoit
» toujours gros & d'un diametre con-
» ſidérable; ſoit que ne ſe remuant
» pas, & ne faiſant aucun exercice,

---

nous jugeons qu'il vaut mieux abandonner les rênes & les malades à leur malheureux ſort, que de ſe rendre reſponſable de mille complaiſances criminelles, qui font toujours ſoupçonner l'inſuffiſance de l'Art.

» les intestins sans jeu devoient être
» dans une paresse & un affaissement
» bien grands. Les urines n'ont jamais
» rien eu de particulier, si ce n'est
» d'être fort crues ordinairement, quoi-
» que leur couleur naturelle fût citron-
» née. Ses jambes étoient toutes mai-
» gres & décharnées. Malgré les ora-
» ges qu'elle essuyoit, son humeur gaie
» & badine ne la quittoit jamais, &
» rempliſſoit les courts intervalles que
» lui laissoient la douleur de tête &
» ses suffocations, qui pendant plus
» d'un an sont devenues périodiques,
» c'est-à-dire, de deux nuits l'une.
» Comme c'étoit toujours le temps le
» plus critique pour elle, excepté après
» la saignée au pied, qui reculoit le
» paroxisme d'un jour, ainsi que nous
» l'avons dit ; pendant tout le temps
» que je l'ai vue, je lui ai trouvé une
» fievre qui ne l'a jamais quittée, &
» qui lui est devenue habituelle, qui
» se soutenoit en chaud pendant le
» jour, & qui baissant le soir, la lais-
» soit dans un état de glace pendant
» la nuit ; ce qui s'est toujours entre-

» tenu dans la même ſituation, & avec » la même régularité.

» Quelques-unes des particularités » de cet état, c'eſt que la fenêtre de » ſa chambre, qui regardoit l'oueſt de » Pelliſſane, bornée par un bâtiment » voiſin, & placée vis-à-vis, qui étoit » toujours à demi-fermée en été; ſi » on l'ouvroit ou la fermoit un peu » plus, elle en étoit incommodée, & » évanouiſſoit, ſans doute par le chan- » gement que faiſoit l'air ſur ſes nerfs, » comme parce qu'un plus grand jour » faiſoit de trop fortes impreſſions ſur » ſa rétine (*a*). Comme elle étoit tou- » jours à la même place dans ſon lit; » ſi on venoit à l'en tirer pour la met- » tre à un pied de diſtance, & lui

(*a*) Je connois une vaporeuſe invétérée, qui vit depuis longues années dans les ténebres d'une chambre toujours exactement fermée, ne pouvant ſupporter ſur ſa rétine trop ſenſible, parce qu'elle eſt érétiſée, l'impreſſion des rayons lumineux. Elle a toujours été traitée avec des remedes chauds par les Médecins de la ville qu'elle habite.

» faire changer de ſituation, elle tom-
» boit immobile. Je voulus une fois
» faire plonger ſes pieds dans l'eau
» tiede, pour eſſayer de dégager ſa
» tête dans cet état de ſouffrance,
» mais je ne l'eus pas plutôt fait chan-
» ger de ſituation pour faire ſortir ſes
» pieds ſur le devant & hors du lit,
» qu'elle tomba dans ſon paroxiſme.

» Quoiqu'elle mangeât beaucoup
» ordinairement, & des choſes tout
» oppoſées à ſon mal, elle a reſté
» quelquefois les deux jours ſans rien
» prendre, ſoit qu'elle les eût paſſés
» dans ſon paroxiſme, ou que l'acca-
» blement où elle étoit lorſqu'elle en
» ſortoit, la laiſſât avec le dégoût,
» & dans cet état d'indifférence pour
» les alimens. La plupart du temps
» elle ſeroit morte d'inanition, ſi le lait,
» qu'elle a toujours aſſez bien pris, ne
» l'en avoit préſervée, & ne lui avoit
» tenu lieu d'alimens, quoiqu'il ne fût
» donné qu'en qualité de remede. Lorſ-
» qu'elle ſortoit de ſon paroxiſme, mal-
» gré qu'elle ouvrît bien ſes yeux, elle
» reſtoit un demi-quart d'heure avant

» d'y voir & de jouir librement des
» fonctions de l'eſprit. Un ton de voix
» un peu trop fort & trop long-temps
» ſoutenu faiſoit une impreſſion de
» ſouffrance à ſes oreilles. Il arri-
» voit aſſez ſouvent que la douleur de
» tête la plongeoit dans un délire ſin-
» gulier, qui duroit quelquefois pen-
» dant vingt-quatre heures, où elle
» diſoit bien des choſes qui n'avoient
» ni rapport ni liaiſon entr'elles. C'eſt
» pendant ce délire qu'elle portoit les
» mains au front, de droit à gauche,
» & de gauche à droite, toujours dans
» le même ſens, comme pour vouloir
» en arracher ce qu'elle y ſentoit de
» poids & d'embarras. Dans le fort de
» ſa ſuffocation, à meſure qu'elle ne
» pouvoit pas parler, elle portoit une
» main vers le pli du bras oppoſé où
» on devoit la ſaigner, pour faire
» comprendre qu'elle vouloit l'être; &
» ſi on tardoit trop, elle ſe mettoit
» de mauvaiſe humeur contre le Chi-
» rurgien. Lorſque pendant ſes acci-
» dens la malade entroit dans un état
» cataleptique, elle reſtoit dans la mê-

» me attitude, pendant tout l'accident,
» où elle étoit lorſqu'il avoit commencé.
» Si elle étoit aſſiſe ou droite ſur ſon
» lit, un bras levé en l'air, quelque
» choſe dans la main, la tête baiſſée
» ou levée, les jambes fléchies ou
» alongées, elle reſtoit de même dans
» tout ſon accident : ainſi des autres
» poſitions que le haſard préſentoit. Il
» arrivoit aſſez ſouvent, que ſi elle
» commençoit un mot quand l'acci-
» dent la prenoit, elle ne manquoit
» pas de le finir lorſque celui-ci ceſ-
» ſoit : comme, par exemple, voulant
» parler d'un mouchoir, elle diſoit
» *mou*, & en ſortant de l'accident,
» elle finiſſoit *choir*. Elle avoit l'air ſi
» intéreſſant en ſa faveur, une conver-
» ſation ſi enjouée & gracieuſe, qu'ou-
» tre la part que l'on prenoit à ſon
» état, tout le monde s'empreſſoit de
» lui faire compagnie. C'eſt pourquoi,
» dans les différens ſujets de conver-
» ſation que l'on commençoit, ſi l'ac-
» cident la prenoit avant la fin de celui
» qu'on avoit entamé, elle le repre-
» noit au retour du paroxiſme. Lorſ-

» qu'elle étoit dans ſon attitude cata-
» leptique, ſi avec le doigt on tou-
» choit le dos de ſa main, ou un de
» ſes orteils, on lui voyoit tout de
» ſuite remuer la tête, & cela pendant
» tout le temps qu'on touchoit ces
» mêmes parties.

» Très-ſouvent elle rendoit, en dif-
» férens temps, & ſans beaucoup d'ef-
» forts, des gorgées de ſang de ſa
» poitrine dans ſon mouchoir. L'état
» de pareſſe de ſes boyaux (ne venant
» que tous les huit ou les quinze jours,
» ainſi que nous l'avons déjà dit) obli-
» geoit ſouvent d'avoir recours aux
» purgatifs; mais ſes ſelles n'en étoient
» pas pour cela devenues plus rangées
» (*a*). Le ſang qu'on lui tiroit vers la

(*a*) Vouloir remédier à une conſtipation opiniâtre par l'effet des purgatifs, ce n'eſt pas redreſſer la nature, mais bien la ſeconder dans ſes écarts, puiſqu'en augmentant ainſi l'excès de chaleur qui durcit les excrémens, & cette roideur des fibres des entrailles qui leur enleve leur ſoupleſſe & leur élaſticité, on doit être aſſuré de favoriſer ce ſymptome.

» fin de sa maladie, n'avoit presque » plus de consistance ni de couleur » naturelle ; car il tiroit plutôt sur le » blanc séreux, jaune & pâle, que » sur le rouge. Cet étrange mal de » tête & la suffocation devenus pério- » diques, ainsi que nous l'avons dit, » quoiqu'il y eût quelques variations » par intervalles, se sont soutenus tou- » jours de même, depuis la fin de » 1759 jusques toute l'année 1760, » toujours avec la même force & la » même consistance.

» Enfin les derniers jours d'Octobre » notre pauvre martyre (*a*) se sentit » des douleurs très-vives & très-aiguës » dans le ventre ; ce qui lui faisoit » pousser les hauts cris & des plain- » tes ameres, qui se soutenoient con- » tinuellement. Ses gencives, sa bou- » che & ses levres noircirent. De cet » état elle tomba dans un sommeil » léthargique, qui dura jusqu'à la » nuit de la Toussaints, premier No- » vembre 1760, où elle rendit sans

(*a*) Ce titre lui est bien dû.

» beaucoup d'efforts les derniers ſou-
» pirs.

» Il eſt étonnant que cette héroïque
» athlete, après tant de ſaignées, de
» rudes ſecouſſes, de momens péril-
» leux, reſtant quelquefois les jours
» entiers ſans manger, & le plus ſou-
» vent vivant d'alimens mal-ſains, ne
» fût pas plus deſſéchée & plus dé-
» charnée qu'elle l'étoit. C'eſt ſans
» doute parce que ne pouvant pas re-
» muer de ſa place, & par conſéquent
» ne faiſant point de diſſipation, par le
» défaut d'exercice, le peu qu'elle pre-
» noit devoit ſuffire.

» Les différens tableaux qu'offre à
» la réflexion la peinture d'une ſem-
» blable maladie, auroient de quoi
» étonner l'eſprit humain, ſi les affec-
» tions ſpaſmodiques & nerveuſes, dont
» le jeu eſt infini & incompréhenſible,
» ne nous montroient pas tous les jours
» des exemples d'une pareille nature.
» Et ce qu'il y a de plus remarquable
» en cela, c'eſt que quoiqu'elles frap-
» pent, effraient, & ſaiſiſſent le plus
» l'attention, ce ſont pourtant celles

» qui ordinairement réſiſtent le plus,
» & ſuccombent le moins. Notre ma-
» lade en eſt une preuve, puiſqu'elle
» a tant traîné, & qu'elle eſt morte
» d'une maladie étrangere à celle qu'on
» auroit dit devoir l'emporter à tout
» inſtant : car ſi on avoit pu en faire
» l'ouverture, je ne doute pas d'un mo-
» ment qu'on n'eût trouvé ſes boyaux
» gangrenés ou ſcorbutiques. La noir-
» ceur de toute la bouche, & des
» levres, jointe aux vives douleurs
» qu'elle reſſentoit dans le ventre avant
» ſa mort, nous donnent lieu de n'en
» point douter. Un aveugle préjugé
» en général, le défaut d'uſage, une
» délicateſſe mal placée, & faute d'en
» connoître le prix, rendent l'ouver-
» ture des cadavres très-rare dans ce
» pays ; d'ailleurs la crainte de la de-
» mander, & la difficulté de l'obtenir,
» nous ont empêché d'en faire la pro-
» poſition.

» Quant à la cauſe premiere de
» cette maladie, il n'eſt pas ſurpre-
» nant que le reflux des menſtrues
» ayant été porté en premier lieu au

» cerveau, l'ait comprimé, y ait occa-
» ſionné un embarras, des obſtructions.
» Delà cette compreſſion, qui cédoit
» & ſe renouvelloit par intervalles, de-
» voit porter immédiatement ſur l'ori-
» gine des nerfs, & déranger le mé-
» chaniſme de toutes les parties où
» s'étendoit leur diſtribution.

» Comme il n'y a pas de maladie
» plus fréquente, & qui regne plus
» dans ce pays, que les épilepſies va-
» poreuſes; il n'eſt pas douteux qu'el-
» les ne deviennent opiniâtres & ne
» ſe multiplient tous les jours, parce
» qu'on n'y fait pas aſſez d'attention,
» & que, ſous le prétexte de ſimples
» vapeurs, on croit qu'il n'y a rien à
» faire que des remedes de femmes.
» Tôt ou tard on a lieu de ſe repen-
» tir de cette erreur, & de reconnoî-
» tre l'abus d'une pareille illuſion: ſou-
» vent alors n'y eſt-on plus à temps,
» parce que l'affection ſimplement va-
» poreuſe dégénere bientôt en épi-
» lepſie. C'eſt pourquoi le bien de
» l'humanité, l'honneur des Médecins,
» ſembleroient exiger d'eux qu'ils s'ap-

» tachaſſent à trouver pour cette mala-
» die en général un moyen curatif plus
» aſſuré, qu'on deſire depuis long-
» temps, afin d'en fixer les progrès,
» après en avoir donné une deſcription
» la plus exacte & la plus fidelle qu'il
» ſeroit poſſible. C'eſt dans cette inten-
» tion que nous nous ſommes empreſ-
» ſés de faire tous nos efforts pour y
» ſatisfaire ».

Voilà le triſte tableau d'une mala-die hyſtérique. Les Médecins qui en ont été chargés, tous ceux qui ont été conſultés, ne ſont pas plus reſponſables de la mort de cette Demoiſelle, que le Chirurgien qui a été innocemment ſon bourreau, puiſque les uns & les autres ont exactement ſuivi la méthode commune : mais du moins que de pareils exemples nous apprennent à nous écarter d'une route ſi dangereuſe, & que chacun de nous s'en fraie déſormais une nouvelle. L'inefficacité des remedes que l'on avoit apportés au commencement de la maladie de la Demoiſelle Ma-

jot, avoit fourni à M. Laugier les idées les plus juſtes ſur ſon état, & les indications qu'il avoit établies, étoient en tout conformes à celles que j'avois ſi heureuſement ſuivies chez ma malade, puiſqu'il avoit eu en vue tout comme moi de combattre les embarras du cerveau, *un ſang âcre, ſec & coëneux, le genre nerveux, racorni, obſtrué, irrégulièrement ému, ſorti de ſon ton naturel, pincé, aiguillonné, & groſſièrement frotté par des liqueurs trop arides ;* ce qui ne pouvoit ſe faire, dit-il, qu'avec *de très-légers apéritifs, les tempérans, les calmans, humectans, délayans, & balſamiques.* La plupart des Médecins reconnoiſſent comme lui les vices qu'il ſuppoſe, & tous en général s'écartent de leur but dans l'adminiſtration de leurs remedes. Les humectans ſeront toujours reconnus pour des remedes ſpécifiques dans cette maladie, & on ne manquera jamais de s'en ſervir, en les employant tour-à-tour dans le cours d'un traitement méthodique : mais l'intervalle ſera toujours rempli par

par les purgatifs, & les antiſpaſmodiques les plus outrés ; & c'eſt de leurs funeſtes effets qu'en proviendra toujours l'incurabilité. Après cela trouvera-t-on bien étrange de la voir dégénérer en véritable affection ſcorbutique ? Tant de ſaignées répétées coup ſur coup, tant de purgatifs & autres irritans, agiſſant également ſur la partie ſéreuſe & balſamique du ſang & des humeurs, les rendront bientôt impropres à circuler : & ne produiront-elles pas par leur épaiſſiſſement & leur acrimonie la *diatheſe* ſcorbutique qui termina la vie de cette pauvre victime, à l'exemple de tant d'autres qui l'ont ainſi finie ſous le joug de l'empiriſme le plus meurtrier ?

Parmi le nombre d'hyſtériques que j'ai vu périr de cette façon, j'en citerai une ſeule qui a imité d'aſſez près la Demoiſelle Majot. La femme d'un Procureur d'Arles, âgée de 18 ans (*a*), fut ſujette aux vapeurs dès

(*a*) Mademoiſelle Deville.

la premiere année de ſon mariage. On la traita toujours ſuivant ſon goût ; car elle ne reſpiroit qu'après les cordiaux & les élixirs de toutes les eſpeces, ſans qu'elle ménageât davantage l'eau de la Reine d'Hongrie, & l'eau ſans pareille, dont elle buvoit en même temps qu'elle en flairoit l'odeur. Le ſymptome le plus remarquable dont elle étoit affectée, conſiſtoit dans une douleur gravative qu'elle reſſentoit continuellement à la région de l'eſtomac, & qui ſe promenoit, diſoit-elle, dans les entrailles, & montoit quelquefois juſqu'à la gorge, avec un reſſerrement au goſier d'autant plus incommode, qu'il gênoit la déglutition des alimens, & quelquefois même le paſſage de l'air ; de façon que la malade craignoit à tout inſtant d'étouffer, & de mourir étranglée. Cette douleur étoit plus ou moins forte, ſuivant la ſituation de ſon corps ; c'eſt-à-dire, que ſi la malade vouloit ſe redreſſer, & relever un peu trop la tête, qu'elle étoit forcée de tenir

courbée & appuyée sur la poitrine, la douleur devenoit insupportable, & ne cessoit que par un éclat encore plus douloureux qu'elle ressentoit dans l'estomac, & qui l'obligeoit promptement à se replier sur elle-même (*a*). Dans cette triste situation, elle accoucha successivement de deux enfans, & fit ensuite un nombre de fausses couches avec des pertes les plus immodérées; ce qui la jetta enfin dans une véritable affection scorbutique, où elle perdit ses dents, ses gencives, & dont elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir gardé le lit

(*a*) On trouve dans ce symptome la réalité de ma comparaison, puisqu'il dévoile parfaitement le racorniſſement de l'estomac & des entrailles, porté à un tel point, que tout le canal membraneux étoit replié sur lui-même, & ne pouvoit s'étendre par conséquent, & se prêter aux efforts des muscles du *thorax* & du col. L'éclat qui suivoit cette extension forcée imitoit parfaitement bien celui d'un parchemin racorni, qu'on voudroit étendre en l'obligeant de se prêter en tous sens, malgré la roideur de ses fibres.

deux années entieres, étant racornie à un point que tout ſon corps & ſes membres étoient repliés, ſans qu'elle pût jamais les étendre d'une ligne.

Les trois cens ſaignées faites à la Demoiſelle Majot, & les pertes de ſang qu'avoit eſſuyé ma malade, forment enſemble les premiers traits du portrait de ces deux hyſtériques. Les élixirs dont l'une s'abreuvoit continuellement, le vin blanc & l'eau de canelle dont l'autre a toujours fait ſa boiſſon ordinaire, achevent de les caractériſer ſi parfaitement, que la maladie dont elles étoient l'une & l'autre affectées ſe termina par un même genre de mort.

COLIQUE HYSTÉRIQUE.

Rien de plus commun dans ce climat que cette eſpece de colique que l'on nomme hyſtérique, à laquelle le plus grand nombre des filles & des femmes ſont plus ou

moins ſujettes, ſuivant la texture de leurs fibres, & la qualité plus ou moins acrimonieuſe de leurs humeurs. Parmi ſes caracteres diſtinctifs, la préſence du flux menſtruel eſt celui qui la diſtingue le plus des autres eſpeces de colique ; puiſque c'eſt toujours de ſon dérangement que dépendent tous les différens ſymptomes, ci-après détaillés, de cette maladie, à laquelle un ſavant Obſervateur (*a*) a donné le nom de colique ſanguine, puiſqu'elle ceſſe ordinairement, en rappellant l'évacuation menſtruelle chez les femmes, tout de même qu'on la guérit chez les hommes hypocondriaques, en rappellant le flux hémorroïdal ſupprimé.

Les obſervations que j'ai faites ſur ce ſymptome hyſtérique, ne ſerviront pas peu à éclaircir les idées que je propoſe ſur la curation de ces maladies ; & les remedes efficaces que j'emploie journellement en pareil cas,

(*a*) Car. Piſo, tract. de morb. à colluvie ſeroſa ortis, ſec. IV, cap. II.

aſſurent toujours de plus en plus la réalité de la cauſe que j'aſſigne. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide ſur toute la capacité de l'abdomen, & renouvellée auſſi ſouvent qu'il le faut pour le maintenir dans une certaine froidure, une copieuſe boiſſon d'eau froide, & des lavemens froids très-fréquens, ſont les ſeuls ſpécifiques que je connoiſſe pour appaiſer les douleurs, & pour provoquer en même temps le flux menſtruel, d'où dépend toute la cure; c'eſt-à-dire, qu'en condenſant, par le froid, les raréfactions internes du ſang & des autres humeurs, j'en diminue le volume, tout de même que celui de l'air trop raréfié, qui eſt contenu dans les entrailles, qui en diſtendant toujours plus ces tuniques, y procure les tiraillemens, les ſpaſmes qui s'oppoſent au paſſage du flux menſtruel, d'où proviennent les douleurs que reſſentent les femmes hyſtériques dans l'hypogaſtre, qui ſe communiquent le plus ſouvent à tout le genre nerveux, & produiſent alors les dif-

férens ſymptomes de la paſſion hyſtérique, auxquels on remédiera toujours quand on en connoîtra le principe & la ſource.

Pluſieurs Auteurs célebres l'ont connue avant moi, cette cauſe, puiſqu'ils y ont apporté les mêmes remedes. *Amatus & Zacutus Luſitanus* nous en offrent des exemples : le premier publie la vertu de l'eau de neige dans cette eſpece de colique, & l'autre celle du bain froid dans la paralyſie qui y ſurvient. Septalius (*a*) préconiſe l'efficacité de ce remede, quand les douleurs ont été irritées par les remedes chauds. Frédéric Hoffman (*b*) eſt de ce nombre, puiſqu'il nous dit : *Neque in colica flatulenta à cauſa calida, frigida exteriùs applicata penitus improbanda veniunt. Qua in re auctoritate eximiorum Medicorum, Cratonis, item Valeſci*

(*a*) Ludovicus Septalius animadv. lib. 7, p. 248.

(*b*) Frederic. Hoffman, tom. V. ſect. II. cap. V, de inteſtin. dolorib. p. 294.

de Tarenta, niti licet, qui lintea aqua frigida madefacta & ventri impoſita, in colicis doloribus ſedandis magnifaciunt.

Un autre Auteur, non moins célebre dans ſa pratique que ceux que je viens de citer, quoique repréhenſible dans les idées hypothétiques qu'il avoit fabriquées, adopte ici les mêmes vues curatives. Je ne puis me diſpenſer de les publier: *Quando nimia fibrarum criſpatura & irritatio adeſt cum magno impetu ſpirituum, ſecretiones humorum in partibus minuuntur, vel abolentur; tunc datis remediis criſpaturam laxantibus, ſecretiones reſtituuntur: ob nimiam enim irritationem ac ſtimulum, fibra quaſi intenditur, induratur, ac veluti immobilis evadit; unde impeditæ fluidorum ſecretiones.*

Et plus bas il ajoute: *Tota igitur curatio dirigenda eſt ac impendenda in tollenda morboſa irritatione & criſpatura, per balnea, per oleoſa, anodina & laxantia remedia; nam eâ ſublatâ, impeditæ tolluntur liquorum ſecretiones.*

Et il finit en disant: *Et si contrario modo procedatur, plurium auctor erit Medicus difficilium lethaliumque concretionum liquidorum in parte affecta* (a).

Les observations de ces Auteurs étoient trop conformes à ma façon de penser sur la colique hystérique, pour ne pas me déterminer à les suivre en tous points. La chaleur des entrailles, qu'ils donnent pour cause de cette maladie, n'est rien moins qu'idéale, puisque l'effet des remedes en prouve l'existence, sans pouvoir la contester. Ce sera donc du frottement des parties intégrantes du sang, & de l'action réciproque des solides sur ce fluide, que proviendra cette chaleur extrême, & cette raréfaction des liquides qui s'oppose constamment au passage du flux menstruel; & ce sera en condensant l'air qui est contenu dans les entrailles, & le sang menstruel trop raréfié, que l'on remédiera à ce symptome. En voici deux exemples.

(a) Baglivi, de fibra motrice, pag. 357.

Mlle. Vaſcher, fille ainée, âgée de 22 ans, fit une chûte des plus dangereuſes, dans le tems critique de ſes regles ; elle s'effraya beaucoup, & la ſuppreſſion en fut la ſuite. Quelques jours après la fievre ſurvint, & fut ſuivie de coliques hyſtériques. On ſaigna au bras & au pied infructueuſement ; on donna des lavemens tiedes, adouciſſans ; on recourut aux narcotiques : & tout fut employé ſans ſuccès. La malade ſouffrit patiemment tout le tems du période ; mais à ſon retour les douleurs augmenterent ſi fort, qu'on demanda d'autres remedes. Les fomentations froides furent employées avec un prompt ſoulagement. Les regles parurent, & on diſcontinua. Les douleurs ſe réveillerent pour lors avec d'autant plus de force, que l'on fut contraint de revenir au même remede, qui opéra le même effet. On continua tout le tems du période, & on vit avec ſurpriſe que l'écoulement menſtruel ne diſcontinua jamais ſous la fomentation froide ; ce qui termina la maladie.

Une fille du peuple nommée Seignorette, hyſtérique depuis pluſieurs années, fut attaquée à ſon tour de violentes coliques, avec une ſuffocation de même eſpece, qui la fatiguoit ſi cruellement, qu'on la crut ſans reſſource. Les ſaignées au bras & au pied avoient été réitérées pluſieurs fois, lorſque je fus mandé pour la ſecourir. Les fomentations froides opérerent ici avec un ſi prompt ſuccès, que la ſuffocation diſparut à l'inſtant, les coliques calmerent; & l'évacuation menſtruelle fut ſi abondante, qu'elle emporta le paroxiſme : le bain froid acheva la cure (*a*).

(*a*) Certains excès d'un travail trop aſſidu ont ſouvent donné lieu à des rechûtes: mais cette pauvre fille, qui eſt obligée de gagner ſa vie aux dépens de ſa ſanté, a-t-elle du moins la ſatisfaction de remédier aux paroxiſmes auxquels elle eſt ſujette, par le ſecours de la fomentation froide; de façon qu'elle a recours à ce remede toutes les fois qu'elle éprouve le moindre dérangement dans ſes évacuations périodiques; ce qui ne manque jamais de produire de ſalutaires effets.

Je me borne à ces deux obſervations, qui me paroiſſent ſuffiſantes pour aſſurer l'efficacité des remedes que j'emploie, & enſemble la cauſe que j'aſſigne. Le racorniſſement des fibres qui compoſent le tiſſu des vaiſſeaux de la matrice, & l'extrême raréfaction des liquides qui y circulent, paroiſſent évidemment procurer ce ſymptome hyſtérique, auquel on oppoſe très-ſouvent des remedes chauds, tandis que l'on trouve un véritable ſpécifique dans la ſimple boiſſon d'eau froide, quand il n'eſt pas porté à un ſi haut degré que ceux que je viens de rapporter.

SUFFOCATION HYSTÉRIQUE.

LEs obſtacles que le ſang menſtruel trouve dans ſon paſſage par les tuyaux de la matrice, devenant toujours plus invincibles, il faudra de toute néceſſité que ce fluide reflue ſur les autres parties du corps, après avoir agacé les nerfs de la ma-

trice, & y avoir procuré des ſpaſmes plus ou moins conſidérables, ſuivant le degré de la cauſe qui agit. La poitrine ſe préſentera la premiere, & elle ſupportera d'autant plus les premiers efforts du ſang menſtruel ſupprimé, que ſes vaiſſeaux ſanguins & ſes nerfs ſympathiſent avec ceux de la matrice par l'anaſtomoſe qui les unit : & ce ſera par cette voie que les poumons ſeront bientôt ſurchargés par la pléthôre ; & ne pouvant alors aiſément ſe dilater pour recevoir la quantité d'air néceſſaire à la reſpiration, ils ſeront agités par cette ſecouſſe précipitée qui forme elle-même cette eſpece de ſuffocation que nous appellons hyſtérique, pour la diſtinguer de toute autre où le vice de la matrice ne ſauroit avoir lieu.

La théorie de ce ſymptome nous annonce déjà la qualité du ſpécifique qui peut ſeul être employé avec ſuccès ; je veux dire, tous les remedes qui pourront relâcher promptement les ſpaſmes, & condenſer en même temps la raréfaction des li-

queurs, qui forme elle ſeule la pléthôre. L'obſervation pratique éclaircira les idées curatives.

Madame ***, Religieuſe Urſuline, âgée de 22 ans, étoit ſujette depuis trois ans à des attaques de ſuffocation hyſtérique, qui revenoient très-régulièrement au temps critique de ſes regles. Les ſaignées avoient été prodiguées à un point, qu'il eût été bien difficile de s'en rappeller le nombre (*a*). Les potions anti-hyſtériques, les pilules purgatives,

(*a*) Quoique le nombre de ſaignées que ſupporta cette Religieuſe ſoit des plus conſidérables, il n'approche pourtant pas de celui que M. Brillonet, Chirurgien-Major de l'Hôpital de Chantilli, fit à une fille tourmentée de vapeurs hyſtériques depuis 19 ans, puiſque l'on compte mille & vingt ſaignées, ſavoir 80 du pied, & 940 du bras. Voyez le Journal de Méd. mois de Mai, an. 1757, p. 292. Mlle. d'Andelot, qui m'a appellé auprès d'elle en Franche-Comté, m'a déclaré avoir eſſuyé un pareil nombre de ſaignées dans les différens paroxiſmes de ſuffocation hyſtérique auxquels elle a été ſujette.

apéritives & emménagogues n'avoient pas été plus épargnées ; ce qui avoit porté la cauſe du mal à ſon plus haut degré. La tiſane de poulet & les lavemens froids furent les premiers remedes que je mis en uſage, en attendant le premier paroxiſme : dès qu'il fut arrivé, j'ordonnai le pédiluve froid, qui le calma en un inſtant. Les regles auparavant ſupprimées coulerent un peu le lendemain, & emporterent le paroxiſme. La malade prit enſuite les bains domeſtiques tiedes pendant un mois, & elle fut miſe à la diete blanche. Par ce double ſecours le période ſuivant ne fut pas ſi orageux. Elle continua les mêmes remedes pendant quatre mois conſécutifs : auquel temps, le relâchement des nerfs de la matrice ſuccéda à leur racorniſſement, les regles coulerent, & la malade fut entiérement rétablie.

Mademoiſelle ***, ſœur cadette de la Religieuſe dont je viens de faire mention, âgée de 15 ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancho-

lique, fut ſaiſie quelque temps après d'une fievre continue & inflammatoire. Les fatigues qu'elle avoit eſſuyées dans le temps de la maladie de ſa ſœur, les effrois & les alarmes que lui avoient cauſé les retours imprévus de ces ſortes de ſuffocations, avoient occaſionné chez elle ce déſordre. Les ſaignées réitérées, les lavemens, les fomentations & les émulſions rafraîchiſſantes emporterent la fievre & ſes ſymptomes. La cure de cette maladie fut enfin terminée par un purgatif des plus doux. Ce minoratif reſta cependant dans les entrailles ſans produire aucune évacuation ; le ventre fut tendu, il devint douloureux : les potions huileuſes, les fomentations & les lavemens furent inutiles. Le temps périodique arriva ; des coliques des plus affreuſes l'annoncerent, & la ſuffocation fut bientôt de la partie. Le pédiluve froid ſuſpendit ce ſymptome pour quelques inſtans ; il fallut par conſéquent recourir au bain domeſtique, dans lequel elle fut obligée de reſter pour la premiere fois vingt-deux heures de ſuite, pour calmer cet orage.

orage. Elle continua l'usage de ce remede pendant tout l'intervalle du période, & elle resta constamment dans l'eau six heures par jour, à l'exemple de sa sœur. Le second période ne fut pas à beaucoup près si orageux ; & le troisieme enfin amena avec lui les trophées de la victoire.

On rencontre tous les jours des filles & des femmes vaporeuses, sujettes à ces sortes de suffocations, qui ne connoissent d'autres remedes que la saignée : aussi datent-elles la naissance de leur maladie depuis plusieurs années, & le nombre des saignées par celui des suffocations, qu'elles ont quelquefois tous les jours. En diminuant ainsi le volume du sang, on remédie, il est vrai, à la pléthore, & au danger imminent dont il semble qu'elles sont menacées : mais remédie-t-on au vice des solides ? Le volume des humeurs étant diminué, le calibre des vaisseaux se rétrecit, les oscillations en deviennent plus fortes & plus fréquentes, & le racornissement des fibres en est la suite.

Auſſi voyons-nous ces pauvres infortunées traîner une vie languiſſante juſqu'au trépas, qu'elles ceſſent enfin de gémir, & de murmurer contre la Médecine. Si elle a rougi long-temps de ſon inſuffiſance, elle triomphe aujourd'hui, en préſentant des armes aſſurées à toutes celles qui implorent ſon ſecours.

HÉMOPTYSIE HYSTÉRIQUE.

LA même cauſe qui agit dans la ſuffocation hyſtérique, procurera auſſi l'émoptyſie, ſi les vaiſſeaux ſanguins du poumon, trop foibles pour réſiſter à l'impétuoſité du ſang menſtruel qui y aborde, cedent aux efforts réitérés que fait le ſang ſur leurs parois. Les vaiſſeaux ainſi diſtendus s'engorgeront alors; & après avoir ſouffert différentes extenſions par pluſieurs ſecouſſes réitérées, il s'y formera des ouvertures & des crevaſſes plus ou moins grandes, par leſquelles le ſang s'échappera avec d'au-

tant plus d'abondance, qu'il y ſera pouſſé avec plus ou moins de vigueur par la contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux & des nerfs de la matrice: ce qui procurera des hémoptyſies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles deviendront périodiques, mais jamais incurables, quand on en connoîtra le principe & la ſource.

M^lle. Mauche, âgée de 26 ans, mélancholique & hypocondriaque, ſouffroit depuis long-temps des coliques hyſtériques, que l'on avoit toujours attribuées aux douleurs des hémorroïdes, auxquelles elle étoit ſujette depuis pluſieurs années. Le mal augmenta par la ſuppreſſion de ſes regles. Il ſurvint une hémoptyſie des plus conſidérables, accompagnée d'évanouiſſemens hyſtériques, & de mouvemens convulſifs, qui réveillerent enfin l'indolence des perſonnes qui entouroient cette Demoiſelle.

Je fus appellé pour y remédier. La cauſe de la maladie étant d'autant plus profonde qu'elle étoit invétérée, il fallut recourir aux plus puiſſans re-

medes. La ſaignée au pied fut le premier que je mis en uſage. La malade la ſupporta ſans murmurer : mais naturellement indocile, elle rejetta tout autre ſecours. Le retour périodique des regles arriva ; l'émoptyſie revint à ſon tour, mais avec plus de force ; les convulſions furent de la partie ; & la malade perdit tout ſentiment. La roideur de la mâchoire s'oppoſa au paſſage de tout liquide ; il ne fut plus poſſible de prendre des alimens : le ſang s'alluma toujours plus, les nerfs ſe roidirent davantage, & la cauſe de la maladie fut bientôt à ſon dernier degré.

Une pareille ſituation me rendoit maître de cette entêtée (*a*) : mais le mal étoit plus difficile à vaincre, qu'il ne l'eût été dans le commencement. La malade fut ainſi plongée dans l'eau

(*a*) La déſobéiſſance, l'opiniâtreté l'entêtement, & quelquefois même le dérangement de l'eſprit, peuvent être mis au nombre des ſymptomes de l'affection hyſtérique ; puiſque la roideur générale des fibres du corps ſuppoſe en même temps celle des fibres du cerveau.

tiede, où elle reſta dix-huit heures : ce qui termina le paroxiſme. Plus docile pour lors, elle conſentit à tout ce qu'on exigeroit d'elle ; elle reprit les bains, & s'y aſſujettit d'elle-même ſix heures par jour. Le troiſieme période fut néanmoins très-dérangé, les regles ne coulerent preſque pas ; mais le quatrieme & le cinquieme période emporterent la maladie.

Une Religieuſe Hoſpitaliere, âgée de 21 ans, fut attaquée de même d'une légere hémoptyſie, qui revint pluſieurs fois périodiquement. Le ventre étoit tendu, élevé & douloureux, & les regles ne couloient que très-peu : ce qui caractériſoit encore l'affection hyſtérique. Une ſaignée au pied fut ſans effet ; mais les lavemens froids, la tiſane de poulet, & les bains domeſtiques, emporterent dans peu un vice naiſſant, qui n'auroit pas manqué de germer & de croître.

Si la cauſe qui produit le reflux des regles a toujours fait l'embarras des Médecins, la maniere de les rappeller dans leur voie naturelle ne fait pas

moins aujourd'hui leur peine & leur étude. Toujours occupée du dérangement qu'elles procurent, & des routes étrangeres qu'elles ont coutume de ſe frayer, il ſemble qu'on ſe ſoit fait une loi de les ſuivre dans leurs écarts, & de les attaquer là où la nature les a déterminées. C'eſt ainſi que l'on attribue très-ſouvent une hémoptyſie au vice local du poumon, une ophtalmie à une ſimple inflammation des membranes de l'œil, ou à l'effet de quelque humeur étrangere, qui aura dépoſé ſur cette partie ſa ſalure & ſon acrimonie ; un vomiſſement de ſang au relâchement des veines de l'eſtomac, ou à l'ouverture de quelqu'autre vaiſſeau ſanguin de ce viſcere : & ainſi des autres parties du corps par où elles ſe ſont montrées plus d'une fois (*a*). Ces bizarres effets en impoſent ſi ſouvent aux Médecins, par les maladies particulieres dont ils

(*a*) Dans le journal de Méd. du mois de Janv. 1759, on trouve une obſervation au ſujet d'une évacuation périodique des regles qui ſe faiſoit par les mamelles & le viſage.

prennent la forme & les ſymptomes qu'il eſt bien difficile de ne pas s'y méprendre, ſi on n'eſt au préalable aſſuré du tempérament des malades, & des ſignes qui ont précédé la maladie que l'on a à guérir. Que de fautes, que d'écarts dans la pratique! Qui de nous n'en fut jamais coupable? On ſera donc ſur ſes gardes à l'avenir, & on évitera ſans peine les pieges que nous tend continuellement la nature, toujours induſtrieuſe & toujours bizarre dans ſes égaremens, ſi dans les perquiſitions des ſignes qui caractériſent les maladies des femmes, on ne rejette pas avec tant de mépris la cauſe hyſtérique. Qu'on raſſemble ſcrupuleuſement toutes les maladies auxquelles le ſexe eſt expoſé, & on verra que celle-ci eſt devenue aujourd'hui bien commune. Un praticien précoce, que Rome a vu en même temps naître & mourir, nous enſeigne & nous prévient que dans les maladies des enfans, il faut toujours ſoupçonner les vers : *pueris ſuſpicandum de vermibus* : il veut auſſi que dans

celles des adultes, nous ne perdions jamais de vue le virus vérolique : *generaliter in virorum pertinacibus morbis de lue venerea.* Nous ſommes en droit d'ajouter ici avec lui, que chez les femmes, il faut toujours ſoupçonner la cauſe hyſtérique : *fœminis verò de affectione hyſterica* (a). Quel avantage pour la Médecine, & encore plus pour les malades ! Un pareil ſoupçon en ſauvera plus d'une du trépas ; & telle qui auroit été déclarée hectique, apoplectique, épiléptique, ou paralitique, ne ſe trouvera peut-être qu'hyſtérique. Les remedes humectans, que l'on emploie pour combattre celle-ci, ne ſauroient être nuiſibles aux autres, au cas qu'elles fuſſent réellement caractériſées ou compliquées ; au lieu que les autres remedes ſeroient ici nuiſibles & mortels. Je ne doute nullement que les Médecins ne les ſachent diſtinguer mieux que moi : ce n'eſt donc pas à eux que je m'adreſſe, mais à tous ceux qui ſeront bien aiſes de profiter de ce conſeil.

(a) Baglivi, Prax. Med. lib. 1, p. 59.

ÉPILEPSIE HYSTÉRIQUE.

PUISQUE le reflux des regles peut produire des engorgemens dans les parties supérieures au bassin, le cerveau sera par conséquent exposé à son tour à être plus ou moins surchargé, suivant le degré de pléthôre qui aura été fourni par le degré de compression, qui se forme pour lors dans les vaisseaux hypogastriques, parmi lesquels nous comprenons ceux de la matrice & du vagin.

La cause de cette compression est la même que celle qui procure les autres symptomes hystériques; je veux dire, la tension spasmodique des nerfs, leur sensibilité outrée, & leur racornissement : ce qui présente des obstacles invincibles au passage du flux menstruel, & en procure le reflux sur les différentes parties du corps; d'où dépendent tant de symptomes.

Dans le cas dont il s'agit, l'épilepsie deviendra périodique; c'est-à-dire, que toutes les fois que le sang

menſtruel ſe préſentera à l'ouverture des vaiſſeaux utérins, qu'il ne pourra pénétrer à cauſe du rétreciſſement de leurs parois, il ſera forcé pour lors de rétrograder : ce qui aura lieu d'autant plus facilement, que ces mêmes vaiſſeaux, irrités & doués d'une élaſticité outrée, ſe contracteront avec plus de vigueur, agiront ſur le ſang menſtruel, & l'obligeront ainſi de refluer ſur le cerveau. Une fois dépoſé & arrêté dans les différens ſinus, comme dans la ſubſtance de ce viſcere, il y formera des compreſſions plus ou moins fortes, & plus ou moins irrégulieres, qui agiront ſur la circulation des eſprits animaux, & procureront par-là des mouvemens convulſifs, des convulſions générales ou particulieres, l'épilepſie même, & toutes les autres maladies qui dépendent des différens engorgemens du cerveau.

Le paroxiſme épileptique n'aura donc lieu que dans le temps périodique des regles : & c'eſt ce qui le diſtinguera de la véritable épilepſie, qui reconnoît une cauſe particuliere au

cerveau. Auſſi le voit-on ſe préſenter le plus ſouvent dans le temps même de l'écoulement menſtruel, & arriver au moment qu'il vient de ſe ſuſpendre, tout comme nous le voyons ceſſer au moment qu'il paroît & qu'il revient. Sur ce principe, que l'expérience établit & rend inconteſtable, toutes les femmes & filles épileptiques ſeront-elles incurables ? & le remede n'eſt-il pas aſſuré ? puiſqu'en appaiſant les ſpaſmes des entrailles, comme celui de tous les vaiſſeaux hypogaſtriques, nous ſommes ſûrs d'y rétablir la circulation des liqueurs, & de provoquer ainſi l'évacuation menſtruelle.

Ce ne fut jamais un paradoxe, puiſque la vérité du fait eſt établie ſur l'expérience qu'en ont déjà fait pluſieurs perſonnes, que l'on a vues dans le cas dont il s'agit ; & entr'autres la Demoiſelle qui a fait le ſujet de la premiere obſervation, & Louiſe Bourbone, dont il ſera fait mention ci-après, qui ont été attaquées l'une & l'autre des véritables ſymptomes épi-

leptiques, qui les firent caractériſer telles l'une & l'autre; & qui le ſeroient enfin devenues, ſi méconnoiſſant la véritable cauſe qui procuroit chez elles les ſymptomes épileptiques, on les eût combattus avec des remedes contraires; ou bien qu'on les eût peut-être délaiſſées & abandonnées à leur malheureux ſort: & alors l'épilepſie, que j'appelle ici ſymptomatique ou ſecondaire, ſeroit devenue dans la ſuite eſſentielle, pour ne pas dire incurable; par la raiſon que le cerveau, ſi ſouvent ſurchargé, auroit ſouffert de grandes compreſſions; ce qui auroit infailliblement produit certains engorgemens, & des dilatations dans les tuniques des vaiſſeaux artériels & veineux de ce viſcere, d'où ſe forme l'épilepſie.

Mlle. * M * eſt de ce nombre: la preuve en eſt ſenſible, puiſque les ſimptomes épileptiques, qu'elle éprouve ſi fréquemment, ne manquent jamais de reparoître au tems preſcrit, & accompagnent toujours l'écoulement menſtruel, qui ne ſe fait qu'avec beaucoup

de peine & avec douleur : ce qui caractériſe parfaitement le ſpaſme des vaiſſeaux de la matrice, & enſemble la ſéchereſſe & le rétreciſſement de leurs parois : ſéchereſſe d'autant plus ſenſible & profonde, qu'elle eſt invétérée ; & par ſurcroît, elle a été de tout tems entretenue par un grand nombre de remedes antiſpaſmodiques & antiépileptiques, dont cette Demoiſelle faiſoit uſage, par le conſeil d'un oncle, habile Pharmacien, mais pas aſſez habile praticien pour juger de la valeur de ces remedes.

Combien pourrois-je citer d'exemples de cette eſpece d'incurabilité ! chaque ville en eſt malheureuſement pourvue : mais encore voyons-nous d'un œil indifférent l'Empirique s'approprier le droit de travailler lui ſeul ſur une maladie que nous appellons incurable, parce qu'elle nous paroît trop rebelle. Si la difficulté de guérir eût étonné nos premiers Maîtres, où en ſeroit aujourd'hui l'Art, & quelles ſeroient ſes conjectures, ſes mépriſes, & ſes incertitudes ? De cet eſſaim

de difficultés qui ſe préſentent dans la cure de pluſieurs maladies, on a déjà conclu qu'un homme deſtiné à cette importante fonction doit meſurer ſon application ſur les obſtacles. Ils ſont grands ces obſtacles, j'en conviens; mais ſont-ils inſurmontables? Et combien de Médecins ont joui, & jouiſſent encore tous les jours de l'honneur de la difficulté vaincue? Cette difficulté conſiſte à développer la cauſe cachée des maladies. Dans celle dont il eſt ici queſtion, elle paroît au grand jour : l'*uterus* la fournit, & le vice du genre nerveux la procure. Celui-ci nous paroît trop tendu, il faut le relâcher : l'autre eſt obſtrué par le rétreciſſement du calibre de ſes vaiſſeaux, il faut par conſéquent les aſſouplir, & délayer les liqueurs auxquelles il doit fournir le paſſage, ſi on veut éviter le reflux. Par ce double accord, qui s'opérera par les mêmes remedes, on détruira ſûrement la cauſe d'un mal toujours plus rédoutable; puiſque les deux malades déjà citées,

& beaucoup d'autres, ont guéri ſans le moindre retour (*a*).

DÉLIRE MANIAQUE *HYSTÉRIQUE.*

CE ne ſera point à l'inflammation du cerveau & de ſes membranes que nous attribuerons la cauſe de ce délire. La fievre, qui eſt inſéparable de toute ſtaſe inflammatoire, ne paroît jamais ici; ce qui fait le caractere eſſentiel du délire maniaque & hypocondriaque: mais l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins, produit par le rétreciſſement de leurs paroïs, ſera le ſeul vice que nous ayions à détruire. En effet, le racorniſſement des vaiſ-

(*a*) Pour achever de convaincre nos adverſaires ſur un point auſſi intéreſſant, nous nous voyons forcés de rappeller ici deux cures en ce genre, qui ont été opérées à Lyon ſous leurs yeux.

ſeaux utérins ne permettant point le paſſage au flux menſtruel, il faudra de toute néceſſité que le ſuperflu du ſang reflue dans une des cavités ſupérieures, ainſi qu'il a été déjà une fois expoſé : c'eſt-à-dire, que la poitrine & le cerveau en ſeront tour-à-tour ſurchargés ; & ce ſera du degré de pléthôre & d'engorgement que dépendront les différens ſymptomes de la paſſion hyſtérique, qui en impoſent aux Médecins par les différens caracteres des maladies qu'ils ont coutume d'emprunter. On ceſſera d'en être ſurpris, & on ſe familiariſera, pour ainſi dire, avec eux, quand on conviendra avec moi que l'érétiſme des nerfs produit ſeul tant de déſordres.

Une fois convaincu de cette vérité, on concevra ſans peine que des fibres trop tendues, parce qu'elles ſont érétiſées, ſeront plus ſuſceptibles d'ébranlement que celles qui jouiſſent d'une véritable élaſticité, qui leur permet d'obéir aux différens efforts de la circulation ; & que le moindre engorgement d'un ſang épais & acrimonieux

ſera

fera ſur ces fibres de rudes efforts, non-ſeulement capables de déranger les fonctions du cerveau, mais encore celles de toutes les parties qui en dépendent. Quelle confuſion dans la machine ! les ſolides ſeront bientôt le jouet des liquides : ceux-ci émus & irrités par des ſecouſſes toujours plus fortes, s'embraſeront par leur frottement, & conſumeront ainſi la machine, après l'avoir invitée elle-même à ſa deſtruction. Tel a été l'état de la Demoiſelle qui fera le ſujet de l'obſervation ſuivante.

Mlle. ***, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancholique, fut tout-à-coup affectée, à l'approche de ſes regles, d'un aſſoupiſſement léthargique. Elle fut ſaignée en conſéquence, & ce ſymptome s'évanouit. Au période ſuivant l'aſſoupiſſement reparut avec beaucoup plus de force : on ſaigna pour la ſeconde fois ; on y revint une troiſieme : & on livra enſuite la malade aux efforts de la nature pendant pluſieurs mois conſécutifs. Le mal augmenta toujours

plus ; & à cet aſſoupiſſement périodique ſuccéda enfin le délire hyſtérique, qui augmenta à ſon tour à tous les périodes, juſqu'au point que cette Demoiſelle délaiſſée & abandonnée de ſon Médecin, devint tout-à-fait maniaque, *cum furore & audacia*, refuſant toute boiſſon & toute ſorte d'alimens : ce qui la fit déclarer incurable & ſans eſpoir.

On attendoit depuis dix-ſept jours que la mort terminât une vie ſi miſérable ; mais la conſtance du mal annonçoit toujours plus ſa durée : ce qui me fit appeller. Une pareille ſituation exigeoit des remedes auſſi prompts qu'efficaces. Le bain me parut indiqué ; la malade y fut plongée en ma préſence ; ſon indocilité exigea des efforts, mais bientôt on la vit ſe ſoumettre à l'action du remede. Sa voix enrouée par les cris s'éclaircit tout-à-fait dans l'eſpace de douze heures qu'elle reſta dans l'eau, & devint naturelle. On lui préſenta pour lors à boire & à manger ; ce qu'elle ne refuſa que par coutume ; on la preſſa,

elle obéit. Des progrès auſſi ſatisfaiſans amenerent le calme, & ranimerent l'eſpoir d'une famille déſolée, qui confia la malade à mes ſoins. Huit heures de bain par jour, l'application conſtante d'un linge trempé dans l'eau froide ſur la tête, & renouvellée à chaque inſtant, emporterent le délire dans l'eſpace de deux mois. Les regles parurent alors, & notre Demoiſelle fut entiérement rétablie.

Je ne cacherai point la rechûte où elle tomba, ſans pouvoir mettre au jour ce qui y donna lieu : mais auſſi aurai-je la douce conſolation de publier ſon entier rétabliſſement par l'effet des mêmes remedes (*a*).

N'eſt-il pas démontré que ſi cette

(*a*) On lit dans le Journal Encyclopédique du mois de Janv. 1762, p. 77, l'hiſtoire d'une fille, citée par M. Planque, dans ſa Bibliotheque de Méd. qui étant devenue folle & ſourde, s'échappa dans un bois, où elle reſta 5 jours ſans aucune nourriture, & y eſſuya pendant deux jours & deux nuits conſécutives une pluie continuelle, qui la guérit.

Demoiſelle eût été ſecourue au premier ſymptome du mal, on eût ſans contredit prévenu ſes effets. Le premier engorgement, qui fut produit par le premier reflux des mois, n'auroit pu réſiſter à une ou deux ſaignées, ſoutenue par un remede humectant. Son ſang appaiſé, & moins raréfié, auroit moins agacé les fibres de la matrice, & le reflux ſur celles du cerveau n'auroit jamais procuré tant de déſordres ; puiſque le période ſuivant auroit ſans doute emporté la cauſe du mal, en éteignant la premiere étincelle, qui produiſit dans la ſuite l'embraſement général du cerveau. C'eſt pourquoi il fallut recourir aux plus puiſſans remedes ; & pour peu que l'on eût héſité, par la fatale crainte d'un événement douteux, la malade auroit infailliblement ſuccombé.

J'ai pardevers moi quelques obſervations de cette eſpece, que je ſuis obligé de tenir ſecrettes par condeſcendance pour les perſonnes qui en font le ſujet ; mais du moins me ſera-t-il permis de rapporter celles qui m'ont

été adreſſées à titre de reconnoiſſance par mes Confreres. M. Debaux, Médecin à Marſeille, diſtingué dans cette ville par ſon expérience ſur l'inoculation, me rapporta en ſon temps les obſervations ſuivantes en ces termes.

«Zélé partiſan de votre ſyſtême, »mon cher Confrere, je viens d'en »faire une épreuve des plus ſatisfai»ſantes pour vous & pour moi. Le »18 Novembre 1760, je fus demandé »pour viſiter le Capitaine d'un vaiſ»ſeau Hollandois. Il étoit âgé d'en»viron 45 ans, d'une taille au-deſſus »de la moyenne, fort vigoureux & »muſculeux. Il étoit venu par terre »de Hollande pour prendre le com»mandement d'un vaiſſeau qu'on char»geoit à Marſeille. En traverſant les »provinces de France, dès qu'il eut »touché celles où croît le vin, il s'en »gorgea tous les jours juſqu'à l'ivreſ»ſe pendant le reſte de ſa route, & »en uſa de même à Marſeille envi»ron trois ſemaines : il ne but pas »avec plus de modération les liqueurs

» fortes & ſpiritueuſes de ce pays, » qui produiſirent enfin la maladie » que je vais décrire.

» Il fut attaqué le 14 Novembre » d'une fievre très-violente, au rap- » port du Chirurgien qui fut appellé » le même jour, accompagnée d'une » grande douleur à la tête, d'une cha- » leur brûlante, & d'une ſoif inex- » tinguible. Les pulſations artérielles » étoient très-fortes, ſur-tout aux ar- » teres temporales; le pouls étoit dur » & tendu comme une corde. On ſen- » toit de fréquens ſoubreſauts aux ten- » dons, qui paſſerent bientôt à des » ſpaſmes & des convulſions générales » dans toutes les parties muſculeuſes, » membraneuſes & tendineuſes. Il ſur- » vint un hoquet qui fatigua le mala- » de pendant pluſieurs jours, de fré- » quentes nauſées, & un vomiſſement » jaunâtre & bilieux. Le ventre étoit » extrêmement ſerré. Le malade ren- » doit fréquemment de l'urine, mais » en petite quantité, elle étoit ſans » couleur, ſans odeur, & ſans ſédi- » ment. Cet état dura quatre jours,

» pendant lesquels le Chirurgien sai-
» gna le malade deux fois au bras,
» & une fois au pied, lui injecta plu-
» sieurs lavemens anodins & laxatifs,
» l'abreuva d'une tisane rafraîchissante,
» & le purgea une fois avec une mé-
» decine ordinaire, aiguisée de quel-
» ques grains de tartre stibié.

» Le 18 ayant été appellé, je trou-
» vai le malade sans fievre, mais tra-
» vaillé de convulsions si violentes, &
» d'un délire si phrénétique, qu'à peine
» quatre de ses matelots, gens extrê-
» mement vigoureux, pouvoient-ils le
» retenir dans sont lit. Il parloit d'un
» ton fort haut, & poussoit par fois
» des cris, qui ressembloient plutôt à
» des hurlemens : son pouls étoit fort
» dur & fort tendu ; sa peau brûlante,
» seche, & comme écailleuse. D'une
» heure à l'autre les convulsions étoient
» telles, qu'une force humaine n'auroit
» pu fléchir un de ses membres. Il
» refusoit toute sorte de nourriture de-
» puis trois jours, mais il se livroit
» facilement à la boisson. Cependant,
» malgré son délire, il répondoit tou-

» jours à la plûpart des queſtions que
» je lui faiſois ſur ſon mal à chacune
» de mes viſites, & ſe plaignoit conſ-
» tamment d'une douleur aigue au mi-
» lieu de la tête.

» J'ordonnai qu'on lui fît une qua-
» trieme ſaignée à la jugulaire ; je lui
» fis injecter pendant quatre jours huit
» lavemens d'eau froide chaque jour ;
» dans les intervalles des lavemens,
» je lui fis appliquer ſur la tête bien
» raſée une veſſie de bœuf à demi
» pleine d'eau froide, qu'on renouvel-
» loit tous les quarts-d'heures, parce
» qu'elle ſe réchauffoit bientôt. Je le
» fis gorger d'une tiſane de poulet
» acidulée avec le ſel de nitre, & lui
» fis prendre de douze en douze heu-
» res une émulſion cuite, nitrée &
» anodine. L'application de la veſſie
» calma par intervalles la douleur de
» la tête ; & les lavemens froids
» relâcherent un peu les fibres. Ces
» deux remedes ayant produit quelque
» modération dans le mal, mais ne
» paroiſſant pas ſuffiſans pour ache-
» ver de le détruire, au moins auſſi

» promptement que l'état du malade » l'exigeoit, je me déterminai à le » jetter dans un bain froid, malgré la » réſiſtance des aſſiſtans, & le froid » vif que nous faiſoit ſentir le nord- » eſt, qui régnoit alors parmi nous » depuis quinze jours.

» Le malade fut mis dans le bain » le 22 à ſix heures du ſoir, & y fut » retenu de force pendant une heure » & demie, ayant toujours, pendant » cet intervalle, la tête coëffée de ſa » veſſie à demi-pleine d'eau froide, » renouvellée tous les quarts-d'heure. » A ſept heures & demie il ſortit du » bain, dont il avoit dégourdi l'eau; » on le ſécha avec des linges froids, » & on le remit dans ſon lit, que je » ne voulus pas laiſſer chauffer. Il y » grelotta pendant une demi-heure, » après laquelle il ſe réchauffa peu à » peu, & s'endormit; ce qu'il n'avoit » pas fait un ſeul inſtant depuis plus » de huit jours. Son ſommeil fut doux » & tranquille, & ſa durée de treize » heures, pendant leſquelles il ſua pro- » digieuſement. A ſon premier réveil

» je lui fis prendre un bouillon à la
» viande, ſur lequel il s'endormit tout
» de ſuite pendant dix heures, ſua
» plus copieuſement que la premiere
» fois, s'éveilla enfin libre de toute
» douleur à la tête, parfaitement déli-
» vré de ſon délire & de ſes convul-
» ſions, & fut en état dix jours après
» de s'embarquer, & de prendre le
» commandement de ſon vaiſſeau (*a*).

» Dans le mois de Décembre de la
» même année, je fus appellé chez une
» Dame âgée d'environ cinquante ans,
» d'un tempérament chaud & mélan-
» cholique, cruellement fatiguée du
» clou hyſtérique depuis pluſieurs jours,
» qui fut guérie comme miraculeuſe-
» ment par l'application ſur la tête de
» la veſſie à demi remplie d'eau froide,
» & par l'injection de quelques lave-
» mens froids. Voilà, mon cher Confre-
» re, des expériences de votre goût. Je
» vous ferai part, toujours avec un

(*a*) On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1713, un exemple d'une pareille cure, opérée par le bain froid

» nouveau plaisir, de celles que ma pra-
» tique me fournira en ce genre (*a*) ».

ODONTALGIE HYSTÉRIQUE.

SI tous les nerfs en général souffrent, dans ces maladies, un certain degré da racorniſſement, pourquoi la cinquieme paire, qui ſe diſtribue à la mâchoire, ne ſeroit-elle pas ſuſceptible des mêmes impreſſions? Les dents ſeront d'autant plus ſenſibles à l'effet de cette cauſe, qu'elles ſont toutes pourvues d'un filet nerveux, qui une fois agacé & tiraillé, produira des ſpaſmes, qui ſe communiqueront bientôt tout le long de la mâchoire, & occaſionneront les plus cruelles douleurs. De plus, la circulation étant pour lors interceptée dans cette partie, attendu l'érétiſme des

(*a*) Ces deux obſervations ont été inſérées depuis dans le Journ. de Médec. mois de Juin 1761, p. 504.

nerfs & des vaiſſeaux, les humeurs y croupiront ; & acquérant par-là un plus grand degré d'acrimonie, elles formeront de nouvelles irritations, non-ſeulement ſur tous les nerfs de la mâchoire, mais encore ſur tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques qui en tapiſſent le tiſſu, d'où il s'enſuivra la carie des dents, quelquefois même celle des alvéoles, & le plus ſouvent encore la chûte des gencives, leur noirceur, les eſcarres ſcorbutiques, & l'entiere corruption de la bouche.

Pour remédier à de pareils ravages, on tente toujours inutilement d'attaquer les parties affectées. La Chirurgie, toute puiſſante qu'elle eſt dans ſes opérations, ne ſauroit remédier au vice caché qui fournit le déſordre. La texture du ſang & des humeurs, & cet état des ſolides, furent toujours inacceſſibles aux efforts de la main. Il faut attaquer l'un & l'autre par des remedes qui puiſſent en changer le tiſſu, en corrigeant leurs vices. Dans le cas dont il s'agit,

l'acrimonie des humeurs & la sécheresse des solides doivent sans contredit remplir nos vues ; mais le dérangement que ces deux causes produisent dans la circulation, doit seul *occuper le Médecin à la vue de ce symptome.*

Et en effet, ce sera toujours de la compression irréguliere qui se forme dans les viscères du bas-ventre, attendu la diminution du calibre de leurs tuyaux & des irritations fréquentes, que les différens sucs qui s'y séparent y produisent, que dépendront toujours les différens spasmes qui attaquent les parties de la tête. Le sang comprimé & gêné dans sa circulation refluera pour lors dans les parties supérieures : celles-ci peu flexibles, comme les autres parties du corps, en seront aisément surchargées ; d'où s'ensuivront les stases sanguins & lymphatiques dans les vaisseaux intérieurs & extérieurs du cerveau ; ce qui procurera des douleurs fixes, & vagues en même temps, sur toutes les parties nerveuses & membraneuses qui

tapiſſent le crâne intérieurement & extérieurement. C'eſt-à-dire, que ſi l'engorgement ſe fait ſur la cinquieme paire des nerfs, & ſur les parties où ſes ramifications aboutiſſent, on ſouffrira des douleurs aux dents, qui ſeront plus ou moins fortes, ſuivant le degré de la cauſe qui agit; leſquelles douleurs en impoſeront au Chirurgien le plus expérimenté dans ſon Art, mais qui ignorera parfaitement le vice que j'aſſigne.

Si au contraire les membranes du cerveau ſe trouvent affectées, le clou hyſtérique ſe montrera avec la même fureur; les nerfs optiques agacés ou engorgés produiront des douleurs dans l'orbite des plus aiguës, & occaſionneront enſuite des ophtalmies très-rebelles; & ainſi des autres parties du cerveau, qui produiront chacune à leur tour leurs ſymptomes, à proportion du degré d'irritation & d'engorgement qu'elles auront reçu des parties éloignées.

Mais ce qui nous étonnera le plus, ce ſera ſans doute la métaſtaſe de

ces humeurs, qui agiſſant ſur des vaiſſeaux extrêmement tendus, & doués d'une élaſticité peu commune, ſeront fouettées & expulſées au gré de ces vaiſſeaux, & changeront ainſi de lieu, ſans jamais changer de caractere (*a*): ce qui produira toujours les ravages les plus affreux. Auſſi voyons-nous ces pauvres victimes tyranniſées par les viciſſitudes de leurs maux, & les Médecins étonnés à la vue de tant de ſymptomes, tantôt aſſociés, paroiſſant être le produit d'une même cauſe, & tantôt ſi oppoſés en apparence, qu'ils forment entr'eux tous l'aſſemblage le plus bizarre par la variété de leurs couleurs, & la difformité de leurs traits.

Pour mieux caractériſer le portrait que j'en fais, ajoutons aux déſordres capricieux ſous leſquels ils ont coutume de paroître, ceux que tant de remedes oppoſés ne ceſſent de produire. Quel dérangement n'éprouvera pas pour lors la machine ! des nerfs irrités

(*a*) On ſait que c'eſt par le tiſſu cellulaire que ſe font toutes les métaſtaſes des différentes humeurs, & on en connoît le méchaniſme.

& agacés par les pointes piquantes de différens remedes auſſi actifs que cauſtiques ; des eſprits effarouchés par tant de parties volatiles, qui, preſſées de toutes parts, & forcées pour ainſi dire, de ſe mêler avec eux, produiront les ravages les plus affreux dans la circulation du ſang & des eſprits. Les fonctions du cerveau, celles du cœur & du poumon, & enſemble celles de tous les viſceres du bas-ventre, ſuivront donc de près le premier dérangement ; & pour peu que l'on néglige d'y porter des ſecours, on verra crouler l'édifice ſous les coups redoublés de ceux même que l'on choiſit pour en être le ſoutien.

L'Odontalgie hyſtérique méritera donc toutes nos attentions, puiſque, par l'expoſé que nous venons de faire, on ne peut méconnoître la véritable cauſe qui la procure. Et ſi elle exige d'être diſtinguée de toute autre, c'eſt que par la mépriſe on commet tous les jours bien des cruautés. On en jugera par ce récit.

La femme d'un Savetier, vaporeuſe à l'excès, fut ſaiſie à la fin d'une groſſeſſe d'une douleur aux dents des plus cruelles ;

cruelles ; elle fut saignée & resaignée en conséquence ; elle eut recours aux narcotiques les plus puissans, & aux remedes les plus vantés, que chacun s'empressoit de lui procurer ; & tout fut employé sans succès. Les douleurs qu'elle ressentoit à la mâchoire étoient si vives, qu'elles l'avoient déterminée à se faire arracher toutes les dents, si les approches de son accouchement n'eussent suspendu ce violent projet. Elle attendit donc patiemment l'heureux moment de sa couche, dans l'espoir de se débarrasser ensuite de ses douleurs. Le temps arriva enfin, & les vuidanges étant une fois établies, on se flattoit que le mal aux dents disparoîtroit pour toujours. On exigeoit même qu'elle ne souffrît plus du tout, parce que les lochies couloient en abondance ; de façon qu'il ne fut plus permis à cette pauvre femme de se plaindre, puisqu'il avoit été décidé par un oracle ridicule que le temps étoit arrivé où elle devoit être délivrée de tous maux.

Les douleurs persistèrent néanmoins

tout le temps de la couche. La malade ſe vit pour lors débarraſſée de ſon fardeau : & ne craignant plus les ſuites d'une opération qui lui paroiſſoit ſi néceſſaire, elle exigea de ſon Chirurgien qu'il lui arrachât ſucceſſivement trois dents molaires de la mâchoire inférieure. Cette opération faite, les douleurs reparurent, & on ne connut pas d'autre ſpécifique qu'une ſeconde opération, par laquelle on en arracha deux autres. Les douleurs perſiſterent encore ; & ayant perdu alors tout eſpoir de guérir par le ſecours de l'inſtrument, on eut recours au Médecin.

Je connoiſſois déjà cette femme pour une vaporeuſe invétérée, ce qui me donna lieu de caractériſer ſon mal, ſans avoir entendu ſon récit. J'ordonnai ſur le champ qu'elle fût plongée dans un bain tiede, où elle reſta pluſieurs heures de ſuite : on lui donna pluſieurs lavemens, & on ſubſtitua à tous les différens élixirs dont elle ſe lavoit la bouche, le ſimple collyre avec l'eau fraîche & quelques gouttes de vinaigre. L'intervalle du bain fut rempli

par des fomentations émollientes; ce qui ne manqua pas de calmer les douleurs.

Quelques jours après, la femme d'un Apothicaire de cette ville, Mlle. Martau, voisine de notre Savetiere, se trouva dans le même cas. L'exemple étoit frappant, & il ne s'agissoit plus que de le suivre : mais une perte de sang, qu'elle avoit depuis long-temps, l'empêchoit, disoit-elle, d'user du même remede. Elle hésita plusieurs jours avant de se soumettre, & elle usa par préférence de tous les remedes pharmaceutiques qu'elle avoit sous la main : mais inutilement voulut-elle se guérir elle-même, il fallut obéir, & recourir au bain tiede, dans lequel elle trouva un soulagement à ses douleurs, & le remede assuré (*a*) pour ses pertes (*b*).

(*a*) On rencontre souvent des douleurs d'oreille produites par cette même cause. On doit les attaquer par les mêmes remedes.

(*b*) Madame de ***, de Marseille, a été traitée encore plus cruellement que notre Savetiere ; car après douze années de souffrance, & après avoir épuisé toutes les ressources de la médecine & de la chirurgie de Marseille, elle fut à Paris, où elle consulta Mrs. Astruc, Petit, Bouvard, Malouin, Tronchin, & Morand, qui,

VOMISSEMENT HYSTÉRIQUE.

LE ſpaſme de l'eſtomac, & particuliérement l'érétiſme des houppes nerveuſes qui forment la premiere des membranes de ce viſcere, que nous appellons veloutée, doivent être regardés comme une même cauſe qui procure le vomiſſement hyſtérique ; puiſque ce n'eſt qu'en corrigeant ce vice, que nous pouvons guérir le vomiſſement dont il s'agit *.

La ſenſibilité des nerfs ne provient, ſelon les Phyſiologiſtes, que de leur tenſion plus ou moins grande, qui forme en eux ce degré d'élaſticité qui s'oppoſe à leur relâchement. Dans le cas dont il s'agit ici, cette ſenſibilité paroît outrée, puiſque la membrane veloutée de l'eſtomac ſe révolte au moindre choc que fait ſur elle l'ali-

---

après l'avoir ſoumiſe, chacun en particulier, aux rudes épreuves de pluſieurs traitemens internes, qui ont détruit la ſanté de cette Dame, finirent enfin par lui faire arracher onze dents. Cette pauvre victime toujours ſouffrante, eſt actuellement à Arles ſous mes yeux ; ſa guériſon ne me paroît pas impoſſible ſur un ſujet âgé de 38 ans.

ment le plus doux, & même la boiſſon la plus ſimple : d'où néceſſairement il faut conclure que l'érétiſme des nerfs procure cet effet.

Quant aux cauſes conjointes qui agiſſent de concert pour procurer le vomiſſement ; outre celles qui agiſſent ſur les parties éloignées de ce viſcere, nous reconnoiſſons auſſi l'âcreté des ſucs ſtomachiques & digeſtifs, qui, en agaçant toujours plus les parois de l'eſtomac, l'invite aux mouvemens convulſifs. On trouvera ces indications remplies dans les obſervations ſuivantes.

Dans le courant du mois de Février de l'année 1756, je fus appellé pour voir Suſanne Gouiret, âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin, & qui dès l'âge de puberté n'avoit jamais été bien réglée. Elle étoit travaillée d'un vomiſſement hyſtérique ſi violent, qu'elle rejettoit tout liquide, avec des efforts ſi terribles qu'ils amenoient le ſang avec eux. Le premier remede auquel on eut recours fut, ſelon la

coutume ordinaire, une potion antihyſtérique, compoſée des eaux de méliſſe & d'armoiſe, de quelques gouttes de teinture de caſtor, & de celles de laudanum liquide de Sydenham. Cette boiſſon fut la ſeule, il eſt vrai, dont ſon eſtomac ne ſe révolta point. On en réitéra la doſe, dans l'attente de calmer le vomiſſement; mais on fut fort ſurpris de ce que dans peu la malade ajouta aux efforts du vomiſſement la difficulté d'avaler. Le ſpaſme de l'eſtomac s'empara de l'œſophage, & il ne fut plus poſſible d'avaler, ni même de préſenter une ſeule goutte d'eau, ſans qu'elle fût livrée à de pareils efforts.

L'érétiſme des fibres de l'eſtomac & de tout le canal inteſtinal me paroiſſant être la véritable cauſe de ces ſortes d'affections, j'ordonnai le bain, comme le ſeul ſpécifique : je voulus même exiger que la malade y fût plongée juſqu'à parfaite guériſon. Mais comme le préjugé n'eſt pas facile à détruire, à peine pus-je obtenir dix heures de bain par jour. L'eau du

bain fut pour lors son unique remede. Celle qui pénétra par les pores cutanés servit à entretenir le sang dans sa fluidité naturelle, puisque les urines coulerent. Ce fut au septieme jour que le relâchement succéda au spasme : un évanouissement subit nous l'annonça ; dans cet instant, cette fille avala pour la premiere fois ; sa boisson fut une tisane de riz, au défaut de celle de poulet, dont elle but considérablement, dans la vue de détremper les sucs stomachiques, & d'en corriger l'acrimonie. Ce fut par ce double secours qu'elle fut entiérement rétablie.

Que l'on compare ici l'effet du bain avec celui des remedes antihystériques, & on verra clairement la vérité de ma these. Si l'on demande après cela pourquoi la malade rejettoit toute boisson, à l'exception de la potion antihystérique, il sera fort aisé de comprendre que le laudanum produisoit cet effet ; & on conviendra que la vertu de ce puissant narcotique n'empêcha pourtant pas que les

parties volatiles du caſtor, ſans oublier celle des différens cordiaux qui entrent dans la compoſition du laudanum liquide de Sydenham, ne laiſſaſſent des empreintes cruelles ſur les fibres de l'eſtomac, puiſque le ſpaſme & la roideur générale des fibres de tout le canal inteſtinal en furent les ſuites.

Mlle. ***, âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancholique, éprouve depuis ſix années entieres les rigueurs d'un vomiſſement hyſtérique par ſa déſobéiſſance, ou par une répugnance naturelle qu'elle a toujours eue pour les bains domeſtiques. L'écoulement périodique des mois n'a jamais eu chez elle la moindre interruption; & ſi elle en a éprouvé quelquefois le dérangement, ç'a toujours été par trop d'abondance plutôt que par diminution. Le petit lait, qu'elle a pris par mon conſeil pendant une année entiere, ne procura aucun ſoulagement. Ce qui prouve que le racorniſſement des fibres de l'eſtomac & des

entrailles eſt porté à un ſi haut degré, que l'humectant le plus puiſſant ne peut plus pénétrer dans le ſang par les voies ordinaires ; les ſolides & les fluides ſe deſſéchent encore plus par le manque d'alimens, & le mal en acquiert tous les jours de nouvelles forces. Nous ſommes donc en droit de pronoſtiquer pour la ſeconde fois à cette Demoiſelle ſon incurabilité, ſi elle ne ſe ſoumet enfin à l'uſage du bain domeſtique, qui, après avoir relâché le tiſſu de la peau, & en avoir ouvert les iſſues, jettera dans le ſang l'humide dont il eſt dépourvu, relâchera les nerfs, & rétablira ainſi les fonctions dans le corps de cette Demoiſelle.

On n'accuſera point ici le dérangement du flux menſtruel ; & ne ſera-t-on pas forcé de chercher la cauſe hyſtérique ailleurs que dans l'uterus ? L'érétiſme des nerfs ne ſera donc plus affecté à ce viſcere, puiſqu'il paroît exempt de toute irritation, & du moindre dérangement.

CARDIALGIE HYSTÉRIQUE.

LEs douleurs que reſſentent les femmes hyſtériques dans l'eſtomac & ſur toute la région épigaſtrique, qui ceſſent le plus ſouvent par l'effet du plus petit remede, pour réparoître enſuite avec plus de vigueur, proviennent à leur tour de la tenſion des membranes de ce viſcere; laquelle tenſion préſente alors des obſtacles à la circulation des ſucs qui s'y ſéparent; d'où il s'enſuit des gonflemens & des dilatations dans les différens couloirs de l'eſtomac & du *duodenum*, qui, en diſtendant les *filets nerveux* de toutes ces parties, procurent des douleurs plus ou moins fortes, ſuivant le degré de tenſion & de ſenſibilité des parties affectées. Pour y remédier avec ſûreté, nous n'enviſagerons que la cauſe primitive qui procure cette maladie, je veux dire, le ſpaſme & l'érétiſme des nerfs; & ce ſera en travaillant promp-

tement au relâchement des membranes du viſcere affecté, que nous obvierons aux différens déſordres qui ſont ordinairement l'effet des remedes contraires.

Une jeune Religieuſe Urſuline, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & d'une conſtitution des plus robuſtes, fut attaquée ſubitement (après les chaleurs exceſſives de l'été, & après avoir fait un uſage des plus immodérés du caffé) d'une cardialgie des plus cruelles, avec des évanouiſſemens convulſifs, qui cauſerent d'autant plus d'effroi dans ſa communauté, que cette Religieuſe en étoit affectée pour la premiere fois. On courut aux cordiaux dans le tems que je fus appellé. Les évanouiſſemens devinrent plus fréquens, & diſparurent enfin par l'effet de deux lavemens froids, que l'on donna ſucceſſivement à la malade. La cardialgie revint alors avec une nouvelle force ; les coliques, les borborigmes, le vomiſſement, & le hocquet, ſe mirent de la partie ; tout, en un mot, déclara par-

faitement l'affection hyſtérique. La tiſane de poulet fut préférée par la malade à tout autre remede ; elle en but abondamment ; & au ſixieme jour il ſurvint une diarrhée bilieuſe, qui la délivra d'un mal dont elle avoit toujours redouté les approches.

La criſe qui termina la cardialgie que je viens de décrire, annonce clairement le relâchement des membranes de l'eſtomac & des entrailles par l'effet de la tiſane de poulet ; & les ſymptomes qu'éprouvoit la malade annonçoient à leur tour que tout le canal inteſtinal étoit en érétiſme & en contraction.

Dans cet état, l'écoulement des ſucs qui s'y ſéparent, étoit totalement ſuſpendu ; les glandes en étoient par conſéquent ſurchargées : ce qui procuroit des tiraillemens dans les filets nerveux, & les douleurs qui caractériſoient la cardialgie par leur ſiege & leur nature. Le voiſinage du cœur donna lieu aux évanouiſſemens, par l'ébranlement de la huitieme paire des nerfs, qui en ſe communiquant

au cerveau, derangea pour quelques inſtans la circulation du ſang & des eſprits. Le hocquet, le vomiſſement, les coliques, & les vents, qui tourmentoient en même tems la malade, déſignoient parfaitement la même cauſe; c'eſt-à-dire, que le diaphragme fut entraîné à ſon tour, & ſouffrit les mêmes ſecouſſes. Toutes ces parties étoient par conſéquent ſoumiſes aux mouvemens irréguliers de leurs nerfs: il falloit donc y apporter les mêmes remedes.

Les cauſes éloignées, qui avoient donné lieu à celle-ci, étoient toutes aſſez puiſſantes pour avoir fomenté du plus loin cette ſéchereſſe des nerfs, ſi eſſentielle à la maladie que j'attaque: l'uſage immodéré du caffé, auquel cette Religieuſe s'étoit livrée depuis ſon enfance, étoit lui ſeul plus que ſuffiſant pour fournir cette cauſe, en agiſſant continuellement ſur le velouté de l'eſtomac, comme ſur la partie ſéreuſe des humeurs & du ſang. Celui-ci devenu plus épais & plus ſec, n'avoit pu fournir aux différentes ſecrétions de l'eſtomac & des en-

trailles ; les digeſtions en furent dérangées ; le chyle devint plus groſſier ; la bile, plus épaiſſe & moins coulante, forma bientôt des embarras ; devenue enſuite plus âcre par ſon ſéjour, elle irrita les vaiſſeaux, & procura tous ces ravages. Si l'on eût ajouté aux cordiaux dont on ſe ſervit au premier ſymptome du mal, un traitement analogue à leur action, eſt-il douteux que cette premiere attaque de paſſion hyſtérique n'eût eu des ſuites des plus funeſtes ? Le genre nerveux agacé de nouveau par les parties âcres & volatiles de tous ces différens remedes antiſpaſmodiques, auroit ſouffert de prodigieuſes ſecouſſes ; & le racorniſſement qui en auroit été la ſuite, auroit fourni le germe d'une maladie qui fut toujours rebelle & incurable entre les mains de la Pharmacie, & qui n'auroit cédé qu'après pluſieurs efforts d'un traitement contraire (*a*).

(*a*) La nourriture des malades fait une circonſtance eſſentielle de leur traitement. J'obſerve en pareil cas de retrancher abſolument les bouillons à la viande, & leur

FRISSON HYSTÉRIQUE.

PARMI les différens symptomes des affections vaporeuses, on compte le sentiment de froid & de chaud qu'éprouvent successivement toutes les parties du corps, & quelquefois toutes ensemble. On voit communément des personnes qui se plaignent d'un froid importun que ressent une partie du corps sans exception d'aucune; & d'autres qui souffrent ce sentiment de froid par toute l'habitude du corps, sans pouvoir s'en garantir, malgré toutes les précautions qu'elles prennent pour se mettre à couvert des injures de l'air. L'explication de ce symptome se trouve clairement établie dans la curation que j'y ai apportée, & par l'effet des remedes contraires,

---

fais substituer les crêmes de riz, d'orge, ou d'avoine à l'eau; par la raison que les parties sulphureuses & alkalines du bouillon irritent le velouté de l'estomac, & favorisent ainsi la cardialgie.

dont la malade qui fera le ſujet de cette obſervation avoit primitivement uſé.

Une Demoiſelle de conſidération de cette ville, âgée de 40 ans, ſouffroit depuis pluſieurs années un froid univerſel qui l'obligeoit à ſe couvrir dans les plus grandes chaleurs de la canicule, comme tout le monde ſe couvre en hyver. Nonobſtant toutes les précautions qu'elle ne ceſſoit de prendre pour ſe garantir du froid, elle en reſſentoit toujours les mêmes impreſſions. La chaleur exceſſive du poële, celle d'un lit baſſiné & couvert outre meſure, ne changeoient rien à ſon état. Ce qui l'obligea à demander des remedes.

Le premier Médecin à qui elle s'adreſſa, prononça que c'étoit là l'effet d'une tranſpiration ſupprimée; & en conſéquence les indications furent de la rappeller. Les ſaignées, les purgatifs & les ſudorifiques furent employés tour-à-tour, mais ſans ſuccès. L'inſuffiſance de ces remedes ne changea pourtant pas les idées curatives, puiſque le Médecin propoſa le bain de ſable. On attendoit le tems favorable

favorable pour ſon exécution, lorſque je fus conſulté.

L'inefficacité des remedes dont la malade uſoit depuis long-tems, & certains ſymptomes vaporeux que je découvris dans ſon récit, me firent d'abord juger que celui-ci étoit du nombre : la tenſion ſpaſmodique des nerfs qui aboutiſſent à la peau étoit par conſéquent la ſeule cauſe que j'avois à combattre. Le bain tiede rempliſſoit toutes mes vues, puiſqu'il étoit capable de relâcher le tiſſu de la peau, d'en ouvrir les pores, & de rétablir par ce moyen la circulation des liqueurs qui s'y ſéparent. La malade le préféra au bain de ſable : elle y entra le lendemain, & dans l'eſpace de deux mois elle quitta une bonne partie de ſes couvertures. La perfection de la cure fut remiſe, à cauſe de mille affaires domeſtiques, au retour de la belle ſaiſon.

Les Phyſiologiſtes nous apprennent que la peau eſt remplie d'un nombre de vaiſſeaux ſanguins, nerveux & lymphatiques, qui compoſent le ré-

zeau réticulaire d'où partent les houppes nerveuſes qui forment le ſentiment du tact, du froid & du chaud. Ce ſera donc du vice de ce rézeau que proviendra le ſymptome qu'éprouvoit la malade. Si la contraction des nerfs qui le compoſent eſt trop forte, la circulation du ſang ſera alors gênée, & même interceptée ; & les molécules de ce fluide heurtant continuellement à l'ouverture de ſes tuyaux, y cauſeront un ébranlement qui ſe perpétuera ſur l'habitude du corps en total on en partie, ſuivant le degré de tenſion & d'érétiſme des nerfs qui aboutiſſent à la peau : & alors on éprouvera néceſſairement ce ſentiment de froid, qui ſera plus ou moins fort, ſelon le degré de la cauſe qui le procure.

Sur ce principe, on remédiera facilement à ce ſymptome, en relâchant le tiſſu de la peau, & en facilitant par ce moyen la circulation dans cette partie du corps, & enſemble les ſecrétions naturelles qui s'y font, trop eſſentielles à l'entretien de l'individu, pour ne pas s'empreſſer de

les rétablir toutes les fois qu'elles paroîtront dérangées. L'effet du bain tiede étaie le raisonnement théorique que je viens d'établir d'après les principes de l'Ecole, & l'action opposée des tisanes sudorifiques, dont la malade avoit usé si infructueusement, ne contribue pas peu à l'éclaircir. Le bain de sable, que l'on avoit prescrit, étoit d'autant moins indiqué, qu'il auroit augmenté la sécheresse des nerfs réticulaires; & la raréfaction du sang qu'il auroit provoquée, bien-loin de rétablir les secrétions cutanées, auroit formé de nouveaux embarras dans le tissu de la peau.

Les idées curatives que je propose ici d'après l'expérience, apprendront aux personnes sujettes aux vapeurs, qui éprouvent dans les différentes parties du corps les effets de ce symptome, à ne point recourir aux remedes échauffans pour rétablir la chaleur dans les parties où elle leur paroît éteinte. Celles qui éprouvent ce sentiment de froid au cerveau, se couvrent si prodigieusement la tête,

qu'elles éteignent, pour ainſi dire, la circulation des liqueurs dans les tégumens du crâne par le poids des couvertures ; & bien-loin de ſe guérir par-là de leur incommodité, elles en augmentent la cauſe & les ſymptomes. D'autres éprouvent le même froid à la région de l'eſtomac, & ne ſe contentant pas encore de le couvrir outre meſure, elles ont recours aux boiſſons les plus chaudes & les plus ſpiritueuſes, dans la vue de réchauffer ce viſcere, qui leur paroît, diſent-elles, ne devoir plus faire ſes fonctions. Pour ce qui regarde le froid des mains & des pieds, qui eſt ſouvent habituel à beaucoup d'autres, on adopte volontiers les moyens que chacun ſe procure pour y remédier, pourvu toutefois qu'ils ſoient d'une nature à ne point deſſécher davantage les extrêmités du corps, ni trop incendier la maſſe des liquides. Le pédiluve chaud ſera toujours le préféré, puiſqu'il eſt le ſeul capable d'aſſouplir les vaiſſeaux, & de rétablir par ce moyen la chaleur natu-

relle dans les parties éloignées du cœur, en y rétabliſſant la circulation du ſang & des eſprits.

SUPPRESSION TOTALE des urines & des ſelles, dans une fille attaquée des vapeurs hyſtériques.

PERSONNE n'ignore que les évacuations naturelles ne ſoient ſuſceptibles de beaucoup de dérangemens : auſſi les voit-on devenir très-ſouvent la cauſe de pluſieurs maladies, & l'effet de bien d'autres que la pratique nous fournit tous les jours. Les Phyſiologiſtes n'ignorent pas auſſi que ces évacuations ſont ſi analogues entr'elles, qu'elles ſe prêtent quelquefois mutuellement la main, au gré de la nature, toujours induſtrieuſe pour l'entretien de ſon individu. C'eſt ainſi que l'on a vu, & plus d'une fois, les urines ſe ſupprimer, & paſſer par les voyes des ſueurs, & celles-ci à leur

tour paſſer par les voies des urines ; & ainſi des autres (*a*). Mais a-t-on jamais obſervé que les évacuations ſe ſupprimaſſent toutes à la fois, ſans entraîner avec elles la deſtruction de la machine ?

Un effet auſſi nouveau qu'extraordinaire étoit réſervé ſans doute à l'hyſtéricité. La nature ſe joue tellement dans cette maladie, qu'on ne doit jamais être ſurpris de ce qu'elle offre de bizarre & de merveilleux. Quel qu'en ſoit cependant le caprice, dans le cas que je vais rapporter, il ſera toujours vrai de dire qu'un ſymptome de cette eſpece ne pouvoit être produit que par la ſéchereſſe extrême du ſang

(*a*) M. Gignous, Médecin à Valence en Agénois, raconte qu'une femme reſta ſept ans ſans aller à la ſelle ni uriner ; mais les ſueurs ſuppléoient tellement à ces deux évacuations, qu'elles revenoient au gré de la nature, & portoient avec elles l'odeur des excrémens. Elle guérit, contre toute attente, & ſans remedes. Les couloirs de l'urine & des ſelles s'ouvrirent d'eux-mêmes, & les ſueurs ceſſerent totalement. Voyez le Journ. de Médec. mois de Juin 1759, p. 510.

& des autres humeurs. Séchereſſe eſſentielle à cette maladie, & qui entraîne ordinairement après elle celle des ſolides : ſource féconde de tant d'infirmités, & l'unique objet du Médecin dans le traitement des maladies hyſtériques.

Louiſe Bourbonne, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux & très-ardent, fut attaquée, dans le mois d'Août de l'année 1754, à l'arrivée de ſes regles, d'une colique hyſtérique & convulſive. Le ſang menſtruel n'ayant pu pénétrer à travers les vaiſſeaux de la matrice, y forma des engorgemens, & procura à la malade une tenſion douloureuſe au ventre, accompagnée de ſuffocation, & d'autres ſymptomes hyſtériques ordinaires.

Elle fut ſaignée pluſieurs fois au bras & au pied, ſans aucun ſoulagement. Il ſurvint une inſomnie ; la malade perdit l'appétit, de ſorte qu'elle reſta fort long-temps ſans prendre aucun aliment : elle maigrit, & donna lieu de craindre pour ſa vie ; car au retour périodique de ſes mois, il ſurvint des crachemens de

ſang & des vomiſſemens très-conſidérables, joints à des accidens hyſtériques ſi violens, que l'on les prenoit pour des vapeurs épileptiques. Elle reſta pluſieurs mois dans cet état, ſoit qu'on crût que ſon mal fût trop rebelle, ou qu'elle éloignât elle-même tout ſecours par ſon opiniâtreté.

Huit mois s'écoulerent ainſi dans cette alternative de chûtes & de rechûtes; ſon ventre fut toujours tendu; la ſuffocation devint continuelle, ainſi que tous les autres accidens. A tous ces différens ſymptomes il s'en joignoit un autre extraordinaire, qui réveilla enfin l'indolence des perſonnes, aux ſoins deſquelles elle avoit été confiée; ce fut une ſuppreſſion totale des urines & des ſelles: je fus alors appellé pour y remédier.

J'examinai la choſe avec attention & avec toute la vigilance qu'exigeoit la ſingularité du cas. On ſonda la malade pluſieurs fois, ſans qu'on trouvât jamais une goutte d'urine dans la veſſie; & ce ne fut qu'après des épreuves multipliées & faites ſous mes yeux,

que je commençai à reconnoître la vérité. Ce ſymptome, unique dans ſon eſpece, me parut provenir de la ſéchereſſe du ſang, d'où il ne ſe ſéparoit point d'urine. La ſuppreſſion des ſelles ne me ſurprit pas tant, puiſqu'on a vu des perſonnes qui avoient été très-long-temps conſtipées (*a*).

(*a*) Dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1754, il eſt fait mention d'un homme qui a été deux ans ſans venir à la ſelle. Je connois un vaporeux invétéré qui ne va à la ſelle que de trois en trois mois. La cauſe de cette indiſpoſition me paroît devoir être attribuée à la ſéchereſſe extrême des entrailles, & à cette chaleur brûlante qui conſume la plus grande partie des excrémens. J'ai preſcrit en conſéquence l'eau de poulet, les bains tiedes & les fomentations froides. Un Médecin de nom prétend au contraire que le vice eſt organique, & qu'il gît dans une dilatation du boyau *colon*, au deſſous de laquelle il y a étranglement, & c'eſt en conſéquence qu'il a preſcrit des frictions ſeches, ou avec des onguens, ſur le ventre, dont le malade a uſé pendant un an, mais ſans ſuccès; d'où je conclus que ſi la cauſe ſuppoſée par ce Médecin avoit lieu, il faudroit que le ſéjour des excrémens dans les entrailles produisît les plus

Les veilles & le peu de nourriture que prenoit la malade, ayant beaucoup contribué à deſſécher le ſang & les autres humeurs, je crus que je n'avois d'autre remede à lui preſcrire que les bains tiedes. Elle les prit un mois de ſuite, au bout duquel elle rendit dans l'eau une quantité d'excrémens très-fétides, avec des vers & des grumeaux de ſang, mais ſans urine. Elle continua de faire uſage des mêmes bains pendant deux mois entiers, ſans effet. Pendant cet eſpace de temps elle prit deux lavemens par jour, ſans en rendre aucun. Sa boiſſon fut toujours compoſée d'eau de poulet; elle fit uſage de pluſieurs apozemes laxatifs & rafraîchiſſans, de potions huileuſes, & ne ſe nourrit que d'alimens les plus humectans.

---

cruels ſymptomes de la paſſion iliaque. J'ai pris la liberté de repréſenter à cet Oracle la fauſſeté de ſa cauſe ſuppoſée, établie ſur mes principes & ſur l'inſuffiſance de ſes frictions; mais on ſait aſſez que les repréſentations ſont inutiles, quand certains Médecins ont une fois prononcé,

Comme on étoit alors en été, je m'imaginai que la tranſpiration naturelle mettoit obſtacle à l'écoulement des urines, puiſqu'elle emportoit le peu d'humide que je faiſois pénétrer dans le ſang. Combattu dans mes idées ſur l'explication d'un phénomene ſi extraordinaire, je fis appeller tous mes Confreres, qui d'abord douterent beaucoup de la vérité de cette hiſtoire : il fallut en venir aux preuves. La fille fut gardée à vue, & enſuite enfermée à clef dans une chambre qui n'avoit point d'iſſue : on lui donna à boire & à manger pendant huit jours, au bout deſquels il fallut avouer qu'elle n'avoit fait aucune fonction. La réalité du fait ne pouvant plus être conteſtée, on fut d'avis de continuer les bains.

Mais comme les chaleurs de l'été devenoient toujours plus fortes, la tranſpiration & la ſueur mettoient continuellement obſtacle à l'efficacité du remede. J'y ſuppléai par le bain froid, pour augmenter la réſiſtance du côté de la peau, & obliger le ſang à ſe décharger ſur les reins.

Celui-ci opéra pour lors ; la fille évacua de nouveau, & elle urina. Je lui fis continuer ce remede pendant deux mois entiers, reſtant dix heures par jour dans l'eau ; & pour la rendre plus froide, on y jettoit de tems en tems des morceaux de glace : ce qui augmentoit alors l'évacuation de l'urine, & en diminuoit l'ardeur. Par ce moyen j'eus la ſatisfaction de voir rétablir les fonctions de cette fille. La guériſon graduée, & les circonſtances qui l'ont accompagnée, m'ont encore plus aſſuré de la vérité de ce dont j'avois été témoin. Pour expliquer l'action du bain, dans les cas ci-deſſus rapportés, nous rappellerons ſes effets, qui ſont de détendre, d'aſſouplir, d'humecter les ſolides deſſéchés & racornis, de condenſer les liqueurs trop raréfiées, d'en diſſoudre les ſels, & d'en corriger l'acrimonie qui y domine, en leur reſtituant le véhicule dont elles ſont dépourvues. C'eſt de cette façon qu'il opere, & qu'il guérit les maladies auxquelles il eſt approprié, dès qu'il eſt

diamétralement oppoſé aux différentes cauſes qui les produiſent. Ce remede employé de cette façon, c'eſt-à-dire, tiede ou agréablement froid, ſera ſans contredit le plus grand humectant connu, non-ſeulement pour le relâchement & le ramolliſſement des tégumens qu'il procure, mais encore par la quantité de véhicules aqueux qu'il fournit à la maſſe du ſang.

La force avec laquelle l'eau s'inſinue dans les pores eſt immenſe; les Phyſiciens n'en connoiſſent pas encore les limites; les particules de ce fluide pénétrent dans les pores des tégumens, dans leur tiſſu le plus ſerré, juſques dans les glandes; elles en écartent les fibres les unes des autres, avec la même force qu'elles fendent les rochers. Le tiſſu des parties abreuvées, cédant en tout ſens, ſe ramollit, au lieu de ſe fendre; l'eau pénétre ainſi dans les vaiſſeaux & les membranes, & paſſe à travers tous les obſtacles; l'eau attaque par cette voie le vice des ſolides & des fluides, juſques dans les derniers re-

coins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation, lorſqu'il y a des obſtructions.

C'eſt ainſi que la ſéchereſſe extrême des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puiſſant ſpécifique. Les vaiſſeaux capillaires, dont le calibre eſt tellement rétreci que la circulation y eſt interceptée, devenus ſouples, céderont aiſément à l'impulſion des fluides qui y abordent; les ſecrétions, auparavant ſupprimées par l'obſtruction, ou pour mieux dire par l'oblittération de ſes canaux, ſe rétabliront en même tems; & les fluides que la denſité, l'épaiſſiſſement, la ſéchereſſe & l'acrimonie rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule, contribueront à leur tour au rétabliſſement général de la machine.

Tant de merveilleux effets ſeront dûs à l'action puiſſante du bain tiede, & le plus ſouvent encore à celle du bain froid: & ce ſera par le degré de chaleur & de raréfaction interne, que nous meſurerons le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y oppoſons.

On conçoit aiſément que dans le cas où la raréfection des liqueurs eſt extrême, & le racorniſſement des nerfs porté à ſon plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente des ſolides, ſans qu'au préalable la raréfaction des liqueurs ne ſoit tout-à-fait appaiſée : ce que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Auſſi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau par le ſeul effet de cette chaleur interne, qui ſe communiquera à l'eau du bain par le ſeul contact immédiat de l'eau ſur toute l'habitude du corps ; & nous ſerons alors forcés de renouveller cette froidure de l'eau, pour abſorber cet excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du ſang & des autres humeurs.

On voit par les raiſons contraires combien ſeroit ici nuiſible le bain chaud, puiſque par ſon action le ſang ſe raréfie, la tranſpiration augmente, la graiſſe de l'habitude du corps ſe liquéfie, & tranſpire par la peau, dont les pores ſont alors très-dilatés ;

le ſang devient toujours plus alkaleſcent, & ſon tiſſu ſe déſunit. Auſſi le reconnoiſſons-nous, en pareil cas, comme très-nuiſible, & entiérement oppoſé à nos vues.

Ce que le bain tiede entier & le bain froid operent par rapport à tout le corps, le bain particulier l'opérera dans les parties baignées, c'eſt-à-dire, que ſi la raréfaction du ſang eſt plus grande dans une des parties du corps, on l'attaquera toujours efficacement avec le même remede, & on calmera par ce moyen les ſymptomes qui en dépendent. La fomentation froide appliquée ſur le ventre, éteindra les ardeurs brûlantes des entrailles, en appaiſant la raréfaction du ſang, preſſé dans ces parties, & gêné dans ſa circulation. Si au contraire le cerveau ſouffre par cette même cauſe, l'eau froide appliquée ſur la tête en étouffera les premieres étincelles, & remédiera elle ſeule au plus affreux déſordre d'un incendie général. Si enfin la vîteſſe & la fougue impétueuſe du ſang attaquent la poitrine

poitrine, ou l'une des trois cavités, & qu'il faille promptement en détourner le cours ; le pédiluve froid nous procurera dans ces circonſtances une révulſion prompte & ſalutaire, qui en détournant le coup éloignera le danger.

Ce ſeront toujours là les armes avec leſquelles nous dompterons ce monſtre protéiforme, ſous la figure duquel on a voulu dépeindre cette eſpece de maladie que nous connoiſſons ſous le nom de vapeurs. La variété de ſes couleurs, comparées par *Sydenham* à celles du caméléon, trouvera ſon antidote dans l'uniformité & la ſimplicité du remede que je lui oppoſe : & quoiqu'il paroiſſe très-ſouvent invincible, la conſtance du Médecin n'en triomphera pas moins ; & ſa défaite ſera d'autant plus glorieuſe, qu'elle fut toujours l'écueil des premiers Maîtres de l'Art.

FIEVRE SPASMODIQUE.

LA fievre à laquelle les femmes & les filles hyſtériques ſont plus ou moins ſujettes, ſera du même caractere que celle que les Médecins appellent non-humorale, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point produite par la préſence d'une matiere fébrile, mais par le ſeul vice du genre nerveux, qui conſiſte dans un ébranlement général & une trop grande tenſion de ſes fibres; d'où il s'enſuit une augmentation conſidérable de force dans le cœur, les arteres & les veines.

Pour concevoir comment ce ſeul vice peut produire la fievre, nous dirons avec M. Fizes (*a*), que lorſque le genre nerveux ſouffrira de violentes ſecouſſes, tout le ſyſtême des nerfs ſera ébranlé; le fluide nerveux ſera déterminé par ces ſecouſſes violentes & inaccoutumées à ſe porter

(*a*) Voyez le Traité des fievres de M. Fizes.

plus abondamment vers les parties auxquelles ces nerfs aboutiſſent. Toutes les fibres ſeront donc alors plus diſtendues qu'à l'ordinaire, ſur-tout celles qui ſont dans un mouvement continuel, puiſque le fluide nerveux trouvera des routes plus frayées de ce côté-là : ainſi les ſolides, ſur-tout le cœur & les arteres, dont les battemens ne diſcontinuent point, agiront avec plus de force ; le ſang en ſera agité avec plus de violence, & par-là il éprouvera une raréfaction qui diſtendra tous les organes, & augmentera leur reſſort. Cette force ira toujours en croiſſant par l'action réciproque des ſolides ſur les fluides, & des fluides ſur les ſolides. Le ſang ſera donc pouſſé avec plus de vîteſſe par le cœur dans les vaiſſeaux, & par les parois de ces vaiſſeaux dans le cœur : delà la fréquence des contractions du cœur, & conſéquemment celle du pouls.

De plus, le ſang raréfié par cette grande agitation ne coulera qu'avec peine dans les vaiſſeaux capillaires ; pluſieurs même de ces vaiſſeaux trop

reſſerrés par les contractions ſpaſmodiques, qui leur ſont habituelles, ne tranſmettront que fort peu ou point de ſang, tandis que les autres lui laiſſeront un paſſage libre. Et ce ſera encore là une autre cauſe de la fréquence du pouls & des contractions violentes du cœur : ce qui conſtituera les deux conditions requiſes pour la fievre, qui ſont, ſelon le même Auteur, une augmentation de vîteſſe dans le pouls, avec une léſion des fonctions conſtante & notable.

Suivant cette théorie, le tempérament vaporeux eſt ſans contredit le plus propre à nous montrer cette eſpece de fievre, puiſque la tenſion ſpaſmodique des nerfs & la raréfaction des liquides ſont propres à cette conſtitution. La cure de cette fievre différera donc de celle de l'humorale. Ce ne ſera point par les purgatifs & autres remedes altérans que nous en attaquerons la cauſe, puiſqu'elle réſide ailleurs que dans le vice des humeurs ; ce ſera au contraire ſur le genre nerveux tiraillé, irrité & violemment

ébranlé, que nous porterons nos vues & nos remedes : & en appaiſant ainſi la raréfaction des liquides, nous ralentirons le mouvement de la circulation, & conſéquemment la vîteſſe du pouls. Les obſervations pratiques que je pourrois rapporter, ſont toutes déduites des idées de l'Auteur que je cite, & prouvent évidemment l'exiſtence de la cauſe qu'il aſſigne : je me contenterai d'en citer un exemple.

Mlle. de Saint-Jœurs, Prétendante chez les Dames Carmélites, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin & très-ardent, fut attaquée d'une fievre des plus aiguës, avec toux, oppreſſion & un léger crachement de ſang. Elle fut ſaignée & reſaignée en conſéquence ; on preſcrivit les tiſanes les plus rafraîchiſſantes, les émulſions & pluſieurs lavemens ; & ces ſymptomes s'évanouirent. La fievre ſubſiſtoit néanmoins depuis plus de trois ſemaines, lorſque je fus conſulté : la peau étoit aride & écailleuſe, la langue ſeche, & l'inſomnie habituelle ; ce qui déno-

toit une efferveſcence des plus conſidérables. Les évanouiſſemens vaporeux ſurvinrent enſuite; les coliques, les borborigmes, le ſpaſme de la veſſie & des reins, les urines claires, limpides, & le dérangement des regles, ſe mirent auſſi de la partie : ce qui déclara parfaitement l'affection hyſtérique.

Je ſubſtituai d'abord au premier traitement la tiſane de poulet & les fomentations émollientes, dont la malade reçut quelque ſoulagement; mais l'érétiſme des nerfs & la raréfaction des liqueurs étoient portés à un ſi haut degré, qu'il falloit recourir aux plus puiſſans remedes. Le bain ſeul pouvoit opérer cet effet. La malade le deſiroit ardemment; car elle reſſentoit, diſoit-elle, intérieurement les ardeurs d'une chaleur brûlante, qui invitoit la nature à demander elle-même ce remede. Elle y entra avec plaiſir, & y reſta, pendant deux mois, ſix heures par jour conſécutives. L'inſomnie ceſſa pour lors : le pouls, dont les pulſations étoient au nombre de cent trente dans l'eſ-

pace d'une minute, revint enſuite par degrés à celui de quatre-vingt-dix, qui formoit ſon état naturel chez cette Demoiſelle ; la peau devint ſouple & humide ; les regles ſe rétablirent en même tems que les urines ; elles entraînerent avec elles une quantité prodigieuſe de ſables & de graviers, dont les reins avoient été chargés par le rétreciſſement de leurs couloirs ; & la malade reprit enfin ſa premiere ſanté, dont elle jouit aujourd'hui dans un état bien oppoſé à celui qu'elle avoit voulu ci-devant embraſſer.

On trouve ici l'explication de la fréquence du pouls, qui caractériſe le pouls vaporeux ; & on comprend auſſi pourquoi ce même pouls ſe concentre ſi ſouvent, pour ſe développer enſuite alternativement dans les paroxiſmes hyſtériques. Les oſcillations irrégulieres des arteres & du cœur, produites par les mouvemens ſpaſmodiques des nerfs, & par l'irrégularité du cours des eſprits animaux, en ſont la cauſe évidente.

L'efficacité du bain tiede dans

cette eſpece de fievre eſt connue, je penſe, de tous les Médecins : & s'ils ne mettent pas plus ſouvent ce remede en pratique, c'eſt ſans doute par les difficultés qu'ils rencontrent dans ſon adminiſtration. Car ignoreroient-ils qu'Hippocrate lui-même employoit ce remede dans la fievre qui ne provenoit, dit-il, ni de la bile, ni du phlegme, mais de quelque autre cauſe (*a*) ? Celſe propoſe le bain tiede dans la fievre éphémere, même dans le déclin des autres, lorſqu'elles reconnoiſſent des cauſes chaudes, & que les malades ſont d'un tempérament chaud & ſec (*b*).

Alexandre de Tralles avoit tellement accrédité ce remede, dans la cure de ces ſortes de fievres, que les malades y alloient d'eux-mêmes de ſon temps, ſuivant le rapport de ce ſavant Auteur : *Qui ob laſſitudinem febricitârunt, plerùmque Medicos non expectant ; ſed ſtatim ubi febrim de-*

(*a*) Hipp. lib. 2. epidem. & encore de morb. lib. 2 ; de diæta, lib. 2.

(*b*) Celſe Meth. med. lib. 8, cap. 2 ; & lib. 10, cap. 10.

clinâſſe cenſuerint, ad balneum proficiſcuntur, tanquam à natura quadam edocti optimum præcipuumque remedium eſſe defatigatis lavacrum. Si namque corpus recrementis vacuum, neque plethoricum, aut vitioſis obnoxium ſuccis inventum fuerit, maximè juvantur (a). Galien ne connoiſſoit pas d'autres ſpécifiques, dans la fievre étique, (qui eſt la même que celle dont il eſt ici queſtion) que le bain tiede, qu'il termine par le bain légérement froid : *In hecticis verò febribus, id quod remedium affert, calidæ ſolùm non eſt, ſed frigidæ* (b).

L'Antiquité connoiſſoit donc les avantages de ce remede, par le grand uſage qu'elle en faiſoit. Qu'on liſe tous les anciens Médecins, & on verra cette pratique généralement approuvée, puiſqu'ils en étendoient l'uſage ſur toutes les fievres, dans leur déclin. Le même Oracle deja cité, qui exerçoit ſa profeſſion dans un climat chaud

(a) Alexand. lib 12, cap. 1.
(b) Galen. Meth. med. lib. 10, cap. 10.

& sec, & par conséquent égal au nôtre, ne dédaignot pas de s'en servir dans la cure des fievres tierces, puisqu'il nous dit : *Et si tibi coctionis signa ostendantur, tunc, etiamsi sæpius laveris, nihil deliqueris* (a). Alexandre s'exprime encore avec plus d'énergie, car il ajoute : *Balneum, ut maximè præsidium ipsis præbendum, maximè calido siccoque temperamento præditis, & qui crebris uti lavacris consueverunt : necnon coctio omnino expectanda est, sed ubi siccitas urget, etiam ante concoctionem lavare convenit. Quid enim corpus bile exardescens humectare aut refrigerare præterquàm aqua potest* (b) ?

Peut-on trouver plus de conformité entre la pratique de ces grands hommes, & celle dont je publie les succès ? Tant d'autorités, toutes aussi anciennes que respectables, qui sont la source & l'appui de ce traité, feront sans doute évanouir le titre odieux de no-

(*a*) Galenus de arte curand. ad Glaucon. lib. 1. cap. 9.

(*b*) Alexand. lib. 12. cap. 6.

vateur, que me donnent ceux qui le ſont eux-mêmes. Auſſi, bien-loin de vouloir m'ériger en Maître de l'Art, je fais gloire au contraire de me montrer le diſciple de ces hommes illuſtres, qui ont ouvert les premiers les routes pénibles dans leſquelles nous marchons, & dont nous nous trouvons aujourd'hui fort égarés, parce qu'on a voulu en créer de nouvelles.

VAPEURS

HYPOCONDRIAQUES.

PARMI le nombre de lettres à consulter, que j'ai reçues de différentes villes du Royaume depuis la publication de mon premier essai sur les affections vaporeuses, il m'a été permis d'en publier une où les symptomes vaporeux sont détaillés avec d'autant plus d'exactitude, que le malade qui en étoit tourmenté depuis plusieurs années, avoit appris par sa propre expérience à s'exprimer avec énergie, en employant les termes de l'Art. Cette lettre & le mémoire dont elle étoit accompagnée, seront suivis de la consultation que l'on me demandoit à ce sujet. Ce qui nous fournira des idées claires & précises sur l'affection hypocondriaque, & sur le traitement qui lui convient.

LETTRE
de M. DE LA ROQUETTE.

MONSIEUR,

Dans un voyage que je viens de faire à Montpellier, j'ai lu avec une véritable satisfaction votre ouvrage intitulé, *Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes, &c.* Vous combattez, Monsieur, ces maladies avec des armes si puissantes, & les peignez avec des traits si frappans, qu'il faudroit être doublement vaporeux pour les méconnoître, & ne pas approuver une méthode aussi palpable & aussi éclairée que la vôtre. Les faits dont vos judicieuses observations sont étayées, ne laissent rien à desirer; & tout praticien impartial, & ami de l'humanité, se fera, je pense, un vrai devoir de marcher sur vos traces. Belle leçon pour nos esclaves imitateurs des oracles de la Médecine, pour nos partisans zélés de l'ambre & du castor, & pour d'autres encore plus téméraï-

res, qui ne traitent les maladies convulſives qu'avec les purgatifs & les antiſpaſmodiques ! Je pourrois vous citer, Monſieur, plus d'une victime qui ont été immolées par cette funeſte pratique ; & peu s'en eſt fallu que je n'aie été moi-même de ce nombre, comme vous en jugerez par le mémoire ci-joint, que je prends la liberté de vous adreſſer. Je me flatte que par une ſuite du zele avec lequel vous aimez à obliger, vous voudrez bien m'honorer de vos conſeils dans la conduite que je dois tenir pour me tirer de l'état de langueur dans lequel je ſuis depuis long-tems. J'attends cette marque de vos bontés, & vous prie d'être bien perſuadé qu'on ne peut rien ajouter à la reſpectueuſe conſidération avec laquelle je ſuis, &c.

Signé, LA ROQUETTE.

A Breau le 12 Août 1760.

MÉMOIRE à consulter sur une affection hypocondriaque invétérée.

Je suis âgé de trente-huit ans, d'un tempérament maigre & sec, & fort mélancholique. J'ai joui d'une très-bonne santé jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, auquel tems j'ai ressenti quelques légers maux de tête & de fréquens assoupissemens, que des contentions d'esprit des plus outrées me procurerent. Mon Médecin me fit saigner au pied, & vingt-quatre heures après il me fit prendre l'émétique dissous dans un pot d'eau, pour en faire plusieurs verres. Le premier me fit vomir, mais le second passa dans les entrailles, & me purgea avec irritation, ce qui augmenta considérablement mes douleurs.

Quelques jours après je ressentis dans l'estomac une chaleur extrême, accompagnée de cuissons très-considérables, & la fievre ne tarda pas à se déclarer. Pour prévenir les suites fâcheuses de cet accident, je fus saigné

trois fois. Mes urines devinrent claires comme de l'eau, mon ventre ſe boucha entiérement : je fus attaqué en même tems de ſerremens, d'étouffemens convulſifs, & des hémorroïdes externes. Il me prit des battemens dans le bas-ventre & dans les oreilles, qui ſubſiſtent encore, mais que je ne reſſens que quand je ſuis couché.

Pour me tirer de cet état fâcheux, on me fit prendre une douzaine de bains domeſtiques, avec des bouillons apéritifs de toutes les eſpeces, le petit lait clarifié, avec la fumeterre, des opiats apéritifs & fondans, des ſtomachiques, des amers, le camphre, & la teinture de caſtor. On me mit enſuite au lait de vache, pour toute nourriture; & je dois vous faire remarquer que le lait me conſtipe, m'aſſoupit, & me cauſe des engourdiſſemens dans toute la machine.

Il ſeroit inutile de faire l'énumération des différens remedes dont on m'a abreuvé ; je dirai ſeulement que malgré ma conſtance & mon exactitude, ils ont toujours été infructueux.

Comme

Comme il y a près d'un an que je n'en fais aucun, je vais vous rapporter mon état préſent, qui eſt peu différent du paſſé, & vous mettre à même de juger combien tous ces remedes étoient peu convenables à mon mal.

Mon appétit eſt aſſez bon ; mais je ſens à la fin de chaque repas une barre à la région ombilicale avec des battemens qui montent juſqu'à l'eſtomac. Si je n'ai pas cette barre, ou pour mieux dire, cet état ſpaſmodique, ma tête s'embarraſſe : il me prend alors des froids convulſifs ; les nauſées & la migraine s'enſuivent : voilà l'état alternatif dans lequel je me trouve journellement. Ce même tracas m'arrive à la diſtribution d'un ſeul morceau de pain, comme à celle d'un dîner entier. Mon ſommeil eſt très-profond ; mais le matin à mon lever je ſuis engourdi, & je me ſens le corps tout briſé. Je ſuis ſi conſtipé, que je ne vais à la garde-robe que de quatre en quatre jours, après quoi il me reſte une roideur dans les entrailles, ou un gonflement dans les

vaiſſeaux hémorroïdaux. Si par haſard je n'éprouve ni l'un ni l'autre de ces ſymptomes, ma tête s'embarraſſe, & la migraine s'enſuit : ma douleur eſt toujours fixe à la temple droite.

Mon régime eſt des plus exacts ; car ſi je m'aviſe de manger quelque choſe de trop ſalé, j'ai alors les entrailles criſpées, ma tête s'embarraſſe, & je mouche du ſang. Pour peu que je m'approche du feu, mon ventre ſe tend. Je ſuis très-ſenſible au froid. On peut lever tout ſoupçon ſur le virus vérolique. Depuis la lecture de votre ouvrage, je me ſuis interdit le vin, les liqueurs & le caffé, dont j'ai toujours fait uſage avec excès. Je ne bois plus que de l'eau, & je ne vous diſſimulerai pas que je m'en trouve mieux, puiſque mes migraines ſont moins fréquentes.

CONSULTATION.

Les ſymptomes énoncés dans le mémoire qui nous a été préſenté, caractériſent parfaitement l'affection vaporeuſe invétérée. Les contentions d'eſprit auxquelles le malade s'eſt livré

de fort bonne heure, & les remedes chauds dont il a fait uſage, ont agi de concert pour porter la maladie à ſon plus haut degré ; c'eſt-à-dire, que la diſſipation extrême des eſprits animaux, & les évacuations conſidérables que l'on a excitées par les évacuans, ont extrêmement appauvri la maſſe des liquides ; ceux-ci devenus épais & groſſiers, n'ont pu fournir aux différentes ſecrétions ; les ſolides en ont ſouffert par ſéchereſſe, & le racorniſſement en a été la ſuite : ce qui conſtitue actuellement la cauſe eſſentielle que nous avons à combattre.

Cette maladie, quoique curable, réſiſtera long-tems à l'effet des remedes les plus appropriés, attendu les fautes groſſieres que l'on a déjà commiſes dans le premier traitement. Des purgatifs ſans nombre, des émétiques, des ſtomachiques des plus chauds, des apéritifs, des diurétiques, & des antiſpaſmodiques on jetté un ſi grand trouble dans la machine, en agaçant les nerfs, & en deſſéchant les fluides, que ce ne ſera que par le long

uſage des remedes oppoſés que l'on viendra à bout de détruire le vice.

Les indications que nous avons à remplir ſont de rétablir les digeſtions, en appaiſant leur fougue; de délayer la maſſe des liquides, en reſtituant leur véhicule; & de corriger le vice du genre nerveux, en rendant la ſoupleſſe qui lui manque pour exercer librement les fonctions de l'eſprit & du corps.

Pour nous procurer ces effets, on eſt d'avis que le malade ſe mette inceſſamment à l'uſage de la tiſane de poulet, dont il fera ſa boiſſon ordinaire pendant un mois entier. Cette tiſane ſera faite avec un jeune poulet de la groſſeur d'une caille, que l'on fera bouillir pendant demi-heure dans ſix pots d'eau, après l'avoir écorché en vie & éventré. On coulera enſuite ſans expreſſion, pour en faire une tiſane, à laquelle on pourra ajouter un petit morceau de citron, pour l'aromatiſer tant ſoit peu.

Après l'uſage de cette tiſane, auquel on ajoutera pluſieurs lavemens d'eau commune ſimplement dégour-

die, on paſſera à celui des bains domeſtiques tiedes & preſque froids, dans lequel le malade reſtera, s'il eſt poſſible, deux ou trois heures conſécutives : au ſortir du bain il ſe couchera dans ſon lit ſans l'avoir fait chauffer, & il avalera enſuite un bouillon rafraîchiſſant, qui ſera fait avec quatre onces de col d'agneau, les cuiſſes de trois grenouilles, le cœur d'une laitue, & une pincée de chicorée amere de jardin. L'eau ſeule ſera pour lors ſa boiſſon ordinaire.

Après avoir pris trente ou quarante bains domeſtiques & autant de bouillons rafraîchiſſans, on paſſera à l'uſage des eaux minérales d'Yeuſet, que l'on prendra pendant neuf jours, à la doſe de deux pots, tous les matins à jeûn, ſans addition d'aucun ſel purgatif, & ſans les faire tiédir ; après quoi on prendra le petit lait clarifié, & par préférence le diſtillé. On pourra revenir alternativement à l'uſage des remedes ci-deſſus preſcrits, en nous donnant avis de leur effet, & de l'état où ſe trouvera pour lors le malade.

On interdit la saignée, les purgatifs, tout comme le vin, les liqueurs, & le caffé. On exhorte le malade à éviter toute contention d'esprit, sans quoi les remedes ne produiroient aucun effet. On lui conseille de monter à cheval de tems en tems, de se promener journellement à pied ou en voiture, & de fréquenter les compagnies pour se dissiper, & divertir de son esprit les idées fâcheuses que son état lui procure.

Ses alimens doivent être doux & humectans, tels que les viandes fraîches, la volaille, le mouton, le veau, l'agneau, & le poisson bouilli, ou frit au gras. Sa boisson sera constamment de l'eau pure de fontaine ou de riviere, & encore mieux l'eau de citerne ou de pluie. Il en boira copieusement à ses repas, & plusieurs fois dans la journée, sur-tout le matin à jeûn. On se flatte qu'il sera scrupuleusement exact à suivre ce régime. C'est à ces conditions que l'on répond de la cure.

Délibéré à Arles, le 28 Août 1760.

Signé, POMME fils, Méd.

Notre malade fut si enchanté des nouvelles vues que je venois de lui suggérer sur son état, qu'il m'en témoigna sur le champ toute sa reconnoissance par une seconde lettre, en m'assurant qu'il alloit commencer avec d'autant plus d'empressement l'usage des remedes que je lui prescrivois, qu'il étoit tout-à-fait convaincu de leur efficacité. Il usa le même jour de la tisane de poulet. Il prit ensuite les bains domestiques, & dans la crainte de manquer à l'obéissance qu'il m'avoit jurée, il resta chaque jour dans l'eau plus de trois heures. Ces remedes amenerent le calme, en nous procurant le relâchement que nous cherchions. Et les eaux d'Yeuset, qui vinrent ensuite, balayerent tellement les entrailles, qu'elles pénétrerent jusques dans les plus petits recoins des glandes & des visceres, & entraînerent avec elles les embarras qui s'y étoient formés. Les évacuations furent si ménagées, que les forces du malade n'en reçurent aucune atteinte. Mais tout ne fut pas fini ; la tension des fibres étoit

trop forte pour céder ſi aiſément ; il fallut par conſéquent y revenir pluſieurs fois. Le petit lait diſtillé ſeconda parfaitement bien l'effet des autres remedes, qu'il fallut employer de nouveau ; & après avoir gardé une année entiere ce régime, le malade reprit la ſanté, ainſi qu'il eſt prouvé par la lettre ſuivante.

LETTRE
DE MR. DE LA ROQUETTE.

MONSIEUR,

J'avois bien réſolu d'avoir l'honneur de vous voir ; mais les pluies, la gelée & les vents ont mis obſtacle à mon projet. En attendant que je puiſſe me procurer ce plaiſir, recevez, je vous prie, le témoignage des vœux que j'offre au Ciel en votre faveur au commencement de cette nouvelle année. Vous devez être convaincu de leur ſincérité, puiſque vous en connoiſſez le motif : une ſanté que vous m'avez rendue, au lieu d'une maladie qui depuis douze ou treize années

tenoit mon corps & mon eſprit dans une dépendance continuelle, exigera toujours la plus vive reconnoiſſance. Je ſens le bienfait ; connoiſſez mon cœur, qui n'eſt rien moins qu'ingrat, & vous aurez une foible idée du bonheur que je vous ſouhaite. J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, LA ROQUETTE.

A Breau, le 5 Janvier 1762.

La reconnoiſſance de M. de la Roquette étoit ſi vive, qu'elle lui inſpiroit le deſir le plus ardent de faire le voyage d'Arles. Délivré de ſes maux, libre dans ſes actions, aimant à faire de l'exercice, parce qu'il en connoiſſoit tout le prix pour ſa ſanté, il ne put ſe refuſer aux preſſantes ſollicitations de ſon cœur. Il partit en effet dès que le temps le lui permit, & arriva ici le 20 Avril ſuivant. Nos entretiens auroient été bien inſtructifs pour qui y auroit pris part : un malade inſtruit de lui-même, & par les Médecins qu'il avoit ſi ſouvent conſultés, qui raconte des maux qu'il connoît &

qu'il éprouve, toujours traités, jamais guéris, mais, qui pis eſt, irrités par tant de remedes contraires, s'exprime bien énergiquement pour ſe faire écouter, & pour perſuader le moins intelligent. Si l'oüverture des cadavres nous découvre au naturel la cauſe cachée de beaucoup de maladies incurables, elle ne nous fournit pas toujours des moyens aſſurés pour y remédier; tandis que l'obſervation pratique, éclairée du flambeau d'une théorie ſaine & judicieuſe, nous apprend à les combattre & à les guérir.

Pour étayer toujours plus les idées curatives que cette obſervation nous préſente, nous authentiquerons les faits dont elle eſt accompagnée. Deux conſultations d'un des plus grands Médecins du Royaume, que je rapporterai ici toute entieres, extraites ſur les originaux que M. de la Roquette m'a remis, dévoileront au monde vaporeux ce myſtere d'incurabilité, ſi facile à pénétrer pour qui ne ſe refuſe pas à l'évidence des preuves & à la démonſtration.

CONSULTATION de Montpellier, pour Mr. de LA ROQUETTE : *année 1750.*

Le battement que le malade ſent en différentes parties de la tête & du bas-ventre, & les autres ſymptomes énoncés dans le mémoire établiſſent une affection mélancholique, dont la cauſe eſt un ſang épais, ſec & acrimonieux, avec trop de tenſion des filets nerveux.

La vie laborieuſe que le malade a menée juſqu'à aujourd'hui, & les excès auxquels il s'eſt livré, ont occaſionné une diſſipation conſidérable de ce mucilage doux qui donne la fluidité à la maſſe du ſang ; & c'eſt en conſéquence de cette diſſipation que le ſang a pris les mauvaiſes qualités énoncées, & que le genre nerveux eſt trop roidi.

Dans un pareil état des fluides & du ſyſtême nerveux, le ſang eſt quelquefois gêné dans ſon paſſage à travers les tuyaux capillaires ; & quelque petite que ſoit la difficulté qu'il y a d'y pénétrer, les filets nerveux trop

tendus & roidis, en ſont ſecoués extrêmement : ce qui donne occaſion à de légers ſpaſmes dans différentes parties muſculaires, par conſéquent à des tiraillemens, des battemens, & autres ſentimens de cette eſpece. C'eſt ce qui arrive au malade en différens endroits de la tête, & dans les muſcles du ventre.

Cette maladie eſt ſans aucun danger pour la vie, mais elle réſiſtera long-temps aux remedes. Les vues que l'on doit avoir, pour venir à bout de la guérir, ſont de corriger les digeſtions, & de les entretenir en bon état, d'inciſer doucement la maſſe du ſang, de le délayer & de l'adoucir.

C'eſt pourquoi, ſans perdre de temps, on fera les remedes ſuivans. On commencera par une ſaignée au bras de la valeur de huit onces : on purgera le lendemain avec une once de racine de polipode de chêne en décoction, dont on fera deux verres, après avoir fait infuſer toute la nuit ſur les cendres chaudes deux dragmes de ſéné, deux ſcrupules de rhubarbe

concaſſée, & une petite demi-poignée de fleurs de mauve, diſſolvant le lendemain dans le premier verre de la colature deux onces de manne, & dans le ſecond une once ſeulement.

On paſſera enſuite à l'uſage des bouillons, qui ſeront faits avec un jeune poulet, trois écreviſſes de riviere, une dragme de racine d'*enula campana*, deux dragmes de racine de pivoine mâle, une dragme & demie de racine de valériane ſauvage, & une poignée de chicorée amere de jardin.

On continuera neuf matins de ſuite l'uſage de ce bouillon; puis on paſſera à celui du petit lait de vache, fait avec la préſure, que l'on prendra le matin à jeûn, à la doſe d'environ douze onces, on éteindra dans ce petit lait trois gros clous rougis au feu, on le clarifiera avec le blanc d'œuf, y faiſant bouillir pendant la clarification une demi-pincée de ſommités fleuries d'*hypericum*; & l'ayant coulé, on y ajoutera un peu de ſucre.

Ayant pris ce petit lait dix matins, on purgera le malade comme aupara-

vant, pour paſſer tout de ſuite à l'uſage du lait d'âneſſe, qu'il prendra le matin à jeûn, à la doſe de douze à ſeize onces, pendant deux mois. Mais pendant le lait d'âneſſe il prendra de trois en trois jours, un moment avant le lait, & dans deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, une priſe de poudre compoſée de dix grains de cachou brut, huit grains de cloportes préparées, & ſix grains de ſafran de Mars apéritif. Si l'eſtomac ne ſoutient pas bien le lait d'âneſſe, on y ajoutera deux cuillerées de la ſeconde eau de chaux : mais ſi après dix ou douze jours de lait, l'eſtomac s'en accommode, on le prendra encore une fois dans la journée, à ſavoir à dix heures du ſoir ; mais pour lors il faut ſouper à ſix heures, ſimplement avec une ſoupe à la viande. Après deux mois de lait d'âneſſe on purgera le malade comme auparavant.

Pendant l'hyver il prendra, dix jours de chaque mois, le matin à jeûn, une grande taſſe d'infuſion de méliſſe ou citronnelle en guiſe de thé, & les dix

jours ſuivans huit grains de ſafran de Mars apéritif avec la premiere cuillerée de ſoupe du dîner. Au printemps prochain, s'il reſte quelque impreſſion du mal, on recommencera tous les remedes ordonnés pour cette automne.

Au ſurplus, le malade obſervera exactement un bon régime de vivre : il ſe nourrira de ſoupe, de bouilli, de rôti ; il pourra cependant quelquefois manger du poiſſon, mais ſeulement rôti ſur le gril, ou cuit à l'eau, ou au court-bouillon léger, comme auſſi quelques œufs frais. Il boira le vin bien choiſi, vieux & rouge, mais toujours mêlé avec trois fois autant d'eau. Il fera de l'exercice, mais modéré, & ſe diſſipera par quelques amuſemens honnêtes.

Délibéré à Montpellier, le 10 Sept. 1750.
Signé, FIZES.

Si la cauſe de l'affection mélancholique ou vaporeuſe réſide, ſuivant l'Auteur de cette conſultation, dans un ſang ſec & acrimonieux, & dans une trop grande tenſion des filets nerveux, les indications que l'on a à remplir

ſont donc d'humecter, de délayer, d'adoucir les humeurs, & de relâcher les nerfs. Les bouillons de poulet, le petit lait, & le lait d'âneſſe, dont il compoſe ſon traitement, auroient pu par conſéquent procurer ces effets chez le malade dont il s'agit, s'ils euſſent été employés avec exactitude, & auſſi long-temps qu'il le falloit pour détruire le vice. Mais ſi l'on ajoute à ces remedes adouciſſans, & indiqués ſuivant la théorie ci-deſſus établie par l'Auteur de cette conſultation, ſi l'on ajoute, dis-je, les ſtomachiques chauds, les céphaliques, les apéritifs & les purgatifs, on doit s'attendre à des effets oppoſés, qui prévaudront d'autant plus ſur celui des remedes ſalutaires, qu'ils favoriſeront la cauſe eſſentielle qui agit.

C'eſt ce qui eſt tant de fois arrivé à M. de la Roquette, ainſi qu'on le voit arriver tous les jours chez tous ceux que l'on ſoumet à un pareil traitement. J'en appelle volontiers au témoignage de tous les vaporeux du royaume ; & en même temps je prends la liberté

liberté de demander à Mr. Fizes, si ses observations pratiques à cet sujet pourront jamais démentir ce reproche.

Il eût été bien difficile qu'un Médecin si judicieux méconnût plus longtemps les écarts de la pratique vulgaire. Tant de victimes si souvent immolées, qui s'adressent à lui de toutes les parties de l'univers, lui ont fourni tant de fois l'occasion de méditer sur l'incurabilité de cette maladie, qu'il étoit réellement impossible que ce grand praticien n'en pénétrât tôt ou tard le mystere, & n'en corrigeât les défauts. La derniere consultation qu'il fit pour M. de la Roquette, que l'on trouvera ci-après, nous annonce déjà un changement dans sa pratique, qui nous conduit enfin à la méthode ci-dessus proposée; les stomachiques chauds, les apéritifs, & tout le cortege pharmaceutique, en est tout-à-fait retranché : ce qui nous fait espérer que dans peu les purgatifs seront à leur tour rejettés, & reconnus pour des remedes contraires.

CONSULTATION de Montpellier pour le même ſujet : année 1760.

Les ſuffocations dont ſe plaint M. le Conſultant, les palpitations de cœur, le battement qu'il reſſent dans la tête & quelquefois dans les entrailles, l'eſpece d'incube dont il eſt attaqué preſque toutes les nuits, la conſtipation, les vents dont il eſt travaillé à l'eſtomac & aux inteſtins, la gêne qu'il reſſent dans la région épigaſtrique & dans les hypocondres, la grande frayeur enfin dont tous ces accidens ſont accompagnés, établiſſent évidemment une affection hypocondriaque.

Cette maladie reconnoît pour cauſe la ſéchereſſe du ſang, avec quelque acrimonie, & une trop grande tenſion dans le ſyſtême nerveux : ce qui eſt démontré par le ſpaſmodique qu'on apperçoit dans les attaques.

Il paroît que les exercices violens de la chaſſe ou voyage à pied de trop longue haleine, joints à bien d'autres

excès, ont donné occaſion à cette maladie, ayant fait diſſiper une grande partie du mucilage doux du ſang qui lui donne la détrempe néceſſaire.

Cette maladie eſt beaucoup plus effrayante que dangereuſe ; mais il faut un traitement un peu long & méthodique (*a*) pour pouvoir en venir à bout : ce dont on ſe flatte, pourvû que le malade tâche principalement de ſe diſtraire, & de ſe perſuader que ſa maladie n'a rien de dangereux pour la vie.

Les indications que l'on a à remplir ſont de détremper & d'adoucir la maſſe du ſang, de l'inciſer légérement, & de rectifier les digeſtions. C'eſt pourquoi d'entrée on prendra pendant quatre matins un bouillon fait avec ſix onces de collet de mouton, une laitue, & une pincée de chicorée amere. On ſe purgera enſuite avec une once de polypode de chêne, dont on fera deux verres de décoction, où

(*a*) On voit par la date de la conſultation précédente que le traitement duroit depuis dix ans.

l'on fera infuſer la nuit ſur les cendres chaudes deux dragmes & demie follicules de ſéné, & demi-poignée fleurs de violettes : on diſſoudra le lendemain matin au premier verre deux onces de manne, & au ſecond une once & demie; on prendra le ſecond verre deux heures après le premier, & le même bouillon que ci-deſſus après le ſecond verre.

Le ſurlendemain de la purgation on commencera l'uſage des bouillons, qui ſeront faits avec un petit poulet & une poignée de chicorée amere de jardin. Ayant pris ces bouillons pendant dix matins, on commencera l'uſage du bain domeſtique tiede le matin à jeûn ; on y reſtera une heure, & au ſortir du bain on prendra le même bouillon de poulet.

Ayant pris les bains pendant neuf jours, on ſe repoſera trois ou quatre jours, après quoi on prendra une bouteille d'eau d'Yeuſet pendant neuf ou dix matins, obſervant de prendre le premier & le dernier jour deux onces & demie de manne au premier & au

dernier verre. Après les eaux, on ſe repoſera quatre ou cinq jours, après quoi on reprendra pendant dix jours le même bouillon de poulet, & on ſe repurgera avec la médecine ci-deſſus preſcrite, pour paſſer à l'uſage du petit-lait de vache ou de chevre, à la doſe de douze on quinze onces, obſervant de faire infuſer pendant la clarification une demi-poignée de *gallium luteum*, & d'y ajouter une cuillerée de ſucre en poudre.

Ayant pris ce petit-lait pendant quinze jours, on en viendra au lait d'âneſſe, qu'on prendra pendant deux mois, c'eſt-à-dire juſqu'au froid; obſervant de prendre pour lors un jour, l'autre non, un opiat fait avec quinze grains de craie de Briançon, autant de poudre de guttete & de corail rouge préparé, incorporés avec une ſuffiſante quantité de ſirop de capillaire. On commencera par une turquette de lait, & on viendra peu à peu juſqu'à une bonne écuelle. On ſe repurgera à la fin avec la même médecine.

On ſe contentera pendant tout l'hi-

ver de prendre trois fois la ſemaine une taſſe de citronnelle en guiſe de thé, avalant dans la premiere cuillerée vingt grains de poudre de guttete. Pendant l'uſage de ces remedes, on ſe nourrira avec du bouilli & du rôti, & on boira le vin bien trempé.

Délibéré à Montpellier, le 29 Juillet 1760.
Signés FIZES. CROS.

On voit dans cette conſultation que l'emploi des humectans domine ſur celui des autres remedes; & il eſt aſſez évident que M. Fizes les reconnoît pour de véritables ſpécifiques dans la cure des affections vaporeuſes: mais les purgatifs & quelques légers antiſpaſmodiques lui paroiſſent encore indiſpenſables. J'oſe prier ce ſavant Médecin de jetter un coup d'œil ſur mes obſervations, & de ſe rappeller ſurtout celles dont je l'ai rendu quelquefois le témoin; il y trouvera par ſes lumieres des preuves convaincantes de la néceſſité de la réforme qu'il vient de faire à ſa pratique: ce qui l'obligera à la ſimplifier davantage, pour la rendre uniforme dans ſes effets; &

alors elle sera toujours efficace, puisqu'elle ne fut jamais infructueuse.

FLUX HÉMORROIDAL.

Soit que le flux hémorroïdial devienne trop abondant, ou qu'il soit supprimé, il sera toujours compris dans le nombre des symptomes de l'affection hypocondriaque, puisque les mêmes causes procurent ici l'un & l'autre dérangemens; tout de même que chez les femmes hystériques elles procurent le flux immodéré, comme la suppression des menstrues.

Ce sera toujours dans la roideur des fibres, & dans l'épaississement & la sécheresse des liqueurs, que nous trouverons l'explication de ce symptome; & nous serons toujours plus assurés d'y remédier, quand nous serons scrupuleusement attentifs à ne nous jamais écarter des indications que cette roideur & cet épaississement nous présentent.

Si la fougue du sang & son impétuosité prévalent sur le vice des solides, cet écoulement sera alors immo-

déré ; & nous nous empreſſerons à le ralentir, en tempérant l'orgaſme des humeurs ; &, à l'exemple d'Hoffman, nous n'emploierons alors que les remedes les plus rafraîchiſſans : *Dein uſurpanda ea quæ excedentem inteſtinum partium in ſanguine ſulphurearum motum componunt, diluentia maximè & refrigerantia, potus aquæ frigidæ, ſeri lactis cum ſucco citri coacti*, &c. (*a*)

Que ſi au contraire la roideur des ſolides & le ſpaſme des entrailles prévalent ſur cette conſtitution du ſang & des humeurs, le flux en ſera ſupprimé, & nous remédierons toujours aux ravages qu'il ne manquera pas de procurer, en relâchant le ſpaſme des entrailles, & en ouvrant les voies naturelles par leſquelles le ſang doit s'echapper : & ce ſera encore par les mêmes remedes, je veux dire, les calmans & les adouciſſans : *Quando tamen ſanguinis ex hemorroïdalibus locis fluxum ſubitò ſublatum*, &c. *revocandus is eſt*

(*a*) Hoffman, de fluxu hemorroïdali nimio, tom. 2, pag. 220.

lenioribus, elicientibus & laxantibus, clysteriis quoque emollientibus & suppositoriis (a).

Ce n'est donc point ici le lieu d'accuser le relâchement des vaisseaux, & de recourir par conséquent aux remedes stiptiques, quelque violente que soit l'hémorragie; ce seroit le moyen de la rendre funeste, par le degré d'érétisme & de crispation que l'on ajouteroit aux solides; & la cause qui procure la maladie en acquerroit vraisemblablement beaucoup plus de vigueur. En outre, si ces remedes stiptiques devenoient assez puissans pour boucher exactement l'ouverture des vaisseaux, le reflux du sang n'en seroit que plus à craindre, puisque les oscillations des vaisseaux étant toujours plus fortes dans les parties irritées, la circulation en seroit bientôt dérangée, & ensuite interceptée; ce qui obligeroit le sang à se porter subitement sur les parties supérieures, & principalement sur le cerveau, qui, par sa

(a) Ibidem.

ſtructure, ſeroit toujours le préféré ſur les autres parties du corps; ce qui a procuré plus d'une fois des apoplexies rebelles, la manie & toutes les maladies qui dépendent de l'engorgement de ce viſcere.

On voit par-là combien il eſt eſſentiel de diſtinguer le flux hémorrhoïdal, en développant la véritable cauſe qui le procure, pour pouvoir l'attaquer avec des remedes ſalutaires. Ces topiques ſi vantés, tous plus ſpécifiques pour arrêter l'hémorrhagie, ou pour appaiſer les douleurs qu'occaſionne toujours le gonflement des vaiſſeaux hémorrhoïdaux, ne ſont rien moins qu'indifférens, puiſque par leur action il peut en réſulter un effet oppoſé à celui que l'on deſire.

Pour remédier à cet inconvénient, nous rejetterons donc tout remede myſtérieux, quel qu'il ſoit, & nous n'aurons recours qu'à ceux qui temperent l'ardeur des entrailles, toujours inſéparable de cette incommodité dans les tempéramens vaporeux; & par ce moyen nous ſerons aſſurés de calmer

l'hémorrhagie, ſi elle eſt trop abondante; comme de la provoquer, ſi elle eſt ſupprimée. Sans nous arrêter à citer des exemples funeſtes d'un traitement empirique, trop connus des Médecins, pour qu'il ſoit néceſſaire de les rappeller, nous nous contenterons d'étaler les vertus de la méthode contraire.

Un Bourgeois de cette Ville, âgé de trente-ſix ans, d'une conſtitution atrabilaire, éprouvoit depuis longtemps un flux hémorroïdal des plus immodérés, pour lequel il fit pluſieurs remedes. Dans la perquiſition des cauſes éloignées, qui lui avoient procuré cette incommodité, on ſoupçonna le virus vérolique : il fut traité en conſéquence, avec les précautions les plus ſcrupuleuſes ; & l'hémorragie ceſſa. Il étoit ſur le point de ſortir de ſa retraite, lorſqu'il eut occaſion de s'emporter vivement contre un domeſtique qui l'inſulta : ſa colere fut vive, pour ne pas dire extrême ; & les ſuites devinrent ſi funeſtes, que l'hémorragie revint avec une abondance dont

je fus ſi étonné, que je vis le malade en danger (*a*). L'enflure du viſage & des pieds y ſuccéda, & les coliques l'accompagnerent. On n'employa aucun aſtringent, mais au contraire on tempéra la fougue des humeurs, trop raréfiées par le mercure; & ce fut par le ſecours du demi-bain froid, de pluſieurs lavemens rafraîchiſſans, d'une diete forte, mais humectante, que l'on vint à bout d'arrêter l'hémorragie. Les enflures ſe diſſiperent enſuite par l'exercice du cheval, & le malade recouvra pour lors la ſanté.

M. Vaſcher, Avocat, âgé de cinquante ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancolique, éprouve depuis longues années une évacuation périodique par les hémorroïdes, qui reparoît aſſez réguliérement tous les mois, & qui lui eſt ſi ſalutaire, que

(*a*) Cette hémorragie fut plus conſidérable qu'aucune que *Montanus* & *Panarollus* aient jamais obſervée, car elle dura plus d'un mois, & le malade perdit chaque jour près d'une livre de ſang.

ſa ſanté en eſt toujours altérée quand cette évacuation ceſſe pour quelque temps.

Les ſymptomes qui annoncent chez lui la pléthôre, & qui exigent une prompte évacuation, ſont ordinairement des coliques violentes, accompagnées du vomiſſement, dont il eſt plus ou moins tourmenté, ſuivant le degré d'érétiſme de la membrane nerveuſe de l'eſtomac & des entrailles, & ſuivant les différentes cauſes éloignées qui favoriſent alors la ſuppreſſion.

Les fomentations continuelles, les lavemens rafraîchiſſans, & une boiſſon copieuſe d'eau de poulet ou de quelqu'autre tiſane rafraîchiſſante, ont toujours rappellé l'hémorragie, & amenent ainſi le calme. Ces deux obſervations nous prouvent évidemment que la même cauſe qui procure cette eſpece d'hémorragie, en procure auſſi la ſuppreſſion, puiſque les mêmes remedes guériſſent parfaitement bien l'un & l'autre dérangemens.

JAUNISSE HYPOCONDRIAQUE.

QUOIQUE perſonne n'ait encore fait mention de la jauniſſe hypocondriaque, elle ne doit pas moins être regardée comme un ſymptome des affections vaporeuſes, qui en impoſe toujours aux Médecins, lorſqu'ils ſe livrent aveuglément à la maladie elle-même, ſans enviſager la véritable cauſe qui la produit.

Les embarras du foie & de la véſicule du fiel, l'obſtruction des canaux excrétoires de ce viſcere, ont été regardés juſqu'ici comme les ſeules cauſes du reflux de la bile dans la maſſe des humeurs ; & toutes les fois que l'on a voulu y remédier, on a toujours eu en vue de déſobſtruer, en purgeant les humeurs ſuperflues, & en inciſant celles dont l'épaiſſiſſement forme lui-même l'obſtruction (*a*).

(*a*) Il ne ſera pas tout-à-fait étranger à la matiere que je traite, de publier ici les vertus du marrube blanc, qui a toujours été regardé comme un remede efficace dans les

Dans celle-ci, nos vues seront bien différentes, puisque les embarras du foie ne proviennent que du vice des solides, qui étant desséchés & racornis, forment eux-mêmes les obstacles à l'écoulement de la bile, & procurent la jauniſſe dont il est ici question. C'est pourquoi nous serons attentifs à relâcher le tissu des vaisseaux, bien-loin de les tendre par des remedes irritans; & de cette façon nous sommes assurés de remédier à ce symptome. Les observations que nous allons rapporter autorisent si fort notre façon de penser à ce sujet, qu'à moins de les rejetter tout-à-fait, ou de les révoquer en doute, on ne peut se refuser aux preuves qu'elles nous donnent de la théorie que nous venons d'établir sur la maladie dont il s'agit.

Le Sr. Arnaud, Marchand Cordier, fut attaqué dans le courant de l'année 1760 d'une dyſenterie qui le fatigua

---

obstructions du foie. J'atteste en avoir vu de bons effets, & je l'ai employé moi-même en pareil cas avec succès.

pluſieurs mois. Après avoir réſiſté aux remedes les plus vantés, & en même temps les plus chauds, elle ſe calma enfin. Mais la jauniſſe prit ſa place; la cardialgie, les borborigmes, les vents & les coliques ſpaſmodiques ſe joignirent bientôt aux autres ſymptomes. Le malade devint maigre, exténué & ſujet aux vapeurs : ce qui me fit douter que le racorniſſement des tuyaux hépatiques ne fût la cauſe de cette nouvelle maladie, qui me parut pour lors parfaitement bien caractériſée de jauniſſe hypocondriaque.

La quantité prodigieuſe de purgatifs, de vomitifs & d'opiats ſtomachiques dont le malade avoit uſé, & l'atrophie générale du corps m'aſſurerent que les vaiſſeaux capillaires étoient totalement deſſéchés, & que par conſéquent leur calibre étoit obſtrué de lui-même (*a*). Il fallut donc penſer à

(*a*) C'eſt de cette façon que ſe forment, à notre avis, toutes les obſtructions dans les tempéramens vaporeux, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont toujours ſecondaires.

rouvrir

rouvrir tous ces canaux, & à rétablir par-là les fonctions du foie, pour obvier aux ravages d'une maladie qui menaçoit le malade d'hydropisie, & d'une mort assurée, pour peu que le germe eût vieilli, & eût dans la suite affecté les autres viscères du bas-ventre.

Je prescrivis les humectans. Un bouillon de poulet, fait avec les herbes rafraîchissantes, & les cuisses de quelques grenouilles, que le malade prit tous les matins pendant vingt jours, emporta la cardialgie, en restituant la souplesse aux membranes de l'estomac, & en jettant quelque peu de véhicule dans les humeurs, déjà trop grossieres pour pénétrer librement les tuyaux secrétoires & excrétoires des glandes & des viscères. Je prescrivis ensuite une tisane légérement diurétique, faite avec le chiendent & le nitre, dont le malade buvoit abondamment à ses repas & dans le jour. Les urines furent bientôt moins teintes & moins chargées, & la jaunisse diminua à vue d'œil. Les lavemens rafraîchissans soutenus par les fomen-

tations émollientes, furent placés enſuite en guiſe de purgatifs : les évacuations ſuivirent de près l'action de ces remedes ; le canal cholédoque ſe prêta pour lors à l'écoulement des tuyaux excrétoires de la véſicule & du foie, & la jauniſſe diſparut ſans purgatifs & ſans autres remedes.

Mme. * C *, ſeptuagénaire & hypocondriaque, éprouve depuis quelques années des paroxiſmes vaporeux, qui ſe manifeſtent toujours par des coliques ſpaſmodiques, ſuivies de la diarrhée & du vomiſſement, & qui ſe terminent ſouvent par la jauniſſe. L'effet des remedes dont elle uſe en pareil cas, prouve lui ſeul inconteſtablement la cauſe que j'aſſigne. Les fomentations continuelles, les lavemens fréquens, & la tiſane de poulet, emportent toujours le paroxiſme vaporeux & ſes ſymptomes. Il paroît démontré que ſi la malade vouloit ſe ſoumettre au régime que je lui ai preſcrit plus d'une fois, dans l'intervalle de ſes paroxiſmes, elle en éloigneroit à jamais le retour.

M. Baſſac, habitant de Mouriés, me conſulta en 1758 pour une jauniſſe invétérée, qui lui étoit ſurvenue à la ſuite des fievres quartes, pour leſquelles il avoit employé toutes ſortes de remedes fébrifuges. Il étoit âgé de 40 ans ; ſon tempérament eſt ſec & fort mélancolique. Son ventre étoit tendu ; il étoit conſtipé ; ce qui caractériſoit aſſez la cauſe que j'aſſigne. Un Médecin d'Avignon, qui jouit d'une réputation qui lui eſt héréditaire, l'avoit déjà traité avec les apéritifs, les purgatifs & les diurétiques les plus puiſſans ; ce qui bien-loin de le guérir de ſa jauniſſe, en avoit augmenté conſidérablement les ſymptomes. Mais les bouillons de poulet, les eaux minérales d'Yeuſet, & les bains domeſtiques emporterent la maladie.

On concevra ſans peine que la diminution du calibre des vaiſſeaux du foie, que le ſeul racorniſſement peut produire, procurera cette eſpece de jauniſſe que nous appellons hypocondriaque, parce qu'elle eſt particuliere à ce tempérament. Et ne concevra-t-on

pas auſſi comment les remedes humectans deviendront déſobſtructifs & purgatifs en pareil cas ?

TOUX CONVULSIVE.

TOUTES les parties nerveuſes & membraneuſes étant expoſées aux différens ſpaſmes vaporeux, le diaphragme & la poitrine, & par ſympathie encore le ventricule & les entrailles ne ſeront point exempts de cette ſorte de contraction & d'agacement, qui forment les mouvemens convulſifs. La toux deviendra donc néceſſaire, pour ne pas dire indiſpenſable, toutes les fois que ces parties ſeront agacées & irritées par les pointes piquantes & alkalines des différentes humeurs qui agiront ſur elles. Mais comme la ſenſibilité des nerfs ſera toujours outrée, attendu leur trop grande tenſion, l'impreſſion des parties irritantes ſera beaucoup plus vive, & l'ébranlement en ſera plus violent : d'où s'enſuivront les mouvemens con-

vulsifs, qui constituent le caractere essentiel de la toux convulsive, que l'on trouvera décrite & caractérisée par ses symptomes en ce qui suit.

Dans le mois d'Octobre de l'année 1758, & après avoir essuyé les plus rudes fatigues, je fus moi-même attaqué d'une toux convulsive, qui me mit plusieurs jours hors d'état de vaquer à mes affaires. Deux saignées que l'on me fit, & toutes les tisanes pectorales dont je m'abreuvois continuellement, n'ayant rien opéré dans l'espace de trois semaines, je me crus hors d'espoir, & prêt à cracher mes poumons, quoique ma toux fût toujours seche & sans expectoration.

Les idées noires s'emparerent alors de mon esprit, l'insomnie amena le dégoût, je maigris à vue d'œil, je fus hypocondriaque sans le savoir, & je devenois bientôt insupportable à moi-même, malgré les bons avis & les leçons que ne cessoient de me faire les personnes qui desiroient ardemment de me voir rétablir. Les vents, les tensions aux hypocondres, & l'abondance

de mes urines, ſe joignirent enſuite aux premiers ſymptomes de mon mal, & me firent appercevoir que j'étois devenu tel qu'un chacun me caractériſoit.

Pour remédier avec efficacité au mal dont je me voyois affecté, je changeai promptement mon régime, pour recourir à l'eau. J'en bus abondamment, j'oſe dire avec fureur; je pris des lavemens, & je fus ſoulagé. Enhardi par les effets d'un remede en qui depuis long-temps j'ai mis toute ma confiance, je pris l'eſſor pour travailler ſérieuſement à guérir mon cerveau, qui ſouffroit encore plus que le reſte de mon corps. Le ſéjour de la campagne commençoit à devenir inſipide, c'eſt pourquoi je préférai le voyage à tout autre plaiſir. Je pris la poſte, & parcourus en peu de jours les principales villes de la province, accompagné d'un de mes amis, avec lequel je m'arrêtai à Marſeille, d'où j'arrivai guéri de ma toux par l'effet de la voiture, & par la ſeule boiſſon d'eau froide, dont je ne ceſſai jamais de m'abreuver tout le long de ma route.

Il me reſtoit encore quelques légers ſymptomes de vapeurs, que j'attaquois toujours avec le même remede, lorſque je fus appellé à Manoſque pour Mlle. de St. Jœurs, qui a déjà été citée plus haut, laquelle ayant déjà éprouvé l'efficacité de la nouvelle méthode, ne voulut ſe confier à perſonne qu'à moi, pour la traiter d'une maladie qui lui étoit ſurvenue. J'acceptai la propoſition du voyage avec d'autant plus de plaiſir, que j'en connoiſſois déjà le prix pour ma ſanté. Je me rendis donc à Manoſque par la même voie & ſous le même régime que j'avois toujours ſuivi. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque deux jours après mon arrivée dans cette ville, je fus pris d'un dégoût inſurmontable pour toute ſorte d'alimens, & encore plus pour l'eau ! Ce ſymptome commençoit à m'effrayer de nouveau ; mais une diarrhée bilieuſe, qui ſurvint en même temps, avec tous les caracteres d'une évacuation critique, me raſſura d'autant plus, qu'elle me rendit bientôt l'appétit & mes forces.

Parmi les différentes toux convulſives, nous diſtinguerons celle que nous appellons hypocondriaque, par les ſignes particuliers qui la caractériſent. Frédéric Hoffman a obſervé que dans celle-ci il s'y joignoit toujours les vents, le ſpaſme des inteſtins, & les autres ſymptomes hypocondriaques : *In tuſſi hypocondriaca junguntur flatulentiæ, ſpaſmi inteſtinorum, & ſymptomata reliqua hypocondriaca* (a). Et il prétend avec raiſon que la véritable cauſe de cette maladie doit être attribuée à une ſurabondance d'humeurs craſſes, impures, ſéreuſes, dont l'eſtomac & les entrailles ſont abreuvés, qui étant agitées par les ſpaſmes continuels de ces parties, ſont quelquefois obligées de refluer ſur les poumons : *Et generatur ab humoribus craſſis, impuris, ſeroſis, vi ſpaſmorum ac flatulentiarum abdominalium ad pectus & pulmones compulſis; & eò magis infeſtat, ſi ingens*

(a) Hoffman, ſect. II, cap. III, p. 112, tom. II.

frigus, aut animi affectus, tanquam occasionales causæ præcesserint (a).

Pour me conformer aux idées d'un si grand praticien, je reconnus avec lui la présence de ces humeurs, comme cause prochaine de la toux qui me fatiguoit depuis long-temps. Les causes éloignées qui y avoient donné lieu, étayoient parfaitement mes idées; puisque la dissipation extrême des esprits animaux que j'avois faite dans mes courses, & par des contentions d'esprit peu ménagées, avoit bien pu épaissir mes humeurs, & les rendre par-là moins fluides. La bile devenue plus grossiere, s'étoit arrêtée au milieu de ses couloirs, & avoit infecté par son séjour les différens sucs qui se mêlent avec elle; delà l'obstruction des glandes intestinales, les irritations, les spasmes des intestins, & des parties nerveuses & membraneuses qui sympathisent avec eux : ce qui caractérise parfaitement l'affection vaporeuse, d'où dépendent tous ces symptomes.

(a) Ibidem, pag. 112.

Pour remédier à mon mal, je devois l'attaquer dans sa source ; c'étoit sur mon estomac & sur mes entrailles que je devois apporter le remede : il falloit relâcher les spasmes, calmer les irritations de toutes ces parties, & ensemble déloger l'humeur peccante, la détremper & la rendre plus coulante, pour inviter la nature à s'en débarrasser par les couloirs naturels.

Pour me procurer ces effets, je ne connus point de plus puissant spécifique que l'eau froide, dont la vertu calmante surpassera toujours celle de différens remedes les plus vantés. Je m'y livrai avec d'autant plus de confiance, que j'étois déjà convaincu de son efficacité par ma propre expérience, & par celle que plusieurs Médecins illustres en ont faite avant moi. L'Auteur que je cite est de ce nombre ; & sans vouloir, comme lui, en faire ici l'apologie la plus outrée (*a*), du

(*a*) Hoffman, de aqua medicina univers. tome IV, p. 201.

moins me ſera-t-il permis d'en publier les vertus, puiſqu'elle a été pour moi un remede ſi efficace.

J'aurois pu ajouter à ſon efficacité, à l'exemple de mon guide, les parties mucilagineuſes des différens remedes balſamiques & adouciſſans, qui n'auroit pu qu'augmenter ſes vertus. La tiſane de poulet auroit fourni le même véhicule; & les eaux minérales rafraîchiſſantes, que notre Auteur emploie, coupées avec le lait, auroient formé enſemble un délayant aſſorti à l'épaiſſiſſement & à l'acrimonie des humeurs que j'avois à combattre.

Je ne mépriſois point ce mêlange, tant s'en faut; mais je le rebutois trop, pour m'y livrer avec la profuſion que je croyois m'être néceſſaire. C'eſt pourquoi je ſuivis mon penchant & mon goût. L'exercice que je me procurai en même temps, en aidant la diſtribution des liquides, facilita l'expulſion des humeurs étrangeres; & les eaux que je bus à Manoſque, étant tout-à-fait minérales, ne contribuerent pas peu à mon entiere gué-

riſon, par l'évacuation qu'elles me procurerent (*a*).

VOMISSEMENT, hoquet, aigreurs & rapports.

POUR ne pas revenir à des répétitions, toujours fort ennuyeuſes à tout lecteur impartial, & trop avantageuſes à celui qui ne lit un ouvrage que pour le critiquer, nous préſenterons les différens dérangemens de l'eſtomac produits par une même cauſe, ſous un ſeul point de vue : l'explication qu'on en exige, ſera ainſi plus claire & plus intelligible.

(*a*) Certè omnes facilè credent vix unquam accuratiorem morbi deſcriptionem haberi, quàm ſi facta fuerit à perito Medico, qui hunc paſſus fuit, dùm in ægro corpore mens ſana erat. Ideò magni æſtimatur podagræ deſcriptio, quam *Sydenhamus* dedit, choleræ hiſtoria, quam *Tralles* conſcripſit, &c. Sic & *Benedictus* phtiſi graviter laboravit, ac ſeipſum curavit.

Vid. *Vans Wieten comment. in Herm. Boerrhaave, tom. IV, pag.* 58.

Quoique le méchaniſme de la digeſtion ſoit connu de chaque Médecin, il ne ſera pourtant pas inutile de nous le rappeller, en diſant que la diſſolution des alimens (& non la fermentation ni la trituration) eſt la véritable fonction de ce viſcere; par laquelle il en réſulte un chyle doux & balſamique, capable de réparer les pertes du corps, en réparant les déperditions journalieres des humeurs, & en entretenant par-là l'état de ſoupleſſe, ſi néceſſaire aux ſolides pour qu'ils puiſſent ſe prêter aux différens mouvemens intérieurs & extérieurs du corps, d'où il en réſulte cette douce harmonie & cette réciprocation qui doit régner entr'eux dans l'état de la ſanté la plus parfaite.

La qualité naturelle & bienfaiſante des ſucs digeſtifs, & celle des alimens, ſeront donc les conditions eſſentielles de ce méchaniſme, c'eſt-à-dire, que ſi l'une des deux peche dans ſes principes, il faudra néceſſairement que la digeſtion en ſoit dérangée, & que le chyle qui en réſulte ſoit altéré

puiſqu'il ſera empreint des mauvaiſes qualités des ſucs qui le compoſent.

Un ſang épais, ſec & acrimonieux (tel qu'eſt celui des hypocondriaques) produira-t-il des ſucs d'une qualité bienfaiſante & telle qu'elle a été énoncée? La groſſiéreté de la bile, l'âcreté du ſuc pancréatique, celle de la ſalive & des ſucs ſtomachiques, l'alkaleſcence des uns, l'acidité des autres, enfanteront ſans doute un compoſé des plus ardens, qui fermentera pour lors, & produira une liqueur des plus piquantes, acide, acrimonieuſe & incapable de fournir un chyle doux & ſalutaire (*a*).

(*a*) Pour ne pas effaroucher les eſprits, en leur préſentant cette idée fermentative des ſucs digeſtifs, qui procurent, à notre avis, l'acidité dont il eſt ici queſtion, nous avertiſſons nos lecteurs que nous ne l'adoptons que dans le cas dont il s'agit, c'eſt-à-dire, *in ſtatu morboſo* : car la ſaine Phyſiologie nous apprend que la bile eſt une liqueur ſavonneuſe, qui n'eſt ni acide ni alkaline, qu'elle eſt compoſée d'une grande quantité d'huile & de ſel, & de parties ſpiritueuſes, le tout délayé dans l'eau; que

Cette même acidité heurtant continuellement contre les parois de l'eſtomac, les invitera à ſe contracter ; ce qui obligera les liquides contenus dans ce viſcere à refluer promptement par ſes orifices. Mais la preſſion continuelle des muſcles du bas-ventre, (attendu leur érétiſme & leur contraction) l'embarras du *duodenum*, la tenſion ſpaſmodique des fibres circulaires du pylore, formant des obſtacles naturels à l'écoulement du chyle par les voies inférieures, l'orifice ſupérieur ſera forcé de ſe dilater, & de recevoir une portion des liqueurs exprimées par la contraction de la membrane nerveuſe du ventricule : ce qui procurera ces aigreurs, qui fatiguent d'autant plus les hypocondria-

---

le ſuc pancréatique eſt une lymphe limpide, formée de beaucoup d'eau & de peu de ſel & d'huile, ſans être acide ni alkaline; qu'enfin ces deux liqueurs ne ſont point ennemies ; qu'elles s'aſſocient enſemble ſans bruit & ſans tumulte, & qu'elles concourent amiablement & paiſiblement à la perfection du chyle.

ques, qu'elles amenent ordinairement avec elles le dégoût, & laiſſent à la ſalive, qui ſe ſépare dans les différentes glandes de la bouche, l'empreinte ineffaçable de leur acidité.

Cette contraction & cette exploſion (ſuite néceſſaire de l'irritation des parties où elles ſe forment) ſuppoſeront toujours une chaleur conſidérable, qui raréfiera outre meſure l'air contenu dans les petites cellules des alimens, qui étant ouvertes pour lors & entiérement détruites, en laiſſeront échapper toutes les particules, & augmenteront ainſi le volume de celui qui eſt contenu dans l'eſtomac & dans les entrailles; ce qui diſtendra toujours plus leurs tuniques, & excitera de nouvelles contractions, qui s'oppoſant continuellement à l'expanſion de l'air & à la dilatation du canal membraneux, preſſeront de toute part l'air contenu, & l'obligeront enfin à s'échapper par les voies naturelles: d'où s'enſuivront les rapports, *ructus*, les vents inférieurs, les grouillemens ou borborigmes, la paſſion flatueuſe,

flatueuſe, les coliques venteuſes de l'eſtomac & des inteſtins, & toutes les eſpeces de météoriſmes auxquels ſont ordinairement ſujets les vaporeux.

La même contraction ſpaſmodique des membranes de l'eſtomac devenant toujours plus forte, à raiſon d'une plus grande irritation que les matieres contenues pourront y produire, excitera bientôt les mouvemens convulſifs, entraînera ainſi le diaphragme, & procurera le hoquet; & pour peu que cet état convulſif ſoit porté à un certain degré par l'intenſité de ſes cauſes, les muſcles du bas-ventre ſeront invités à leur tour à ſe contracter; & les convulſions devenant alors générales dans toutes les parties intérieures & extérieures de l'*abdomen*, le vomiſſement s'enſuivra; par lequel s'échapperont non-ſeulement les matieres contenues dans l'eſtomac & dans le *duodenum*, mais encore tout liquide que l'on préſentera par la déglutition, qui par ſa préſence irritera toujours plus les houppes nerveuſes du ventricule, trop

agacées déjà & trop érétiſées pour ſupporter le moindre choc : ce qui caractériſera pour lors le parfait racorniſſement de toutes ces parties, & le dernier degré de la cauſe qui agit.

Il réſulte de la théorie que nous venons d'établir, qu'une trop grande tenſion des membranes de l'eſtomac, & qu'une trop grande efferveſcence des ſucs digeſtifs, tels que la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, & celui qui découle des glandes du ventricule, procureront chez les hypocondriaques les aigreurs, les vents, les rapports, le hoquet, & le vomiſſement, ſuivant le degré de ces deux cauſes, qui agiſſent réciproquement pour procurer un même effet. La tenſion des membranes trouvera ſon antidote dans les humectans les plus puiſſans, & l'efferveſcence des liqueurs digeſtives, dans le véhicule le plus rafraîchiſſant, qui en les condenſant, & en éteignant le mouvement inteſtin qui les oblige à fermenter, émouſſera ainſi les pointes piquantes & acrimonieuſes, que l'aci-

dité qu'elles avoient contractée leur procure. L'eau froide l'emportera ici ſur l'abſorbant le plus vanté, puiſqu'elle doit corriger les aigreurs, & en détruire les ſymptomes, & les autres humectans, tels que les mucilagineux, les délayans & les adouciſſans, oppoſeront enſuite aux efforts du vomiſſement & du hoquet la détente des ſolides que l'on cherche toujours infructueuſement dans l'effet des remedes contraires. Ecoutons l'expérience, qui ſeule nous convaincra.

Mme de P*, d'un tempérament ſec & fort mélancolique fut appellée à Marſeille en 1759, pour un fils qui y étoit dangereuſement malade. La maladie de cet enfant fut longue, & la convaleſcence très-pénible; ce qui altéra la ſanté de Mme. ſa mere, qui fut dès-lors affectée de vapeurs. Des vertiges fréquens, des éblouiſſemens, & enſemble la ſuppreſſion des regles, caractériſoient aſſez l'affection vaporeuſe; mais il ſurvint des aigreurs, qui parurent au Médecin de Marſeille un ſymptome étranger

aux vapeurs. Les purgatifs, les ſtomachiques, & les abſorbans furent employés en conſéquence, mais ſans ſuccès. La ſanté de cet enfant s'étant enfin rétablie, il fut permis à la malade de retourner à Arles, où elle arriva en très-mauvais état. Pour obvier à la pléthôre, dont les ſignes n'étoient point équivoques, on fit une ſaignée au pied; & pour remédier avec efficacité aux aigreurs dont elle étoit ſi fort tourmentée, je preſcrivis une copieuſe boiſſon d'eau du Rhône. Ce remede opéra avec un ſi prompt ſuccès, qu'en peu de jours les aigreurs diſparurent, & les vapeurs céderent à leur tour au traitement ordinaire.

Le Sr. Germain, ſeptuagénaire & hypocondriaque, devenu tout-à-fait aveugle par l'effet de deux cataractes des mieux conditionnées, tomba tout-à-coup dans une triſteſſe mortelle, qui attira chez lui pluſieurs ſymptomes vaporeux, parmi leſquels on comptoit les aigreurs & le hoquet. La ſituation de ce pauvre malade étoit d'autant plus fâcheuſe, qu'un chagrin naturel

à quiconque se voit privé pour toujours du plaisir de jouir de la lumiere, fait ordinairement mépriser tout remede étranger à cette cruelle privation. Notre aveugle avoit tellement approuvé ce système, qu'il refusa pendant long-tems tout secours; le hoquet fit des progrès, les aigreurs devinrent insoutenables; & la fievre, qui se mit de la partie, menaça le malade d'une inflammation prochaine, si elle n'étoit pas déjà formée, puisque le météorisme du bas-ventre & la violence du hoquet paroissoient assez la caractériser.

Ce fut alors que je fus appellé. Mais pour persuader au malade qu'il étoit de son devoir de laisser travailler à lui sauver la vie, il fallut au préalable le rassurer contre la perte de sa vue, & lui promettre des secours pour la lui rétablir. L'extraction du cristallin étoit le seul qui pût lui être utile; je l'assurai qu'il étoit dans le cas. Cette promesse ranima son espoir, & le rendit docile. La tisane de poulet, les fomentations continuelles, & les lavemens rafraîchis-

ſans remédierent aux deux ſymptomes ; le hoquet diſparut, & enſuite les aigreurs : ce qui mit le malade en état de partir pour Avignon, où il fut opéré avec un ſuccès ſi éclatant, qu'on le voit aujourd'hui jouir de ſes yeux & de ſa ſanté (*a*).

La tenſion des nerfs & la raréfaction des liqueurs digeſtives étoient trop grandes chez ce malade, pour n'employer que l'eau froide. Le mucilage de la tiſane de poulet me parut néceſſaire pour augmenter la vertu du délayant, & pour émouſſer plus ſûrement les pointes piquantes des acides de l'eſtomac. Les fomentations émollientes & les lavemens rafraîchiſſans contribuerent auſſi à

(*a*) Le Sr. Germain fut opéré à Avignon par M. Pamard le fils. Ce Chirurgien habile nous a donné pluſieurs fois des preuves non ſuſpectes de la ſûreté de ſa méthode pour extraire la cataracte. Les cures merveilleuſes qu'il a faites en cette Ville, tant par cette opération, que par celle de la taille, lui ont mérité l'eſtime du Public ; c'eſt pourquoi nous nous faiſons un vrai devoir de préconiſer ſes talens.

procurer la détente des ſolides, en appaiſant toujours plus la raréfaction des liqueurs, & en s'oppoſant ainſi au mouvement inteſtin qui les obligeoit à fermenter. Ces remedes abſorberent eux-mêmes les acides, & en éteignirent la ſource. Le corail, la craie de Briançon, les yeux d'écreviſſe, ſans oublier le cachou, trop familier aujourd'hui, & en même tems trop dangereux pour ne pas le citer avec éloge, auroient par conſéquent produit de très-mauvais effets, puiſque par leur alkaleſcence ils auroient excité la fermentation des liqueurs digeſtives, & auroient augmenté les aigreurs, bien-loin de les détruire (*a*).

(*a*) Une des cures des plus éclatantes en ce genre, eſt ſans contredit celle de Mme. de Laubaret de Roche, d'Uſez; cette Dame âgée de vingt-ſept ans, d'une conſtitution foible & délicate, étoit depuis cinq ans ſujette aux aigreurs dont il s'agit, pour leſquelles Mr. Fizes employa d'abord les purgatifs, les abſorbans, les ſtomachiques & enſuite le lait d'âneſſe; leſquels remedes favoriſerent la cauſe de la maladie, bien-loin de la détruire, & procurerent enfin des coli-

Dom Bareſcut, Religieux Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament ſec & fort mélancolique, éprouvoit depuis deux ans les efforts d'un vomiſſement auſſi cruel qu'importun, qui revenoit tous les jours après les repas, avec des rapports & des vents ſi conſidérables, que ce jeune Religieux étoit obligé de s'écarter de la Communauté. Les ſtomachiques, les purgatifs, les apéritifs & les abſorbans étoient les ſeuls remedes dont il avoit fait uſage. Le mal devint toujours plus rebelle, & le malade fut abandonné à ſon malheureux ſort.

Après avoir traîné avec lui cette

---

ques violentes, des mouvemens convulſifs, la ſuppreſſion des regles, & le délabrement total de l'eſtomac : la malade fut réduite pour lors à ne ſe nourrir qu'avec quelques cuillerées de bouillon & du chocolat ſans pain ; ce qui l'avoit miſe dans un état de dépériſſement qui approchoit du maraſme & de la conſomption : ce fut dans cette ſituation qu'on amena cette malade à Arles dans le mois de Novembre 1765 ; on la voit aujourd'hui à Uſez totalement rétablie.

incommodité dans plusieurs de ses Monasteres, & après avoir éprouvé le changement de différens airs, il vint se réfugier à l'Abbaye de Montmajor. C'est-là où je fus appellé pour le voir, & plusieurs autres de ses confreres, qui n'étoient pas moins indisposés que lui.

Il ne fut pas difficile de comprendre, au récit de ses maux, & au régime qu'il avoit suivi, que la cause de son vomissement résidoit dans la tension spasmodique de la membrane nerveuse de l'estomac, & ensemble dans l'âcreté des sucs stomachiques. Des veilles continuelles & des contentions d'esprit auxquelles ce jeune homme s'étoit livré sans discrétion, avoient donné naissance à sa maladie; & les remedes irritans dont il avoit usé n'avoient pas peu contribué à l'entretenir. Les humectans furent donc substitués aux autres remedes, avec d'autant plus de confiance, que ceux-ci avoient été nuisibles. La tisane de poulet dont il fit sa boisson ordinaire pendant un mois entier,

emporta le vomiſſement. Il ne reſta plus alors que les vents & les rapports, qui tourmentoient encore le malade; mais les eaux minérales d'Yeuſet & les bains domeſtiques acheverent de détruire le vice.

Mr. *G*, Procureur au Siege de cette ville, ſexagénaire & hypocondriaque, fut attaqué dans le même tems de la même maladie. Son vomiſſement étoit d'autant plus dangereux, que les matieres qu'il rejettoit étoient noires, fétides, & d'une amertume inſupportable; ſemblables en tout à l'atrabile, ſi connue en même tems que proſcrite par les Anciens (*a*), & de tous les Auteurs qui les ont ſuivis. Des inquiétudes & des contentions d'eſprit journalieres, un chagrin des plus vifs, avoient donné naiſſance à cette cruelle maladie; & en fomentant continuellement la cauſe qui la procuroit, ſembloient auſſi la rendre incurable, pour ne pas dire mortelle. Des exemples auſſi récens

(*a*) Hippocrat. aph. 22, ſect. 4.

que funeſtes (*a*) autoriſoient le malade à déſeſpérer de ſon ſort : ce qui rendit la cure très-longue.

Les ſeuls humectans furent encore employés avec d'autant plus de conſtance, que le mal avoit jetté de plus profondes racines. La tiſane de poulet & les fomentations furent continuelles, les bains domeſtiques & les lavemens fréquens ne furent pas auſſi négligés ; & ſi ces remedes n'emporterent pas d'abord la maladie, du moins ils en empêcherent les progrès.

Deux années entieres s'étoient déjà écoulées en chûtes & en rechûtes, ſans que le malade pût ſe reprocher la moindre négligence dans ſon régime : mais des affaires domeſtiques, qui entretenoient journellement les inquiétudes de ſon eſprit, s'oppoſoient à l'efficacité des remedes. Il fallut donc quitter la ville, & abandonner les occupations

(*a*) Il n'y avoit pas encore un an que M. de Laval, Archidiacre de l'Egliſe métropolitaine de cette ville, étoit mort de la même maladie, ſous les coups redoublés de l'*Ipecacuana*.

de ſon état, pour aller chercher dans la diſtraction & le repos le rétabliſſement d'une ſanté ſi délabrée. Cette épreuve fut ſuivie de ſalutaires effets. Le vomiſſement céda pour lors aux mêmes remedes, & un exercice journalier ne contribua pas peu à rétablir le malade.

La méthode de Galien pour traiter ces maladies ne ceſſe de me ſurprendre : car il nous dit expreſſément : *In univerſum igitur omnes qui ab humore melancholico proveniunt effectus, ſtatim inter initia medicamentis eum humorem vacuantibus validè purgans, quominùs augeantur prohibebis.* Galenus, de atra bile, p. 705.

C'eſt-à-dire que, ſelon cet Auteur, les purgatifs ordinaires ne ſuffiſent pas ; mais encore faudra-t-il préférer ceux qui purgent violemment.

Ces maladies ont donc changé de caractere depuis ce premier Oracle. Il faut donc que l'on change leur nom, ſi l'on ne veut point nous induire en erreur. Cette atrabile, qui l'occupoit tant, le rendoit ſans dou-

te lui-même auſſi cauſtique dans le choix de ſes remedes, qu'elle l'eſt elle-même dans ſon action. Nous ſavons aujoud'hui que ſi elle domine dans les maladies hypocondriaques, tant s'en faut qu'elle en ſoit la cauſe primitive, & la ſeule à combattre, puiſqu'au contraire elle n'en eſt que l'effet.

La diminution du calibre des vaiſſeaux excrétoires du foie & des autres viſceres du bas-ventre, leur ſéchereſſe extrême & leur obſtruction rendant le cours de la bile plus pénible, cette humeur, déjà trop groſſiere, ſera forcée de s'arrêter au milieu de ſes couloirs. Elle les obſtruera; & par le ſéjour qu'elle ſera obligée d'y faire, elle prendra la couleur & l'acrimonie néceſſaire pour former cette atrabile ſi redoutée de Galien, & mépriſée aujourd'hui des Médecins modernes. Obligée quelquefois de refluer dans la maſſe des liquides, elle formera des embarras, procurera en même tems des irritations conſidérables là où elle ſera portée, & enfantera ainſi toutes les maladies que l'on voudra lui impu-

ter. Mais pour remédier à tous les déſordres qu'elle a coutume de procurer, faudra-t-il la forcer bruſquement de ſortir de la maſſe des liquides ? Et pour cela faudra-t-il agacer des ſolides racornis, qui, pour ainſi dire, ont déjà fait corps avec elle ?

Ce ne ſera jamais ainſi que l'on domptera cette humeur, ſulphureuſe dès la naiſſance, ſaline par degrés, & acrimonieuſe de ſa nature ; elle s'effarouchera au moindre abord ; & pour peu que l'on s'obſtine, elle éclatera avec fureur, & peut-être deviendra-t-elle indomptable. Comment donc y remédier ? La choſe eſt pénible, il eſt vrai, mais elle n'eſt point impoſſible. Si elle fut toujours l'écueil des Médecins, ne ſera-t-elle pas auſſi le chef-d'œuvre de l'Art ?

Ce ſera donc par des remedes doux que nous émouſſerons les pointes piquantes dont elle eſt hériſſée ; & en la délayant & la détrempant, nous lui oppoſerons un torrent dans lequel elle ſera ſubmergée & détruite en même tems qu'elle ſera entraînée

au dehors par les voies ordinaires. Elle réſiſtera long-tems à ſon ennemi, mais elle ne ſuccombera pas moins tôt ou tard à une puiſſance d'autant plus redoutable pour elle, qu'elle l'attaquera avec des armes toujours conſtantes & toujours variées.

Mon raiſonnement & mes expériences ſatisferont, je penſe, les Médecins praticiens; mais les Phyſiologiſtes outrés exigeront ſans doute des expériences de leur goût & à leur portée. Pour les ſatisfaire & les convaincre en même tems, en voici une que je leur propoſe, & qu'ils ſeront à même de faire dans leur cabinet, s'ils ne veulent pas prendre la peine de deſcendre juſqu'au lit des malades. Que l'on prenne de l'atrabile récemment rejettée par le vomiſſement ou par les ſelles, ſon odeur eſt fétide, & ſon goût, au rapport des malades, eſt d'une acerbité inſupportable: qu'on la détrempe avec une certaine quantité d'eau, on la verra bientôt changer & devenir verte; en augmentant le véhicule, elle deviendra

jaune; & en continuant, elle perdra entiérement ſa couleur, ſon odeur & ſon goût: que l'on faſſe évaporer enſuite, on la verra reprendre ſes mêmes couleurs par degrés, & la matiere qui reſtera au fond du vaiſſeau ſera la même que celle que l'on y avoit miſe précédemment; elle aura ſa couleur, ſon odeur & ſon acerbité.

Que l'on compare enſuite l'effet des délayans avec la nature de cette humeur, on conviendra ſans peine que par la détrempe que procure le véhicule on vient à bout de lui faire perdre ſon âcreté, en lui faiſant perdre ſes couleurs. Auſſi voyons-nous, chez tous les mélancoliques, que les évacuations de cette eſpece varient chez eux par ces degrés, & que leur rétabliſſement eſt toujours précédé de toutes les variations dont je viens de parler. Mr. G**, & pluſieurs autres que j'ai vus dans le même cas, m'ont fourni ces épreuves; & bien d'autres encore que j'ai vus ſuccomber, parce qu'ils n'avoient pas été ſecourus aſſez tôt, m'ont fourni par contraires les mêmes gradations.

HÉMIPLÉGIE SPASMODIQUE.

J'Entends par hémiplégie ſpaſmodique, cette eſpece de paralyſie parfaite ou imparfaite qui ſurvient à l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau; lequel engorgement eſt toujours le produit de la tenſion ſpaſmodique des nerfs.

Les différens embarras du cerveau ſont produits par trois différentes cauſes: ce qui caractériſe trois eſpeces d'apoplexie. La premiere & la ſeconde ſont connues ſous le nom d'apoplexie pituiteuſe & ſanguine; parce que dans l'une la ſurabondance du ſang, que l'on déſigne plus particuliérement par le nom de plethôre, en eſt la cauſe; & dans l'autre, la pituite, ou la ſurabondance d'humeurs lymphatiques & ſéreuſes, procure le même effet. Mais la troiſieme, que j'appelle ſpaſmodique, eſt celle qui reconnoît pour cauſe prochaine & immédiate le ſeul vice des nerfs, je

veux dire cette tenſion outrée des filets nerveux, qui s'oppoſe entiérement à cet état d'atonie & de relâchement, qui forme lui-même la paralyſie ; laquelle tenſion rétrecit le diametre des vaiſſeaux, augmente ainſi le volume des liqueurs, & forme enfin cette pléthôre d'où naiſſent enſuite l'engorgement, la compreſſion des vaiſſeaux, l'interceptation des eſprits animaux, l'apoplexie enfin, & la paralyſie, qui la ſuit.

Pour concevoir comment l'engorgement dont il s'agit peut ſe former dans des vaiſſeaux tendus & racornis, dont la force élaſtique & la vigueur de leurs fibres ſont augmentées à un point, qu'elles s'oppoſent en tout ſens à cette extenſion demeſurée, qui doit affoiblir leur ton pour produire de pareils effets ; on doit ſe rappeller, 1°. que le cerveau eſt d'une ſubſtance molle & flexible, dont les fibres ſont continuellement abreuvées par la ſéroſité qui s'y ſépare ; 2°. que le nombre des vaiſſeaux ſanguins dont la ſurface eſt tapiſſée,

eſt fort conſidérable, & qu'en outre elle eſt remplie de différens ſinus, qui ralentiſſent le mouvement de la circulation; 3°. qu'il eſt continuellement expoſé aux différentes compreſſions des meninges, qui l'embraſſent de toutes parts, & qui dans le cas du racorniſſement, le preſſent avec plus ou moins de force, & gênent le mouvement des liqueurs; ce qui préſente tout autant d'obſtacles à la circulation du ſang dans ce viſcere, & favoriſe par conſéquent l'engorgement dont il s'agit.

De cette diſpoſition du cerveau il en réſulte que toutes les fois que le ſang s'y portera avec trop de fougue & d'impétuoſité, il faudra néceſſairement qu'il excite dans ſes différens ſinus & dans ſes vaiſſeaux artériels & veineux des dilatations forcées, qui augmenteront inſenſiblement leur calibre, & formeront enfin des gonflemens variqueux, leſquels en gênant la circulation du ſang & celle des eſprits, donneront lieu à l'apoplexie, l'épilepſie, la paralyſie, & à toutes

les autres maladies qu'une telle compreſſion peut produire.

Cette fougue & cette impétuoſité avec leſquelles le ſang ſe portera dans ce viſcere, proviendront des mouvemens irréguliers & des ſpaſmes qui ſe forment fréquemment dans les membranes de l'eſtomac & des entrailles des hypocondriaques, attendu la délicateſſe & l'extrême ſenſibilité de leurs fibres, leur tenſion & leur racorniſſement. En effet, les nerfs du ventricule étant continuellement agités & ébranlés par l'âcreté des ſucs ſtomachiques & digeſtifs qui s'y ſéparent, ceux des reins, de la rate, du foie, du plexus méſentérique, le feront à leur tour, & contracteront les vaiſſeaux. La contraction des extrêmités artérielles arrêtera le cours du ſang dans toutes les parties: les liqueurs ſe porteront donc en plus grande abondance vers la tête, & produiront les effets dont nous venons de parler. Il en ſera de même des inteſtins: car ſi les contractions artérielles ſont telles dans ces parties,

que le ſang ne puiſſe pas y circuler avec une certaine liberté, les engorgemens qui ſurviendront cauſeront de tels mouvemens dans les nerfs, que tout entrera en convulſion. Les tiraillemens cauſés par les nerfs inférieurs pourront auſſi produire les mêmes effets dans ceux qui communiqueront avec eux. Tous ces différens mouvemens convulſifs pourront enfin procurer la paralyſie dont il s'agit, de même que nous avons dit que l'apoplexie la produiſoit.

Puiſque cette eſpece de paralyſie reconnoît une cauſe particuliere à elle propre, il faut néceſſairement qu'elle produiſe des ſymptomes particuliers qui la diſtinguent des autres, c'eſt-à-dire que la tenſion ſpaſmodique des nerfs ſe montrera toujours dans la roideur des membres paralyſés, dans leur irritabilité, comme auſſi dans l'atrophie & dans les mouvemens convulſifs. Le pouls ſera toujours petit & fréquent, & s'éloignera de cette plénitude qui annonce la véritable pléthore, & le relâchement

des tuniques artérielles qui caractériſent les deux autres eſpeces d'apoplexie.

La cure différera donc de celle qu'on adopte indiſtinctement pour toutes les eſpeces d'apoplexie : c'eſt pourquoi les ſaignées ſi ſouvent répétées, les cordiaux, les vifs ſtimulans, les émétiques & les purgatifs ne ſauroient convenir ; puiſque les irritations violentes que tous ces remedes procurent, augmenteroient infailliblement la cauſe du mal, bien-loin de la détruire. C'eſt à l'obſervation à nous fournir les preuves.

Mr. Ornan, Chirurgien de cette ville, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament ſanguin & fort robuſte, fut attaqué dans le mois de Mai 1761 d'une fievre putride & inflammatoire, dont il guérit par le ſecours de dix ſaignées, un émétique, & quelques légers purgatifs. Une inſomnie des plus rébelles le fatiguoit dans ſa convaleſcence, depuis pluſieurs jours, lorſqu'il fut ſaiſi tout-à-coup d'une hémiplégie imparfaite au côté droit. Son bras & ſa jambe furent

d'abord engourdis, ſon œil fut éraillé par la rétraction des deux paupieres, & la bouche reſta dans un état convulſif.

Le malade alarmé par les ſymptomes d'une hémiplégie réelle, réclamoit à tout inſtant le ſecours de ſon Art, & ſe diſpoſoit déjà a ſe ſaigner lui-même, ſi je ne fuſſe arrivé à tems pour m'y oppoſer. Les ſymptomes de la maladie qui avoit précédé, & les remedes que j'avois employés, me fournirent au premier coup d'œil les ſignes diagnoſtics du mal que j'avois à combattre. Le ſpaſme & l'érétiſme des nerfs ſe montroient au grand jour: il falloit par conſéquent relâcher au plus vîte les parties qui paroiſſoient en être le plus affectées. Le bain tiede fut préféré à tout autre ſecours, quoique la foibleſſe du malade parût à quelques-uns contre-indiquer l'emploi de ce remede. Son efficacité ne ſe dément point, puiſque l'on vit en peu de jours diſparoître tous ces ſymptomes (*a*).

(*a*) On trouve dans Foreſtus un nombre

Les fréquentes ſaignées que le malade avoit eſſuyées dans le cours de la fievre inflammatoire, & les autres évacuations que les différens purgatifs dont je m'étois ſervi avoient produites, doivent être regardées comme les cauſes éloignées de l'hémiplégie qui ſurvint à ce convaleſcent. Il falloit par conſéquent recourir aux remedes qui pouvoient reſtituer au ſang & aux autres humeurs le véhicule qu'elles avoient perdu, & aux nerfs la ſoupleſſe & l'élaſticité que les différentes irritations qu'ils avoient ſouffertes leur avoient enlevées. C'étoit ſans contredit le ſeul moyen de ſauver le malade: & quelque nouveau qu'il paroiſſe à pluſieurs, il n'eſt pas moins aſſuré, puiſqu'il eſt appuyé ſur les principes d'une théorie ſaine, & ſur les plus heureuſes expériences que pluſieurs Médecins de cette Province en ont faites avec moi.

---

de pareilles cures de paralyſies produites par une cauſe ſeche & chaude.

Je demande à préſent ſi la ſaignée, que l'on auroit communément preſcrite en pareil cas, dans l'idée de combattre l'engorgement du cerveau, & enſemble les purgatifs, dont on n'auroit pas manqué de ſe ſervir ſous différentes formes, auroient pu être utiles au malade. Les effets oppoſés que le bain tiede nous procura avec tant de célérité, nous prouvent inconteſtablement que les nerfs, agacés de nouveau par l'action de ces différens remedes, auroient ſouffert de plus grandes contractions, la circulation des eſprits auroit été bientôt interceptée, & les mouvemens convulſifs, qui ſeroient ſurvenus, auroient infailliblement emporté le malade. L'obſervation ſuivante certifie le pronoſtic.

Mr. le Marquis de Caſtillon, âgé de trente-huit ans, ſe plaignoit depuis long-tems d'une douleur de tête, pour laquelle il me demanda des remedes. Son tempérament m'étoit trop connu, ainſi que ſon genre de vie, pour me tromper ſur la cauſe de ſon mal. Je lui preſcrivis un régime con-

venable, & des bouillons de poulet. La douleur de tête diſparut en partie, & on le crut guéri. Les leçons & les conſeils des Médecins ne font ordinairement impreſſion que dans le tems de la maladie ; & ſi on ſe les rappelle quelquefois dans l'état de ſanté, ce n'eſt tout au plus que par réflexion paſſagere. Le malade oublia mes conſeils ; il quitta mon régime, pour reprendre le ſien. La douleur ne tarda pas à reparoître. Elle devint inſupportable par degrés, & ſe termina enfin par un évanouiſſement vaporeux, qui fit tout craindre pour la vie. Cet évanouiſſement fut ſuivi d'une hémiplégie de tout le côté droit. Le bras, la jambe & la cuiſſe furent roides & tout-à-fait paralyſés ; l'œil & l'oreille du même côté perdirent totalement leurs fonctions ; tout en un mot annonçoit le racorniſſement parfait du genre nerveux, & il falloit promptement ſecourir le malade.

Un Médecin de grande réputation (*a*) qui fut conſulté, reconnut

(*a*) M. Fizes.

avec moi le même vice des nerfs, & enſemble l'épaiſſiſſement des fluides. Pour remplir ces deux indications, on eut recours aux remedes humectans, & aux inciſifs. Dans les premiers, les bouillons de poulet, ceux de tortue, le petit lait, & les eaux minérales acidules tenoient le premier rang; & dans les autres, les apéritifs, les purgatifs & les antiſpaſmodiques y étoient confondus ſous différentes formes. Bien-loin d'autoriſer une pareille méthode, je ne pus au contraire m'empêcher de pronoſtiquer tout ce qui s'enſuivroit. La confiance qu'on avoit en moi n'étoit pas ſuſpecte; mais il fallut obéir aveuglément à un conſeil ſi reſpectable.

Après que le malade eut pris vingt bouillons de tortue, par où j'avois déjà commencé le traitement, il étoit preſcrit par l'ordonnace du Médecin conſulté de faire prendre au malade un opiat compoſé avec la conſerve d'*enula campana*, celle de kinorrodon, la poudre de guttete, celle de cloportes, la canelle, la caſcarille, la va-

lériane ſauvage, & le ſirop de chicorée compoſé avec la rhubarbe. On avoit déjà trop de confiance pour un remede qui devoit opérer tant d'effets à la fois, pour que j'oſaſſe me récrier. Je crus même avoir beaucoup gagné en faiſant conſentir l'Apothicaire (*a*) à retrancher la moitié de la doſe, à l'inſu des perſonnes intéreſſées. Ce fut deux heures après que notre malade eut avalé ce remede, qu'un évanouiſſement vaporeux de même nature que le premier, qui fut ſuivi de mouvemens convulſifs aux membres érétiſés, fit connoître l'erreur. Le ventre fut tendu & irrité par de violentes coliques, & par des borborigmes affreux, que je fus obligé de calmer par une copieuſe boiſſon d'eau de poulet, & par le ſecours de pluſieurs lavemens.

Cet accident imprévu, quoique prédit, effraya tellement le malade & ſa famille, qu'on me laiſſa alors deſpotique de ſon ſort. Cent ſoixante

(*a*) M. Dunés.

bains domeſtiques tiedes, autant de bouillons de poulet ou de tortue, & beaucoup de lavemens d'eau commune, ſimplement dégourdie & le plus ſouvent froide, rendirent la ſoupleſſe aux membres érétiſés ; l'exercice du cheval & celui de la voiture rendirent enſuite à ces parties leur premiere liberté & leur mouvement : de façon que le malade reprit ſa premiere ſanté, au grand étonnement d'un nombre de perſonnes qui le regardoient comme un homme perdu, parce qu'il ſe ſoumettoit aveuglément à de nouvelles épreuves.

De tous les Auteurs qui ont écrit ſur les maladies du genre nerveux, Frédéric Hoffman (*a*) eſt le ſeul que je ſache, qui faſſe mention de l'apoplexie ſpaſmodique & de la paralyſie de même eſpece qui lui ſuccede ordinairement. Après en avoir fait la plus exacte deſcription, cet Auteur nous

(*a*) Hoffman, de nervorum reſolut. cap. 1, p. 192, tom. 2.

annonce que cette eſpece d'apoplexie n'eſt réſervée que pour les femmes hyſtériques & pour les hommes hypocondriaques; & il nous dit que la tenſion naturelle de leurs nerfs & la ſéchereſſe de leurs entrailles s'oppoſent à la libre circulation du ſang dans les viſceres du bas-ventre, & dans les parties inférieures du tronc. Le cerveau en eſt par cette raiſon ſurchargé: ce qui procure des engorgemens ſanguins & des compreſſions irrégulieres dans ce viſcere, d'où dépendent tous les ſymptomes de l'apoplexie ſpaſmodique, dont nous venons de fournir deux exemples.

La diſtinction de l'apoplexie ſpaſmodique d'avec les deux autres eſpeces que l'on connoît ſous le nom d'apoplexie ſéreuſe & ſanguine, eſt encore due à cet Auteur. Quoique cette derniere participe beaucoup de celle dont il s'agit, le ſpaſme n'en eſt pas moins très-ſouvent la véritable cauſe. La roideur des membres paralyſés, & les mouvemens involontaires qu'ils éprouvent, en ſont les preuves convaincan-

tes. Les saignées réitérées, les vésicatoires, les émétiques, &c. produiront donc, selon le même Auteur, de funestes effets, (M. le Marquis de Castillon en fit la triste expérience) tandis que les bains domestiques, le pédiluve & autres remedes de même espece, qui attaqueront cette rigidité des nerfs, produiront des effets salutaires, puisqu'ils faciliteront la distribution des liqueurs, en restituant aux vaisseaux leur calibre & leur souplesse.

Mon témoignage paroîtroit ici suspect, s'il n'étoit étayé de celui de l'Auteur que je cite. Ses observations en font foi (*a*). Je puis donc y ajouter que j'ai vu nombre de paralytiques chez qui ces mêmes remedes avoient procuré ce désordre. Combien n'ont-ils pas terminé leur vie sous le joug d'une si cruelle pratique? Le dirai-je? l'intérêt du Public l'exige, & le zele qui m'anime m'y engage: j'ai été le fidele témoin, & plus d'une fois, des funes-

(*a*) Hoffman, consult. & respons. cent. 1, sect. 1, casus 19.

tes effets des eaux de Balaruc, où l'on envoie communément tous nos paralytiques & ceux des Provinces voiſines, ſans égard & ſans diſtinction. J'y ai vu entr'autres un malade attaqué de la paralyſie dont il eſt ici queſtion, ſaiſi d'une fievre des plus violentes, avec délire, & de mouvemens convulſifs aux membres paralyſés, le premier jour qu'il fut purgé avec ces eaux, au grand étonnement du Médecin qui s'en étoit chargé. Il ne fallut rien moins que deux ſaignées & une copieuſe boiſſon d'eau de poulet, pour le ſauver du danger auquel on l'avoit aveuglément expoſé.

Ces eaux thermales & ſalines agiſſent donc ici avec trop de fougue (*a*). M. le Roi, Profeſſeur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, qui a écrit avec autant d'élégance que de préciſion ſur la nature & les effets des eaux minérales, n'a pas oublié de nous prévenir ſur l'ac-

(*a*) Il en ſeroit de même de toutes les eaux thermales, quelles qu'elles ſoient.

tion

tion des eaux de Balaruc, puiſqu'il nous dit : *Ad hoc autem auxilii genus non facilè venias cum homine qui, aut podagrus ſit, aut lue laboret venereâ, aut epileptiæ obnoxius, aut paſſione laboret hypocondriacâ aut hyſtericâ* (a).

Mais nous avouerons volontiers avec lui qu'elles réuſſiſſent parfaitement bien là où le relâchement des ſolides, & enſemble l'épaiſſiſſement & la viſcoſité des humeurs procurent la maladie. Leurs effets miraculeux atteſtent ſi bien en leur faveur, qu'il ſeroit inutile, pour ne pas dire ridicule, de vouloir conteſter leur mérite & leur vertu. Nous avouerons encore, ſi l'on veut, qu'elles peuvent être ſalutaires dans bien d'autres circonſtances où la rigidité peut être compliquée avec d'autres vices ; mais ce ſera toujours ſous les conditions que l'on ſe contentera alors de les appliquer extérieurement ; & avec quelle précaution nous permettrons-nous leur

(a) Caroli le Roi de aqu. min. natura & uſu, prop. 160, p. 26.

uſage intérieur! C'eſt ainſi que je conclus des autres eaux thermales ſalines ou ſulphureuſes, à qui on a vu opérer plus d'une fois, entre les mains des Médecins habiles, de merveilleux effets, qui paroiſſoient cependant contradictoires avec la cauſe que l'on avoit à combattre.

RACORNISSEMENT des extrêmités du corps.

CE ſera particuliérement ſur les parties les plus éloignées du centre que ſe feront ſentir les effets de notre racorniſſement. L'extrêmité des vaiſſeaux & la petiteſſe de leur calibre favoriſant ſon action par les obſtacles naturels qu'ils préſentent à la circulation des liqueurs, les lymphatiques ſeront bientôt oblittérés; la nutrition ſera interceptée; ce qui deſſéchera toujours plus les parties ſolides, & les racornira à un point, que les muſcles, les nerfs & les tendons qui aboutiſſent aux extrêmités du corps, ſe contrac-

teront avec douleur, & forceront auſſi les membres à ſe replier ſur eux-mêmes, après avoir forcé le tronc d'obéir à l'action qui le preſſe pour fléchir à ſon tour : & nous aurons dans ce dernier effet du racorniſſement des ſolides, dont nous allons fournir des exemples, la preuve inconteſtable de ſon exiſtence & de ſon action dans chaque ſymptome des affections vaporeuſes.

Dom Lamée, Religieux Bénédictin du Monaſtere de Montmajor, âgé de vingt-trois ans, d'un tempérament vif & très-ardent, ſouffroit depuis deux ans des douleurs très-aiguës aux cuiſſes, aux jambes & aux reins, avec une roideur qui l'empêchoit de marcher. La grande application à ſes études, & ſur-tout à la muſique, avoit fourni les cauſes éloignées de ſon indiſpoſition. La diſſipation extrême des eſprits animaux avoit inſenſiblement appauvri la maſſe des fluides, & les fréquentes irritations du genre nerveux avoient enfin produit le racorniſſement.

Les bains agirent d'abord avec tant d'efficacité, que dans l'eſpace d'un mois le malade fut délivré de ſes douleurs, & marcha droit, comme s'il n'avoit jamais eu d'incommodité. Il reprit ſes exercices, & rechûta : il eut recours aux mêmes remedes, qui opérerent toujours avec la même force. Je l'obligeai pour lors à quitter la muſique & ſes études. Ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de mon malade une privation ſi ſenſible à tout Muſicien paſſionné ; mais auſſi jouit-il d'une meilleure ſanté juſqu'aux chaleurs de la canicule, leſquelles, plus exceſſives alors qu'elles n'avoient jamais été, le firent retomber de nouveau. Il revint aux bains pour la troiſieme fois ; il fit en même temps uſage de la tiſane de poulet & du petit-lait diſtillé : ce qui termina ſa maladie.

Ne me ſera-t-il pas permis de joindre à cette obſervation une autre de même eſpece, qui ne m'appartient point, & dont j'ai été le témoin dans les premieres années que j'exerçois la Médecine ſous mon pere ? Mr. le

Conſeiller ** B*, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & fort mélancolique, fut attaqué dans les plus grandes chaleurs de l'été d'un *cholera morbus*: le vomiſſement, la diarrhée, les crampes & les défaillances caractériſoient cette maladie, à ne pouvoir s'y méprendre. La limonade en arrêta les progrès: la fievre, qui ſuccéda à tous ces efforts, la ſéchereſſe de la langue, des urines rouges & ardentes, & le délire, dénotoient une effervescence extraordinaire dans les humeurs. Les ſaignées répétées, les émulſions, les lavemens rafraîchiſſans, les fomentations, & la tiſane de poulet, s'oppoſerent au danger de l'inflammation dont le malade étoit menacé, & terminerent ainſi une maladie qui eût été très-ſérieuſe, & même mortelle, ſi on l'eût méconnue, ou tant ſoit peu ménagée.

La fievre céda enfin, après pluſieurs jours, & ſes ſymptomes s'évanouirent: mais le racorniſſement général des extrêmités du corps en fut

la ſuite. L'alkaleſcence des humeurs avoit été ſi grande, que les humectans les plus puiſſans, que l'on avoit ſi prudemment employés, ne purent parer le coup. Les bras, les jambes, les doigts des mains & des pieds furent roides & immobiles : l'épiderme s'écailla, & la peau ſe deſſécha totalement. Ce fut par le ſecours des bains domeſtiques & des autres remedes humectans, dont le malade uſa pendant une année entiere, qu'il vint à bout de rétablir ſes membres & ſa ſanté.

Les effets de ce racorniſſement nous fourniſſent tous les jours des preuves de cette ſéchereſſe des ſolides, que nous avons reconnue pour cauſe prochaine de l'affection vaporeuſe. Je connois un nombre de perſonnes ſujettes aux vapeurs, chez qui cette ſéchereſſe eſt ſi manifeſte, que dans différens endroits de leurs corps l'épiderme ſe détache, les cheveux & les poils tombent : chez d'autres les fibres muſculaires ſe ſéparent, & forment des crevaſſes aux doigts des

mains & des pieds. Que répondront ici nos adverſaires? Eſt-ce là l'effet de l'irrégularité du cours des eſprits animaux ? & n'eſt-ce pas plutôt celui des ſolides viciés ? Les dérangemens de l'*uterus* & les obſtructions de chaque viſcere du bas-ventre, en général & en particulier, produiſent-elles ces ſymptomes? & ne ſommes-nous pas forcés d'avouer qu'elles ſont elles-mêmes le fruit du vice des ſolides que nous indiquons.

Que l'on ne nous objecte point que l'on voit tous les jours des perſonnes qui jouiſſent de l'embonpoint le plus envié, chez qui les ſolides ne paroiſſent pas plus affectés que les liquides, & qui cependant ſont ſujettes aux vapeurs. La tenſion ſpaſmodique du genre nerveux, ſa roideur & ſon racorniſſement ne ſont point incompatibles avec ce tempérament; puiſque ces mêmes perſonnes ſont attaquées des mêmes infirmités, & guériſſent à leur tour avec les mêmes remedes. Que l'on uſe auprès d'elles du moindre irritant, & l'on verra

bientôt que la tenſion naturelle de leurs nerfs ſe changera en ſpaſme & en convulſion : elles ſeront par conſéquent aſſervies aux mêmes viciſſitudes, & elles ſeront ſoumiſes au même traitement ; avec ce déſavantage, qu'elles ſouffriront, & n'oſeront pas ſe plaindre. Cet embonpoint leur ſera d'autant plus à charge, qu'il leur ſera reproché par ceux même à qui elles ſeront forcées de s'adreſſer, & dont elles implоreront continuellement les ſecours.

VAPEURS
COMPLIQUÉES.

Fievre putride compliquée.

LA complication de cette maladie avec les vapeurs fut toujours le piege des Médecins Pharmaceutiques. La préſence de cette matiere putride, dont les premieres voies ſont alors ſurchargées; la turgeſcence de ces levains étrangers qui inondent la maſſe du ſang & des humeurs, exigent promptement les ſecours de la Pharmacie. J'avouerai par conſéquent avec les plus outrés que là où la matiere putride abonde, nous devons nous hâter de l'évacuer: je dirai même plus, puiſque je conviendrai encore avec eux que nous devons employer les remedes les plus actifs, pour ne pas ſimplement remuer les matieres,

mais au contraire pour les expulſer avec force & efficacité. Les cathartiques, les émétiques, & tous les vermifuges ſeront donc reconnus ici pour les ſeuls ſpécifiques : & ſi ces maladies ſe terminent le plus ſouvent avec ſuccès, ce ſera toujours par les évacuations que ces remedes procurent.

C'eſt là une méthode généralement reconnue & approuvée, puiſqu'elle eſt appuyée des plus heureuſes expériences : mais ne trouvera-t-elle jamais aucune contradiction ? & faudra-t-il toujours purger par la ſeule raiſon que la fievre eſt putride, & que les matieres abondent ? ou bien, s'il faut néceſſairement évacuer, ne faudra-t-il jamais employer d'autres remedes que ceux qui attaquent cette matiere fébrile en attaquant le vice des fluides, ſans jamais avoir égard à celui des ſolides, qui demande à ſon tour des ſecours ?

Le tempérament vaporeux eſt préciſément celui qui nous préſente des entraves dans l'adminiſtration de nos remedes, en fourniſſant à la premiere

maladie une seconde cause d'autant plus redoutable, qu'elle s'oppose constamment à l'efficacité des remedes indiqués. Cette cause réside dans cette roideur des solides, & dans leur sensibilité, si grande, que le moindre choc des parties actives des plus doux purgatifs excite alors des spasmes & des mouvemens convulsifs, qui bien-loin de favoriser leur action, s'opposent au contraire à l'évacuation des matieres putrides, & en augmentent encore l'effervescence.

Pour remédier à cette complication, les humectans seront les seuls remedes appropriés, & les seuls capables de corriger la roideur des solides, & ensemble les irritations que les cathartiques procurent nécessairement par leur action. On les employera donc dans tous les tems de la maladie, & ce ne sera que par leurs effets que l'on obtiendra la dépuration des humeurs, en soumettant ainsi les solides aux différentes irritations auxquelles ils sont sujets dans tout le cours du traitement de la maladie primitive.

La terminaiſon plus ou moins funeſte de ces ſortes de fievres, par l'impéritie de ceux qui les traitent quelquefois dans les villes, & plus ſouvent encore dans les campagnes, où les Médecins ſont toujours appellés trop tard, nous prouve clairement que cette complication eſt auſſi commune dans ce climat que peu connue; & il ſeroit à ſouhaiter, pour le profit de cette partie du genre humain ſi utile à l'Etat, à chaque province, & en particulier à cette ville, à cauſe de ſon immenſe terroir, que les Chirurgiens & les Apothicaires vouluſſent du moins écouter les leçons que nous ne ceſſons de leur faire ſur cet article. Nous ſommes en droit d'exiger d'eux un peu plus de modération dans l'uſage des purgatifs, & un peu plus d'attention ſur les différentes boiſſons chaudes dont ils abreuvent indifféremment tous leurs malades, dans la vue d'exciter des ſueurs, toujours ſymptomatiques, & toujours pernicieuſes; puiſqu'elles deſſechent les humeurs, rendent la matiere fébrile plus épaiſſe,

& moins propre à être élaborée & diſſoute, pour être ainſi expulſée par les efforts de la nature : ce qui procure des engorgemens ſanguins dans les viſceres, & des inflammations d'autant plus funeſtes, qu'elles ſont le fruit d'un traitement tout-à-fait empirique, ſous lequel tant de victimes ſuccombent journellement.

Pour leur apprendre donc à être moins cruels, & pour les inſtruire ſur une matiere auſſi intéreſſante (*a*),

(*a*) Cette leçon n'eſt faite que pour les Chirurgiens de campagne & pour ceux qui par cupidité ſe mêlent de pratiquer la Médecine dans les villes qu'ils habitent. On en compte pluſieurs dans le royaume, où la Chirurgie a pris un empire ſi abſolu, qu'elle y commet impunément les plus grands meurtres, ſous les yeux de ceux même que le Souverain a établis pour veiller à la conſervation de ſes ſujets. L'abus eſt ſi outré, que les remedes les plus actifs, que la Chirurgie n'a jamais employés que dans certains cas graves, ſont devenus ſi familiers, que bientôt on comptera les hommes qui n'en porteront pas les marques : cautériſer, couper, brûler, ſont des remedes à tous maux.

nous nous faiſons un vrai devoir de publier notre façon de traiter cette complication de maladies, qui conſiſte dans le mêlange des remedes évacuans avec ceux qui humectent & relâchent les ſolides trop tendus. On emploiera les ſaignées ſuivant le degré de fievre & d'inflammation, ſi la fievre putride eſt de ce caractere : ſi au contraire la putridité domine, nous nous hâterons de vuider les premieres voies, & nous préférerons toujours le tartre émétique, dont l'action ſera beaucoup plus aſſurée (*a*). La

(*a*) Ce n'eſt pas ſeulement par ſon activité que nous préférons le tartre émétique à tous les autres évacuans ; mais encore parce qu'il eſt beaucoup moins incendiaire, puiſqu'il n'agit que ſur les membranes de l'eſtomac, qu'il ne pénetre point dans le ſang, & qu'il ne laiſſe après lui aucune empreinte d'irritabilité ſur les tuniques des vaiſſeaux. Le vin émétique opéreroit des effets contraires ; l'hipecacuana & tous les purgatifs quels qu'ils ſoient, agiſſant à leur tour par leurs parties réſineuſes, agaceroient beaucoup plus les vaiſſeaux. C'eſt pourquoi nous rejettons abſolument ces remedes dans le premier temps de la maladie.

tiſane de poulet ſera la boiſſon ordinaire des malades ; les lavemens rafraîchiſſans, les émulſions & les fomentations en ſoutiendront les effets. On emploiera auſſi les tiſanes rafraîchiſſantes acidulées avec le nitre, l'eſprit de vitriol & l'acide du limon. Ce ſera avec ce régime que l'on ſe ſervira alors, ſans crainte d'irritation & ſans trouble, des vermifuges & des différens purgatifs dont on aura beſoin pour expulſer les matieres putrides, & pour étouffer le foyer de la fievre.

C'eſt ainſi que nous aiderons la nature à ſe débarraſſer de ſon fardeau : & ſi malgré nos ſoins nous ne pouvons éviter le racorniſſement des ſolides par les évacuations copieuſes que nous ſommes forcés de procurer, un régime aſſorti à nos idées corrigera bientôt ce vice ; & la convaleſcence des malades ſera alors pour eux le commencement d'une nouvelle ſanté. L'obſervation ſuivante nous fournit une preuve de cette complication.

La Sœur de St. Eſprit, Religieuſe

Hoſpitaliere, âgée de trente-cinq ans, fut attaquée dans le mois de Décembre de l'année 1759 d'une fievre putride & inflammatoire. Elle fut ſaignée pluſieurs fois au bras & au pied ; elle prit l'émétique, & fut purgée enſuite deux fois par intervalle : ce qui procura de grandes évacuations de matieres putrides & des vers.

Nous étions déjà arrivés au quatorzieme jour de la maladie ; la fievre avoit conſidérablement diminué, & l'orage paroiſſoit entiérement calmé, lorſque le délire parut accompagné d'un tremblement univerſel, qui ſe changea bientôt en roideur de tout le corps. La machoire fut en convulſion, & il ne fut plus poſſible de faire prendre des alimens à la malade. Tous ces différens ſymptomes caractériſoient aſſez l'affection hyſtérique compliquée ; mais ce qui avoit déjà précédé rendoit le pronoſtic très-douteux.

J'ordonnai néanmoins que cette Religieuſe à demi-morte fût plongée dans l'eau. J'avouerai ici que ce ne fut pas ſans ſurpriſe que je voyois déjà que le

le premier bain & le second n'avoient opéré aucun changement à son état : mais le troisieme enfin qui fut plus long, me rassura, & agit avec tant d'efficacité, que la fievre & le délire disparurent, la roideur du corps fut moindre, & la malade put prendre des alimens. Des effets aussi satisfaisans publioient assez l'efficacité du remede : aussi la malade y fut livrée jusqu'à parfaite guérison.

Les mouvemens convulsifs qui surviennent à la fin des maladies aiguës, ont toujours été regardés comme mortels : Hippocrate & Duret nous l'assurent. Le premier nous dit : *In febribus acutis convulsiones, & circa viscera dolores fortes, malum* (a). Et le second ajoute : *Convulsio febri superveniens omnino funesta : perraro autem puerulis ; qui verò septem annis provectiores sunt, convulsione non tentantur in febre ; sin autem desperati* (b). Les

(*a*) Hippocr. aph. LXVII. sec. IV.

(*b*) Duretus in coacas Hippocr. cap. XIV. p. 226.

Médecins qui les ont ſuivis, ſe ſont depuis convaincus par leur propre expérience que ce pronoſtic ne pouvoit être faux, puiſque nos Oracles l'avoient prédit.

Imbu des mêmes principes & de ces vérités, j'avois déjà condamné cette pauvre victime, & elle auroit infailliblement ſubi l'arrêt, ſi je n'euſſe cru me rendre homicide en l'abandonnant ainſi à ſon malheureux ſort. Continuellement occupé à chercher dans les reſſources de l'Art, le moyen de lui ſauver la vie, je parcourus plus d'une fois les dérangemens de la nature; les cauſes qui les avoient produits fixerent auſſi mes regards; & les ſymptomes qui ſe préſentoient à mes yeux arrêterent mes idées.

De grandes contentions d'eſprit avoient précedé le mal, & de grandes évacuations l'avoient ſuivi. Quelle reſſource pour tirer une conſéquence, qui devenoit ſi intéreſſante qu'elle pouvoit ſauver les jours à la malade! Mais l'idée d'une métaſtaſe de la matiere morbifique au cerveau, la pré-

ſence des vers, ou bien l'anéantiſſement du ſang & des eſprits, traverſoient continuellement mon eſpoir. Embarraſſé de moi-même, & me reprochant ſecrétement mon inſuffiſance, je me décidai enfin. Une copieuſe évacuation d'urine qui parut en ce moment, & que le lit recevoit, parce que la malade étoit roide & immobile, étaya mes idées : je ne doutai plus alors que la maladie ne fût compliquée avec l'affection hyſtérique (*a*). J'ordonne le bain tiede, & avec une confiance que l'on traitera peut-être de témérité, j'annonce le ſuccès. La

(*a*) Parmi les ſignes qui caractériſent l'affection hyſtérique, l'abondance des urines en eſt un des plus certains, au rapport de Sydenham. *Illud maximè proprium eſt, atque ab eo inſeparabile, quòd ſcilicet ægrè urinam reddant planè limpidam, ad inſtar aquæ è rupibus ſcaturientis, idque ſatis copiosè. Quod quidem ego ſigillatim percontando, in omnibus ferè didici ſignum eſſe patognomicum eorum affectuum, quos in fœminis hyſtericos, in maribus hypocondriacos appellandos cenſemus.* Voyez Sydenham, in epiſt. ad Guillelm. Cole, Med. D. tom. 1, p. 230.

joie des aſſiſtans ranima leurs forces, en même temps que mon courage. On court, on ſe hâte de préparer le remede. La confiance que l'on avoit en lui redoubloit à chaque inſtant par le récit de ſes vertus : on le vit en effet opérer ſes merveilles.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les fievres putrides compliquées que nous prétendons uſer de ce régime ; les intermittentes exigeront encore le même traitement, puiſque la même roideur des ſolides s'oppoſera toujours à l'action des remedes évacuans & des fébrifuges, auxquels il faut néceſſairement avoir recours. Combien pourrions-nous citer d'exemples de fievres des plus rebelles dégénérées enſuite en bien des maladies chroniques, par le trop grand uſage des purgatifs & de différens remedes fébrifuges aſſociés au quinquina (*a*) ?

(*a*) Cette aſſertion, toute contradictoire qu'elle eſt avec celle de nos premiers Maîtres, méritera toujours les égards des Médecins praticiens. On compte pluſieurs Auteurs, ſur l'autorité deſquels j'ai commis

Une épidémie qui régna à Arles en 1761, comme dans pluſieurs autres villes de la Province, a appris aux Médecins à uſer modérément de ces ſortes de remedes ; & ce n'a été qu'après bien des leçons que tant d'exemples funeſtes nous ont faites, que nous avons appris à leur aſſocier les humectans & les aqueux. C'eſt de cette façon que nous avons fixé la fievre, en tempérant ainſi l'orgaſme des

---

moi-même pluſieurs fois la faute que je publie : ce ſeroit m'expoſer au reproche de les avoir mépriſés ou méconnus, ſi je n'en préſentois ici un certain nombre ; Sydenham, *in epiſt. ad Guillelm. Cole, pag.* 115 ; Mead, *monit. & præcept. med. de malo hypocond.* Linnæus, *mat. méd. des végétaux*, n°. *XVII.* Fracaſſini, *de affect. hyſt. & hyp. pag.* 363 ; Morton, *phtiſiologia, pag.* 93 ; Pticarn, *pag.* 161 ; Fuller, *pag.* 73 ; Malpighi, *conſult. med.* n°. XXIX, *pag.* 39 ; Lanciſci, *conſult. med. n°. XI, pag.* 17 ; & pluſieurs autres qui n'ont pas craint de publier les vertus du quinquina dans l'affection hyſtérique & hypocondriaque, ſans nous prévenir ſur ſes mauvais effets, toutes les fois que l'érétiſme des nerfs prévaudra ſur la cauſe humorale.

humeurs. Nous avons en même tems ouvert les voies à la matiere fébrile ; qui s'eſt échappée par l'extrêmité des vaiſſeaux, & par les différens couloirs que la nature de concert avec les remedes, lui avoit préparés. Parmi le nombre de ces fébricitans j'en citerai deux exemples.

Le ſieur Pelliſſery, Napolitain, Capitaine de la chaloupe des fermes du Roi, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin & fort mélancolique, fut attaqué de la fievre tierce qui régnoit ici en 1761 ; il fut ſaigné, purgé, & prit enſuite pluſieurs priſes de quinquina avec ſuccès. Quelque tems après il retomba, & recourut aux mêmes remedes, qui fixerent la fievre pour la ſeconde fois.

Revenu de nouveau dans ſon premier état, il changea de méthode, & ſe décida pour l'émétique, qui opéra fort bien ſans emporter la fievre : c'eſt pourquoi on recourut derechef aux remedes fébrifuges, que le malade prit en décoction & en ſubſtance. La fievre devint alors irréguliere,

tantôt continue, & tantôt intermittente, marquée quelquefois en tierce & en double tierce, & se fixa enfin en quarte bien réglée.

Les vents, les borborigmes, les douleurs aux hémorroïdes parurent alors, & tourmenterent prodigieusement le malade. Je prescrivis la tisane de poulet pour les calmer; mais ce fut sans succès, puisque les coliques intestinales & les mouvemens convulsifs se mirent de la partie. Dans cet état je ne connus que les bains tiedes. Le malade y fut plongé le même jour, & fut fort soulagé. On continua; & par ce seul remede on emporta les douleurs & la fievre.

Le sieur Thevenon, Econome de l'Hôpital de la Charité, du même âge, & du même tempérament que notre Napolitain, fut attaqué de la fievre épidémique. Les purgatifs & les fébrifuges attirerent chez lui des symptomes vaporeux assez considérables, sans jamais fixer la fievre. Il guérit à son tour par l'effet du bain tiede. J'en pourrois citer plusieurs autres qui

prouveroient inconteſtablement la complication que j'annonce, où les ſolides, encore plus outrés dans leur degré de ſenſibilité refuſoient conſtamment l'action des fébrifuges ; de façon qu'il ne fut jamais permis de s'en ſervir, quoiqu'affoiblis dans le véhicule le plus approprié. Le ſeul relâchement des ſolides, que l'on ſe procuroit alors par les remedes humectans, rendoit aux fibres cette élaſticité ſi néceſſaire pour agir elles-mêmes ſur la matiere fébrile, & pour inviter la nature à l'expulſer toute ſeule au dehors.

VÉROLE COMPLIQUÉE.

DE toutes les méthodes de traiter la vérole, c'eſt avec fondement que nous adoptons ici celle que publia M. Haguenot dans un mémoire dont ce célebre Profeſſeur fit la lecture en 1732, dans une aſſemblée de la Société Royale des Sciences de Montpellier. Ce mémoire fut imprimé enſuite en 1734, ſous l'approbation de

cette illuſtre Académie. Les raiſons que contient cet ouvrage ſont ſi conformes à mes idées, dans le cas où cette maladie ſe trouve compliquée avec les vapeurs, que j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de les préſenter au Public une ſeconde fois, pour étayer mon ſyſtême, & lui mériter toujours plus le ſuffrage des Médecins praticiens. Voici en abrégé le contenu de ce mémoire.

Perſonne n'ignore, dit-il, que le mercure ne ſoit un puiſſant remede & le ſeul ſpécifique pour la guériſon des maux vénériens. Les Médecins conviennent encore unanimement que de toutes les manieres de s'en ſervir, celle de frotter l'habitude du corps avec l'onguent mercuriel eſt la meilleure, la plus ſûre, & la ſeule qui guériſſe radicalement; parce que quelque utiles que puiſſent être dans certains cas les préparations chimiques que l'on fait de ce minéral, & les différentes tiſanes dans leſquelles on a trouvé le ſecret de le ſuſpendre, malgré ſon exceſſive peſanteur, elles ont

été néanmoins ou abandonnées aux empiriques, ou regardées comme inſuffiſantes pour la cure radicale ; par la raiſon que les unes compoſent des remedes violens comme les précipités, & que les autres ſont tout au moins des alliages du mercure avec des parties de quelqu'autre mixte ; ce qui donnant à ce remede plus de corps, lui ôte la vertu de fureter, & d'emporter les embarras des plus petits vaiſſeaux, cauſés par le virus vénérien.

Cette méthode de frictionner les malades, dont la Médecine ſe fait honneur d'être en poſſeſſion depuis ſi long-tems a été fort perfectionnée de nos jours. Le célebre M. Barbeirac, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, dont le nom ſubſiſtera toujours dans la poſtérité la plus reculée, fut le premier qui mit la main à cet ouvrage. Il ne pouvoit voir d'un œil tranquille qu'un remede qu'il regardoit à juſte titre comme un ſpécifique aſſuré, fît périr une grande quantité de malades, par les violens acci-

dens qu'il cauſoit preſque toujours. Il n'eut pas de peine à comprendre que ces accidens provenoient des frictions univerſelles, que l'on pratiquoit alors : il crut, pour arrêter la fougue du mercure, devoir ſupprimer ces frictions, & leur en ſubſtituer de particulieres.

Cette méthode, qui a été obſervée par tous ceux qui ont marché ſur les traces de ce fameux praticien, fut corrigée enſuite d'une maniere plus particuliere, en préparant les malades plus long-tems, en leur donnant de frictions plus légeres, en mettant de plus longs intervalles de l'une à l'autre, & en leur faiſant uſer pendant tout le cours de ces mêmes frictions de laitage, & de tiſanes délayantes, pour amortir l'action du remede. C'eſt à M. Chicoyneau, premier Médecin du Roi, que nous ſommes redevables de cette maniere de traiter, qu'il rendit publique en 1718, dans une theſe qui fut ſoutenue aux Ecoles de Médecine : dans laquelle il prouve par des raiſons ſolides, & par des obſervations très-

bien circonſtanciées, que le principal but que l'on doit ſe propoſer dans la guériſon de la vérole, c'eſt d'éviter, autant qu'il eſt poſſible, la ſalivation; que ce genre d'évacuation eſt plus dangereux qu'utile; & qu'on doit s'attacher à éteindre le virus, & non pas à l'évacuer. Rien ne fait tant l'éloge de cette méthode & de ſon auteur, que les contradictions qu'elle trouva d'abord parmi les plus habiles & les plus expérimentés ſur cette matiere, qui furent contraints dans la ſuite d'en devenir les apologiſtes, & de ſe conformer à la pratique de ce grand Médecin.

Cependant quoique cette méthode, aujourd'hui généralement reçue, & publiée une ſeconde fois par M. Guiſard (*a*), Médecin de Montpellier, ſoit préférable à toutes celles qui l'avoient précédée, & qu'elle ait procuré juſqu'ici de très-grands avantages, elle eſt encore ſujette à bien des inconvéniens,

(*a*) Voyez la Diſſert. pratiq. ſur les maux vénériens, par M. Guiſard.

dont la plupart, tirés de la nature & de l'action même du mercure, ſont preſque toujours inévitables.

Tout le monde convient que ce remede a des parties intégrantes très-lourdes & très-maſſives, qui par leur poids ébranlent beaucoup les ſolides, & briſent les humeurs; ce qui fait qu'on le regarde comme un remede fondant, capable d'apporter des changemens conſidérables à la machine: la chaleur qu'il excite dans tout le corps, l'élévation du pouls, & les autres effets qu'il produit, en ſont une preuve inconteſtable.

C'eſt de cette action violente du mercure qu'on doit déduire tous les accidens que les frictions ont coutume de procurer; &, ſans parler ici des mauvais effets qu'il faiſoit anciennement, lorſqu'on donnoit des frictions générales, & qu'on ne les ménageoit point avec la prudence de nos jours, il eſt certain que, malgré les ſages précautions que l'on prend aujourd'hui, on ne peut guere préſerver certains malades de fâcheux accidens,

quelquefois mortels, toujours difficiles à arrêter. Par exemple, on a expérimenté que, quoiqu'on ménage les frictions, & par rapport à la quantité de l'onguent, & par rapport à l'intervalle qu'on laiſſe de l'une à l'autre, il ſurvient ſouvent aux malades des ſalivations, des inſomnies, des maux de tête, des cardialgies, des ulceres à la bouche, des nauſées, des vomiſſemens, des dyſenteries, des abattemens de forces, des ſyncopes, & autres accidens, qui, quoique moins violens qu'autrefois, ont ſouvent de mauvaiſes ſuites, ſi les ſujets ont la poitrine délicate, ou s'ils ſont d'une mauvaiſe conſtitution.

Nous avons vu, dit notre Auteur, des gens qui ont été traités ſelon les regles de l'Art, devenir paralytiques & perclus de tous leurs membres, ſans qu'on ait pu ſoupçonner d'autre cauſe que la trop grande action du mercure ſur le cerveau & ſur le genre nerveux, & qu'on n'a pu prévenir. On ſait en un mot qu'il y a certains malades diſpoſés à ſaliver, qu'on a man-

qué de guérir par cette méthode ; parce qu'une ſalivation abondante, ſurvenue après la premiere ou deuxieme friction, a obligé de les ſuſpendre, & qu'on n'a pas pu fournir au ſang une ſuffiſante quantité de mercure pour détruire le venin.

Convaincu par cet expoſé de la néceſſité des frictions pour la guériſon des maux vénériens, mais en même tems peu ſatisfait de la maniere qu'on les donnoit, notre Auteur crut que pour la perfectionner, il ne s'agiſſoit que de trouver un remede qui bridât, pour ainſi dire le mercure, & en arrêtât la trop grande violence. Il imagina fort ſagement que le bain domeſtique dont on ſe ſervoit pour préparer les malades aux frictions, étoit le moyen le plus efficace pour produire cet effet. Les raiſons ſuivantes le déterminerent à ſaiſir cette penſée.

Premiere raiſon. Pendant le cours des frictions, on ſe propoſe de délayer le ſang intérieurement par des lavages, ou des tiſanes rafraîchiſſantes & diurétiques, dans la vue, non ſeu-

lement de procurer une évacuation par les urines, mais encore d'appaiſer le grand mouvement qu'excite le mercure, & d'empêcher le deſſéchement des ſolides. Or le bain a toutes ces qualités ; il jette dans le corps une grande quantité de parties d'eau, qui détrempent les humeurs, relâchent les parties ſolides, & augmentent la diureſe.

La ſeconde raiſon, qui ſuit de la premiere, eſt que le bain diminuant l'action du mercure, & prévenant par conſéquent ſes mauvais effets, on peut pouſſer plus loin les frictions, & les continuer long tems ſans rien craindre : ce qu'il ne faut pas ſe flatter de pouvoir faire, en ſuivant la méthode reçue.

Troiſieme raiſon. Le bain ramollit la peau, rend ſes conduits plus ſouples & plus faciles à céder aux parties du mercure qui s'y préſentent, & en favoriſe par conſéquent l'entrée. C'eſt pour cela que lorſque l'on traite les malades ſelon la méthode ordinaire, après les avoir fait ſaigner & purger le lendemain des bains qui ſervent de préparation,

préparation, on leur en fait prendre encore deux ou trois autres immédiatement avant les frictions, pour éviter la séchereſſe que la peau contracte pendant ces deux jours employés à la ſaignée & à la purgation : ſéchereſſe qui eſt certainement un grand obſtacle à l'entrée du mercure. Or le bain, pris depuis le commencement du traitement juſqu'à la fin, doit entretenir cet état de molleſſe de la peau, qui la rend propre à recevoir les parties du vif-argent. Donc le bain a encore cet avantage, qu'il convient merveilleuſement pour faciliter l'action du mercure, en rendant ſon entrée plus aiſée dans le ſang : ce qui eſt une des principales vues qu'on doit avoir dans l'uſage des frictions.

Quatrieme raiſon. De toutes les évacuations, celle qui ſoulage le plus ces malades, eſt la ſueur & l'inſenſible tranſpiration; parce qu'elle eſt la plus conſidérable de toutes les évacuations naturelles du corps humain, & qu'on peut la regarder comme un égoût univerſel, qui ſert à mettre au dehors le

virus qui a déjà été briſé par le mercure (*a*). Or le bain favoriſe beaucoup la tranſpiration, en rendant la peau moite & diſpoſée à recevoir une plus grande quantité de fluide : donc le bain eſt encore par cette raiſon très-convenable.

Cinquieme raiſon. La tranſpiration étant plus aiſée & plus abondante par le moyen du bain, les liqueurs ſe portent moins vers les autres couloirs; & par-là on prévient la ſalivation, qui eſt

---

(a) *A balneo aquæ tepidæ perſpiratio unius horæ ad ſeſqui-libram aſſurgit, nec ſubſequentium horarum perſpiratio à præcedente evacuatione inhibetur.* Aph. 25 Med. ſtatic. Britan. Keill.

Cet Auteur ajoute, aph. 21 : *Calore, motu & exercitio unciæ duæ vel tres, interdum quatuor perſpiratione ſpatio unius horæ expelluntur.* Et aph. 22 : *Quantò major eſt perſpiratio motu aut exercitio elicita, tantò minor eſt per ſubſequentes horas corpore quieſcente.*

D'où il s'enſuit évidemment que rien ne favoriſe tant la tranſpiration que le bain, puiſqu'il n'en empêche pas la continuation, comme le mouvement, la chaleur, l'exercice.

un des plus grands obſtacles à la guériſon des maux vénériens, & ſujette aux inconvéniens marqués ci-deſſus. C'eſt ce qui oblige pluſieurs fois, dans le traitement des vérolés, de recourir au bain domeſtique, pour en arrêter les progrès ; & notre Auteur a conſtamment obſervé que ce ſecours eſt plus prompt & plus puiſſant que les ſaignées & les purgatifs, qu'on a coutume d'employer mal-à-propos dans ces ſortes d'occaſions ; ſans compter qu'on eſt encore à temps, après avoir arrêté la ſalivation, de continuer les frictions mercurielles, ſuppoſé qu'elles n'aient pas été ſuffiſantes.

Toutes ces raiſons ſur l'utilité du bain pendant le temps des frictions, lui parurent ſi plauſibles, qu'il crut ne rien haſarder d'en tenter l'expérience. Ce fut en 1719 qu'il en fit le premier eſſai ſur un Artiſan à Montpellier, dont la maladie étoit parfaitement caractériſée ; & il eut la ſatiſfaction de voir diſparoître peu à peu tous les ſymptomes. Il réitéra ces épreuves, & il nous aſſure que dans

l'eſpace de quelques années il avoit guéri plus de trente malades, auſſi vivement attaqués du mal vénérien que l'Artiſan dont il eſt fait mention. Il ajoute encore qu'il a traité différentes eſpeces de véroles, & que tous les ſymptomes vénériens les plus marqués ont été conſtamment emportés par ſa méthode, qui conſiſte en général dans l'uſage des frictions & des bains entremêlés & continués depuis le commencement juſqu'à la fin.

Si jamais cette façon de traiter la vérole doit prévaloir ſur toute autre, ce ſera ſans contredit toutes les fois que les malades qui en ſont attaqués auront les fibres roides, ſeches & racornies, & que leur ſang épais & acrimonieux exigera les remedes les plus propres à changer ſon caractere. Dans une pareille conſtitution le mercure ſera toujours un remede très-dangereux, puiſque par ſon action il heurtera violemment contre ces fibres, raréfiera outre meſure les molécules du ſang, diſtendra les tuniques des vaiſſeaux, & procurera des engorgemens

& des inflammations le plus ſouvent mortelles.

On trouve dans la méthode ci-deſſus propoſée les plus ſages précautions pour prévenir ces funeſtes effets ; puiſque par l'uſage continuel du bain on s'oppoſe continuellement à l'action d'un remede toujours contraire à l'état des ſolides, & toujours néceſſaire pour détruire le virus. Si les obſervations de M. Haguenot en prouvent évidemment l'efficacité, celles que j'ai faites après lui confirment toujours plus la juſteſſe des idées curatives que ce grand Médecin nous propoſe.

Une fille du monde, âgée de vingt-cinq ans, d'un tempérament ſec, & ſujette aux vapeurs, s'étant livrée de fort bonne heure aux excès de la débauche, eut bientôt gagné les faveurs de Venus. Les ſymptomes qui caractériſoient ſa maladie n'étant pas équivoques, elle s'adreſſa à un Chirurgien, qui la retira chez lui, & la traita à ſa maniere. Une ou deux ſaignées, autant de purgations & quelques bains domeſtiques chauds, pour ne pas dire

bouillans, firent tous les frais de ſa préparation, qui, comme l'on voit, fut bien précipitée. Il ajouta avec la même célérité la pommade mercurielle, pour ſe débarraſſer au plus vîte d'une malade importune qui vivoit à ſes frais.

Les ſymptomes hyſtériques augmenterent tous les jours; & une ſalivation des plus abondantes, qui ſurvint à la quatrieme friction, termina le traitement. On y revint une ſeconde fois au retour de la ſaiſon; on la traita de même, & avec le même ſuccès. On ſe flattoit enfin qu'à la troiſieme fois le mal ne ſeroit pas ſi rebelle; & après avoir pris conſeil de pluſieurs Médecins & Chirurgiens, tous également expérimentés, on recommença de nouveau un traitement un peu plus modéré; mais inutilement voulut-on s'obſtiner à pouſſer les frictions juſqu'à l'extrêmité du corps, il fallut s'arrêter au milieu de la route; & pour peu qu'on eût tardé de recourir au bain, la malade ſuccomboit ſous l'effet du remede. L'orage une fois calmé, on

assura à cette fille une guérison radicale ; & ce fut avec l'approbation de tous les consultans qu'elle se maria.

Une perte blanche, qu'elle gardoit précieusement depuis trois ans, & que l'on regardoit alors comme non suspecte, déclara le mystere au sixieme jour de ses noces. Son mari fut empesté par une gonorrhée virulente qui reflua dans le *scrotum*, & qui laissa après elle des marques assurées d'une vérole confirmée. Je fus appellé pour lors pour y remédier. Le jeune homme, d'un naturel fort doux & pacifique, entra sans murmurer dans les remedes ; il fut traité tout simplement par la méthode commune, & fut guéri dans l'espace de deux mois.

Le traitement de son épouse exigeoit bien d'autres remedes ; son mal étoit invétéré, & son tempérament s'opposoit d'autant plus à l'action du mercure, qu'il s'étoit déjà effarouché trois fois à son approche. N'est-il pas évident qu'elle auroit subi pour la quatrieme fois le même sort, si j'eusse suivi la même route que les premiers qui

s'en étoient chargés ? La préparation la plus longue & la plus ménagée eût été encore insuffisante : c'est pourquoi j'employai la méthode ci-dessus proposée ; & après avoir préludé par trente bains domestiques, où la malade restoit quatre heures chaque jour, & autant de bouillons de poulet, on donna les frictions, sans jamais discontinuer l'usage du bain, que la malade prenoit régulièrement les deux jours d'intervalle que je mis aux frictions. Par ce moyen je repassai deux fois le corps, & j'employai douze onces de pommade mercurielle (*a*), sans que la bouche en fût tant soit peu altérée. Ce traitement fut très-long ;

(*a*) On observera que par ce traitement on peut employer sans aucun risque douze onces de pommade mercurielle, & même plus, suivant les cas, ce qui fait deux doses communes ; & c'est pour suppléer à celle que l'eau du bain entraîne avec elle. Cette réflexion a échappé à M. Astruc : s'il l'eût faite en son temps, il auroit ménagé sa censure sur la méthode ci-dessus proposée. Voy. Astruc, *de morbis venereis, lib. VI*, *p.* 561.

mais la malade guérit si radicalement, que son mari en fit l'épreuve.

Il est prouvé par cet exemple, & par bien d'autres que je pourrois citer, que le seul moyen de guérir la vérole dans les tempéramens secs & racornis, & par-là trop sensibles à l'effet du mercure, est d'en brider l'action par le bain domestique. C'est la seule façon d'en arrêter la fougue, en l'obligeant à rester dans le sang un tems assez considérable pour détruire les concrétions véroliques, & les expulser au dehors. Les effets dangereux que ce remede procure, quand il est employé seul & sans ménagement, prouveront encore plus la nécessité d'y recourir.

Le sieur Savi, Calfateur de son métier, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament sec & atrabilaire, se fixa dans l'esprit qu'il avoit la vérole : on le traita par les frictions, uniquement pour le satisfaire, & on le dessécha à un plus haut degré. Tourmenté toujours plus par ses idées chimériques, & ne se croyant pas guéri, il voulut

tenter un autre remede; ce fut de la tiſane d'Aix. Il fut dans cette ville pour conſulter l'inventeur de ce prétendu ſpécifique, & en revint très-ſatisfait. Il commença en 1760 pour la premiere fois d'uſer de ce remede, qui conſiſte en une tiſane ſudorifique, & en des pillules mercurielles purgatives, qui l'échaufferent ſi prodigieuſement, qu'il fallut recourir aux plus grands rafraîchiſſans pour réparer le déſordre.

Au mois de Mai 1761 il y revint une ſeconde fois. Les ſolides agacés de nouveau par l'effet de ce remede, en ſouffrirent de ſi grandes contractions, que la fievre ſurvint. Les entrailles érétiſées, & l'eſtomac auſſi révolté, nous fournirent les plus violens ſymptomes du *cholera morbus*; les crampes, les défaillances, les évanouiſſemens, & les évacuations copieuſes par le vomiſſement & par les ſelles ſecouerent le malade à un point, qu'on le vit à deux doigts de ſa perte. L'eau de poulet calma l'érétiſme; & le bain, auquel on eut recours dès

que les évacuations eurent ceſſé, acheva de calmer cet orage.

Après cette ſeconde épreuve, dans laquelle notre hypocondriaque avoit ſi fort riſqué, n'avoit-on pas lieu de croire que s'étant ſatisfait, il reſpecteroit pour toujours ce remede? On ajouta à la leçon qu'il venoit de recevoir les raiſons les plus perſuaſives, pour le tranquilliſer ſur un mal dont il étoit continuellement occupé. On fit plus, on écrivit au Médecin d'Aix, pour le prier de rejetter ce fanatique, & de lui refuſer ſon remede. Tout cela fut inutile: le malade ſut fort bien ſe le procurer une troiſieme fois; il le prit en cachette, & éprouva derechef les mêmes accidens.

On voit par ce récit combien auroit été favorable à ce malade la méthode que nous publions, puiſqu'en combattant la maladie hypocondriaque par le bain, on auroit aſſurément guéri la manie vérolique, qui en étoit un ſymptome.

Le traitement de la gonorrhée compliquée exigera encore les mêmes mé-

nagemens, puiſque les remedes les plus appropriés agiront ſur des fibres douées d'une même conſtitution. Les tiſanes rafraîchiſſantes & diurétiques ſeront toujours favorables pour déterger l'ulcere des proſtates, & pour expulſer par cette voie les parties du virus qui l'ont formé. Mais les purgatifs & les diurétiques chauds ſeront toujours ſuſpects; & bien loin d'en favoriſer la ſortie, ils en procureront le reflux. C'eſt par cette raiſon que nous regarderons les pillules mercurielles, comme des remedes empiriques, pour ne pas dire de véritables poiſons, que tout Médecin éclairé doit rejetter de ſa pratique (*a*). Les ſages réflexions de M. Goulard (*b*) ſur cette maladie apprennent aux Chirurgiens

(*a*) Nous portons le même jugement ſur le ſublimé corroſif que M. Vans-Viéten emploie dans le traitement de la vérole; tout comme ſur les dragées du Sr. Keiſer, dont nous avons vu de très-mauvais effets.

(*b*) Remarques & obſervations pratiques ſur les maladies vénériennes, par M. Goulard.

la route qu'ils doivent ſuivre, en publiant authentiquement l'uſage des frictions & du bain.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article, puiſque M. Goulard nous a déjà prévenus : nous ajouterons ſeulement après lui, que ſi cette façon de traiter la gonorrhée a paru à ce grand Chirurgien la plus ſalutaire de toutes, c'eſt parce qu'il pratique dans un climat où les tempéramens phlegmatiques ſont auſſi rares, que les tempéramens chauds & ſecs ſont communs.

Ce ſeroit ici le lieu de rapporter une quantité d'exemples tous plus funeſtes des effets des pillules mercurielles, ſi je n'étois pleinement convaincu que tout Médecin les connoît comme moi. Je me contente donc d'avertir ceux qui ne connoiſſent pas d'autres remedes, de vouloir bien étudier leur action ; & ils verront que c'eſt avec raiſon que nous leur imputons tant de mauvais effets.

ÉCROUELLES COMPLIQUÉES.

CETTE eſpece d'épaiſſiſſement de la lymphe qui conſtitue le virus ſcrophuleux, n'eſt point antipathique avec le vice du genre nerveux, qui conſtitue à ſon tour l'affection vaporeuſe ; puiſqu'on voit de véritables ſcrophuleux affectés de vapeurs, c'eſt-à-dire, que la maladie primitive devient pour lors compliquée avec celle-ci, que j'appellerai ſecondaire, avec d'autant plus de raiſon qu'elle eſt preſque toujours l'effet des remedes trop actifs que l'on emploie pour attaquer le virus ſcrophuleux, toujours inſuffiſans pour le détruire, mais non pas aſſez indifférens pour ne pas procurer la complication vaporeuſe ; & quelquefois elles la portent à ſon plus haut degré.

Pour remédier à cette double cauſe, autant que pour la prévenir, nous aurons ſoin, dans le traitement de la maladie primitive, de rejetter tout pur-

gatif draſtique, tel que l'hellébore noir aſſocié au mercure doux (*a*), & autres de même eſpece : les ſudorifiques trop puiſſans ſeront auſſi exclus, pour y ſubſtituer les altérans les plus doux, aſſociés aux humectans & aux aqueux. Ce ſera ſous ce régime que nous attaquerons toujours plus puiſſamment les vices de la lymphe, puiſqu'en ſoumettant ainſi le genre nerveux aux impreſſions du virus ſcrophuleux, nous obvierons aux ravages intérieurs qu'il ne ceſſe de produire.

Si les cures en ce genre de maladies ſont rares, c'eſt que le remede ſpécifique manque. Les heureuſes expériences de M. Storck (*b*) ſur la ciguë ſemblent nous promettre quelque choſe pour l'avenir. Il eſt à eſpérer que ce Médecin habile, qui a ſi bien ſu manier ce poiſon, nous dévoilera un jour toute la ſpécificité de ce remede ; puiſ-

(*a*) Voyez l'abrégé de la Méd. prat. par Jean Allen, tom. IV, p. 475.

(*b*) Antonii Storck, ſacræ Cæſar. Reg. Apoſt. Majeſt. Concilii Aulici Archiat. &c. Supplem. neceſſ. de cicuta.

qu'il nous force à reconnoître déjà en lui un fondant des plus puiſſans, des plus pénétrans & des plus actifs, ſans être échauffant, qui opere avec efficacité dans toutes les occaſions où il faut réſoudre, diſcuter & donner de la liberté dans la circulation. C'eſt ainſi qu'on a vu réſoudre les obſtructions, fondre les ſquirrhes & guérir le cancer; corriger en même temps l'acrimonie du ſang, les fluxions, les catharres, les démangeaiſons, la gale, la teigne & les maladies cutanées les plus rebelles.

Tant de merveilleux effets atteſtés par les expériences réitérées de M. Storck, & par celles qui ont été faites après lui par pluſieurs Médecins & Chirurgiens (*a*), aſſez amis de

(*a*) M. Lallemand, Médecin à Epernay. Journ. de Médec. du mois de Mai 1760, p. 511.

M. Martin, Médecin à Aumale. Journ. de Méd. du mois de Fév. 1761, p. 121.

M. Deſmilleville, Médec. à Lille. Journ. de Méd. du mois d'Avril 1761, p. 322.

M. Pellet, Méd. à Millau en Rouergue.

l'humanité

l'humanité pour s'être empreſſés de mettre à profit une ſi belle découverte, ſemblent nous aſſurer que nous trouverons enfin dans les différentes préparations de cette plante un antidote pour détruire le virus ſcrophuleux. En attendant que les partiſans zélés de ce nouveau remede, animés par ſes antagoniſtes, en aient découvert toutes les propriétés, il eſt très-eſſentiel de prévenir les uns & les autres ſur ſon inſuffiſance, toutes les fois que le virus qu'il attaque ſe trouvera compliqué avec tout autre vice, ce qui exigera alors un traitement analogue à la maladie ſecondaire.

M. Storck a prévenu l'objection, puiſqu'il conſeille, en Médecin judi-

---

Journ. de Médec. mois de Décembre 1761, p. 519.

M. Finantveu, Chirurgien major de l'Hôpital de Briançon. Journ. de Méd. mois de Décembre 1761, p. 522.

M. Agaſſon, Médecin à Lectoure. Journ. de Méd. du mois de Fév. 1763, p. 127.

M. Bieshaar, Chirurgien à Berg-op-Zoom. Journal de Médec. du mois de Mai 1763, p. 455.

cieux, de faire uſage des remedes propres aux différentes affections particulieres ; parmi leſquelles il compte l'affection ſpaſmodique, qu'il attaque avec les narcotiques & les autres remedes uſités. Je reſpecte beaucoup les déciſions de notre Auteur ſur l'efficacité de ſon remede, comme ſur ſon emploi ; mais il me ſera toujours permis de rejetter de ſa pratique les antiſpaſmodiques, dont il ſe ſert dans le cas de cette complication. Cette modification ne lui paroîtra pas ſans doute trop indiſcrette, puiſqu'elle ne ſert qu'à réhauſſer le prix de la ciguë, en fortifiant ſes vertus.

La contradiction de ces prétendus remedes antiſpaſmodiques eſt trop manifeſte pour ne pas concevoir qu'en agaçant davantage le ſyſtême des nerfs, ils s'oppoſent à l'action de tout ſpécifique, en lui refuſant l'entrée dans les plus petits vaiſſeaux, qui contiennent préciſément la matiere ſur laquelle le ſpécifique doit agir. Ce n'eſt donc qu'en relâchant le tiſſu de ces vaiſſeaux, qu'on facilitera l'action du

fondant, quel qu'il ſoit, que l'on veut employer pour détruire le virus. A l'exemple de M. Storck & de tout Médecin praticien, j'appuyerai mon raiſonnement par ma propre expérience.

Le Frere Eſprit Audibert, Moine Bénédictin, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux, ſanguin & fort mélancolique, me montra une tumeur qu'il portoit depuis pluſieurs mois à la mamelle gauche. Cette tumeur étoit dure, indolente, d'une figure ovale & de la groſſeur d'un œuf de poule : ce qui caractériſoit plutôt le virus ſcrophuleux que tout autre, non moins dangereux que difficile à guérir. Je n'avois point fait encore uſage de la ciguë, & ce cas me parut décidé pour ſon emploi. On travailla le même jour à la préparation de l'extrait de ciguë, à la maniere de ſon inventeur. Le malade s'y ſoumit d'autant plus volontiers, qu'il étoit affecté des ſuites de ſa maladie. La crainte que ſa tumeur ne devînt tôt ou tard cancereuſe, fatigua ſi fort

ſon imagination, qu'elle porta ſur ſa ſanté. Les vapeurs s'en mêlerent; elles devinrent ſi violentes, que le vomiſſement en fut la ſuite. Pour remédier à cette complication, j'interrompis l'uſage du remede. L'eau de poulet, les lavemens & les fomentations y furent ſubſtitués avec un prompt ſuccès; après quoi je revins à la ciguë, dont je ſoutins l'effet par une copieuſe boiſſon de petit-lait diſtillé. Ces deux remedes agirent avec tant de ſuccès, que dans l'eſpace de trois mois ils emporterent la tumeur & la maladie compliquée.

Je ſuppoſe que cette affection vaporeuſe eût été attaquée par les remedes antiſpaſmodiques ordinaires; il eſt très-aſſuré que, bien loin de la guérir, on l'eût au contraire irritée: & n'eſt-il pas à préſumer que l'action de notre ſpécifique eût été pour lors ſuſpendue, pour ne pas dire étouffée? puiſque le ſpaſme de l'eſtomac & celui de tous les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques auroient infailliblement empêché la diſtribution du remede, ſa diviſion &

ſon action. Il falloit par conſéquent relâcher les ſpaſmes, aſſouplir les vaiſſeaux capillaires, pour les rendre libres à l'action du fondant qui devoit les pénétrer, & obtenir par-là les ſalutaires effets qu'on lui attribue. C'eſt de cette façon que j'emportai la tumeur, en ſecondant l'efficacité de la ciguë par l'effet d'un ſecond ſpécifique, encore plus puiſſant (je veux dire l'humectant) que celui de M. Storck.

Malgré les nombreuſes atteſtations qui dépoſent en faveur de la nouvelle méthode de traiter les vapeurs tout comme en faveur de la ciguë, quelles contradictions n'ont-elles pas déjà eſſuyées l'une & l'autre ? Nous défendrions volontiers ces nouvelles découvertes contre leurs plus cruels adverſaires, ſi l'apologiſte de M. Storck (*a*) ne nous avoit prévenus : c'eſt pourquoi nous nous contenterons de répondre avec lui, « que tous les nouveaux » remedes ont trouvé de tous les tems

(*a*) M. Vendermonde, dans ſon Journal de Janvier de l'année 1762. p. 4.

» des oppositions & des obstacles de la
» part de ceux qui, faisant profession
» d'incrédulité, ont résolu de tout nier,
» tout ce que leurs peres ne leur ont
» pas appris : tout croire & tout nier,
» ajoute-t-il, sont deux extrêmités éga-
» lement absurdes, & qui n'ont d'au-
» tres sources que le défaut d'examen :
» quand on croit tout, la moindre vrai-
» semblance paroît une vérité : le plus
» léger nuage, au contraire, est une
» obscurité complette pour celui qui
» doute de tout. La crédulité aveugle
» est le partage des ignorans & des
» sots : l'incrédulité opiniâtre est le
» fruit des préjugés de la fausse doc-
» trine, & d'une orgueilleuse jalousie :
» le doute méthodique & réfléchi est
» l'apanage des sages. Dans les connois-
» sances humaines, & par conséquent
» dans la science de la Médecine,
» l'observateur démontre ce qu'il peut,
» croit ce qui lui est démontré, ne
» rejette pas ce qui combat & décon-
» certe ses opinions particulieres, &
» suspend son jugement sur tout ce
» qui est possible, & dont il ne con-

» noît ni les effets ni les propriétés».

De ſi ſages réflexions ſemblent nous annoncer quelques ſuccès, puiſqu'elles portent avec elles le caractere de la perſuaſion : ce qui nous fait eſpérer, qu'après que l'expérience aura ſi ſouvent prononcé, la vérité ſe fera jour.

AFFECTION SCORBUTIQUE COMPLIQUÉE.

LEs premieres obſervations, ci-deſſus rapportées, nous montrent en parallele l'affection hyſtérique dégénérée en véritable affection ſcorbutique, par l'effet d'un traitement qui favoriſe la véritable cauſe de la maladie primitive : c'eſt-à-dire, qu'en agaçant toujours plus le ſyſtême des nerfs déjà tendus & érétiſés, & en volatiliſant la maſſe des humeurs déjà trop raréfiées par les remedes les plus irritans & les plus chauds, le ſang a été dépouillé de ſa partie balſamique, la ſéroſité s'eſt échappée par les couloirs où elle a été attirée, & les ſels, qui n'ont

pu être ſuffiſamment diſſous, ſont devenus par conſéquent plus groſſiers : ce qui a procuré la diatheſe ſcorbutique qui s'eſt alors compliquée avec l'affection hyſtérique ; & qui auroit exigé un même traitement, puiſqu'elle étoit fournie par une même cauſe.

Rien ne prouve plus évidemment les triſtes effets de la pratique vulgaire, que la terminaiſon funeſte de la maladie de la Dlle. Majot. On me pardonnera ſans doute de la rappeller ici une ſeconde fois, puiſqu'elle doit réveiller l'attention des Médecins dans la diſtinction de cette eſpece d'affection ſcorbutique avec toute autre : diſtinction d'autant plus eſſentielle, que la cure en dépend. Pour nous convaincre entiérement ſur un point auſſi intéreſſant pour les jours de tant de victimes, diſcutons la queſtion, & prouvons par les faits.

Un Chirurgien de grande réputation, généralement connu par ſes talens dans chaque ville de cette province, d'un tempérament maigre & ſec, fut attaqué il y a trois ans d'une

affection ſcorbutique, pour laquelle il fit pluſieurs remedes, ſans aucun ſoulagement. Appellé dans notre voiſinage pour y faire l'opération de la taille, il vint me conſulter ; il m'expoſa en homme de l'Art les cauſes éloignées auxquelles il croyoit devoir attribuer ſa maladie. Un travail aſſidu & forcé dans les Ecoles de Paris, des veilles continuelles, des contentions d'eſprit des plus outrées, & l'abus démeſuré qu'il avoit toujours fait des liqueurs & du caffé, étoient les principales ſources où il avoit puiſé le mal dont il ſe voyoit affecté.

Les ſymptomes n'étoient point équivoques ; les gencives ſaignoient ; le voile du palais & le goſier étoient écorchés & ulcérés ; les amygdales étoient ſi prodigieuſement gorgées & enflammées, que la déglutition ne ſe faiſoit qu'avec peine & avec douleur ; la ſalive étoit ſaumurée, & picotoit ſi fort les parties intérieures de la bouche, qu'elle y procuroit des aphtes, & entretenoit ainſi l'inflammation de toutes ces parties ; la fievre ſe montroit auſſi

par intervalles ; des douleurs dans les articulations ſe faiſoient ſentir pour lors ; elles étoient quelquefois aſſez vives pour que le ſommeil en fût interrompu. Ce fut dans cet état qu'il oſa s'expoſer à faire ce voyage, & à prendre l'inſtrument qui devoit délivrer trois malheureux qui imploroient ardemment ſon ſecours.

Sur ce récit il étoit fort aiſé de caractériſer ſa maladie. La diſſolution du ſang, & ſa conſtitution muriatique, ſe préſentoit au premier coup d'œil : l'atrophie de ſon corps dénotoit la ſéchereſſe des ſolides, qu'un genre de vie des plus échauffans avoit produite. Il falloit par conſéquent reſtituer au ſang & aux autres humeurs leur ſéroſité, & l'humide néceſſaire pour lier & pour unir enſemble ſes molécules, en diſſolvant les ſels dont il étoit ſurchargé ; & il falloit en même tems aſſouplir les ſolides, pour les rendre moins ſenſibles aux impreſſions des parties piquantes & corroſives des humeurs, qui dans leur circulation irritoient conſidérablement les

parois des vaiſſeaux, & procuroient ainſi des engorgemens & des inflammations.

Les remedes antiſcorbutiques, quels qu'ils ſoient, auroient ſans contredit agacé les ſolides : le malade en avoit déjà fait la triſte expérience (*a*). Il falloit employer d'autres ſpécifiques, qui, doués de toute autre vertu, ne pouvoient être inſuffiſans. Les balſamiques, les laiteux, les humectans, les délayans rempliſſoient parfaitement nos vues : c'étoit à eux ſeuls qu'il eût fallu recourir au commencement du mal, & les ſymptomes n'auroient jamais été portés à un ſi haut degré.

Notre malade reconnut bientôt la mépriſe ; & pour ne pas ſe rendre plus long-tems homicide de ſon corps, il quitta ſur le champ ſon régime, pour vivre déſormais ſous un autre plus ſalutaire & plus doux. Il s'interdit pour

(*a*) M. Raulin avoue avoir obſervé chez pluſieurs femmes ſcorbutiques, que les remedes contre cette maladie ne les ſoulageoient pas lorſqu'elles avoient des ſymptomes de vapeurs. Voyez le traité des vapeurs, p. 262.

toujours le vin, les liqueurs & le caffé ; ſes alimens furent ſi ſimples, que ſon bouillon fut fait avec l'agneau, le mouton, le veau ou le poulet, ſans ſel. Le deſir de regagner une ſanté tout-à-fait délabrée aſſaiſonnoit ſans doute la fadeur d'une pareille nourriture, puiſque le malade ne s'en dégoûta jamais pendant une année entiere que dura le traitement ; le lait d'âneſſe fut ſon principal remede. Il prit enſuite pluſieurs bouillons de poulet, & quelques bains domeſtiques : & ce fut de cette ſorte qu'il rétablit entiérement ſa ſanté.

Nous n'omettrons point ici une circonſtance eſſentielle du traitement de ſa maladie, qui caractériſe elle ſeule la cauſe compliquée ; je veux dire, cette ſéchereſſe & cette ſenſibilité outrée du genre nerveux, qui dominoit ſur la diatheſe ſcorbutique. L'effet d'un purgatif nous en fournit la preuve. Après avoir fait uſage du lait d'âneſſe pendant trois mois conſécutifs, ſous un régime auſſi ſévere notre malade ſe flattoit d'arriver promptement au terme d'une

guériſon radicale. Et en effet ſon rétabliſſement n'étoit point équivoque, puiſque tous les ſymptomes ſcorbutiques avoient totalement ceſſé. Les fluides avoient par conſéquent repris leur conſiſtance naturelle, leur véhicule & leur baume ; mais le genre nerveux étoit encore au même degré de tenſion & d'érétiſme, & il auroit fallu continuer le traitement, ſans jamais s'en déſiſter. On auroit pu tout au plus ſe repoſer quelque temps, pour revenir derechef aux mêmes remedes ; mais il ne fut jamais permis d'employer des contraires.

Notre malade, Chirurgien très-habile & expérimenté, mais non pas Médecin aſſez verſé dans la cure des maladies, s'ordonna de lui-même un léger purgatif, qu'il crut indiſpenſable après trois mois de lait d'âneſſe, & pour ſe préparer à entrer dans le bain, ainſi que je lui avois preſcrit. Ce purgatif, compoſé ſeulement de trois onces de manne, opéra aſſez bien ; les ſelles furent nombreuſes & abondantes ; mais les dernieres irriterent ſi

fort les vaiſſeaux hémorroïdaux, qu'elles procurerent des cuiſſons & des douleurs ; la fievre ſurvint le lendemain, & les ſymptomes ſcorbutiques reparurent avec la même force (*a*). Les regrets devinrent inutiles, il fallut revenir ſur ſes pas : l'eau de poulet remédia à ce déſordre, & le bain domeſtique perfectionna la cure.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple que je pourrois citer des dangereux effets des purgatifs ; & cette erreur eſt ſi commune dans le traitement des maladies ſpaſmodiques ſimples ou compliquées,

(*a*) Si trois onces de manne ont procuré un tel effet dans une affection ſcorbutique, on doit juger par-là des vertus du vin antiſcorbutique du Sr. Moret *, & de ſes pilules fondantes, que l'on a regardées pendant long-temps comme des ſpécifiques de cette maladie, ſans avoir égard à ſes complications.

* *Voyez la cinquieme édition de la Pharmacopée de Paris, année* 1758. *On y a inſéré, p.* 23, *une manipulation de ce vin, qui revient à peu près à celle du ſieur Moret, Chirurgien.*

que l'on peut ſans partialité l'appeller générale. Toutes les conſultations des différens Médecins de réputation répandus dans le royaume, ne ſont-elles pas un compoſé de remedes adouciſſans aſſociés aux purgatifs de toutes les eſpeces? L'abus eſt trop ſérieux, pour qu'il ne me ſoit pas permis de l'attaquer & de le vaincre. Tous ces différens Médecins conſultés s'efforcent de nous prouver par leurs écrits (*a*) qu'il ſont Médecins méthodiques; & peut-être craindroient-ils de rabaiſſer leur crédit, s'ils ſimplifioient leur pratique, ſans vouloir diſcerner des motifs trop cachés pour les approfondir. Je me contenterai de publier les dangereux effets de tant de remedes oppoſés par leur action, & par là toujours contraires à la cauſe principale de la maladie que l'on a à combattre. Pour en certifier le vrai, j'en appelle volontiers au témoignage de pluſieurs praticiens de diſtinction que je pour-

(*a*) Voyez le recueil des conſultations de Montpellier, en 4 vol.

rois citer, qui connoiſſent parfaitement ces abus, & qui bien-loin de les autoriſer par leur ſilence, s'efforcent au contraire de les divulguer. Heureux ceux qui en pareille circonſtance ne dédaignent pas de ſe ſoumettre aux déciſions d'un Médecin ſubalterne ! & malheur à celui qui adore la divinité !

M. le Marquis de Caſtillon, que j'ai cité plus haut, a été de ce nombre. Par diſcrétion, autant que par reſpect, je n'en citerai point d'autres ; mais du moins que ma modération apprenne aux plus outrés à devenir eux-mêmes plus modérés, & qu'ils ne nous obligent pas à défigurer tous leurs écrits, en retranchant, dans le cours du traitement qu'ils y preſcrivent, tout ce qui eſt irritant, là où il ne faut qu'aſſouplir les ſolides ; tout comme ils trouveroient à leur tour fort étrange que l'on employât des relâchans là où il faut les tendre, & leur rendre le ton & l'élaſticité.

C'eſt ainſi que tant de vaporeux ſe diſent

diſent incurables. En ſerons-nous toujours ſurpris? D'un mêlange de remedes auſſi contradictoires que doit-il en réſulter, ſi ce n'eſt des effets oppoſés & des viciſſitudes continuelles, l'incurabilité enfin, à la honte des Médecins & de l'Art? Que l'on ſe récrie après cela ſur la bizarrerie du mal & ſur ſes caprices; qu'on lui impute tant qu'on voudra d'avoir toujours été le fléau des Médecins (*a*); le reproche n'eſt pas fondé : n'en accuſons que notre inſuffiſance, puiſque c'eſt nous ſeuls qui ſommes coupables du forfait.

LEUCOPHLEGMATIE COMPLIQUÉE.

SOUS le nom de leucophlegmatie nous comprendrons en même tems toutes les eſpeces d'hydropiſie aux-

(a) *Non minùs hyſterica in fœminis, quàm hypocondriaca in viris paſſio Medicorum flagellum eſt.* C'eſt ainſi que s'exprime M. Fizgerald dans ſon traité des maladies des femmes, au chapitre de la paſſion hyſtérique.

quelles le tempérament vaporeux eſt expoſé ; ou, pour mieux dire, nous enviſagerons toutes les parties du corps où pourront ſe faire ces ſtaſes & ces épanchemens de différentes humeurs. La denſité du ſang, ſi connue du grand Boerhaave & de tous les Pathologiſtes de nos jours, & enſemble le rétréciſſement du calibre des vaiſſeaux, produiront ce déſordre, puiſque la ſurabondance des liqueurs & leur ſtagnation en ſeront les ſuites.

En effet une telle conſtitution du ſang rejettera conſtamment la partie fluide & ſéreuſe ; & ne voulant pas circuler avec elle, il faudra de néceſſité que la circulation en ſoit dérangée. Cette ſéroſité ſera donc ſuperflue ; & étant repouſſée par des ſolides roides & ſecs, elle formera des embarras dans les vaiſſeaux lymphatiques, les forcera & s'épanchera dans les cavités du corps, après qu'elle en aura inondé toute la ſuperficie : devenue ainſi étrangere, elle formera de véritables hydropiſies, que tout Médecin praticien aura attention de diſ-

tinguer, s'il veut éviter les écarts d'une pratique aveugle, que les principes d'une théorie solide n'ont jamais éclairée. Les purgatifs seront toujours suspects, pour ne pas dire meurtriers. Les diurétiques trop actifs agiront encore avec trop de fougue ; & bien-loin d'ouvrir une issue aux humeurs épanchées, ils se mêleront avec elles, & en augmenteront le volume.

Nous serons donc scrupuleusement attentifs à garder un juste milieu entre ces deux remedes. Les diurétiques les plus simples, que nous associerons quelquefois aux délayans & aux aqueux, rempliront toutes nos vues ; ils forceront cette densité du sang, ils en sépareront les globules, & ouvriront aux humeurs épanchées une premiere voie de retour : agissant de même sur les solides, ils les relâcheront & désobstrueront ainsi ce nombre de petits vaisseaux capillaires, qui en facilitant la distribution des liqueurs, provoqueront à leur tour l'évacuation de celles qui sur-

abondent ; les plus groſſieres, qui reſteront alors, parce qu'elles n'auront pu pénétrer juſqu'à l'extrêmité des vaiſſeaux excrétoires, ſeront enſuite réſervées pour les purgatifs ; on choiſira les plus ſimples & les plus doux ; on en émouſſera les pointes, en les noyant dans quelque véhicule approprié, pour parer les ravages & les irritations qu'ils ont coutume de procurer.

Cette théorie, toute nouvelle qu'elle paroît à pluſieurs, & toute contradictoire qu'elle eſt avec celle de pluſieurs Médecins de ce ſiecle, n'eſt pas moins ſolidement établie par l'effet des remedes contraires à ceux dont on a vanté de tout temps l'efficacité. Les obſervations pratiques que nous allons rapporter, dépoſent d'autant plus en faveur de ce ſyſtême, qu'elles ſont familieres à chaque Médecin de cette province, & à tous ceux encore qui vivent comme nous ſous un même climat.

Mademoiſelle *C*, âgée de trente-deux ans, mélancolique & ſujette

aux vapeurs, fut attaquée dans les plus grandes chaleurs de l'été d'une fievre continue, qui céda aux remedes ordinaires, après avoir cruellement fatigué la malade pendant vingt jours. L'enflure des mains & des pieds succeda à cette premiere maladie : elle fit de si grands progrès, qu'elle occupa dans peu toute l'habitude du corps : les cuisses & les jambes étoient prodigieusement enflées, le visage étoit monstrueux, & l'impression du doigt n'y étoit pas sensible : (ce qui caractérise cette espece de leucophlegmatie, en la distinguant de celle où le relâchement des solides, & la viscosité des humeurs, en sont les principales causes). Les purgatifs les plus puissans n'avoient opéré aucun changement à son état, lorsque nous fûmes consultés mon pere & moi.

La fievre, qui avoit précédé, avoit tellement appauvri le sang & les humeurs, que le racorniſſement des nerfs, & de l'extrêmité des vaisseaux excrétoires, en avoit été la suite. Des mouvemens vaporeux, qui se mirent

de la partie, & un léger crachement de sang, ne nous donnerent plus lieu de douter de cette cause. Les purgatifs & les diurétiques furent conséquemment interdits, & le petit lait, qu'on leur suppléa, remplit parfaitement nos vues. Les urines, auparavant supprimées, faute de liquide, coulerent bientôt par l'effet de ce nouveau remede; & ce fut par le seul usage que la malade en fit pendant un mois que les enflures disparurent entiérement. Le lait d'ânesse perfectionna la cure, en restituant au sang le véhicule dont il avoit été dépourvu, & aux nerfs le mucilage qui les lubrifie, & les entretient dans cette soupleſſe convenable qui leur permet d'exercer leurs mouvemens : ils reprirent ainsi cette élasticité si nécessaire à l'oscillation des vaisseaux, & à la circulation générale de toutes les humeurs; & tout fut rétabli dans son premier état.

Cette roideur des solides, qui présente elle seule des obstacles à la circulation générale des liqueurs, & cet-

te denſité du ſang, qui refuſe le mêlange des humeurs lymphatiques & ſéreuſes, & en produit la ſéparation & la ſtagnation ſur la ſuperficie du corps, ſeront encore mieux prouvées par l'obſervation ſuivante.

Un jeune homme de cette ville, d'un tempérament maigre & ſec, & fort mélancolique, fut attaqué le mois de Juillet de l'année 1761 d'une fievre intermittente, qui fut long-tems rebelle à l'action des remedes, & qui ſe termina enfin par des enflures aux extrêmités du corps. Les humectans les plus puiſſans & les remedes fébrifuges opéroient tour-à-tour chez notre hypocondriaque les effets qu'il lui plaiſoit de leur attribuer; c'eſt-à-dire que ceux-ci l'échauffoient prodigieuſement, & les autres le rafraîchiſſoient, diſoit-il, outre meſure: ce qui rendit la fievre habituelle.

A tous les ſymptomes de ſa maladie ſe joignit alors le dérangement du flux de ſes urines; elles coulerent avec peine, & procurerent des irritations plus ou moins vives, ſuivant la

quantité qui se présentoit au passage de l'uretre. D'anciennes carnosités, qu'il portoit dans ce canal, & des glaires qu'il rendoit en urinant, dénotoient deux obstacles invincibles, & donnoient lieu de soupçonner le reflux des urines dans la masse du sang; ce qui devoit entretenir la fievre. Cette complication de maladie, jointe à l'hypocondriacité, faisoit en tout un assemblage d'autant plus difficile à démêler, que le malade naturellement indocile rejettoit toute proposition.

Dans cette perplexité, il fut à Montpellier, accompagné de ses enflures, & du mouvement fébrile qui ne le quittoit jamais. Le Médecin qu'il consulta, prononça *que ce malade étoit en grand danger, puisqu'il reconnoissoit en lui une fievre hectique, un sang cachectique, la pierre, & la vérole* (a). Les remedes qu'il prescri-

(a) Ce sont-là les termes & les mêmes expressions du Médecin consulté, extraits sur l'original.

vit, furent des bouillons de poulet, ceux d'écreviſſes, quelques légers apozemes diurétiques, le petit lait, & enſuite le lait d'âneſſe, ſuppoſé que les enflures euſſent cédé. Le tout fut aſſorti de quelques purgatifs des plus doux; avec la reſtriction, que s'ils procuroient de trop grandes irritations, on en diminueroit la quantité & la doſe. Peu de jours après le malade revint de Montpellier, guéri des enflures & de la fievre : c'eſt-à-dire que la voiture ſeule opéra ce changement. Il commença pour lors l'uſage des remedes qui lui avoient été preſcrits : ils réuſſirent d'autant mieux, que le voyage en avoit été le prélude. Il fut à la campagne, il voyagea continuellement, & il guérit ainſi de ſon hypocondriacité & de ſes ſymptomes.

Si l'effet de l'exercice eſt ici manifeſte, ſon action dévoile encore mieux la véritable cauſe de la maladie que je viens de décrire, puiſqu'en ſecouant les ſolides engourdis, & en accélérant le mouvement des liqueurs, il ranima la circulation de celles qui

étoient engorgées ſur les extrêmités du corps, d'où provenoient les enflures. La fievre qui les accompagnoit, étoit occaſionnée en partie par le reflux d'une portion de ces humeurs épanchées, & encore par l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires, qui préſentant des obſtacles invincibles à la circulation du ſang, excitoient par-là des contractions plus grandes & plus fréquentes des arteres & du cœur: d'où s'enſuivoit néceſſairement cette fréquence du pouls, qui caractériſe la fievre. Ces deux ſymptomes reconnoiſſoient une même cauſe; auſſi céderent-ils à l'action d'un remede bien puiſſant, (j'entends l'exercice à cheval ou en voiture) mais trop peu uſité en pareille circonſtance. C'eſt donc avec raiſon que nous nous récrions ici contre les remedes diurétiques chauds; & ſi nous rejettons encore tout purgatif, quel qu'il ſoit, c'eſt que nous ſommes convaincus que ſon action eſt entiérement oppoſée à celle des remedes dont nous vantons l'efficacité.

Quoique la roideur des ſolides &

la denſité du ſang nous fourniſſent les cauſes de cette complication vaporeuſe, il y a tout lieu de croire que l'extrême raréfaction de l'air contenu dans la maſſe des liquides ſe joint à celles-ci, & nous penſons que par ſon élaſticité, il force les tuyaux lymphatiques, après en avoir diſtendu conſidérablement les parois, & ſe mêle ainſi avec les humeurs épanchées ſur l'habitude du corps : ce qui forme alors de véritables amphiſemes, ou pour mieux dire, des enflures compliquées d'amphiſeme, que nous appellerons amphiſématiques. Les douleurs qui en ſont inſéparables, & la fievre qui les accompagne ſouvent, en ſont des preuves convaincantes. Je puis y ajouter l'action des remedes qui condenſent les humeurs trop raréfiées, en parallele de ceux qui agiſſent en les raréfiant : tout cela nous aſſure l'exiſtence des différentes cauſes que j'aſſigne, & la néceſſité de les combattre avec les remedes que je propoſe.

Si cependant ces épanchemens devenoient ſi conſidérables que les ca-

vités du corps en fuſſent inondées, (je veux dire la poitrine & l'abdomen, ce qui formeroit alors de véritables hydropiſies) faudroit-il bien évacuer par les voies inférieures une portion de ſéroſités épanchées? J'avouerai ici avec les plus outrés, qu'en pareil cas il faut néceſſairement évacuer, & qu'il faut par conſéquent avoir recours à ces ſortes de remedes ſtimulans, qui agiſſant ſur les tuniques des inteſtins, y attirent par leurs actions une partie des féroſités ſuperflues, & diminuent ainſi le volume de celles qui ſont déjà épanchées dans une de ces deux cavités du corps.

Mais dans une pareille extrêmité faudra-t-il mépriſer des ſolides deſſéchés, quelquefois même racornis, juſqu'à vouloir exciter ſur eux des contractions continuelles? Ce ſera toujours là une contradiction manifeſte entre la cauſe primitive de la maladie, & l'effet du remede que l'on eſt obligé d'employer pour la dompter. Quelle ſera donc la néceſſité la plus urgente

qui forcera le Médecin à ordonner un remede contraire, par-là même qu'il eſt entiérement oppoſé aux vues curatives ? ſera-ce l'inſuffiſance de l'Art, ou l'impéritie de celui qui l'exerce ? La Chirurgie nous offre ſes ſecours ; pourquoi les mépriſer ? Ils ſont inſuffiſans, j'en conviens ; mais du moins ne ſont-ils pas meurtriers. Par ce moyen nous dégagerons les viſceres opprimés, & nous remédierons aux plus dangereux ſymptomes ; & en prolongeant ainſi les jours d'un malade déſeſpéré, nous laiſſerons à la nature ſon entiere liberté, pour travailler elle ſeule à la conſervation de ſon individu, en ſecondant l'effet des remedes ſalutaires ; on entend ceux qui attaqueront la cauſe primitive dans ſon principe, & qui s'oppoſeront par conſéquent aux ravages qu'elle a coutume de procurer toutes les fois qu'elle eſt méconnue, ou tant ſoit peu négligée (*a*).

(*a*) On a vu à Lyon Mme. Garcin devenue tympanitique par l'effet de 133 méde-

Les cures de cette eſpece ſont rares, il eſt vrai ; mais auſſi ces maladies ſeroient-elles moins communes, ſi on ſe hâtoit d'en ſuſpendre le cours, en y remédiant dès leur naiſſance par des remedes aſſortis, & non par des contraires. C'eſt au commencement du mal, dans le temps où la nature eſt en défaut, que le Médecin eſt prépoſé pour la redreſſer promptement, & pour la rappeller des voies où elle s'eſt égarée. Auſſi voyons-nous très-ſouvent que les premiers ſymptomes d'un mal coûtent peu à écarter, tandis que raſſemblés au nombre de pluſieurs, ils deviennent très-ſouvent indomptables. *Principiis obſta*, s'écrioit autrefois notre Oracle. On a connu de tout temps l'indolence des Médecins ; on a voulu par-là réveiller leur vigilance : ceſſerions-nous de reſpecter le précepte & celui qui l'a donné ?

Quoique la difficulté de guérir

---

cines, auxquelles on oppoſa les bains tiedes, la tiſane de poulet, le petit-lait & autres humectans, avec ſuccès : devenue enſuite aſcite, elle a été guérie par la ponction.

augmente toujours plus, à proportion de l'intenſité des ſymptomes qui caractériſent la maladie que l'on traite, il eſt cependant très-poſſible de parvenir à ſon but, quand on l'attaque avec des armes toujours conſtantes & ſalutaires, je veux dire, univoques dans leur action, & toujours oppoſées à la cauſe qui la produit. C'eſt ainſi, par exemple, que l'épanchement des ſéroſités qui forme l'aſcite ou l'hydropiſie de poitrine, deviendra moins rebelle à guérir, ſi dans le traitement qu'on y apporte, on ne perd jamais de vue la cauſe primitive qui la produit. Dans les épanchemens dont il eſt ici queſtion, le vice des ſolides doit occuper le plus le Médecin; & ce ſera toujours dans le relâchement des vaiſſeaux qu'il trouvera les effets qu'il chercheroit en vain dans l'évacuation des humeurs épanchées. L'heureuſe terminaiſon d'une hydropiſie de poitrine commençante nous inſtruira beaucoup mieux, que ne peuvent faire les raiſons théoriques les mieux concertées & les mieux établies.

Monſieur Begue, Avocat, mon ami & mon Conſeil, homme méditatif & ſeptuagénaire, fut tout-à-coup affecté de terreur par la mort ſubite d'un de ſes proches, qui tomba apoplectique en ſe promenant avec lui. La liaiſon qu'il y avoit entre ces deux parens étoit trop étroite pour que celui-ci n'y fût pas extrêmement ſenſible. Auſſi dès ce moment on le vit affecté de vapeurs. Une inquiétude continuelle tracaſſoit ſon eſprit & ſon corps depuis pluſieurs jours, lorſque je l'obligeai à quitter la ville. Mais inutilement voulut-on le ſouſtraire aux effets d'un ſi funeſte coup; le mal empira toujours plus; la reſpiration devint gênée, enſuite embarraſſée; la ſuffocation s'en mêla. Je courus au plus vîte auprès de lui, & je le ramenai le même jour de la campagne, crainte de le voir étouffer ſans pouvoir lui donner du ſecours.

La voiture calma tant ſoit peu ce ſymptome, la ſecouſſe s'oppoſa pour quelque temps au torrent des eſprits effarouchés; mais le calme ne fut pas

pas de longue durée ; la ſuffocation reparut avec une nouvelle force, puiſqu'elle nous obligea de le faire ſaigner. On fut même contraint d'y revenir une ſeconde fois, mais ce fût ſans ſuccès. L'enflure des pieds ne tarda pas long-tems à ſe montrer, elle fit des progrès aſſez conſidérables ; & elle nous menaçoit déjà d'un épanchement prochain dans la poitrine, lorſque la bouffiſſure des mains nous le caractériſa. La ſuffocation étoit alors ſi forte, qu'il ne fût pas poſſible au malade de ſe tenir au lit un ſeul inſtant ; mais encore devenoit-elle par fois ſi violente, que l'on craignoit à tout moment de le voir expirer.

Une pareille ſituation exigeoit des remedes auſſi prompts qu'efficaces. L'empiême étoit le ſeul qui pouvoit opérer avec ſuccès, ſi l'épanchement eût été caractériſé au point de pouvoir diſtinguer laquelle des deux cavités de la poitrine en étoit affectée : mais aucun ſigne caractériſtique n'autoriſoit cette opération. Le malade

étoit également ſuffoqué, de quelque côté qu'il penchât ſa tête & ſon corps ſur ſon fauteuil, & ne pouvoit reſpirer que la tête courbée ſur la poitrine, & appuyée en avant ſur les bras. Quel parti prendre dans une pareille extrêmité?

Les remedes actifs (j'entends les chirurgicaux) étant tout-à-fait inutiles, il fallut bien ſe retourner ailleurs, & travailler à calmer les ſymptomes du mal, quoiqu'il parût ſi difficile à vaincre. Nos indications étoient ſans doute de détourner par les voies ordinaires les humeurs qui menaçoient la poitrine; l'évacuation des urines & l'expectoration furent les préférées: le petit-lait clarifié, aiguiſé de vingt cloportes écraſés en vie, fut employé avec quelque apparence de ſuccès: & pour entretenir une expectoration naturelle au malade, les ſucs de bourrache, d'aigremoine, adoucis par le ſirop de lierre terreſtre, furent employés à cet effet: & enſemble on ſe ſervit d'un looch inciſif, dont le malade faiſoit uſage à ſon gré.

Mais un mouvement fébrile qui parut alors, la séchereſſe de la peau, & une ardeur brûlante dont ſe plaignoit continuellement le malade, me firent appercevoir que ces remedes étoient encore trop actifs. On retrancha les cloportes; on ſubſtitua au ſirop de lierre terreſtre celui de nimphea : les urines devinrent plus abondantes, & la chaleur fébrile fut moindre. On continua l'uſage de ces remedes, & on y ajouta une tiſane légérement diurétique, faite avec le chiendent & le nitre. On en augmenta la doſe à proportion de la liberté d'avaler que prenoit chaque jour le malade, à meſure que la reſpiration devint plus libre : l'évacuation des urines fut alors très-abondante; & dans l'eſpace de trois ſemaines les enflures & la ſuffocation diſparurent entiérement : les ſelles s'ouvrirent d'elles-mêmes ; cette évacuation fut auſſi très-copieuſe : un léger minoratif, qui précéda l'uſage du lait d'âneſſe, termina la cure.

On improuvera ſans doute cette fa-

çon de traiter les hydropiſies, & elle paroîtra non-ſeulement inſuffiſante au premier coup d'œil, mais encore dangereuſe & meurtriere dans bien des circonſtances. Quant à ſon inſuffiſance je réponds hardiment qu'elle ne le ſera jamais, toutes les fois que les hydropiſies dépendront de la même cauſe que celle dont il eſt queſtion ; puiſqu'en remédiant au vice des ſolides, on eſt très-aſſuré, quand on eſt appellé aſſez tôt, de le détruire. Ce vice conſiſte ici dans la trop grande tenſion de nerfs, & dans la criſpation des vaiſſeaux capillaires, qui ne permettant pas le paſſage à la ſéroſité, celle-ci ſera obligée de réfluer dans le torrent de la circulation, d'où elle ſera repouſſée enſuite, pour s'épancher dans une des cavités du corps. Dans le cas dont il s'agit, cette tenſion des nerfs, toute naturelle qu'elle étoit au malade, puiſqu'elle étoit propre à ſon tempérament, fut encore portée à un plus haut degré par l'effet de la frayeur ſubite, qui agiſſant dans cet

inſtant ſur l'habitude du corps, repouſſa les humeurs dans l'intérieur. Ces humeurs ainſi repouſſées des vaiſſeaux capillaires, refluerent ſur la poitrine, engorgerent la plevre, & les vaiſſeaux du poumon ; & elles auroient bientôt formé un épanchement local dans une des cavités, de la poitrine, ſi elles n'euſſent été promptement évacuées par les voies inférieures.

Les purgatifs auroient ſans contredit irrité les vaiſſeaux ; & n'auroient-ils pas par-là augmenté l'éréti ſme ? Les diurétiques chauds auroient agi de même : (le ſeul effet des cloportes nous l'aſſure). Il falloit, par conſéquent tempérer l'orgaſme des humeurs ; & en diminuant ainſi leur raréfaction & leur volume, on étoit aſſuré de détendre les tuniques des vaiſſeaux capillaires, & de remédier par-là à la premiere cauſe. La circulation devenue ainſi plus libre, la ſéparation des humeurs ſe fit par les voies où elles furent attirées. La boiſſon copieuſe de la tiſane diurétique & le petit-lait opérerent cet effet. Le

ſang ſe déchargea des humeurs ſuperflues ; celles qui étoient engorgées rentrerent en partie dans la circulation par l'action élaſtique des vaiſſeaux ; & tout contribua à la guériſon de la maladie. Que cette pratique ſoit infructueuſe & contraire en bien d'autres circonſtances, j'en conviens ; auſſi ne doit-elle être adoptée que par ceux qui ſont en état de diſtinguer le cas où elle doit être employée.

TYMPANITE SPASMODIQUE

OU COMPLIQUÉE.

HIPPOCRATE a prononcé que les douleurs du bas-ventre qui ne cédent à aucun remede ſont ordinairement ſuivies de la tympanite : *Quibus tormina & circa umbilicum dolores, & lumborum dolor, qui neque à medicamento, neque aliàs ſolvitur, in hydropem ſiccum firmatur* (a).

(a) Hipp. aph. XI, ſect. IV.

En effet, après les douleurs aiguës & les spasmes excessifs qu'ont essuyé les intestins & le mésentere, ces visceres acquierent une disposition hectique, à laquelle ce premier pere de la Médecine attribuoit avec raison la tympanite.

Cette maladie, si elle n'est promptement guérie, n'existe pas longtems seule; l'ascite s'y joint bientôt: *Dolor colicus*, dit Lomnius, *sæpe transit in hydropem.* Les vaisseaux exhalans du péritoine & des visceres continuent de filtrer beaucoup de sérosité dans la cavité du bas-ventre, pendant que les vaisseaux absorbans, qui sont toujours les premiers obstrués, parce qu'ils sont les premiers oblittérés & racornis, en repompent une très-petite quantité; ils ont perdu leurs ressorts, & ne charrient qu'avec peine la lymphe qu'ils rapportent, & cet ascite, qui succede à la tympanite, est incurable.

Ce n'est donc point dans ce dernier tems de la maladie que nous apporterons des remedes, ils seroient in-

ſuffiſans ; mais bien dans ſon commencement, c'eſt-à-dire, quand les douleurs du bas-ventre nous annonceront le début d'une maladie ſérieuſe, & très-ſouvent mortelle. Ces douleurs ſont produites par les violentes irritations que ſouffrent les inteſtins, & par l'acrimonie des liqueurs qui y circulent. C'eſt par cette acrimonie qu'elles agiſſent ſur des vaiſſeaux & des nerfs trop tendus, qu'elles y excitent ces ſpaſmes & cette raréfaction de l'air contenu, & conſéquemment cette tenſion & ce gonflement qui caractériſent la tympanite ſpaſmodique, je veux dire, celle qui eſt produite primitivement par le racorniſſement des membranes & des vaiſſeaux, & qui par cette raiſon fut toujours inſéparable du tempérament vaporeux.

Pour y remédier, nous n'avons d'autres indications à remplir que celles qui nous portent à détendre le ſyſtême des nerfs, & à calmer la raréfaction des liqueurs, & de l'air contenu dans le canal des inteſtins, &

quelquefois encore dans la capacité de l'*abdomen*. C'eſt de cette façon que nous remédierons avec efficacité aux premiers efforts d'une maladie auſſi cruelle ; & en voulant ainſi arrêter ſes progrès, nous ſerons quelquefois aſſez heureux pour en détruire le principe & le germe. Mes obſervations pratiques à ce ſujet, & celles de pluſieurs Médecins illuſtres qui m'ont précédé, autoriſent ce traitement.

Mr. le Chevalier de Faucon Beauchamp, Brigadier des armées du Roi, homme ſeptuagénaire, & fort mélancolique, fut tout-à-coup attaqué de douleurs aux entrailles & aux reins, qui amenerent en peu de tems le *météoriſme* du bas-ventre. La ſéchereſſe de la bouche & les flatuoſités ſe joignirent à ce ſymptome, & caractériſerent par conſéquent la tympanite naiſſante. Un mal qui débutoit avec tant de vivacité faiſoit tout craindre pour les ſuites, ſi les premiers remedes que l'on ſe propoſoit d'y apporter ne l'euſſent bientôt calmé. Mais l'eau de poulet & les fomentations émollientes

furent employées avec un ſi prompt ſuccès, qu'elles ne laiſſerent aucun ſoupçon de retour. Le lait d'âneſſe perfectionna la cure.

On voit par ce récit que la tympanite commençante peut aiſément ſe guérir, quand on attaquera la véritable cauſe qui la procure: & par la raiſon contraire, celle qui ſera négligée ou irritée, réſiſtera plus longtems aux remedes les plus appropriés. En voici un exemple.

La Dlle. Galoutaire, ſexagénaire & hypocondriaque, fut attaquée dans le courant de l'année 1756 de la fievre quarte. Un Empirique la guérit par le ſecours de quelques purgatifs hydragogues, & d'une grande quantité de pilules fébrifuges. Quelque tems après le ventre ſe tendit & s'éleva conſidérablement, il devint douloureux, & la tympanite fut confirmée. Les fomentations froides, la tiſane de poulet, l'eau à la glace, le petit-lait, les lavemens huileux, & le bain, calmerent conſidérablement ces ſymptomes. Il ſurvint une

diarrhée bilieuſe, avec des vents, qui ſoulagerent la malade. Le ventre déſenfla, & les douleurs s'évanouirent. Deux onces de manne diſſoutes dans un verre de petit-lait, me parurent alors indiquées : mais les entrailles, trop ſenſibles encore, n'en purent ſoutenir l'abord ; les douleurs ſe réveillerent avec vivacité, le ventre ſe tendit & enfla de nouveau. Je revins promptement aux mêmes remedes, qui calmerent encore le ravage. La cure fut terminée par l'uſage du lait d'âneſſe.

Mr. Combaluzier n'a point omis dans ſon traité des maladies venteuſes (*a*) l'eſpece de tympanite dont il s'agit ici : ce ſavant Auteur a dépeint cette maladie avec tant de fidélité, qu'on ne ſauroit rien ajouter au portrait qu'il en fait. Les remedes qu'il propoſe ſont les mêmes que j'ai employés. Uniquement occupé du ſpaſme qui domine dans les entrailles,

(*a*) Voyez le traité des maladies vent. par M. Combaluzier, tom. 1, p. 19.

& de la raréfaction de l'air qui y eſt contenu, il a recours aux bains domeſtiques, aux lavemens rafraîchiſſans, aux fomentations d'eau froide, à la limonade, au petit-lait, à la tiſane de poulet, au lait d'ânesſe, & enfin à tous les remedes qui temperent la fougue des humeurs, & humectent en même tems les ſolides. C'eſt auſſi avec les mêmes remedes qu'il traite & qu'il guérit les coliques venteuſes, qui précedent ordinairement cette maladie, & qui l'accompagnent toujours juſqu'à la fin.

Pour donner plus de poids à ſon ſyſtême, il l'étaie de l'autorité de pluſieurs Auteurs des plus reſpectables de l'Antiquité, chez qui il a puiſé ſa pratique. Il rapporte d'après Hippocrate (*a*) qu'une femme, qui d'ailleurs étoit graſſe & de bonne ſanté, avoit pris un bol pour ſe faire avorter, & en conſéquence avoit été ſaiſie d'une colique avec des tranchées violentes, enflure du ventre, & autres

(*a*) Hipp. lib. V. de morb. pop. obſerv. 18.

ſymptomes, & étoit tombée juſqu'à cinq fois dans une ſi violente ſyncope, qu'elle paroiſſoit morte. Hippocrate lui fit répandre ſur le corps trente cruchées d'eau, & la ſoulagea par ce ſeul remede. Elle rendit enſuite beaucoup de bile par en bas : mais quand elle ſentoit ces douleurs, elle ne rendoit rien. Elle revint enſanté (*a*).

Il ajoute au témoignage d'Hippocrate celui de *Zacutus Luſitanus*, qui faiſoit boire aux malades une grande quantité d'eau à la glace, & faiſoit obſerver un régime froid. Il cite pluſieurs exemples rapportés par *Avicene* & par *Amatus*. Il rapporte, d'après Jean Colbatch, Médecin à Londres, l'hiſtoire d'une fille tympanitique, qui

(*a*) On obſervera que la malade d'Hippocrate étoit hyſtérique, puiſque la ſyncope la caractériſe ; & on fera attention que l'évacuation de la bile n'avoit lieu que dans l'intervalle des douleurs, c'eſt-à-dire, quand le relâchement étoit ſurvenu. Ce qui fait une nouvelle preuve de l'efficacité des humectans dans les maladies ſpaſmodiques.

guérit en ſe baignant dans l'eau froide de la mer ; & il finit par celle d'une femme tympanitique, guérie par l'uſage interne & externe de l'eau à la glace, par M. Raſt, Médecin de Lyon. Les circonſtances qui accompagnent cette cure miraculeuſe méritent d'autant plus d'être rapportées, qu'elles publient non-ſeulement l'efficacité du remede, mais encore les pernicieux effets de bien d'autres diamétralement oppoſés à celui-ci par leur action.

La veuve Triquet, après une couche où les vuidanges avoient très-peu coulé, tomba tout-à-coup dans une fievre continue putride, qui fut ſuivie d'une enflure tympanitique, & de tous les autres ſymptomes qui caractériſent la tympanite ſpaſmodique. Elle ne put être guérie ni par les huileux, ni par les différentes ſortes de carminatifs. M. Raſt penſa que dans ce cas il falloit réprimer par le froid, les vents qui ſe raréfioient par trop de chaleur. Il propoſa de remplir cette indication, en appliquant

de l'eau à la glace ; mais il n'osa l'essayer sans prendre conseil d'un de ses confreres. Ce Médecin, qu'il appelle célebre, consentit qu'on employât ce remede, & en même tems il conseilla, à cause de la foiblesse de la malade, de lui donner intérieurement quelques cordiaux spiritueux : ce qui fut fait. La malade rendit quelques vents, & peu à peu le ventre se désenfla. On mit encore quelque tems en usage ces deux remedes opposés : mais le ventre redevint plus enflé, & la malade souffroit les plus grandes douleurs. Le Médecin ordinaire attribua, avec juste raison, ce mauvais effet à la chaleur des cordiaux, & à leur place il ordonna à la malade de boire copieusement de l'eau à la glace. Elle la but avidement & avec plaisir ; & on lui en appliqua extérieurement. L'enflure diminua, & enfin elle disparut tout-à-fait (*a*).

Quoique la tympanite soit produite

(*a*) Voy. M. Combaluzier, tom. 2, p. 220.

quelquefois par le relâchement des fibres du canal inteſtinal, avouons-le ſans peine, il eſt bien rare que cette cauſe la produiſe primitivement, puiſqu'elle eſt preſque toujours la ſuite de la trop grande tenſion des fibres, qui, après de violentes diſtenſions, tombent alors dans cette atonie générale où les remedes les plus appropriés deviennent impuiſſans. Pourquoi donc tant de carminatifs, & tant d'autres remedes chauds? Les douleurs qui précedent ordinairement l'hydropiſie tympanite, & qui l'accompagnent toujours juſqu'à ſa fin, ne dénotent rien moins que la foibleſſe des parties intéreſſées. Mr. Combaluzier a prévenu ce reproche : s'il eſt fécond en formules & en remedes de toute eſpece, c'eſt ſans contredit pour avoir la ſatisfaction de nous dire : *Plura hîc habes, ut pauca ſeligas* (a). Quelle preuve plus authentique de l'étendue de ſon génie & de ſon diſcernement?

(a) Voyez la préface du Traducteur, p. 50.

Pales

PALES COULEURS COMPLIQUÉES.

LEs pâles couleurs ou *chloroſis*, maladie très-commune en Europe, qui a toujours été regardée comme un ſymptome de la ſuppreſſion des regles, pourra bien ſe compliquer avec les vapeurs : lorſque le racorniſſement des vaiſſeaux utérins, tant ſanguins que lymphatiques, procurera lui ſeul la ſuppreſſion des menſtrues. Que cet état convulſif des nerfs de la matrice ſoit une des cauſes de cette ſuppreſſion, les Médecins en conviendront : c'eſt pourquoi on ne peut que reconnoître cet état convulſif pour une de celles qui procurent le *chloroſis*, puiſque cette ſeconde maladie fut toujours l'effet de la premiere, je veux dire, la ſuppreſſion.

Cette cauſe une fois établie, il ſera fort aiſé d'en déduire les ſymptomes : le reflux de la lymphe utérine & celui du ſang menſtruel ont déjà fourni à

M. Aſtruc une infinité de preuves & de raiſons ſur leſquelles il appuie ſon ſyſtême (*a*). Mais quel eſt le traitement qui convient à cette maladie, lorſqu'elle eſt compliquée avec les vapeurs ? M. Aſtruc le déſigne, ſans oſer le preſcrire : c'eſt pourquoi il nous ſera permis d'y ajouter des préceptes.

Pour éviter la mépriſe, dans la diſtinction de cette complication, nous donnerons pour ſignes non équivoques tous les ſymptomes hyſtériques, quels qu'ils ſoient, même les plus légers ; la tenſion des hypocondres : le gonflement douloureux de l'eſtomac & du *colon* ; des douleurs dans la matrice, qui annoncent un état de tenſion & de phlogoſe, & qui s'étendent enſuite juſqu'aux reins, aux aînes, & aux cuiſſes, le vomiſſement, la limpidité des urines, &c. & alors nous ſerons aſſurés que la tenſion ſpaſmodique des nerfs procure la ſuppreſſion, & enſemble le *chloroſis*.

(*a*) Voyez le traité des maladies des femmes, par Mr. Aſtruc.

Dans un pareil état, on chercheroit en vain à désobstruer les vaisseaux utérins, & ceux des autres viscères du bas-ventre qui ont été secondairement affectés. La rigidité des nerfs, qui a donné lieu au premier vice, s'opposera toujours à l'action des remedes apéritifs ; les crispations augmenteront ; & les obstructions devenant par-là plus compactes, elles deviendront aussi plus rebelles, & capables de produire des ravages beaucoup plus grands, en formant des obstacles invincibles à la circulation des liqueurs ; d'où il s'ensuit communément tant de désordres.

Cette erreur est générale ; l'ignorance du vulgaire l'entretient, & la cupidité des Artistes la favorise. Que de remedes vantés, & sous combien de formes ! Opiats, électuaires, extraits, poudres, elixirs, vins médicinaux, & autres de cette espece ; ce sont-là tout autant de poisons entre les mains de l'Empirique, qui se mêle de guérir sans connoître la cause de la maladie qu'il traite ; tandis que

ces mêmes remedes ſont de véritables ſpécifiques entre les mains de celui qui diſtingue & qui ſait diſtinguer les cas où ils ſont appropriés.

Ce ne ſera donc jamais dans la complication vaporeuſe que la Pharmacie étalera ſes tréſors ; mais bien dans les maladies où l'embarras des viſceres ſera produit par tout autre vice que celui que nous venons d'adopter. Ici tout eſt tenſion, criſpation, érétiſme : & s'il paroît d'autres vices à combattre par les complications de différentes maladies, ils ſeront toujours ſoumis à l'action de cette premiere cauſe, & ne pourront être domptés qu'après avoir détruit celle avec laquelle ils ſont tellement liés & unis, qu'on doit les regarder comme un même vice, ſi l'on veut éviter les écarts dangereux d'une pratique inconſidérée.

C'eſt pourquoi, à quelque degré que ſoit porté le mal, & quels que ſoient les ſymptomes qui paroîtront les plus contradictoires, comme l'enflure des pieds, la bouffiſſure du viſa-

ge, ſa pâleur, l'inapétence, &c. nous annonçons d'après l'expérience, que tous ces ſymptomes doivent être réputés nuls, lorſque l'affection hyſtérique y ſera aſſociée; & que celle-ci au contraire exigera toujours les remedes les plus prompts. Les délayans & les humectans précéderont donc l'emploi de tout autre ſpécifique; & ce ne ſera jamais qu'après eux que l'on pourra employer, ſans crainte de mauvais effet, les purgatifs & les apéritifs, qui agiront alors avec d'autant plus d'efficacité, que les nerfs & les vaiſſeaux devenus moins ſenſibles aux impreſſions des parties actives de ces remedes, ſe contracteront ſans peine & ſans trop de vigueur: & de cette façon nous ſerons aſſurés que les évacuations ne ſeront point inſuffiſantes, ni même trop abondantes, puiſqu'elles ſeront ménagées par les doux efforts des ſolides, qui inviteront ainſi la nature à ſe ſoulager, & à participer elle-même à la cure.

Faudra-t-il des exemples aſſortis aux idées pratiques que je propoſe? ou bien exigera-t-on de moi des exemples

contraires? Dans l'un & dans l'autre genre, on ne ſauroit trouver la Médecine en défaut. Il nous ſuffira donc de réveiller l'attention des Médecins dans la diſtinction de ces deux maladies compliquées. Chacun pourra y ajouter ſes propres obſervations.

PERTES BLANCHES COMPLIQUÉES.

EN regardant les fleurs blanches comme un ſymptome de l'affection hyſtérique, nous reconnoîtrons pour cauſe prochaine & immédiate de cette maladie, le vice des liqueurs qui circulent dans l'*uterus*, & enſemble celui des ſolides qui compoſent le tiſſu de ce viſcere. En effet l'acrimonie extraordinaire de la lymphe, & de la ſéroſité, étant très-propre à former des embarras dans ſes vaiſſeaux, elle formera en même tems des obſtacles à leur diſtribution, & enſuite des gonflemens, & des diſtenſions plus ou moins fortes, qui obligeront les

fibres à s'écarter, à se séparer, & à se rompre : ce qui favorisera d'abord la sortie des humeurs les plus séreuses, ensuite de la lymphe, & quelquefois encore de quelques globules rouges, suivant le degré d'acrimonie que ces humeurs auront reçu par l'effet des différentes causes éloignées qui ont favorisé leur vice.

En outre, l'oblittération d'un nombre des plus petits vaisseaux de l'*uterus*, occasionnée par le rétrecissement de leurs parois, formant elle-même le plus grand obstacle à la distribution des liqueurs, donnera lieu à une pléthore d'autant plus considérable, que le nombre des vaisseaux oblittérés augmentera toujours plus : & nous aurons là par conséquent deux causes, qui agissant réciproquement, produiront entr'elles un même vice, que nous devons attaquer également, & avec les mêmes remedes.

Les indications qui se présentent dans cette complication de maladies, sont donc de corriger l'acrimonie de la lymphe utérine, & de rouvrir en

même tems les tuyaux capillaires oblittérés, pour pouvoir rétablir la circulation dans la matrice. Les incraſſans, les humectans, les balſamiques, & les rafraîchiſſans rempliront toutes nos vues; puiſqu'en diſſolvant les ſels dont la lymphe eſt ſurchargée, ils en corrigeront ainſi l'acrimonie, & lui reſtitueront le balſamique, dont elle eſt tout-à-fait dépourvue. Les vaiſſeaux, moins irrités pour lors céderont aiſément aux doux efforts d'une circulation plus paiſible: ce qui rétablira les fonctions naturelles du viſcere affecté.

On conçoit déjà, par l'expoſé que je viens de faire, de quelle utilité pourroient être en pareil cas les apéritifs, les purgatifs, & les remedes ſtiptiques. Et pour mieux dire, ne reconnoît-on pas combien ils ſeroient pernicieux? les uns criſperoient les vaiſſeaux, & augmenteroient ainſi le nombre de ceux qui ſont oblittérés ou obſtrués: les autres diviſeroient encore plus les humeurs lymphatiques; leur ténuité & leur acrimonie

devenant toujours plus grandes, elles s'échapperoient beaucoup plus aiſément par l'extrêmité des vaiſſeaux, & en corroderoient le tiſſu : ce qui favoriſeroit l'écoulement au lieu de le ſuſpendre, & entraîneroit infailliblement après lui la deſtruction totale du ſang & des autres humeurs (*a*).

Pour remédier donc avec efficacité aux différens maux qui ſurviennent toujours aux dangereux effets de tant de remedes que l'on emploie journellement dans le traitement de cette maladie, on preſcrira une diete forte, à cauſe de la longueur de la maladie, mais telle qu'elle rafraîchiſſe, humecte, & adouciſſe l'acrimonie. La malade ne fera qu'un exercice modéré, &

(*a*) Pour ſatisfaire les Médecins ſcrupuleux, je propoſerai ici un traitement méthodique, en annonçant que ſi je me ſuis diſpenſé de le faire dans les différentes maladies que je décris dans ce Traité, c'eſt pour épargner à mes lecteurs l'ennui de toutes ces répétitions médicinales & pharmaceutiques, qui groſſiſſent prodigieuſement un volume, mais qui n'apprennent rien aux Médecins praticiens.

ſe nourrira d'agneau, de veau, de jeunes poulets : elle fera en même tems uſage des nourritures farineuſes, telles que le riz, les grumeaux d'orge, d'avoine, l'orge perlé, la ſemoule, le vermichel, le ſagou : on y ajoutera quelquefois les bouillons de poiſſons, de limaçons, pour adoucir le ſang, & l'incraſſer plus efficacement.

Sa boiſſon ordinaire ſera pour quelques jours une tiſane de poulet, faite avec un petit poulet de la groſſeur d'une caille, & un peu de riz, ou la racine d'althea. On donnera des lavemens rafraîchiſſans ; & s'ils ne ſuffiſent pas pour évacuer les crudités qui pourroient être dans les premieres voies, on donnera une purgation, mais douce, comme celle qui ſuit :

Prenez pulpe de caſſe récemment tirée, & ſirop de chicorée compoſé, de chacun une once ; diſſolvez dans huit onces d'eau de fontaine ; & faites une potion.

Après que le corps ſera ainſi purgé, on pourra préparer un bouillon ſous la formule ſuivante, que la malade

prendra pendant vingt jours, & plus, s'il le faut, ſuivant les degrés de ſéchereſſe & d'acrimonie que l'on a à combattre.

Prenez racine d'althea & de grande conſoude, de chacune demi-once; feuilles de laitue & de pourpier, de chacune demi-poignée; ſemence de lin, demi-dragme; faites cuire, ſelon l'Art, avec un jeune poulet, dont on farcira le ventre avec les quatre ſémences froides majeures: faites un bouillon.

L'uſage du bouillon fini, on s'abſtiendra des purgations, par la raiſon qu'elles ſeroient non-ſeulement ſuperflues, mais encore dangereuſes & contraires; puiſqu'elles détruiroient par leur action les doux effets des remedes adouciſſans; & on paſſera tout de ſuite à l'uſage du lait coupé avec l'eau d'orge & autres ſemblables, ou au lait d'âneſſe, ſans addition d'aucun opiat abſorbant & ſtomachique, qui produiroit encore des effets oppoſés à l'action des remedes indiqués pour détruire le vice.

On pourra auſſi conſeiller dans le même tems les injections avec la décoction de guimauve, l'eau d'orge, ou le petit-lait bien clarifié, & le bain domeſtique. Les eaux minérales acidules conviennent pareillement pendant tout l'été, pour appaiſer la raréfaction des liqueurs, adoucir leur acrimonie, & relâcher les ſolides criſpés. On doit varier ces remedes, ſuivant le cas & la ſaiſon; & on pourra auſſi y ſubſtituer dans le beſoin le petit-lait clarifié ou diſtillé, les bouillons de grenouilles, & autres du même genre. On reviendra pluſieurs fois à ces différens remedes, juſqu'à ce que l'on ſoit aſſuré d'une guériſon radicale.

C'eſt de cette façon qu'ont été guéries deux perſonnes de conſidération, dont l'une étoit ſi incommodée, que la perte blanche, qu'elle gardoit depuis pluſieurs années, avoit contracté un caractere d'acrimonie ſi extraordinaire, que les parties voiſines en étoient écorchées. S'il m'étoit permis de mettre au jour les confidences de bien d'autres, j'en citerois bon nom-

bre qui en ſont affligées depuis long-tems par l'effet d'un très-mauvais régime, & par la ſeule opiniâtreté à ne vouloir faire aucun remede : ce qui exigeroit d'elles certaines privations dans leur façon de vivre, & ſur-tout des boiſſons alkaleſcentes, dont elles font journellement uſage.

PERTES DE SANG immodérées & compliquées.

TOutes les fois que les hémorragies utérines proviendront de la cauſe hyſtérique, nous ſerons attentifs à les diſtinguer, pour ne pas leur oppoſer des remedes contraires. Les ſignes qui caractériſent cette eſpece d'hémorragie ſont, ſelon Hoffman, *tenſio & inflatio hypocondriorum circa lumbos, dolor gravativus & preſſorius, quandoque cum ſenſu refrigerii junctus, extremarum partium refrigeratio, vaſorum detumeſcentia, color faciei pallidus, pulſus citatior, cum internorum ardore,*

alvi ſtrictura, urinæ parcior fluxus. Hæc omnia autem ſatis abundèque teſtantur, non à cauſa ſolùm paſſiva, id eſt nimia debilitate uteri, ſed ab activa etiam, ſpaſmodicis partium vaſculorum & nervorum ſtricturis ſanguinem ad uterum nimiùm urgentibus, hoc vitium proficiſci. Undè etiam ratio repetenda quòd fœminæ hypocondriacæ hyſtericæ, & quæ tenerioris ſunt ad animi commotiones proclivioris naturæ, hôc moleſto malo frequentiùs afficiantur (a).

Le relâchement des vaiſſeaux utérins n'aura point lieu dans cette eſpece d'hémorragie, de même qu'un ſang trop fluide, où la ſéroſité domine. Une pareille conſtitution ne pourroit jamais procurer les ſymptomes ci-deſſus détaillés par l'Auteur que je cite, & les mêmes que nous obſervons chaque jour. Ce ſera au contraire ſur le ſpaſme des vaiſſeaux de l'*uterus*, & enſemble ſur la raréfaction d'un ſang ſec & acrimonieux, que nous porte-

(a) Hoffman de uteri hemorragia, ſect. 1, cap. V, p. 225, tom. 2.

rons des remedes capables de relâcher les vaiſſeaux trop tendus, dont le calibre diminué par cet effet, augmente toujours plus la pléthôre : ils ouvriront le diametre des vaiſſeaux, & appaiſeront en même tems la raréfaction des liqueurs qui y circulent ; & par ce double accord, la circulation devenant plus paiſible, la diſtribution du ſang deviendra plus égale dans chaque partie du corps.

Les remedes que notre Auteur emploie répondent à ces idées ; & les effets qu'ils procurent ſont très-bien atteſtés par les obſervations pratiques qu'il nous rapporte. Les humectans, les délayans, & les rafraîchiſſans, ſont toujours préférés à tout autre ſecours. Ecoutons leur éloge : *Quando nimis ebullientis ſanguinis orgaſmus fovet & auget hoc malum, ob motum inteſtinum partium ſulphurearum concitatiorem, diluentia, humectantia, refrigerantia auxilio ſunt efficaciſſimo ; atque inter hæc excellit quàm maximè ſola aqua frigida fontana, modò ſit pura & ſubtilis, aut quæ melior adhuc,*

pluvialis probè conservata & putredinis expers, vel admixta nitri decenti quantitate alteratâ, vel cum spiritu vitrioli, & sufficienti copia pota.

Il prétend avec raison que par ce traitement, tout simple qu'il est, on divise les humeurs trop épaisses, on adoucit l'acrimonie, on appaise la chaleur, on redonne le ton aux fibres, & on guérit plus promptement & plus efficacement la maladie dont il s'agit, que lorsque l'on emploie les spécifiques les plus vantés : *Etenim simplex hæc medicina, & diluendo spissos humores, & acres temperando, nimiumque æstum restinguendo, fibras quoque relaxatas firmando, plus certè præstat quàm tantopere à Medicis alia varii generis ad hoc malum laudata specifica,* &c. (*a*).

Le relâchement des fibres, qui paroît contradictoire avec le spasme que nous accusons, doit s'entendre des fibres de la matrice que l'impétuosité du sang a déchirées & relâchées, après

(*a*) Ibidem, p. 226.

les

les avoir forcées de céder aux violentes distensions qu'elles ont souffertes. C'est sur ces mêmes fibres que les remedes humectans agiront; ils leur rendront leur premiere élasticité, en y restituant leur souplesse. Les toniques, les astringens, qui du premier abord sembleroient leur être favorables, crispe-roient toujours plus l'extrêmité des vaisseaux, & y procureroient des irritations d'autant plus dangereuses, qu'elles ulcéreroient les parties qui en seroient affectées. Aussi voit-on le plus souvent que ces sortes d'hémorragies procurent l'ulcere de la matrice, tant par rapport à la qualité du sang qui le fournit, que par le pernicieux effet des remedes contraires qui le favorisent.

D'après cet exposé, dans lequel nous trouvons une explication claire & naturelle du méchanisme qui procure ce dérangement menstruel, il nous paroît déjà qu'il sera fort aisé d'y remédier; puisqu'en tempérant l'orgasme des humeurs, & en relâchant le spasme de la matrice, nous sommes très-assurés de rétablir les fonctions

naturelles de ce viſcere, & de prévenir en même temps les différens maux qui ſuccedent au premier dérangement. Ce projet ſi vaſte en apparence, puiſqu'il embraſſe la plus grande partie des maladies du ſexe, intéreſſe d'autant plus les Médecins praticiens, qu'il les éclaire ſur une matiere qui a fait juſqu'ici le ſujet de leurs recherches, & ſur laquelle la plupart de ceux qui s'y ſont exercés ont toujours échoué, & ſe ſont plaints des difficultés inſurmontables qui ſe ſont préſentées (*a*).

Pour éviter toute contradiction, rejettons tout ſyſtême ; écoutons ſimplement la nature : fut-elle jamais ſi éloquente, que lorſqu'elle eſt opprimée & prête à ſuccomber? La roideur des reſſorts qui compoſent la machine demande des ſecours ; hâtons-nous de les relâcher ces organes, ouvrons par ce moyen les canaux obſtrués ;

(*a*) C'eſt ce qui avoit fait dire à Démocrite, *ſexcentarum ærumnarum calamitatumque authorem eſſe uterum.* Democr. ad Hippocr. de natura humana.

& rappellant ainſi la circulation de toutes les liqueurs, nous rétablirons les fonctions du viſcere affecté.

Mme. *F*, âgée de quarante ans, d'un tempérament chaud & ſec, éprouvoit depuis deux ans le flux immodéré de ſes mois : ſon Médecin attribua ce dérangement menſtruel à la ceſſation prochaine de cette évacuation, & ne preſcrivit aucun remede. Mais les mouvemens vaporeux, qui ſe mirent bientôt de la partie, les gonflemens dans les entrailles & des douleurs aiguës qui ſe faiſoient ſentir vivement aux cuiſſes & aux reins, exigerent quelque ſoulagement. On preſcrivit quelques bouillons rafraîchiſſans, qui calmerent tant ſoit peu la malade; après leſquels on crut ne pouvoir ſe diſpenſer de la purger légérement.

L'irritation que ce remede procura, dérangea ſi fort les projets du Médecin, que les premiers ſymptomes du mal reparurent avec une nouvelle force; l'hémorragie devint plus abondante; les douleurs ſe réveillerent,

& une éruption dartreuſe ſe manifeſta bientôt ſur toute l'habitude du corps. L'eau de poulet calma d'abord tous ces ſymptomes ; mais l'hémorragie en éludoit l'action : il fallut recourir au bain tiede ; la malade y fut livrée pendant trois mois, au bout deſquels elle fut guérie de ſes pertes.

La femme d'un Chirurgien de cette ville, du même âge & du même tempérament que la précédente, ſouffroit depuis trois ans le même dérangement dans ſes évacuations périodiques, & fut encore ſoulagée par les mêmes remedes. Revenue en meilleure ſanté, elle s'écarta de ſon régime : deux taſſes de caffé, qu'elle prit ſucceſſivement à la fin d'un repas, lui donnerent la fievre, & rappellerent l'hémorragie.

On voit par ces deux obſervations que la cauſe que j'ai aſſignée plus haut, eſt parfaitement bien caractériſée ; mais l'effet des remedes contraires, que ces deux malades avoient éprouvés, nous démontre ſon exiſtence & la néceſſité de ne jamais la méconnoître.

Le bain, qui paroît aujourd'hui le ſpécifique aſſuré d'un mal ſi redoutable, ne doit point alarmer les Médecins par les contradictions qui paroiſſent d'abord ſe préſenter ſur ſon uſage: les moins hardis ne l'emploieront que dans les intervalles de l'hémorragie, & par ce moyen ils en éloigneront peu à peu le retour; & les autres, plus courageux, ſans être téméraires, franchiront tous les obſtacles pour arriver plus promptement à leur but. Pour ſe conformer cependant aux loix que la nature nous impoſe, on s'arrêtera prudemment aux jours marqués pour cette évacuation; le ſuperflu exige le remede.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les pertes périodiques immodérées que nous prétendons établir nos indications curatives; celles qui ſuivent de près l'accouchement naturel, & qui ſortent des bornes que la nature leur a preſcrites, exigent à leur tour les mêmes remedes, lorſqu'une même cauſe les procure. Cette cauſe eſt commune à toutes les femmes ſujettes aux vapeurs, c'eſt-à-dire, que la tenſion naturelle de

leurs fibres, augmentée par les différentes irritations que ſouffre le genre nerveux dans les douleurs de l'accouchement, procure des ſpaſmes & des contractions violentes, qui agiſſent inégalement ſur les fluides, les preſſent de toutes parts, & les obligent à ſe porter dans les vaiſſeaux où ils trouvent moins de réſiſtance.

L'ouverture des vaiſſeaux de la matrice, occaſionnée par le déchirement qu'ils ont ſouffert à la ſortie du placenta, préſente un vuide aſſez conſidérable pour attirer les fluides & leur fournir des iſſues, par leſquelles ils s'échapperont avec d'autant plus de vîteſſe, que la force qui les meut agira avec plus ou moins de vigueur. Ce ſera donc du degré de cette action organique que dépendront les pertes immodérées dont il s'agit, & auxquelles on remédiera toujouts avec efficacité, en attaquant cette cauſe par ſes contraires.

Quel changement dans la pratique, & que d'erreurs à corriger! La mort funeſte d'un grand nombre d'accou-

chées assure ici l'impéritie des sages-femmes, qui deviennent elles-mêmes homicides de tant de victimes qui leur sont confiées. C'est dans les cordiaux qu'existe leur poison. La raréfaction des liqueurs que ces remedes procurent, & les oscillations des vaisseaux qu'ils favorisent, doivent sans contredit augmenter les symptomes. Les défaillances qui précedent l'accouchement, & la syncope qui lui succede, sembleroient cependant exiger des remedes actifs, pour accélérer le mouvement d'une circulation qui paroît languissante & ralentie, tandis qu'elle est au contraire opprimée. Quel contraste & quelles extrêmités!

Ne serions-nous pas coupables à notre tour, si nous hésitions de divulguer la mépriſe? On nous pardonnera donc de rappeller la perte que fit, il y a quelques années, Mr. de *S*, Capitaine des vaisseaux du Roi, distingué dans cette guerre par ses exploits, de deux femmes chéries, qui l'une & l'autre, après un accouchement laborieux, périrent par une

hémorragie indomtable, parce qu'elle fut entretenue par les cordiaux les plus actifs.

Ces exemples, auſſi authentiques que récens, nous apprennent à n'employer ces remedes que dans le cas où le relâchement des ſolides, joint à l'épaiſſiſſement des liqueurs, demande de vifs ſtimulans pour les exciter à ſe mouvoir, pour réveiller les oſcillations ralenties, & pour broyer les liqueurs dont la circulation languiſſante menace de s'éteindre, ſi on ne ſe hâte pas d'y porter du ſecours. C'eſt dans ces circonſtances que nous les reconnoiſſons pour de véritables ſpécifiques; & dans le cas contraire, ils ſeront reconnus pour de véritables poiſons, puiſque par leur action, les ſolides déjà trop tendus ſouffriront de plus grandes contractions, qui accéléreront toujours plus le mouvement des liqueurs, & les obligeront ainſi à fuir par les voies qui leur ſeront ouvertes.

L'Auteur que j'ai déjà cité rejettoit ces remedes pour recourir à l'eau froide, dont l'efficacité eſt atteſtée par

le fréquent uſage que ce grand praticien en faiſoit dans un climat bien différent du nôtre par ſa froideur, & dans lequel les femmes ne ſont pas moins ſujettes aux vapeurs par les excès auxquels elles ſe livrent aveuglément, & ſur-tout par celui qu'elles font des liqueurs & du caffé. Ajoutons à l'expérience de ce grand Médecin des exemples aſſortis au cas dont il s'agit.

Mme. la Marquiſe de ***, d'un tempérament vif & très-ardent, accoucha heureuſement à Anduze d'un enfant mâle, & fut traitée avec des cordiaux qui l'échaufferent ſi fort, que ſa ſanté en fut depuis altérée. Deux ans après elle devint groſſe, & accoucha encore dans la même ville, & ſous le même régime; ce qui ajouta un ſecond degré d'irritation & de ſéchereſſe dans ſon ſang & ſur ſes nerfs, & dérangea la ſanté de cette Dame au point qu'elle fut affectée de vapeurs.

Devenue groſſe pour la troiſieme fois, elle accoucha à Arles d'un enfant mort, & eſſuya dans le moment une perte de ſang des plus conſidé-

rables, avec des évanouiſſemens convulſifs qui effrayerent ſa famille. On m'appella dans la nuit, & on couroit aux cordiaux quand j'entrai dans la chambre de cette accouchée; & malgré mes inſtances, on l'auroit abreuvée de toute ſorte d'élixirs, ſi je ne me fuſſe déterminé à la ſoigner moi-même, & à paſſer le reſte de la nuit auprès d'elle. L'eau froide fut mon unique remede: elle en but à chaque inſtant; ce qui calma les évanouiſſemens, & les fit tout-à-fait diſparoître dans l'eſpace de deux heures. L'hémorragie devint à ſon tour moins conſidérable, & la malade échappa du danger. Le régime qu'elle obſerva tout le temps de ſa couche fut des plus rafraîchiſſans. Elle prit enſuite les bouillons de poulet, les bains domeſtiques & le petit-lait diſtillé, qui la rétablirent ſi parfaitement, qu'elle reprit ſa premiere ſanté, que les cordiaux lui avoient enlevée.

La femme d'un Meunier, qui avoit accouché depuis quarante-cinq jours, ne pouvoit ſe relever de ſa couche, par la durée de ſes pertes. Les éva-

nouiſſemens convulſifs ſurvinrent, & je fus appellé. Dans la recherche des cauſes éloignées qui avoient donné lieu à cette hémorragie, j'appris que la malade avoit été gorgée de cordiaux dans le tems de ſes douleurs, & qu'on l'avoit toujours nourrie avec des ſoupes très-ſucculentes ; ce qui avoit jetté dans ſon ſang une grande quantité de parties ſulphureuſes & alkalines, qui le raréfioient outre meſure, & procuroient l'hémorragie. Je corrigeai ce régime : les lavemens froids & la tiſane de poulet rétablirent la malade.

On conçoit déjà combien il eſt eſſentiel de connoître les fautes que l'on commet tous les jours dans le régime des accouchées, pour ſavoir les éviter, ou pour y apporter les remedes les plus efficaces. C'eſt dans les alimens, comme dans la boiſſon, que nous trouvons tant d'erreurs à corriger. Les bouillons trop ſucculens, dans leſquels on fait entrer la poule, la perdrix & le bœuf, les tiſanes diurétiques chaudes, les herbes vulnéraires,

auxquelles on attribue ſi gratuitement la propriété de pouſſer les vuidanges, le vin, l'eau de fleurs d'orange, & toutes les eſpeces d'élixirs ou cordiaux, quels qu'ils ſoient, ſont tout autant de boiſſons toutes plus alkaleſcentes, qui raréfient les liqueurs, agacent les ſolides, & procurent ainſi la plus grande partie des maux qui ſurviennent après l'accouchement.

Sous cette eſpece d'hémorragie utérine nous comprendrons encore celle qui procure la fauſſe couche, & qui eſt ſans contredit la plus dangereuſe de toutes, puiſque le déchirement d'une partie du *placenta* préſente quelquefois des ouvertures très-conſidérables, par leſquelles le ſang s'échappe avec d'autant plus de vîteſſe, qu'il eſt pouſſé par la contraction des vaiſſeaux, & par la compreſſion plus ou moins forte qu'il éprouve dans ſa circulation.

Il eſt vrai que la ſortie du *fœtus* termine toujours cette hémorragie, ou du moins en ſuſpend la fougue & l'impétuoſité. La matrice, qui pous

lors se contracte en se repliant sur elle-même, comprime l'ouverture des vaisseaux, & en bouche l'orifice. Mais en attendant cet effort de la nature, l'hémorragie continue, & peut par conséquent devenir dangereuse & mortelle.

Pour en prévenir les suites, nous ferons attentifs à calmer l'impétuosité des liquides, en diminuant les contractions du cœur : par ce moyen nous suspendrons l'hémorragie ; & le relâchement des solides, que nous procurerons, facilitera d'autant plus l'expulsion du *fœtus* hors de la cavité de la matrice, que les issues seront plus libres, & moins inaccessibles aux efforts de la main.

Les cordiaux & les antihystériques ordinaires seront donc ici des remedes contraires ; mais à leur place on emploiera avec succès les décoctions émollientes, les boissons délayantes & rafraîchissantes, & quelquefois encore le bain domestique tiede, quand les douleurs seront si vives qu'elles exciteront des spasmes & des mouve-

mens convulſifs (*a*). J'en citerai deux exemples.

La femme d'un Apothicaire, enceinte de deux mois, éprouvoit chaque jour des évanouiſſemens vaporeux, que l'on traita avec les remedes antihyſtériques. Les mouvemens convulſifs parurent, & la fauſſe couche fut bientôt déclarée, par l'hémorragie qui ſurvint. Les douleurs aux reins devinrent bientôt inſupportables;

(*a*) Le Commentateur de Deventer nous donne des préceptes curatifs pour cette eſpece d'hémorragie utérine, qui étoient ma façon de penſer à ce ſujet. Il aſſigne trois cauſes des convulſions, la perte, l'abondance de ſang, & les douleurs que ſouffre la matrice à cauſe de ſa grande diſtenſion. Il arrive quelquefois, ajoute-t-il, que la matrice n'eſt pas ſuffiſamment ouverte, quand la convulſion arrive: dans ce cas on ne peut faire que les remedes ordinaires. La ſaignée ne convient point dans les convulſions cauſées par l'inanition: ce qui caractériſe la ſeconde cauſe. Les décoctions émollientes peuvent faire un bon effet dans la troiſieme. Dionis & Mauriceau penſent comme lui. Voy. le Commentateur de Deventer, p. 198.

le ventre fut tendu & douloureux ; la cardialgie, les coliques & les vents tourmentoient alternativement la malade, malgré les soins d'un mari qui desiroit ardemment de guérir son épouse.

A tous les remedes échauffans dont on avoit fait usage, je substituai le régime le plus rafraîchissant : les lavemens froids, les fomentations émollientes & la boisson la plus copieuse ne purent cependant pas remédier aux spasmes & à l'érétisme des nerfs de la matrice ; il fallut par conséquent recourir aux plus spécifiques, & plonger la malade dans le bain avec l'hémorragie : ce qui fut fait. On y revint plusieurs fois, & j'eus la satisfaction de procurer par-là un calme si considérable, qu'elle accoucha ensuite sans douleur & sans beaucoup d'hémorragie.

M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, raconte dans un des Journaux de Médecine (*a*) qu'une femme du com-

(*a*) Voyez le Journal de Médecine du mois de Février 1756, p. 119.

mun, âgée de 30 ans, d'un tempérament ſanguin & pléthorique, forte & bien conſtituée, & médiocrement replette, fut attaquée pendant l'hiver de l'année 1755 d'une paſſion iliaque des plus fâcheuſes, qui ſe trouva compliquée avec une groſſeſſe de cinq mois.

On l'appella pluſieurs jours après que la maladie fut déclarée. Les accidens conſiſtoient dans des douleurs énormes par tout le bas-ventre, & ſur-tout dans toute l'étendue des inteſtins grêles. La malade vomiſſoit toutes les boiſſons qu'on lui donnoit, peu de tems après les avoir priſes; elle rejettoit la bile, accompagnée quelquefois de matieres ſtercorales, moulées & formées, telles qu'on les rend par la voie ordinaire des inteſtins. Rien ne perçoit par le bas. Les lavemens ſortoient comme ils étoient entrés. Les douleurs étoient ſi vives, qu'elles étoient accompagnées de convulſions. Le pouls étoit plein, & il y avoit beaucoup de fievre. Il examina s'il y avoit quelque deſcente, mais

mais il trouva toutes les parties dans leur état naturel.

Pour arrêter les progrès d'une maladie si funeste, il fit multiplier les saignées: on en fit huit du bras, & deux du pied. Il ordonna des boissons avec de la graine de lin, des émulsions, des lavemens émolliens & anodins, des fomentations d'herbes émollientes, des potions huileuses & calmantes; il employa même en dernier lieu les eaux de Vichy. Le tout fut sans succès; les vomissemens continuoient toujours, les forces cependant s'affoiblissoient beaucoup, & il y avoit tout lieu de craindre pour la vie de la malade.

Dans ces tristes conjonctures, se voyant presque au bout de toutes les ressources ordinaires, Mr. Hazon se retourna d'un autre côté, & conseilla les bains domestiques. Les deux premiers ne produisirent aucun effet: le quatrieme eut plus de succès; la femme accoucha d'un enfant mort; les vuidanges prirent leur cours. Il crut pour lors que le vomissement calme-

roit, mais il n'étoit pas encore tems ; il fut contraint de faire continuer le même remede, qui réuſſit à merveille. Le jour même de la couche on plongea cette femme dans l'eau ; on obſerva ſeulement que l'eau fût un peu plus chaude qu'auparavant. Avant que la malade fût accouchée, elle prenoit deux bains par jour, pendant l'eſpace d'une heure ; après l'accouchement elle n'en prit qu'un, dans lequel elle ne reſtoit que trois quarts d'heure. En ſuivant cette méthode, les vuidanges continuerent à couler, le ventre ſe dégagea, le vomiſſement ceſſa, les douleurs calmerent entiérement ; après quoi on fit interrompre l'uſage des bains : on purgea enſuite la malade, pour emporter le germe de la fievre, qui auroit beaucoup retardé la guériſon.

On trouvera peut-être, dit-il, cette pratique trop hardie ; mais le mal étoit extrême : le peu de ſuccès qu'avoient eu les différens remedes que ce Médecin avoit employés, & l'analogie, le déterminerent à ſe frayer cette route.

Il y a quelques années, ajoute-t-il encore, que je vis une Demoiſelle attaquée d'une affection hyſtérique, qui eſſaya de tous les remedes, & qui ne fut ſoulagée que par l'uſage continué des bains domeſtiques. Cette Demoiſelle les prenoit même pendant le tems de ſes regles, qui par ce moyen venoient avec plus de facilité. Quand on ſuſpendoit les bains, les vapeurs recommençoient avec plus de violence.

On nous traitera ſans doute de téméraires, M. Hazon & moi, & je ſuis très-aſſuré qu'on n'adoptera jamais cette pratique, parce qu'elle eſt trop nouvelle, & ſujette à beaucoup d'inconvéniens. Plonger dans le bain une femme enceinte qui ſe bleſſe, dans la vue de faciliter la ſortie du *fœtus*, c'eſt vouloir, dira-t-on, révolter les eſprits, & s'attirer les plus cruels reproches. Quelles que ſoient cependant les raiſons que l'on peut oppoſer à ce ſyſtême, elles trouvent dans la théorie que j'établis les réfutations les plus ſolides, & l'expérience qui la ſuit atteſtera toujours en ſa faveur.

On ſe récriera bien davantage, ſi, non content d'employer ce remede dans le cas de la fauſſe couche, ſans reſpecter l'hémorragie, je prétends encore m'en ſervir dans le tems que les lochies coulent, ſi les ſymptomes les plus preſſans exigent ce ſecours. Trois obſervations des mieux circonſtanciées fourniront un vaſte champ aux réflexions des incrédules. Je les rapporterai ici ſous la forme où elles furent adreſſées à l'Auteur du Journal.

LETTRE à l'Auteur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

J'ai été pénétré de la plus vive reconnoiſſance en liſant le Journal de ce mois (*a*), à la tête duquel j'ai trouvé un extrait de mon Eſſai ſur les vapeurs, dont vous avez bien voulu faire part au Public. Enhardi par vo-

(*a*) Journal du mois de Février 1761, p. 195.

tre ſuffrage, je reprendrai dans peu la plume, pour achever un ouvrage que je n'avois fait qu'ébaucher. J'avois travaillé ſeul juſqu'ici dans cette pénible carriere ; mon exemple a enfin ſéduit les Médecins, & les ſuccès ſe multiplient au point que ma méthode réuſſit par-tout où elle eſt miſe en pratique.

Entre pluſieurs obſervations qui m'ont été communiquées à titre de reconnoiſſance, je ſais que vous en avez reçu une qui me paroît mériter une place dans vos Journaux : un Capitaine Hollandois, frénétique, en fait le ſujet. M. Debaux, Médecin à Marſeille, qui vient d'écrire en faveur de l'inoculation, d'après ſes heureuſes expériences, en eſt l'auteur.

M. Felix, Médecin à Mornas (*a*), m'écrit en même tems, & au nom de ſes Confreres, une lettre auſſi polie qu'elle eſt ſatisfaiſante, par le récit qu'il me fait de mille merveilles opé-

(*a*) Petite ville du Comtat.

rées ſous ſes yeux. J'ai par devers moi, depuis la publication de mon Eſſai, grand nombre d'obſervations toutes plus intéreſſantes, dont je ferai part au Public en ſon tems. Mais pourrois-je actuellement m'empêcher de vous apprendre que depuis peu j'ai fait plonger trois femmes en couche dans l'eau, dont l'une des trois m'eſt redevable de la vie.

Celle dont il s'agit eſt une Dame de Marſeille, épouſe du ſieur Lacroix, Négociant de cette ville, que des affaires eſſentielles avoient attirée ici. Elle eſt âgée de vingt-trois ans, & ſujette aux vapeurs hyſtériques depuis quelques années avant ſon mariage. Un Chirurgien de Marſeille avoit toujours traité cette Dame à ſa maniere. La groſſeſſe ſuſpendit tout accident, & l'on pronoſtiqua que la couche acheveroit la cure. Elle tint bon en effet juſqu'au vingt-deuxieme jour, auquel tems les accidens hyſtériques reparurent avec une nouvelle force; le délire en fut la ſuite, & en même tems la mâchoire & la langue reſterent roi-

des & immobiles, ſans que les lochies en reçuſſent aucune atteinte.

Le bain étoit le ſeul remede qui pût y remédier ; mais les lochies, qui coulerent alors avec plus de force, étayerent le préjugé ; & il ne me fut pas poſſible de le mettre en uſage. On acquieſça plus volontiers aux lavemens froids très-fréquens, & aux fomentations continuelles. Ces remedes, quoiqu'indiqués, ne furent pas ſuffiſans, puiſque depuis trois jours que la malade y étoit livrée, elle n'avoit pu encore avaler une ſeule goutte d'eau : ce qui nous obligea de recourir au bain tiede. Les trois premiers, dans leſquels la malade reſta quatre heures, n'eurent aucun effet ; mais le quatrieme emporta les ſymptomes hyſtériques. Elle en continua l'uſage pendant un mois conſécutif, & les lochies continuerent de couler pendant tout le tems du remede.

Madame *S*, âgée de quarante ans, vaporeuſe depuis l'adoleſcence, & par hérédité, ſouffroit des douleurs des plus aiguës, occaſionnées par un

gonflement extraordinaire des vaiſſeaux hémorroïdaux, qui attirerent enfin les convulſions dans les derniers jours de ſa couche : les topiques les plus adouciſſans, & l'application des ſangſues ne procurerent aucun ſoulagement. Les lochies couloient, & on héſita longtems à ſe ſoumettre au bain tiede Il fallut cependant obéir aux douleurs. Le premier bain les calma conſidérablement, & au cinquieme tout fut évanoui.

Quelques jours après, Madame *P* accoucha laborieuſement d'un enfant mort. La fievre qui ſurvint, & une douleur de ſciatique, accompagnée d'une chaleur extrême qui ſe répandoit ſur toute la cuiſſe droite, obligerent la malade à demander d'autres remedes que ceux que ſon Accoucheur lui preſcrivoit depuis vingt-cinq jours. L'eau de poulet & les lavemens froids ne furent pas ſuffiſans pour calmer les douleurs & la fievre ; il fallut tout de même recourir au bain tiede, qui après un très-long uſage, emporta la véritable cauſe du mal & ſes ſuites,

ſans jamais déranger l'écoulement des lochies.

Je ſuis en droit de conclure, après des expériences de cette eſpece, que le bain tiede eſt le plus puiſſant ſpécifique que l'on puiſſe employer dans tous les tems de la maladie que j'attaque, puiſqu'il eſt entiérement oppoſé par ſon action à la véritable cauſe que j'aſſigne.

SUPPRESSION des lochies compliquée.

IL eſt prouvé par les obſervations ci-deſſus rapportées, que le flux menſtruel ſupprimé, & celui qui eſt immodéré, ſont produits l'un & l'autre par une même cauſe. Par la même théorie, & par l'expérience pratique qui la ſuit, il eſt encore prouvé & démontré que la même cauſe agit dans les différens dérangemens du flux hémorroïdal. Pourquoi la ſuppreſſion des lochies ne proviendroit-elle pas du même vice que toutes ces différentes eſpeces d'hémorragies, ſoit qu'on les conſidere comme immodérées ou comme ſupprimées ?

C'eſt dans l'état convulſif du genre nerveux, & dans la fougue impétueuſe avec laquelle circulent les différentes liqueurs dans l'*uterus*, que nous avons aſſigné plus haut la cauſe des hémorragies utérines : & il a été une fois rapporté, que ſi la fougue du ſang

& ſon impétuoſité prévaloient ſur le vice des ſolides, l'hémorragie ſeroit alors immodérée ; que ſi au contraire la roideur des ſolides prévaloit ſur cette conſtitution du ſang & des autres humeurs, l'hémorragie en ſeroit ſupprimée. Nous ſommes d'autant plus fondés à adopter ici cette même théorie, que l'effet des remedes qu'elle indique répond parfaitement bien aux vues curatives qu'elle établit : c'eſt-à-dire, qu'en relâchant le ſpaſme de la matrice, nous devons obtenir les effets que l'on deſire, qui ſont de provoquer les vuidanges, & de remédier par-là aux différens maux qui ſurviennent toujours à ce dérangement.

La délicateſſe de la matiere que je traite, & la difficulté de ramener des eſprits prévenus, me forcent ici d'entaſſer preuves ſur preuves ; c'eſt pourquoi je n'héſiterai pas d'étaler au grand jour les mépriſes de l'Art, en publiant ſans partialité ce que l'obſervation pratique dépoſe chaque jour contre la méthode vulgaire.

Une femme du monde qui vivoit

dans la débauche, accoucha ſecrettement d'un enfant mort. Des inquiétudes journalieres & familieres à ſon état, des effrois & des alarmes ſuivies de déſeſpoir, furent les principales cauſes d'un accouchement auſſi laborieux. La fievre ſurvint bientôt, & les lochies ſe ſupprimerent. On courut au voiſinage, on appella le Médecin, & alors les confidences ſe multiplierent à un point, que la maladie de cette femme ne fut plus un myſtere.

L'ouverture de la ſaphene fut le premier remede que l'on mit en uſage; la fievre augmenta néanmoins, & fut toujours plus forte: on revint pluſieurs fois au même remede, qui bien-loin d'amener le calme, attira le délire & les mouvemens convulſifs. La malade devint alors inacceſſible: deux Médecins en furent effarouchés; & après avoir été menacés pluſieurs fois par cette frénétique, ils n'oſerent plus ſe préſenter devant elle, & furent ainſi forcés de s'aſſembler au bas de l'eſcalier.

C'étoit dans cet endroit qu'ils con-

féroient entr'eux ſur l'état de cette infortunée. Les aſſiſtans ont prétendu qu'ils ne furent pas toujours d'accord ſur le choix des ſaignées : celle du pied étoit-elle révulſive ou dérivative à la matrice ? & étoit-elle par-là ſalutaire ou nuiſible en pareille circonſtance ? mille raiſons toutes plus perſuaſives, fortifierent le préjugé de chaque combattant ; aucun d'eux ne céda, & on ſaigna tant du bras que du pied *uſque ad mutationem coloris* : ce qui calma la frénéſie. Mais, par une fatalité que l'on n'a pu concevoir, la malade mourut peu de jours après, ayant ſon cerveau libre, & le cœur ſi touché au ſouvenir d'une vie ſi criminelle, qu'elle en fit à Dieu le plus généreux ſacrifice.

Il a été expoſé que des contentions d'eſprit des plus violentes, des effrois & des alarmes avoient précédé l'accouchement de cette femme ; & c'eſt ſans contredit ce qui attira le déſordre. En effet la diſſipation extrême d'eſprits animaux, les contractions violentes du cœur & des vaiſſeaux agiterent la maſſe

des fluides ; la circulation en fut troublée & dérangée : ce qui excita des ſecouſſes plus ou moins fortes ſur la matrice, qui intéreſſerent d'autant plus la vie du *fœtus*, qu'il ne put ſoutenir le choc des liqueurs, & fut forcé par-là de ſortir de la cavité de la matrice ; ce qui ne peut ſe faire ſans des efforts très-douloureux, & des pertes des plus conſidérables, qui deſſécherent toujours plus les reſſorts, & les roidirent à un point, qu'ils furent dès ce moment deſtitués de leur jeu.

Le trouble de la circulation, & l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires, (par l'effet du racorniſſement) amenerent la fievre. La contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux de l'*uterus* occaſionna la ſuppreſſion des lochies, & leur reflux portant ſur le cerveau, procura le délire & les convulſions. Quel parti prendre dans cette extrêmité ? Appaiſer le trouble de la circulation du ſang & des eſprits, relâcher les ſpaſmes de la matrice, c'étoient ſans contredit les ſeules indications que l'on avoit à remplir. Les humectans & les

relâchans étoient par conſéquent les ſeuls remedes capables d'opérer ces effets ; puiſqu'en appaiſant le mouvement des liqueurs, ils ſe ſeroient oppoſés aux dangereux efforts de la pléthôre ; & en relâchant les tenſions & les ſpaſmes de l'*uterus*, ils auroient provoqué l'écoulement des vuidanges, en préparant ainſi les voies qui leur ſont deſtinées.

Les triſtes effets de tant de ſaignées répétées autoriſent ici ma façon de penſer, puiſqu'en diminuant le volume du ſang, elles accélérerent la circulation des liqueurs, les contractions du cœur devinrent plus fréquentes : ce qui augmenta l'érétiſme, & favoriſa la ſuppreſſion (*a*). Ces idées théoriques

(*a*) Les perſonnes intéreſſées aux jours de Mme. de ***, & celles qui ont été inſtruites des circonſtances qui ont accompagné la maladie & la mort de cette jeune Dame, appercevront ici l'erreur. Car pourroit-on diſconvenir que l'inflammation de la matrice, qui ſurvint après un accouchement ſi naturel, ne pouvoit être produite que par la contraction ſpaſmodique des vaiſſeaux

méritent d'être étayées de l'expérience contraire.

Une femme du commun, amie de la défunte dont nous venons de faire mention, s'alarma ſi prodigieuſement le premier jour de ſa couche, qu'elle ſe perſuada qu'elle alloit éprouver un même ſort. Les vapeurs s'en mêlerent bientôt, & les vuidanges diſparurent : la fievre ſurvint le même jour, la ſuffocation & le délire l'accompagnerent ; ce qui caractériſoit parfaitement la même maladie dont cette pauvre femme redoutoit les approches, je veux dire celle qui venoit d'immoler ſon amie. Les indications curatives étoient les mêmes à remplir ; mais il ne falloit pas employer les mêmes remedes. Une tiſane émulſionnée, au défaut de celle

---

de l'*uterus*, qui en bouchant exactement leurs orifices, occaſionna la ſuppreſſion des lochies ? Si l'on eût ainſi penſé ſur l'état de cette accouchée, on eût ſans contredit ménagé les ſaignées ; & les douleurs cruelles dont elle fut tourmentée juſqu'au dernier ſoupir, auroient infailliblement cédé à l'action du bain tiede.

de

de poulet, les fomentations émollientes continuelles & les lavemens les plus rafraîchissans calmerent bientôt la fievre & le délire; & au troisieme jour les vuidanges reparurent.

Dans le courant de Janvier 1763 je fus appellé à Mâcon par M. de Franchelins, Président au Présidial de cette ville, dont les nerfs avoient été tellement érétisés par l'effet de toutes sortes de remedes pharmaceutiques, qu'il étoit hors d'état de venir me consulter à Arles (*a*). Durant le séjour que je fis en cette ville, je fus prié par deux Dames charitables de visiter une pauvre femme en couche, qui imploroit ardemment mon secours. J'y courus à l'instant, & la trouvai au lit, où elle étoit détenue depuis plus d'un mois, avec fievre, ardeur d'urine & suppression des lochies depuis le sixieme jour de son accouchement.

(*a*) Le Public de Mâcon a vu avec d'autant plus de surprise le rétablissement parfait de M. de Franchelins, que l'on avoit déclaré sa maladie incurable avant mon arrivée & après mon départ.

Le ventre étoit tendu, douloureux & conſtipé ; & la malade ſouffroit ſi cruellement des douleurs aux hémorroïdes, qu'elle n'avoit pu dormir un ſeul inſtant depuis qu'elle étoit alitée.

Un Apothicaire de Mâcon, qui s'étoit érigé en Médecin de cette pauvre femme, attribua tous ces différens ſymptomes à la ſuppreſſion des vuidanges : il fit les plus rudes efforts pour rappeller cette évacuation ; & pour y réuſſir, il employa tous les différens vulnéraires, & enſemble les tiſanes diurétiques chaudes de toutes les eſpeces dont il abreuva ſa malade pendant un mois ; de façon que par le ſeul effet de ces prétendus ſpécifiques, cette pauvre accouchée alloit bientôt ſuccomber ſous une inflammation générale du bas-ventre, ſi le haſard ne m'eût amené auprès d'elle.

Je changeai promptement ce régime. La malade ſortit du lit par mon ordre, avec la fievre & ſes douleurs. Elle but abondamment d'une tiſanne des plus rafraîchiſſantes ; on donna des lavemens fréquens ; on fit des

fomentations continuelles dans le lit & hors du lit : en peu de jours elle fut rétablie.

La Dlle. Chiris, âgée de vingt-cinq ans, accoucha de deux enfans le 8 Décembre 1759. Son accouchement fut pénible & très-laborieux ; elle éprouva des mouvemens vaporeux assez considérables ; les défaillances furent continuelles : & on ne manqua pas de l'abreuver dans ces instans de tous les élixirs les plus spiritueux que l'on fut se procurer, jusques-là que la fievre y succéda.

La langue étoit seche & le gosier aride ; des coliques des plus violentes furent bientôt de la partie, & les lochies se supprimerent : le vomissement, qui imitoit celui de la passion iliaque (*a*), la suffocation & le délire annonçoient des engorgemens prochains & la mort, si la malade n'eût été promptement secourue.

Le bain étoit d'autant plus indiqué, que la malade de M. Hazon en

(*a*) Voyez l'observation de M. Hazon.

publie encore les merveilles ; l'érétiſme de tout le canal inteſtinal & le ſpaſme de la matrice exigeoient un humectant des plus prompts. La rigueur de la ſaiſon ne mettoit point obſtacle à l'efficacité du remede, mais elle nourriſſoit le préjugé des perſonnes intéreſſées aux jours de la malade. On ne voulut donc y conſentir que dans le cas où les autres remedes que l'on pouvoit y ſubſtituer auroient été inſuffiſans. Il fallut par conſéquent obéir & concilier la cure d'une maladie ſi dangereuſe avec les obſtacles que l'on y oppoſoit continuellement. L'eau de poulet, les lavemens froids & les fomentations émollientes furent préférées au bain tiede : la boiſſon fut des plus rigoureuſes, car huit pots de tiſane ne ſuffirent pas du ſoir au lendemain. La fievre ſe calma dans les vingt-quatre heures, le vomiſſement & les douleurs ceſſerent le lendemain, & le troiſieme jour les vuidanges ſe rétablirent.

D'après cet expoſé il eſt aiſé de conclure que le vomiſſement, les coliques

inteſtinales, le ſpaſme de la matrice, le délire & la fievre étoient l'effet des cordiaux qui avoient agacé le genre nerveux par leurs parties âcres & cauſtiques, & avoient ainſi jetté le trouble dans la machine. Falloit-il, pour y remédier, recourir une ſeconde fois à des remedes de même eſpece, ou bien falloit-il ſe borner à l'ouverture de la ſaphene?

Quelle reſſource, ou pour mieux dire, quelle foibleſſe de la part du Médecin! On diminue par-là, il eſt vrai, le volume d'un ſang raréfié & d'autant plus preſſé dans les vaiſſeaux, que leur calibre eſt beaucoup rétréci par l'effet du racorniſſement des fibres qui compoſent leurs parois; & on prévient ainſi en partie les engorgemens & les inflammations.

Mais comment remédiera-t-on à la tenſion ſpaſmodique de tout le genre nerveux, & à cet érétiſme particuliérement affecté aux nerfs de la matrice, qui ſeul produit tous ces ſymptomes? C'eſt-là où la Médecine chancelle & ſe tait. Il étoit réſervé ſans doute aux

plus jeunes & aux plus téméraires de franchir le pas & de rompre le ſilence. L'eau ſeule triomphera à l'avenir du préjugé & de l'erreur. Des lochies ſupprimées, des pertes immodérées, des regles arrêtées, un cerveau dérangé, la poitrine gênée, des entrailles érétiſées, toute la machine enfin délabrée, publieront déſormais les merveilles de l'Art. Les obſervations que nous venons de rapporter, ſerviront de bouclier contre les aſſauts d'une opiniâtre incrédulité; & pour leur donner tout le poids qu'elles exigent, nous répondrons toujours de leur authenticité.

Si après cela il ſe trouve encore des Médecins & des malades qui s'obſtinent dans leur entêtement, nous leur dirons avec Pline : *Qui vult decipi, decipiatur* (a).

(*a*) Je ne puis me diſpenſer, en finiſſant, de demander aux Médecins, ſi la théorie, ſous laquelle je préſente mon ſyſtême, n'eſt pas auſſi facile à ſaiſir par ſa ſimplicité, que celle que M. Aſtruc a ſi ingénieuſement imaginée dans ſon traité des maladies des femmes. Si l'on en juge ſans prévention, on ſe rendra

RÉGIME

DU TEMPÉRAMENT VAPOREUX.

JE ſerois coupable d'omiſſion, ſi je n'ajoutois ici des regles de régime pour les perſonnes ſujettes aux vapeurs.

---

d'autant plus volontiers aux idées que je propoſe, qu'elles ne ſont point entiérement oppoſées à celles de M. Aſtruc; puiſque ce ſavant Médecin a déjà reconnu avec moi le racorniſſement des nerfs de la matrice pour une des cauſes de la ſuppreſſion des regles (*): il s'agit ſimplement aujourd'hui de reconnoître cette cauſe pour une de celles qui agit le plus ſouvent, & la ſeule à combattre dans l'affection hyſtérique. Les obſervations pratiques qui étaient ce ſyſtême ſont aſſez convaincantes pour lui mériter le ſuffrage des Médecins praticiens.

On avouera donc ſans peine que cette ſeconde partie de l'ouvrage (**) de M. Aſtruc ne répond pas à beaucoup près au mérite

(*) *Voyez Aſtruc*, loco citato, *pag.* 106, *tome* 1, *ſeconde édition.*

(**) *La pratique.*

Les unes ſe plaindroient avec raiſon de mon inſuffiſance, & les autres ſeroient autoriſées à vivre dans leurs erreurs, parce qu'on ne leur auroit point appris à ſuivre d'autres regles que celles qui ont donné naiſſance à leurs infirmités, & qui les entretiennent continuellement, en leur fourniſſant chaque jour de nouvelles forces.

Pour éviter les reproches des uns, & pour inſtruire en même temps les autres, nous expoſerons donc des regles diététiques, que nous tirerons de la qualité du tempérament vapo-

---

de la premiere : ce qui nous met en droit d'exiger de lui des expériences contraires, ſi mieux il n'aime adopter notre ſentiment. Ce n'eſt point un déſaveu que l'on demande, on ſe reconnoît trop inférieur à M. Aſtruc pour l'exiger ; mais on cherche & on s'efforce de gagner ſon ſuffrage, puiſque la conquête d'un Membre ſi reſpectable entraîneroit infailliblement, après elle celle de tout le Corps : & alors la Médecine ceſſeroit de rougir de ſon inſuffiſance ſur cet article.

reux. L'ouvrage ſeroit trop pénible, s'il falloit parcourir avec les Anciens les différences des tempéramens, les diſtinguer entr'eux & leur aſſigner à chacun un régime particulier; peut-être ſeroit-il au-deſſus de nos forces: nous nous bornerons donc à un ſeul, que nous appellons vaporeux ou mélancolique, c'eſt-à-dire, ſec, bilieux, vif, atrabilaire & ſanguin. Ce ſera ſur celui-ci que nous fixerons nos regards, puiſqu'il eſt particulier & affecté aux maladies que nous traitons.

Pour prouver ſon exiſtence, peignons-le par ſes effets. Les mélancoliques, ſuivant les Anciens, ſont des hommes ſecs, maigres, pâles, bruns ou noirs, très-ſenſibles au froid ou aux impreſſions des objets extérieurs, digérant mal, enfantant beaucoup de vents, ſujets aux hémorroïdes, à la conſtipation, urinant beaucoup, jettant beaucoup de pituite par les émonctoires naturels de cette humeur. Telle eſt l'idée que l'on doit ſe faire des mélancoliques.

Le dérangement & la fougue des digeſtions, la groſſiéreté de la bile, la difficulté qu'elle éprouve dans ſon paſſage, ſans qu'il y ait d'arrêt ni d'obſtruction formée, la tenſion & la ſéchereſſe des ſolides, mais ſi grande, qu'elle peut être regardée comme rigidité, ſont les élémens de la conſtitution mélancolique : conſtitution appellée mélancolique, parce qu'il eſt rare que la triſteſſe & la défiance de ſoi-même & de la force de ſes fonctions, ne ſe joignent à ces ſymptomes.

Le régime de ce tempérament doit être exact. Le grand art conſiſte à introduire dans le ſang aſſez de liquide, pour qu'il puiſſe pénétrer les parties du ſang trop rapprochées, pour qu'il puiſſe ſe mêler intimement avec elles, & être porté par un mouvement commun avec la maſſe des humeurs. Tous les alimens de difficile digeſtion, & qui ſont par conſéquent capables d'engendrer des glaires & des humeurs viſqueuſes, doivent être bannis du régime qui appartient à ce tempérament.

Les farineux non fermentés & les légumes ſecs ſeront donc ici proſcrits. D'un autre côté, les ſubſtances qui peuvent ſe pourrir dans l'eſtomac & dans les entrailles, ou donner au ſang des principes putrides, ſont auſſi très-dangereuſes, parce qu'elles croupiront dans quelqu'endroit du corps que nous les ſuppoſions portées.

Le tempérament mélancolique eſt donc preſque entiérement réduit aux alimens qui, placés dans un juſte milieu, n'ont aucun des excès que l'on peut reprocher à ceux dont les parties ſont mal liées, ou ſont au contraire trop denſes. Le pain bien fermenté, les viandes les plus ſimples, tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, les jeunes volailles doivent être le fonds de leur nourriture. Les herbes potageres doivent en faire l'aſſaiſſonnement. Il faut qu'ils en faſſent uſage en tout temps. Leurs ſucs ſavonneux & légers forment un chyle capable d'augmenter les ſecrétions, ſans les forcer : ces ſucs ſervent de véhicule à l'eau, en la mêlant avec le

ſang, en même temps qu'ils aiguillonnent légérement les ſolides.

Il faut toujours craindre les aromates. En voulant exciter l'oſcillation de l'eſtomac & augmenter ſon action, on peut nuire à l'état des ſolides, & procurer le danger d'imméabilité, qu'un ſang trop épais produiroit dans des vaiſſeaux ſecs & roides. Le caffé & le chocolat produiront cet effet; leur ſubſtance huileuſe & inflammable irritera le velouté de l'eſtomac, & incendiera la maſſe des liquides. Nous croyons donc qu'il eſt très-pernicieux aux perſonnes vaporeuſes, & ce n'eſt qu'avec regret que nous leur en interdiſons l'uſage, comme auſſi des différentes pâtiſſeries, des mets artiſtement préparés avec la pâte, les œufs, l'huile, le beurre, le lait, le miel, ou avec pluſieurs autres choſes de cette nature, qui, à cauſe de leur facilité à ſe gonfler, procurent des vents & des rapports, & dérangent ainſi la digeſtion.

Le choix de la boiſſon des perſonnes vaporeuſes ne demande pas moins

d'attention que leur nourriture. Si l'on consulte le plus grand nombre, le vin mérite la préférence ; mais à n'écouter que l'expérience, l'oracle de la vérité, nous apprendrons que cette liqueur, qui est le produit de la fermentation & qui est pleine d'un esprit ardent, est en général contraire aux vaporeux. Le vin, au lieu de délayer & de dissoudre les alimens, les durcit & les rend plus compactes, communique son ardeur aux tuniques de l'estomac, le desseche & le resserre extrêmement, & de cette façon ruine totalement l'appétit.

Il est donc nécessaire de le défendre très-sévérement aux vaporeux ; & à plus forte raison doivent-ils s'abstenir de ces liqueurs spiritueuses, ou plutôt de ces agréables poisons, qui ont pour base l'esprit de vin : liqueurs toutes ardentes de leur nature, lesquelles par leur causticité crispent, resserrent, épaississent & brûlent encore plus puissamment que le vin, les parties fluides & solides du corps.

L'eau est donc la seule & véritable

boiſſon : c'eſt elle qui délaie ſuffiſamment & tranquillement tout ce que l'on mange, qui nettoie l'eſtomac, qui excite l'appétit, ſelon Hippocrate, qui l'appelle vorace : c'eſt elle qui conſerve la fluidité de nos humeurs, & qui, en entretenant la flexibilité & la ſoupleſſe des vaiſſeaux, entretient ainſi la ſanté.

Celle qui eſt claire, légere, pure & ſans mêlange, paſſe pour la plus ſalutaire de toutes. Celle de pluie étant la plus ſubtile, a toujours mérité la préférence ſur bien d'autres dont on peut faire uſage. Celle qui approche le plus de la nature & de la bonté de celle-là, c'eſt l'eau de riviere qui, puiſée au milieu du canal, & gardée quelque temps dans un vaiſſeau, y dépoſe tout ce qu'elle pourroit avoir d'étranger, & devenue par-là claire & limpide, peut ſe conſerver des années entieres, pour ne pas dire des ſiecles. Telle eſt celle que nous buvons à Arles, dont nos voiſins ne connoiſſent pas aſſez le prix, quoique ſi fort vantée par le célebre Jacques

Spon, Médecin de Lyon (*a*).

L'eau de fontaine ſuit immédiatement celle-ci, par ſa légéreté & ſa limpidité ; mais l'eau de puits doit être entiérement rejettée. C'eſt dans ces différentes eaux que les vaporeux trouveront un véritable remede. Son uſage chez eux ne connoît point d'excès. Avicene nous dit : *Tales jejuno ventriculo potæ ſtomachum abluunt, alvum ſubducunt, coli doloribus opitulantur* (b). Et l'expérience journaliere nous confirme que les coliques venteuſes, auxquelles les vaporeux ſont très-ſujets, ne reconnoiſſent d'autres préſervatifs qu'une copieuſe boiſſon d'eau tiede, priſe tous les matins à jeûn, & quelquefois même après les repas.

Ajoutons à cet éloge ce que Rondeletius en dit, en nous aſſurant qu'il a guéri des goutteux par la ſeule boiſ-

(*a*) Obſerv. rara circà aqu. Rhodani. Jacob. Spon, Med. Lugd. Acta erud. an. 1673.

(*b*) Avicen. lib. 1, ſect. 2, cap. 16, p. 102.

ſon d'eau froide : *Ego multoties aquæ frigidæ potu podagricos ſanavi ; quod facilius ſuccedit in biblioſa* (a). Silvaticus vante auſſi ſes effets, & la preſcrit de même à tous les goutteux (*b*). Martianus en cite un bel exemple : *Solo aquæ frigidæ potu Bernerius Cardinalis à podagra liberatus eſt* (c). Ballonius nous dit : *Miror cur in herpetibus, inflammationibus, in quibus humectandi & refrigerandi conſilium eſt, non potius ad aquam accedamus* (d). Riviere nous aſſure qu'il a plus rétabli de flux menſtruels par le ſeul uſage de l'eau, que par toute autre emménagogue : *De menſibus vitioſis ſive ſubſiſtentibus ſolius aquæ repetito uſu, priſtinum fluxum reſtitutum fuiſſe, & hoc ſimplici remedio plus præſtitutum fuiſſe quàm aliis emmenagoguis* (e). *Ridlinus* enfin nous atteſte qu'il a guéri un nombre de mélancoliques & de mania-

(*a*) Rondeletius, page 611.
(*b*) Silvaticus, cap. 1, obſerv. 1.
(*c*) Martianus in Hippocr.
(*d*) Ballonius, lib. 1, epidem. p. 106.
(*e*) River. lib. 4, cap. 24.

ques

ques par ce seul remede ; & il ajoute : *cujus usu cachectici & tabe confecti convalescunt* (a).

Nous n'aurions pas besoin de recourir à tant d'autorités, si nous voulions consulter la raison & la nature. L'une & l'autre ne nous dictent-elles pas que le Créateur a destiné l'eau pour la boisson ordinaire de l'homme, & de tous les êtres animés ?

Quelque scrupuleux que soit un vaporeux à se choisir une norriture convenable & une boisson salutaire, il n'en sera pas plus avancé, s'il ne joint à cela un exercice modéré. Il faut qu'il se rappelle continuellement cet oracle de Celse, que le travail fortifie le corps, & que l'oisiveté l'énerve : *otium corpus hebetat, labor firmat.* L'exercice récrée & réjouit l'esprit par la variété des objets, augmente légérement le ressort de toutes les fibres, & rend égales leurs oscillations ; divise & atténue duement les humeurs,

(a) Ridlinus, lin. med. ann. 1637, lin. 15.

& facilite leur mouvement ; fait couler d'une maniere uniforme le fluide nerveux dans les différentes parties du corps, aide merveilleuſement les ſecrétions & les excrétions, augmente l'appétit, & rend toutes les parties plus ſouples, & plus diſpoſées à exécuter promptement leurs diverſes fonctions.

De cette maniere il fortifie le corps, diſſipe peu à peu tout ce qui cauſe de l'inégalité dans les mouvemens des fluides & des ſolides, rétablit l'harmonie entre les uns & les autres, & chaſſe ſi efficacement les vapeurs, au rapport de tous ceux qui en éprouvent conſtamment les ſalutaires effets, qu'il n'eſt aucun remede qui lui ſoit comparable, ſur-tout ſi l'on y joint le régime que nous avons preſcrit.

De tous les exercices, celui du cheval méritera toujours la préférence. Il ſe fait ſans beaucoup de fatigue, & ſans diminuer les forces ; &, pour s'exprimer comme Sydenham, ſans une grande dépenſe d'eſprits. Il ſecoue doucement & également toutes les parties du corps, & principalement les viſce-

tes du bas-ventre, qui ſont comme ſuſpendus & flottans; il aide la digeſtion, & s'oppoſe par conſéquent aux obſtructions, diſſipe celles qui ſont déjà formées, & qui deviendroient dans la ſuite la ſource de mille infirmités. Nous le recommandons très-expreſſément aux vaporeux, puiſque ſans lui les autres remedes ſeroient inutiles, & quelquefois nuiſibles.

Nos regles diététiques s'étendent encore ſur les paſſions. L'ame & le corps ſont tellement unis enſemble, que les affections de l'un ſe communiquent réciproquement à l'autre : & c'eſt par l'entremiſe des fibres nerveuſes que ſe fait ce commerce mutuel entre ces deux parties de l'homme. Les impreſſions du corps ſont tranſmiſes en peu de tems au ſiege de l'ame par le miniſtere des nerfs, & l'affectent diverſement. L'ame à ſon tour étant vivement affectée, ébranle fortement les fibres nerveuſes, & excite dans le corps des mouvemens extraordinaires, irréguliers, qui deviennent d'autant plus fréquens chez les perſonnes vaporeuſes, que la ten-

ſion naturelle de leurs nerfs & leur vibratilité les favoriſent. Il faut donc qu'elles aient grand ſoin de modérer leurs paſſions : elles doivent ſur-tout éviter la colere ; car cette paſſion furieuſe tend avec excès tous les fibres, accélere violemment la circulation du ſang & des eſprits, & jette ainſi le trouble dans la machine.

Elles doivent ſe prémunir & ſe tenir en garde contre la frayeur ſubite, qui faiſant impreſſion tout-à coup ſur le genre nerveux, y cauſe une contraction ſpaſmodique, & repouſſe le ſang vers les parties internes. Elles doivent auſſi éviter tous les travaux d'eſprit, qui mettent le fluide nerveux dans un trop grand mouvement, en font une grande diſſipation, appauvriſſent la maſſe des humeurs, & entretiennent ainſi la ſéchereſſe du ſang & du genre nerveux.

Elles ne doivent pas moins ſe garantir du chagrin, qui ébranle tout le corps, chaſſe le ſommeil, ôte l'appetit, jette enfin dans une langueur univerſelle, qui s'oppoſe à l'effet des

plus puiſſans remedes. Elles doivent fuir les inquiétudes, les grands embarras, l'envie, la jalouſie, &c. Mais elles doivent faire leurs délices des entretiens de leurs amis, vivre tantôt à la campagne & tantôt à la ville, aſſiſter le plus ſouvent qu'il eſt poſſible à des concerts de muſique; ne pas s'occuper trop long-tems à contempler la même choſe, mais chercher la diverſité des objets, pour ſe récréer l'eſprit, & le détourner de tout ce qui peut rappeller l'idée des vapeurs.

POST-SCRIPTUM.

J'Ai appris dans un voyage que j'ai fait à Lyon le mois paſſé, que le Journal des Savans du mois d'Octobre 1761 avoit donné un extrait de mon Eſſai ſur les affections vaporeuſes, auquel il avoit ajouté des réflexions critiques, qui exigent de moi une réponſe. Un ſilence affecté ſeroit inexcuſable; c'eſt pourquoi le lendemain de mon retour à Arles je me ſuis empreſſé de me procurer ce Journal, & d'envoyer à mon Libraire ce Supplément, par lequel je réfute les objections du Journaliſte.

Après avoir donné le *Proſpectus* de mon Eſſai, le Journaliſte dit à la page 684 : *Nous ne faiſons ſur cette Diſſertation que quelques réflexions, qui ſerviront à apprécier le travail de M. Pomme dont le zele mérite toujours des éloges.*

Le compliment ne paroîtroit point fardé, ſi le Journaliſte ſe contentoit

enſuite de propoſer ſimplement ſes objections. Dans la premiere, il prétend *que la cauſe immédiate des affections vaporeuſes n'eſt pas toujours celle que j'admets à l'excluſion de toute autre.* Notre Auteur n'oſe pourtant pas diſconvenir *que cette cauſe ne ſe rencontre dans quelques malades ; mais rarement*, ajoute-t-il, *où la voit M. Pomme.* Et il aſſure *qu'il y a des affections vaporeuſes qui ont une autre cauſe immédiate, qu'on ne combattra jamais avec le bain ; & qu'il y en a même où le bain ſeroit nuiſible ; que celles-ci demandent au contraire des remedes ſtimulans, des toniques, l'exercice du cheval, l'air ſec & froid, & d'autres ſecours qui produiſent des effets abſolument contraires à ceux qu'on obtient par le bain.*

L'objection eſt en forme. Me forcer à reconnoître pluſieurs cauſes prochaines des vapeurs, c'eſt détruire mon ſyſtême, qui n'en reconnoît qu'une ſeule ; & pour preuve de cette opinion, me montrer des malades guéris par des remedes ſtimulans, c'eſt

rendre l'objection ſans réplique, & me forcer au déſaveu le plus ſolemnel.

C'eſt préciſément là où je prétends terminer la diſpute ; c'eſt-à-dire, que mon adverſaire me préſentera des obſervations contraires aux miennes, & des malades guéris par des remedes ſtimulans ; & alors j'avouerai la mépriſe. Mais comment conciliera-t-on la tenſion des nerfs, que l'on a été forcé de reconnoître pour cauſe immédiate, avec le relâchement, que l'on voudroit me faire adopter ? Y auroit-il des ſymptomes contradictoires dans cette maladie ? ou, pour mieux dire, en paroît-il quelqu'un qui annonce le relâchement des ſolides ? Ce ſeroit ſe méfier des lumieres d'un adverſaire que je reſpecte infiniment, que de vouloir moi-même diſcuter la queſtion. J'ajouterai ſeulement que ſous le titre d'obſervations contraires, je n'y comprends point quelques légers ſymptomes vaporeux ſuſpendus par l'effet de quelques remedes chauds, pour reparoître enſuite avec plus de vigueur & d'opiniâtreté ; mais bien une femme

hyſtérique, ou un homme hypocondriaque, guéris l'un ou l'autre par des toniques & des ſtimulans, & auſſi radicalement que ceux que j'ai cités.

Je crois mon adverſaire Médecin, & par conſéquent homme de bonne foi. Si cependant il exigeoit de moi des certificats pour les obſervations que je lui préſente, & qu'il trouve *rares & ſingulieres*, je lui donnerois les atteſtations de mes malades eux-mêmes, celles de mes Confreres, & encore le témoignage public de mes concitoyens.

Paſſons à la ſeconde objection, & dans celle-ci nous trouverons des contradictions manifeſtes du ſentiment contraire qu'il nous oppoſe au ſujet du bain & de ſes effets. J'ai avancé que les malades parvenus au dernier degré du racorniſſement, ſurnageoient dans le bain, & j'ai attribué cet effet à celui de la chaleur interne du corps, relative au degré du racorniſſement que je ſuppoſe; laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend le corps plus

léger. Ce qui le prouve, c'eſt que dans la ſuite, & par l'effet du bain & des autres humectans, le relâchement étant enfin arrivé, le corps ſe précipite au fond du bain.

Notre Journaliſte prétend au contraire, *ſuivant les regles de l'Hydroſtatique*, que le corps racorni préſentant moins de ſurface, il doit donc enfoncer ; & qu'étant relâché par l'eau du bain, il doit ſurnager. D'où je conclus que mes malades ont tort, en ce qu'ils n'ont pas ſuivi les regles de l'Hydroſtatique.

Notre Journaliſte avance encore, *que l'on a vu à l'Hôtel-Dieu de Paris une fille qui effectivement n'enfonçoit pas dans l'eau du bain ; mais que l'on attribuoit cet effet aux mouvemens continuels qu'elle ſe donnoit, & qu'on regardoit avec aſſez de vraiſemblance comme équivalens à ceux des nageurs.* Pour adopter cette idée, il ne s'agit plus que de faire nager mes malades dans le bain ; mais malheureuſement celle qui a fait le ſujet de la premiere obſervation, & celle de la quatrieme,

étoient roides l'une & l'autre comme une barre de fer. Pour rapprocher toujours plus les faits de cette espece, on a vu ces jours passés à Arles un malade qui surnageoit (*a*) sans re-

(*a*) Lazare Vidal, natif du village de la Baume dans la Principauté d'Orange, âgé de dix-huit ans, d'un tempérament maigre & sec, fut apporté à l'Hôpital le 9 du mois de Juillet 1763, par des hommes de campagne, qui le trouverent étendu sous un arbre, sans sentiment & sans mouvement, de façon qu'on le crut mort. Je trouvai ce malade à l'Hôpital à l'heure de ma visite. Son pouls étoit très-lent & concentré, la mâchoire étoit si roide & si immobile, qu'il fut tout-à-fait impossible de lui faire avaler une seule goutte d'eau : ce qui me décida pour les vésicatoires. Le lendemain 10 du courant, il n'y eut aucun changement. Le 11 tout fut de même. Le 12 on appliqua des sangsues, & on donna des lavemens irritans ; on y revint le 13, toujours infructueusement ; & le 14 la fievre se mit de la partie.

Un état aussi désespéré me permettoit toute sorte d'expériences. On appliqua de la glace sur la tête ; le malade ouvrit les yeux & la mâchoire. Le lendemain 15, on le plongea dans un bain froid à huit heures du matin, & on appliqua en même temps

muer ſes membres, & qui reſtoit dans l'eau douze heures par jour, ayant la tête coëffée d'une veſſie remplie de glace, que l'on renouvelloit très-ſouvent. Ce Malade, que j'ai arraché des bras de la mort, reſtoit ainſi douze heures immobile, en ſurnageant dans le bain ; & le Journaliſte ne trouve cette poſſibilité *que pour quelques ſecondes*. Comment concilier les

---

la glace ſur la tête : il pouſſa de grands cris en entrant dans le bain, & dans l'eſpace d'un quart-d'heure on le vit boire & manger, & reprendre tous ſes ſens. On le retira du bain à dix heures ; mais il retomba dans ſon ſommeil quelques minutes après. On revint au bain le même jour, qui opéra avec ſuccès. Le 16 il reſta dans le bain froid pendant douze heures : le malade ne retomba en léthargie que le lendemain 17, à ſept heures du matin ; mais le bain & l'application de la glace le réveillerent de nouveau en peu de temps. Le 18 tout fut entiérement rétabli.

On voit actuellement à Lyon Mme. de Cligny qui ſurnage à ſon tour. Je ne crains point d'avancer que dans peu elle s'enfoncera dans le bain. Le Public ſera inſtruit en ſon temps des ſuites d'une pareille entrepriſe.

idées phyſiques avec l'expérience ? L'explication en eſt bien difficile, en enviſageant cet effet du côté des ſolides : ſous toute autre face, je veux dire, du côté des liqueurs & de l'air, on la trouvera plus aiſée. Les Phyſiciens ne ſeront peut-être pas ſatisfaits de celle que je donne ; mais du moins n'eſt-elle point contradictoire avec l'expérience, comme celle de mon adverſaire.

La troiſieme réflexion regarde les *cliquetis*, & ces éclats douloureux qui ſe faiſoient entendre chez ma malade, que j'ai attribués à l'impulſion violente & ſenſible du ſang dans les canaux ci-devant racornis. Le Journaliſte ne s'y arrête pas. Sans trop m'y arrêter à mon tour, il me ſera permis ſans doute d'y ajouter que ce même bruit ſe fait entendre chez pluſieurs vaporeux, dans l'articulation de leurs membres ; & c'eſt, à mon avis, le défaut de ſynovie & la ſéchereſſe de ſes couloirs qui le procurent.

Quant à la quatrieme réflexion, nous ne la paſſerons pas ſous ſilence.

Sydenham, dit notre adverſaire, *a été d'une grande utilité à notre Auteur pour la deſcription & le tableau qu'il nous donne des affections vaporeuſes & hypocondriaques.* Je réponds à cela, que la deſcription de la maladie que je traite eſt la ſeule partie de mon Ouvrage qui puiſſe avoir quelque reſſemblance avec toute autre de même eſpece, décrite dans les Auteurs. Quant aux obſervations, elles n'appartiennent aſſurément à perſonne. Voyons donc où je ſuis plagiaire.

J'avancerai d'abord que la définition eſt toute neuve. Qui pourra en diſconvenir ? La cauſe eſt encore neuve, puiſque notre Journaliſte en eſt offenſé. La cure eſt relative à cette cauſe ; elle eſt donc neuve auſſi (quoique autoriſée par tout ce qu'il y a de plus reſpectable dans l'Antiquité). Ce ſera par conſéquent ſur la deſcription des ſymptomes que tombera le reproche. J'avouerai très-volontiers que les ſymptomes que j'ai décrits ſont les mêmes que ceux ſous leſquels cette maladie a coutume de paroître, & que

l'on trouve chez tous ceux qui ont traité des affections vaporeuſes : mais j'ai préféré la deſcription que nous en a donné un Auteur des plus modernes à celle de *Sydenham.* Cet Auteur eſt déſigné dans mon Traité ; je l'appelle célebre. Que notre adverſaire le cherche : il nous donnera des preuves de ſon érudition, en avouant la mépriſe.

F I N.

RÉPONSE

RÉPONSE

AUX OBJECTIONS

DE L'AUTEUR

DES MÉMOIRES

DE TRÉVOUX.

RÉPONSE
AUX OBJECTIONS
DE L'AUTEUR
DES MÉMOIRES
DE TRÉVOUX,

Pour ſervir de preuve démonſtrative du racorniſſement des ſolides, que l'on admet pour le dernier degré de la cauſe immédiate des affections vaporeuſes.

ANALYSER un ouvrage, c'eſt en développer le fond, en corriger les défauts, & applaudir à ſon mérite quand le ſujet en eſt intéreſſant. Le Journaliſte de Trévoux a ſuivi ce même plan avec

exactitude dans l'analyſe qu'il a faite du Traité des vapeurs (*a*) : il en a diſcuté avec eſprit toute la théorie ; il en a corrigé les plus petits défauts ; & a enfin applaudi à la pratique, qu'il a préconiſée. Son Auteur ſeroit entiérement ſatisfait, ſi dans la partie qui a mérité la cenſure, le Journaliſte ne s'étoit pas montré en cenſeur partial : une inexactitude dans l'ordre typographique, une lettre de trop, une autre à ajouter, doivent-elles attirer les plus ſanglans reproches ? & une fauſſe interprétation de ſa part doit-elle être appellée *mépriſe impardonnable.*

Débuter de cette façon dans l'analyſe d'un Ouvrage que l'on publie comme un Ouvrage intéreſſant, auquel on n'a pu refuſer des éloges complets, en le reconnoiſſant comme le ſeul, en cette matiere, *qui contienne des préceptes curatifs appropriés à tous les cas, puiſqu'ils paroiſſent propres à remplir toutes les indications, & à corriger*

(*a*) Mém. de Trévoux, Janvier 1764, p. 39.

radicalement le vice, tant des fluides que des ſolides (a) ; débuter, dis-je, de cette façon, c'eſt annoncer une partialité toujours repréhenſible. Les minuties ſont des fautes groſſieres dans un Ouvrage minutieux ; mais ici la vie des hommes, leur ſanté, une réforme néceſſaire dans l'art de guérir, ſont des motifs trop puiſſans pour ne pas être pénétré de leur valeur ; & alors on pardonne aiſément à un Auteur des fautes légeres, qu'on pourroit bien ne pas lui imputer ; & s'il eſt du devoir d'un cenſeur de ne pas les cacher, on les préſente ſur un ton moins ſévere.

Quoi qu'il en ſoit, notre Journaliſte a cru qu'il lui étoit permis d'appeſantir la main ſur deux lettres & ſur deux mots. Ce n'eſt pas là ſur quoi j'ai à répondre, mais bien aux objections qu'il me préſente. Le développement de mes idées, & celles qu'il nous fournit en Phyſicien conſommé, ſerviront à éclaircir la théo-

(a) Mém. de Trévoux, pag. 60.

rie d'un ſyſtême trop connu aujourd'hui pour ne pas le diſcuter entiérement. Je ne cherche point à me venger : mon but eſt autre choſe, les progrès de notre Art.

J'entre en matiere, & ſans m'arrêter d'abord à une définition que celui-ci approuve (*a*), & que l'autre rejette, je reviens ſur la cauſe prochaine & immédiate, qui ſeule éleve tant de conteſtations. Ce racorniſſement des nerfs, cette irritabilité du genre nerveux, qui en eſt le prélude, ſeront-ils reconnus pour les principaux moteurs des ſymptomes hyſtériques? & ne répugne-t-il pas de rejetter le vice des liquides, pour n'admettre abſolument que le vice des nerfs? C'eſt là préciſément le point de la difficulté, & enfin le ſujet de la diſpute. Eclaircir ce fait, le rendre en évidence, c'eſt réſoudre la queſtion ; & c'eſt perfectionner cet Ouvrage, que de donner enſuite une idée claire du racor-

(*a*) Vandermonde, Journ. de Méd. mois de Mars 1761, pag. 197.

niſſement des nerfs, en en donnant des preuves non équivoques: voilà le plan que nous avons à remplir.

Que les fluides agiſſent ſur les nerfs, c'eſt un point inconteſtable: & que ceux-ci réagiſſent ſur eux, c'eſt encore un ſyſtême reçu. Par la même raiſon, il eſt bien difficile que les cauſes qui agiſſent ſur l'un, n'agiſſent pas ſur l'autre; cette uniformité d'actions ne les abandonne jamais, ſoit dans leurs mouvemens réguliers, (je veux dire dans l'état de ſanté) comme dans les irréguliers, (ce ſont ceux qui forment la maladie). Il falloit donc ne pas les ſéparer dans la cauſe que nous avons admiſe, ajoutera notre Adverſaire.

A quoi nous répondrons, que quoique ces deux agens participent également aux effets des cauſes éloignées qui les alterent, il n'eſt pas poſſible que l'un des deux ne reçoive une impreſſion particuliere, & plus ou moins forte, de l'action qui agit ſur eux; & alors ils produiſent des ſymptomes qui nous apprennent à diſtinguer ce-

lui qui eſt le plus affecté ; ce qui nous force à reconnoître pour cauſe immédiate de la maladie qu'ils procurent, celui des deux qui paroît agir avec une partialité apparente : comme, par exemple, dans le ſcorbut, ce ſeront les humeurs, quoique les cauſes éloignées qui l'ont procuré aient agi également ſur les fluides comme ſur les ſolides ; & dans la maladie dont il s'agit, ce ſera le genre nerveux, tout étant égal d'ailleurs.

Si l'on demande enſuite d'où vient cette prédilection, & pourquoi le genre nerveux ſe montre ici plus particuliérement affecté, pourquoi ailleurs ce ſeront les liquides ; une diſpoſition particuliere à chaque individu réſoudra la queſtion : ce ſera, ſi l'on veut, le vice héréditaire, celui du régime (*a*) & de l'éducation ; en un mot, le tempérament, *idioſyncraſia*, appellé par les Grecs.

(*a*) Sous ce régime nous comprenons ce nombre de remedes pharmaceutiques auxquels on a recours à chaque indiſpoſition.

De-là il réſulte que les nerfs étant ici primitivement affectés, il faut qu'il ſe préſente des ſymptomes non équivoques de cette affection nerveuſe. Sans en faire une ſeconde énumération, nous défierons notre Adverſaire de nous en préſenter un ſeul qui ne nous donne des preuves convaincantes de leur irritabilité primitive, avant même que les fluides aient agi ſur eux : (à moins que dans la claſſe des fluides on ne veuille comprendre les eſprits animaux ; ce qui changeroit abſolument la queſtion). Il faut donc les reconnoître pour les principaux moteurs de chaque ſymptome vaporeux, & conſéquemment comme cauſe premiere.

Si l'on refuſe encore cette préférence au genre nerveux, & que la force du préjugé exige qu'on lui aſſocie le vice des liquides, ce ſecond vice ſera tout au moins analogue au premier, ainſi que nous l'avons annoncé dans le Traité : & on eſt aſſuré de le détruire avec les mêmes remedes ; de façon que de ne le point admettre, il n'en réſultera jamais le

moindre inconvénient; tandis que le ſuppoſant & l'admettant pour cauſe de la maladie, on eſt forcé de l'attaquer avec des armes différentes; & alors le projet eſt manqué, la cure eſt compliquée, les difficultés augmentent, & l'incurabilité s'enſuit.

Pourquoi donc avouer que *la cauſe d'une maladie une fois connue, eſt à moitié guérie*? & pourquoi reconnoître le traitement qu'on y apporte *comme le ſeul ſpécifique* (a), ſi on ne veut enſuite convenir que la cauſe que l'on a préſentée eſt la ſeule qui mérite d'être admiſe, puiſque les remedes qu'on y oppoſe, agiſſant ſpécialement ſur elle, deviennent néanmoins ſpécifiques & radicaux? C'eſt-là, ce me ſemble, un aveu démenti par les objections qu'on y oppoſe.

Ce n'eſt pas tout: on s'obſtine ſi fort à appeller les fluides dans ce concours, qu'en nous accordant *que la diſpoſition particuliere du genre nerveux eſt le principe de quelques affec-*

(a) Mém. de Trévoux, pag. 45.

tions ſpaſmodiques, on nous défie de jamais prouver que l'acrimonie & l'exaltation des humeurs ne ſoient ſuffiſantes pour produire tous les ſymptomes des maladies vaporeuſes; & pour preuve inconteſtable on nous dit : *Qu'un homme prenne un poiſon, n'eſſuyera-t-il des ſpaſmes que dans le cas où ſes nerfs ſeront racornis ; ou, pour parler plus correctement*, (parce que le terme choque) *ſeront dans un état de rigidité préalable* (a)?

Cette objection nous a paru ſi foible, que nous n'y répondrons que par une objection contraire. On demande au Journaliſte pourquoi un vice cancereux, ſcorbutique, en un mot, une conſtitution muriatique ne produit pas toujours l'affection vaporeuſe. Nous répondrons pour lui, que cette conſtitution des humeurs ne ſuffit pas; il faut encore que la diſpoſition des ſolides ſoit telle, que les nerfs répondent à l'action irritante des fluides ; & c'eſt cette diſpoſition qui eſt la cauſe eſſen-

(a) Mém. de Trévoux, pag. 49.

tielle, primitive, ſans laquelle nul effet. Le poiſon agira toujours dans quel corps que ce ſoit, parce que le degré d'irritation qu'il procurera, ſurpaſſera toujours celui des humeurs les plus acrimonieuſes : mais agira-t-il avec la même force dans chaque tempérament? & s'il excite des contractions ſpaſmodiques ſur des fibres relâchées, que ne fera-t-il pas ſur des fibres criſpées? C'eſt ainſi qu'agira le purgatif, je veux dire, avec plus ou moins d'irritation & d'effet, ſuivant le degré d'élaſticité des fibres des entrailles, celui de ſenſibilité, de tenſion, de criſpation & de racorniſſement. Ce ſera donc relativement à l'état des ſolides que nous pourrons meſurer ſon action.

Cet ovaire rempli d'une humeur âcre, dont parle Harvée, ne ſuffiſoit donc pas pour procurer la maladie hyſtérique. Il falloit que les nerfs euſſent acquis ce degré de tenſion qui forme l'état ſpaſmodique, ſans quoi la malade d'Harvée n'auroit jamais éprouvé aucun de ſes ſymptomes. Les plus cruelles douleurs de l'accouche-

ment, celles que procure un calcul engagé dans l'uréthere, produiroient donc toujours la paſſion hyſtérique. On voit cependant ſi ſouvent le contraire ; & ſi quelquefois cela arrive, c'eſt par la complication de cette diſpoſition ſpaſmodique, ſans laquelle on ne verroit jamais de mouvemens convulſifs, & autres ſymptomes qui caractériſent l'affection vaporeuſe.

M'objectera-t-on enſuite des faits qui paroiſſent contradictoires ? *Cette Dame, à qui l'on fit l'opération du cancer à la mamelle, fut débarraſſée*, dira-t-on, *des vapeurs dont elle étoit tourmentée.* Ainſi des autres cas ſemblables (*a*). On a emporté à cette Dame la cauſe irritante ; les nerfs n'ont plus été provoqués à ſe contracter ; & les ſymptomes ont ceſſé. Mais il reſte toujours chez elle la même diſpoſition dans le genre nerveux, laquelle diſpoſition ſpaſmodique ſe réveillera bientôt, ſi on néglige d'y apporter les

(*a*) Cette objection n'eſt point à l'Auteur des Mém. de Trévoux.

remedes efficaces, je veux dire les relâchans, qui ſeuls peuvent l'attaquer & la vaincre. C'eſt donc ici la cauſe primitive : elle ſera juſtement appellée cauſe immédiate ; & c'eſt ſur elle que nous porterons nos vues & nos remedes, ſans quoi la cure ſera palliative, & jamais radicale.

On a ſenti la réalité de la cauſe ſuppoſée ; on n'a pu refuſer aux nerfs cette prédilection, puiſqu'on l'a avoué dans la huitieme objection qu'on nous a faite, où il eſt dit en propres termes : *Il eſt vrai cependant, tout étant égal d'ailleurs, que les ſpaſmes naîtront plus facilement, & ſeront d'autant plus violens, que les nerfs ſeront plus ſuſceptibles d'irritation* (a). Pourquoi donc la rejetter après l'avoir ainſi reconnue ? car ſi, tout étant égal d'ailleurs, les ſpaſmes naiſſent plus facilement, eu égard à la diſpoſition du genre nerveux, on ne peut déſavouer que les nerfs aient dans ce cas une diſpoſition ſpaſmodique innée.

(a) Mém. de Tréyoux p. 50.

Avançons & diſcourons avec notre Adverſaire ſur ce racorniſſement des nerfs, qui fait le dernier degré de la cauſe immédiate des affections vaporeuſes. Car j'ai dit dans ma définition, *l'irritabilité & le racorniſſement*, & non *ou racorniſſement*, (comme l'a avancé le Journaliſte) *(a)*; ce qui annonce deux états dans les nerfs, qui ſuppoſent deux degrés différens. Quant au premier, qui eſt celui d'irritabilité, tous les Médecins l'ont adopté, & l'adoptent encore aujourd'hui: il n'en ſera pas de même de l'autre; on ne l'entendra point des nerfs racornis, cela paroît abſurde; & quand même ce racorniſſement ſe montreroit à nos yeux, on le méconnoîtra juſqu'au point de rejetter ſes effets, pour les attribuer ailleurs. Il eſt bon d'en donner une nouvelle idée; & pour cela nous rappellerons ici notre comparaiſon.

Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible: (tels doivent

(*a*) Mém. de Trévoux, p. 45.

être les nerfs dans leur état naturel). Les Phyſiologiſtes ſavent que les tuyaux excrétoires des glandes, diſperſées çà & là, ſéparent du ſang le ſuc qui arroſe le tiſſu des nerfs, pour entretenir leur ſoupleſſe naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions. Par le défaut de ce ſuc, le parchemin ſe roidit, & par une ſéchereſſe totale il ſe racornit. Tel eſt l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit.

Suivant cette comparaiſon, que le Journaliſte auroit dû attaquer, il eſt prouvé que les nerfs ſont plus ou moins relâchés & plus ou moins tendus, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins arroſés & humectés. Nous dirons enſuite avec les Phyſiciens, que l'élaſticité des nerfs & leur ſenſibilité dépendent de leur tenſion plus ou moins grande, & que leur relâchement eſt l'état oppoſé à leur élaſticité, comme à leur ſenſibilité. Sur ce principe, qui eſt inconteſtable, leur ſéchereſſe augmentant, leur tenſion augmentera, & de degré en degré tout le genre nerveux

ſe

ſe racornira ; c'eſt-à-dire que, faute d'humide, il ſe deſſéchera juſqu'au point qu'il perdra ſon extenſion naturelle, & ce ſera-là le dernier degré de la cauſe qui agit.

Quant aux preuves de ce racorniſſement, on les trouvera toujours dans la premiere obſervation du Traité, qu'on a eu ſoin d'interpreter à ſa maniere, & de préſenter ſous une face avantageuſe pour ceux qui aiment à nier & conteſter. On veut *que la malade qui en fait le ſujet fût hyſtérique, & incommodée en même temps de la pierre ;* & on veut encore *que les membranes qui ſortirent dans le courant du traitement fuſſent l'effet de l'éroſion produite par l'âcreté de l'urine, & par les graviers ; tout comme celui des alimens âcres & ſalés qu'affectionnoit cette Demoiſelle, au rapport même,* dit-on, *de M. Pomme* (a).

1°. Il n'eſt point dit dans cette obſervation que la malade ſe fût jamais nourrie d'alimens âcres & ſalés, puiſ-

(a) Mém. de Trévoux, p. 52.

qu'au contraire on y rapporte qu'elle ne vivoit que de lait.

2°. La malade n'a fourni de symptomes de la pierre qu'une année après sa parfaite guériſon.

3°. Comment eſt-il poſſible que l'abroſion & l'excoriation produites par les graviers aient pu entraîner la tunique interne de l'œſophage, celle du *rectum* & des autres inteſtins, & enſemble l'enveloppe membraneuſe de la langue & des bronches? Notre cenſeur s'eſt oublié en cet endroit; trop de précipitation dans la lecture d'un ouvrage qu'on analyſe entraîne le plus ſouvent après elle des *mépriſes réellement impardonnables.*

Voici donc *comment il auroit pu raiſonner* à ſon tour. L'expulſion de toutes ces pieces anatomiques, que l'on garde précieuſement en faveur des incrédules, ne peut être que l'effet de la ſéchereſſe des membranes, par le manque d'humide que le ſang a coutume de fournir; & voilà une preuve démonſtrative du racorniſſement des ſolides, que l'on admet pour le dernier

degré de la cauſe prochaine & immédiate des affections vaporeuſes.

C'eſt ce même racorniſſement qui avoit particuliérement affecté le côté droit chez cette Demoiſelle, en partageant ſon corps par moitié, qui ayant extrêmement diminué le calibre des vaiſſeaux du foie, du rein droit, de la veſſie & de la matrice, procura des ſymptomes particuliers à chacun de ces viſceres : le rein nous fournit l'uréthere, & ce fut à l'extrêmité de ſon trajet & dans ſon inſertion dans les membranes de la veſſie, qu'il fournit un foyer au calcul, en refuſant le paſſage à l'urine, qui s'y filtra pendant des années entieres, & dépoſa ainſi la matiere calculeuſe ; & ce fut de cet endroit que, le calcul une fois détaché & expulſé, la membrane interne de la veſſie ſe déchira & ſe replia peu à peu ſur ſon cou : ce qui forma trois champignons, dont la malade ſe débarraſſa dans la ſuite avec le *ſphincter* de la veſſie (*a*).

(*a*) On voit ici en quoi differe le racor-

On concevra à préſent ſans peine que les obſtructions produites par le racorniſſement des ſolides ne ſont point idéales, puiſqu'elles ſont fondées en raiſon par la théorie que nous avons établie, & en preuves démonſtratives par l'effet des remedes qui les détruiſent. En effet, les tuyaux excrétoires & ſecrétoires de chaque viſcere perdront de leur diametre, toutes les fois que la ſéchereſſe des ſolides agira avec aſſez de force pour exciter ſur eux des contractions ſpaſmodiques; & ſi ces contractions augmentent par degré, (ainſi qu'il arrivera quand on les attaquera avec des remedes contraires) les vaiſſeaux ſeront bientôt oblittérés par le rétreciſſement des leurs parois; & c'eſt

---

niſſement dont il s'agit de celui des vieillards; puiſque celui-ci eſt toujours le produit de pluſieurs cauſes éloignées, d'où réſulte néceſſairement la léſion des fonctions du corps; & l'autre au contraire eſt un effet naturel de la diſſipation journaliere, laquelle altération ſe faiſant inſenſiblement & avec égalité, tant du côté des ſolides, que de celui des fluides, elle ne dérange en rien l'équilibre de la ſanté.

cette oblittération qui formera l'obſtruction par racorniſſement : obſtruction qui reconnoîtra pour cauſe le vice des ſolides, & à laquelle on ne pourra jamais remédier qu'en attaquant ce même vice, c'eſt-à-dire, en diminuant la contraction des tuniques des vaiſſeaux lymphatiques, en reſtituant leur ſoupleſſe, & en élargiſſant ainſi leur calibre; & alors la matiere arrêtée coulera avec d'autant plus d'aiſance, qu'elle ſera pouſſée & entraînée par la colonne du liquide qui la ſuit, dont la force ſera toujours proportionnée au degré de cette élaſticité outrée que nous avons ſuppoſée dans les fibres.

Notre Journaliſte ne s'en eſt pas tenu-là ; ſon zele n'a point de bornes ; auſſi n'eſt-il pas ſatisfait. La réponſe que j'ai faite à un des ſes Confreres, au ſujet du ſurnagement des malades dans le bain, exige une replique. Notre Auteur en aura toute la gloire, en répondant pour lui. Eſt-ce une indiſcrétion de ſa part, ou une témérité ? De quel nom qu'on qualifie une pareille entrepriſe, nous répéterons à

ces deux concurrens, que ce surnagement doit être attribué à la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs, (laquelle raréfaction fut toujours analogue au racorniſſement des ſolides); & la preuve en devient inconteſtable, quand on conſidere que par l'effet du bain froid les malades qui ſurnageoient ſe ſont enfoncés après un certain temps.

On ſait cependant, ſans qu'il ſoit beſoin de nous l'apprendre, qu'un corps racorni préſente moins de ſurface, & conſéquemment qu'il doit s'enfoncer dans l'eau; mais on ſait auſſi que dans ce corps racorni il y a une grande quantité de bulles d'air, qui une fois raréfiées augmentent prodigieuſement ſon volume; & alors ce corps racorni devient néanmoins très-léger; d'où il s'enſuit qu'il doit ſurnager, juſqu'à ce que ce même air intérieur, condenſé par l'effet des particules d'eau, qui pénetrent par les pores de la peau, reſtitue au corps ſon premier poids; ce qui eſt démontré par les mêmes regles d'Hydroſtatique qu'on nous oppoſe.

On alléguera enſuite tant qu'on voudra *que les malades qui ont ſurnagé étoient dans une état de ſpaſme*, & on dira *qu'en pareille circonſtance la contraction des muſcles augmentoit leur volume, ce qui préſentoit une plus grande ſurface, puiſqu'ils étoient dans une poſition qui ſeule ſuffit quelquefois pour ſoutenir un homme dans l'eau* (a). Cette objection eſt ſans force, car pluſieurs de nos malades ont ſurnagé ſans contraction des muſcles; (Madame de Cligny a été de ce nombre): ce qui nous oblige encore une fois à attribuer cet effet au vice des liqueurs & de l'air, & non à celui des ſolides.

Il ne manquoit à une pareille cenſure qu'une contradiction; la voici en évidence dans la derniere réflexion de notre Auteur. Dans cette affection *le ventre eſt très-ſouvent tendu & gonflé par des vapeurs raréfiées; voilà pourquoi*, nous dit-il, *les malades ſurnagent* (b). Ce n'eſt donc plus ici la

(*a*) Mémoires de Trévoux, p. 52.
(*b*) Mémoires de Trévoux, p. 63.

contraction des muſcles, mais bien des vapeurs raréfiées; & qu'eſt ce que ces vapeurs raréfiées, ſi ce n'eſt l'air contenu dans les liqueurs, & le même que celui que nous avons préſenté pour cauſe de ce phénomene?

Après avoir combattu ailleurs le vice des ſolides, que nous avons admis pour cauſe prochaine & immédiate des affections vaporeuſes, on n'a pu leur refuſer cette prédilection par un aveu des plus formels; & après avoir combattu ici le vice de l'air, on lui attribue néanmoins tout l'effet. Voilà ce qui s'appelle cenſurer en Journaliſte (*). Tel eſt le droit que Monſieur l'Abbé * J * a voulu s'approprier, celui de couper, tailler en pieces, ſans trop ſavoir pourquoi. Mais a-t-il jamais acquis celui d'impoſer le ſilence? Pour moi, qui n'aſpire qu'au profit de notre Art, je répéterai, pour la ſeconde fois, *que je ne ceſſerai de parler que quand on m'en aura impoſé par des faits contraires à ceux que j'ai*

(*) De Trévoux.

déjà préſentés (a). Il eſt donc inutile d'éluder la queſtion. L'Auteur du Journal des Savans, à qui je me ſuis déjà adreſſé en répondant à ſa critique, (*b*) n'a pu encore me ſatisfaire ; mais celui des Mémoires de Trévoux, qui paroît beaucoup plus courageux, y ſuppléera ſans doute un jour.

Quel contraſte des affections vaporeuſes guéries par des remedes ſtimulans, & d'autres par les relâchans les plus outrés ! C'eſt-là le chef-d'œuvre du Médecin, mais non le chef-d'œuvre de l'Art. En attendant cette double merveille (*c*), nous préſenterons

(*a*) Voyez la Préface, p. 20.

(*b*) Voyez ci-deſſus le *Poſt-ſcriptum.*

(*c*) L'Auteur du Journal Encyclopédique (13 Février 1764, p. 56.) nous préſente deux obſervations qui paroiſſent victorieuſes pour la défenſe de l'Auteur du Journal des Savans. La premiere, tirée du Traité théorique & pratique de l'affection hyſtérique & hypocondriaque par M. de Ponticelli, annonce la guériſon d'une Dame hyſtérique par l'uſage du bain ſec d'une lampe d'eſprit-de-vin allumée, & par celui des ſubſtances réſineuſes, gommeuſes & fortifiantes, joint à

ici celle que la nouvelle méthode vient d'opérer aux yeux d'un Public étonné ; c'eſt la cure que nous avons pronoſtiquée (*d*), c'eſt celle de Madame de Cligny, qui fournira matière aux réflexions du Journaliſte.

Madame de Cligny, âgée de 50 ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin, fut attaquée de vapeurs dans la pre-

---

celui du lait. Sans vouloir rejetter l'obſervation de cet Auteur, je ſerai toujours en droit d'attribuer cette cure au lait, juſqu'à ce que pluſieurs obſervations de cette eſpece viennent à l'appui de celle-ci.

La ſeconde, tirée des expériences & mémoires des curieux de la Nature, publie la vertu de l'électricité, & non celle des remedes ſtimulans, puiſqu'au contraire on y rapporte qu'un ſeul minoratif fit reparoître les ſecouſſes ſpaſmodiques. Ce qui doit être attribué à l'effet de la commotion électrique ſur les nerfs, laquelle commotion accéléra la circulation du ſang & des eſprits, & rétablit ainſi pour un temps les fonctions de cette malade hyſtérique : guériſon miraculeuſe, qui mérite toute l'attention des Phyſiciens, & qui doit les encourager dans leurs recherches ſur les effets de l'électricité.

(*d*) Voyez ci-deſſus, p. 476.

mière année de ſon mariage. Les ſymptomes les plus ordinaires, dont elle étoit tourmentée, étoient des vertiges, des vomiſſemens, des crampes, des tiraillemens douloureux & convulſifs, & un tremblement continuel dans les jambes, qui l'avoient obligée à garder le lit, où elle étoit réduite depuis ving-ſept ans lorſque je fus appellé à Lyon auprès d'elle.

Un état auſſi invétéré préſentoit des obſtacles preſque inſurmontables; & la malade dégoûtée avec raiſon de faire des remedes, n'écoutoit qu'avec mépris les aſſurances de guériſon qu'un chacun lui préſentoit, ſur le récit de pluſieurs cures en ce genre que j'avois opérées. Mais comme le deſir de gagner la ſanté fut toujours inſéparable de notre être, la malade ſe rendit aux preſſantes ſollicitations des ſes amis, non qu'elle fût déterminée à ſuivre mes conſeils, mais ſeulement pour ſavoir ce que je penſerois ſur ſon état. Telles furent ſes conditions avec les parties intéreſſées, auxquelles je ſouſcrivis à mon tour; car le deſir que

j'avois de connoître cette incurable égaloit tout au moins celui des perſonnes inſtruites, qui prétendant avec raiſon qu'on pouvoit la guérir, ſouhaitoient ardemment qu'elle me fût confiée.

Je fus donc appellé chez elle : une perſonne de diſtinction, homme éclairé, & véritablement Médecin ſur cet article, m'y conduiſit. J'examinai de près l'état actuel de cette Dame ; je remontai juſqu'à la ſource du mal ; je m'informai avec exactitude de tous les ſymptomes qui avoient précédé, & de tout ce qu'elle avoit fait pour les vaincre ; & je ne vis que des mépriſes, des horreurs, des meurtres commis par les Empiriques, en un mot, une victime de la cupidité & de l'ignorance la plus criminelle.

Ma réponſe fut déciſive ; la voici en deux mots : Madame, je vous plains ; néanmoins raſſurez-vous, car vous êtes curable. Cette aſſertion ne ſuffit pas pour la convaincre, elle exigea un peu plus de détail ; & il fallut expoſer le plus clairement qu'il fut poſſible l'état actuel où elle étoit rédui-

te, celui où elle avoit été primitivement : d'où elle conclut avec moi que ſa maladie étoit plutôt le produit des remedes, que de mille autres cauſes auxquelles un chacun avoit voulu l'attribuer juſqu'ici.

Une fois éclairée ſur ſon état, elle demanda quels ſeroient les remedes qui pourroient la guérir. C'étoit-là préciſément le point intéreſſant ; & comme il ne s'agiſſoit pas de préſenter la panacée, il fallut prononcer un arrêt qui exigeât une réforme dans le régime, & une conſtance à toute épreuve dans l'uſage des remedes, auſſi pénibles dans l'exécution, qu'ils devoient être lents dans leurs effets. Le bain froid, l'eau de poulet, ce furent-là tous nos ſecours ; avec leſquels il fut prouvé que l'on viendroit à bout de détruire une cauſe auſſi invétérée. Cette propoſition réjouit la malade, qui par inſtinct ne ſoupiroit que pour l'eau. Elle conſentit donc volontiers à ces épreuves, & ce fut après huit jours de réflexions qu'elle entreprit ce nouveau traitement.

Le 15 Juin 1763, elle entra dans le bain froid pour la premiere fois : la tiſane de poulet fut pour lors ſa boiſſon ordinaire : ſon ſéjour dans le bain fut de huit heures par jour, ſavoir, cinq heures le matin & trois heures le ſoir ; ce qui fut continué pendant cinq mois conſécutifs.

On obſervera, 1°. que la malade ſurnagea pendant deux mois, au bout duquel tems on la vit enfoncer dans le bain. 2°. La froidure de l'eau fut conſtamment tempérée par la chaleur du corps : cette température fut portée même plus d'une fois à un point, qu'il fallut renouveller l'eau froide, & en arroſer la tête, pour appaiſer l'extrême chaleur du cerveau, & les raréfactions intérieures qui y étoient repouſſées par la froidure de l'eau, & par ſon poids ſur l'habitude du corps. 3°. Le bain ne procura aucun effet ſenſible qu'au vingt-deuxieme jour, & alors la malade reſſentit des douleurs ſourdes dans tous les membres, qui augmenterent par degrés, & ſe terminerent enfin par des éclats très-dou-

loureux, (ainſi qu'il a été déjà obſervé chez Mlle. Authemant); (a) leſquels éclats ont toujours continué tout le temps du remede, & dont l'effet a été de rendre au corps ſes mouvemens & ſon agilité. 4°. Les accidens hyſtériques, tels que le vomiſſement, les vertiges, les mouvemens convulſifs, &c. que la malade appelloit des criſes, & qui revenoient ſi fréquemment, ne reparurent qu'après de longs intervalles : ils furent toujours plus mitigés, de façon qu'ils diſparurent enfin après deux mois de traitement; & alors la malade ſortit du lit, reſta toute la journée ſur ſon fauteuil, & fut en état de ſe diſſiper au jeu.

Tels furent les progrès de notre incurable après cinq mois de bain froid & d'eau de poulet, dont elle ne ceſſa jamais de faire uſage à la doſe de ſept ou huit bouteilles par jour. La ſaiſon devint alors peu favorable pour nos opérations; ma préſence fut néceſſaire

(a) Voyez ci-deſſus la premiere obſervat.

à Arles ; il fallut ſe déſiſter. La malade quitta le bain, & à la place nous ſubſtituames le bain des pieds, & le petit-lait diſtillé, dont elle s'abreuvoit alternativement avec l'eau de poulet. Elle plongeoit ſes jambes dans l'eau chaude pendant trois ou quatre heures par jour ; ce qui faiſoit un pédiluve d'autant plus agréable, que la ſaiſon le rendoit néceſſaire. Les tiraillemens des nerfs & les éclats ne diſcontinuerent jamais par l'effet de ces nouveaux remedes; auſſi la malade gagna-t-elle toujours plus. La tête devint encore plus libre, le tremblement continuel des jambes diſparut tout-à-fait ; elle acquit pour lors aſſez de force pour ſe traîner elle-même ſur ſon fauteuil, & parcouroit ainſi tout ſon appartement à ſon gré : ce qui ne ſe faiſoit jamais ſans les acclamations de ſes amis.

Tout n'étoit pas fini ; & pour perfectionner une ſi belle cure, il falloit que la malade marchât. Son corps, auparavant ſi léger, devenoit cependant chaque jour plus peſant. L'extrême

trême raréfaction des liqueurs & de l'air ſi puiſſamment condenſée par tant de véhicule aqueux, lui avoit reſtitué ſon premier poids avec uſure; ce qui préſentoit des obſtacles qui paroiſſoient très-préjudiciables à nos projets. Il fallut donc y remédier. Les ſecouſſes de la voiture ne devoient-elles pas opérer avec une nouvelle force? les vaiſſeaux aſſoupis ne devoient-ils pas céder à l'impulſion des liqueurs? & n'avions-nous pas été une fois le témoin de ſes puiſſans effets (*a*)? C'eſt à quoi on s'occupe aujourd'hui : la malade eſt montée en voiture le 27 Juin 1764 pour la premiere fois. Le Public de Lyon a été le témoin des effets de ce remede (*b*).

(*a*) Voy. ci-deſſus la premiere obſervation.

(*b*) On auroit voulu conteſter ce fait; mais inutilement a-t-on ſemé des doutes ſur la réalité de cette cure. Mde. de Cligny a paru en public, & non contente de faire rougir par ſa préſence ceux de ſes concitoyens qui s'étoient déchaînés contre ſon

Pour éviter la peine au Journaliſte de réfléchir ſur cette obſervation, nous reviendrons ſur elle, & nous dirons, 1°. que ſi la malade a ſurnagé pendant deux mois, c'eſt parce qu'il a fallu tout ce temps à l'eau pour pouvoir condenſer l'air intérieur trop raréfié; & que c'eſt de cette façon que l'on a reſtitué au corps ſon premier poids.

2°. Si la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'eſt à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit; parce que perſonne n'ignore que le froid ſtimule & tend les fibres, bien-loin de les relâcher, & que par conſéquent il deviendroit contraire, s'il agiſſoit ici en cette qualité : c'eſt auſſi du degré de cette chaleur du corps, & du degré de la froidure de l'eau qu'on y oppoſe, que dépend toute la cure; c'eſt pourquoi nous croyons devoir prévenir notre Adverſaire de ne

---

libérateur, elle voulut encore venir à Arles y publier ſa reconnoiſſance; & de-là elle parcourut toutes les Villes de la province.

pas ſe fier à ſes propres lumieres, s'il avoit envie de faire cette épreuve.

3°. Si le bain n'a montré ſes effets qu'après vingt-deux jours, c'eſt ſans doute par la raiſon que la peau étoit obſtruée par la ſéchereſſe de ſes tuyaux : il a fallu par conſéquent tout ce temps à l'eau pour la ramollir, & la rendre pénétrable ; & ſi les douleurs & les éclats ont ſuivi de près l'intromiſſion des particules d'eau, c'eſt encore par le développement des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, ci-devant oblittérés & racornis, ainſi qu'il a été expoſé dans la théorie que nous avons établie.

4°. Enfin, ſi les accidens hyſtériques ont diſparu dans le courant du traitement, c'eſt ſans contredit par l'ouverture des couloirs intérieurs, ce qui a rétabli la circulation générale ; les ſecrétions auparavant ſupprimées, ou tout au moins ralenties, ſe ſont faites ſans obſtacle, les humeurs ſecrétoires & excrétoires n'ont plus été arrérages, tout a coulé par ſes tuyaux naturels, & les évacuations inférieures

ont prévenu le reflux, d'où dépendent, à notre avis, les retours imprévus des paroxismes hystériques, sur lesquels on s'arrête, & dont on demande raison (*a*).

Ceci suffira-t-il pour convaincre nos incrédules ? Oui sans doute, s'ils préféroient le bien qui en résulte à tout autre motif. Mais hélas ! que n'aurions-nous pas à dire sur cet article, si par respect nous n'étions obligés à garder le silence ? Il nous suffira donc de montrer notre zele, en repliquant toujours avec la même ardeur à toutes les objections qu'on nous fera; espérant néanmoins qu'une Puissance suprême nous aidera un jour à terrasser ces ennemis du vrai; & alors l'humanité victorieuse secouera le joug dont elle est accablée.

(*a*) Voyez le Journ. Encyclop. 15 Février 1764, p. 56.

Fin de la Réponse au Journaliste de Trévoux.

OBSERVATION

Sur l'uſage des humectans, dans les maladies ſpaſmodiques, par Mr. Delabrouſſe, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de l'Académie Royale des Sciences de la même ville, Médecin de l'Hôpital Saint-Jean de la ville d'Aramond.

LA Médecine fait tous les jours de nouveaux progrès ; l'obſervation fidelle les découvre, la théorie ſolide les éclaircit, & la juſte pratique en forme des regles. C'eſt ainſi que les ſciences ſe ſont perfectionnées, & que les Auteurs qui les ont ennoblies ſont couverts d'une immortelle gloire. Nous devons au zele de Mr. Pomme une nouvelle méthode de traiter cette eſpece de maladie qu'on nomme vulgai-

rement *Vapeurs.* Les observations sur lesquelles il fonde son système, m'ont paru si curieuses & si intéressantes, qu'elles m'ont engagé à adopter sa pratique. Les faits suivans en sont le fruit.

Un Travailleur âgé de quarante ans, d'un tempérament sec & atrabilaire, étoit tourmenté depuis six ans par une douleur vive à l'hypogastre, qui s'étendoit tout le long des fausses côtes, & par fois sur la poitrine & sur la tête, où il ressentoit, disoit-il, des battemens si considérables, qu'il lui sembloit que sa tête s'entre choquoit avec une autre. Il vint à l'Hôpital; il fut saigné & purgé plusieurs fois; il prit des bouillons altérans, des apozemes, des opiats, le petit-lait; le tout fut sans succès. Il en sortit même plus malade. Un Médecin d'Avignon, qu'il consulta, l'envoya aux Eaux de Saint-Laurent; le malade se rendit sur les lieux, y exécuta scrupuleusement cette nouvelle ordonnance, & en revint sans guérison. L'examinant alors de plus près, je découvris les symptomes de l'hypocondriacité la plus

marquée ; & d'après la lecture du Traité de Mr. Pomme, je le condamnai au bain tiede ; de celui-ci, il passa par degré au bain froid ; ce qui le guérit radicalement. Sennert autorise ce traitement, puisqu'il nous dit : *Aquæ enim dulcis calidæ balneum tollit lassitudinem, pectoris & dorsi dolores mulcet, articulos emellit, capitis gravitatem ex biliosis humoribus profectam amovet, melancholicos juvat, plenitudinem imminuit, flatus distulit, corpus calefacit & humectat, siccitatem illam fatalem remoratur.* Senn. libr. 2. cap. IV.

La femme d'un Maréchal fut attaquée d'une perte de sang des plus considérables, à laquelle succéderent des coliques violentes, avec suffocation, perte d'appétit & insomnie ; des douleurs des plus violentes à la tête se joignirent ensuite à ces premiers symptomes ; l'érétisme enfin fut porté chez cette femme à un si haut degré, que ses nerfs se racornirent à leurs extrêmités, & formerent une courbure considérable dans les phalanges des doigts, des mains & des pieds.

Nombre de remedes pharmaceutiques, dont elle avoit fait usage, l'avoient réduite dans un si triste état; mais une abondante boisson d'eau de poulet, & plusieurs lavemens froids, dont elle fit un long usage, la rétablirent entiérement.

Mr. l'Abbé Bermond, âgé de 65 ans, d'un tempérament bilieux, sanguin & mélancolique, fut attaqué d'apoplexie au mois de Mai 1765, & devint paralytique du côté gauche. On le saigna abondamment, on le purgea de même, & on l'envoya enfin aux eaux de Balaruc, pour se conformer aux usages reçus & autorisés par une routine toujours funeste. Ces eaux minérales parurent agir avec vigueur, elles procurerent de grandes évacuations; mais amenerent-elles aussi la fievre & des mouvemens convulsifs? ce qui décéla la mépriſe. La saignée, les lavemens fréquens & une copieuse boisson d'une tisane rafraîchissante calmerent tant soit peu cet orage, le malade put retourner chez lui. Je fus appellé; je le trouvai dans

un ſi mauvais état, que je déſeſpérai de ſon rétabliſſement. La fievre étoit aſſez vive, elle ſe ſoutint pluſieurs jours, & prit enfin le caractere de la fievre lente. La diarrhée ſurvint, des crachats purulens parurent, & en grande abondance, ce qui m'empêcha d'employer les remedes néceſſaires, les ſeuls capables de tempérer l'efferveſcence des humeurs, que les eaux de Balaruc avoient ſi fort augmentée. Le malade mourut trois mois après. Son corps fut réduit par le maraſme au poids de quarante livres.

C'eſt bien ici le lieu de ſe récrier avec notre Auteur ſur les funeſtes effets des eaux de Balaruc, & de publier, une ſeconde fois, les ſages précautions qu'il nous indique: *Ad hoc autem auxilii genus non facilè venias cum homine, qui aut podagrus ſit, aut hic laboret venereâ, aut epilepſiæ obnoxius, aut paſſione laboret hypocondriacâ, aut hyſtericâ.* Pomme, Traité des vapeurs, pag. 305.

OBSERVATION

Sur une attaque d'affection hyſtérique, avec ſuppreſſion des lochies, par Mr. Brun, Docteur en Médecine, réſidant à Pignans en Provence (a).

LE traitement de l'affection hyſtérique fait aujourd'hui l'occupation des plus grands Médecins. Les différentes productions qu'il fait naître journellement, en ſont une preuve bien convaincante. Quelles que ſoient les conteſtations des Médecins ſur la partie théorique de ces ſortes de maladies, l'obſervation pratique a ſeule le droit de terminer le différent. Celle que je vais publier aujourd'hui autoriſe la façon de penſer de Mr. *Pomme*;

(a) Journal de Méd. du mois de Décembre 1765, pag. 543.

& quoique je me ſois déjà préſenté une fois pour le défenſeur de ſon ſyſtême, je déclare avec lui que je ne rejetterai pas les expériences contraires qu'on pourroit faire à l'avenir ; mais qu'il me ſoit permis, en attendant, de publier les ſuccès d'une doctrine ſi lumineuſe.

Mlle. Ginovés, femme d'un Meſſager de cette ville, âgée de vingt-ſept ans, accoucha heureuſement d'un enfant mâle le 15 Juillet 1765 à trois heures du matin. Vers le midi du même jour, il ſurvint chez cette accouchée des mouvemens vaporeux, qui augmenterent par degrés ; &, à deux heures après midi, ils devinrent ſi forts, qu'on employa l'eau des Carmes ; ce qui attira les convulſions & porta bientôt le paroxiſme à ſon dernier période : un aſſoupiſſement léthargique, qui parut pour lors, alarma la famille ; on courut chez Mr. Brun, Chirurgien, qui, tout auſſi effrayé, vint m'appeller lui-même. A mon arrivée, je trouvai la malade roide comme une barre de fer : les vuidan-

ges étoient totalement supprimées, & le pouls presque éclipsé ; mais cet état ne fut pas de longue durée. La malade rentra bientôt en convulsion, & donna des symptomes réels d'épilepsie : l'écume à la bouche la caractérisa. Dans cette conjoncture, je ne connus d'autre remede que les lavemens d'eau froide, l'état convulsif de la mâchoire ne me permettant pas d'employer d'autres secours ; mais ceux-ci eurent peine à pénétrer, & les mouvemens convulsifs redoublerent jusqu'au point que la malade devint inaccessible ; ce qui me détermina à recourir aux spécifiques vantés par Mr. *Pomme*. Ce fut l'eau froide, dont je fis arroser le corps de l'accouchée, après l'avoir dépouillée de ses linges, & mise tout à nud, ce qui suppléa au bain froid. Ce remede eut ses effets, puisque dans un court intervalle on vit cesser les convulsions. La malade ouvrit les yeux & la mâchoire, & reprit ses sens peu à peu. Une toux convulsive survint alors ; je la combattis avec une abondante boisson d'eau de poulet, que

j'avois déjà prescrite au commencement de l'attaque. Ce symptome disparut à son tour, & alors les vuidanges se rétablirent. La convalescence fut enfin très-heureuse par ce traitement.

Les réflexions que je pourrois ajouter ici seroient tout-à-fait superflues; je renvoie le lecteur à celles que l'on trouve dans l'Ouvrage de l'Auteur cité.

OBSERVATION

Sur un Strabiſme connivent, accompagné de l'affaiſſement de la paupiere ſupérieure de l'œil droit ; maladie ſecondaire, traitée ſans ſuccès, comme une paralyſie provenant du relâchement des ſolides ; guérie enſuite par l'uſage ſeul des humectans : Par Mr. Pamard fils, Chirurgien-Major de la Garniſon & des Hôpitaux de la ville d'Avignon, Correſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie, &c. (a)

LEs maladies convulſives en ont impoſé de tout tems aux Médecins & Chirurgiens les plus habiles ;

(a) Journal de Méd. du mois de Juillet 1765, pag. 63.

& il seroit, je pense, fort inutile de cacher que ces maladies ne seroient pas si communes, si nous avions connu la véritable cause qui les procure. Entraînés jusqu'ici par la diversité des sentimens, autant que par la bizarrerie de leurs symptomes, nous avons inutilement cherché des moyens curatifs assurés. C'est dans cette incertitude que nous avons commis tant de fautes dans la pratique; c'est après l'aveu de celles que j'ai commises à mon tour dans le cours de mes opérations, où j'ai si souvent rencontré cette complication de maladie, que je vais publier les heureux effets de la nouvelle méthode de les traiter: l'insuffisance des remedes communs dont le malade qui fera le sujet de cette observation avoit usé, mise en parallele avec ceux qui ont si bien réussi, prouvera toujours plus la nécessité où nous sommes de nous ranger sous les loix du généreux Auteur (*a*) à qui nous en sommes redevables.

(*a*) M. Pomme, Traité des affections vapor. des deux Sexes.

Mr. Boin, Secretaire de l'Intendance à Lyon, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut attaqué d'une syncope convulsive qu'on regarda comme une attaque d'apoplexie: ce fut en conséquence qu'on employa les saignées, l'émétique, les purgatifs, les sudorifiques, & les remedes spiritueux dont on fit des frictions sur la tête: des évacuations très-abondantes suivirent de près l'effet de ces remedes; & le malade resta dans un état de stupeur, auquel succéda bientôt un état tout contraire: ses nerfs se roidirent toujours plus, & devinrent si sensibles, que l'impression du froid comme du chaud furent bientôt insoutenables. La lumiere occasionna des douleurs aux yeux, les objets parurent doubles; les yeux se tournerent du côté du nez (*a*). Mr. Boin devint louche, & la paupiere de

(a) *Cette maniere de loucher est appellée du nom de strabisme connivent, pour la distinguer du strabisme récédent, & du strabisme d'inégale hauteur. Voyez Boerhaave, leçons publiques des maladies des yeux, p.* 187, *chap. IV.*

l'œil

l'œil droit s'affaissa ; ce qui annonçoit clairement l'érétisme de cet organe, pour lequel on n'employa que des remedes tout aussi opposés que ceux qui l'avoient primitivement produit. Un large véficatoire fut appliqué sur les épaules, dans la vue, sans doute, de détourner les humeurs, qu'on accusoit faussement. Cette application eut son effet. Tous les sucs, devenus toujours plus âcres par l'effet des remedes chauds, furent déterminés à couler vers les épaules, où ils formerent deux tumeurs phlegmoneuses qui s'obséderent & en imposerent au point qu'on flattoit le malade d'un soulagement assuré. Mais plus la suppuration fut abondante, plus le strabisme fit des progrès. Les alarmes s'accrurent avec la violence & la durée des accidens, ce qui aigrit tous les symptomes.

Tel étoit l'état de Mr. Boin, après un mois de traitement, lorsque je le vis à Lyon, où je fus appellé pour y faire l'opération de la cataracte. Sur ce récit, il ne me fut pas difficile de prononcer que l'érétisme des nerfs étoit

la seule cause qu'on avoit à combattre : le strabisme accompagné de la douleur aux yeux en étoit le symptome, quoique l'affaissement de la paupiere parût en imposer à plusieurs. Instruit par les leçons de l'Auteur que j'ai cité, que les humectans sont seuls capables de détruire ce vice des nerfs, & cette foule de symptomes qui en dépendent, & convaincu par ma propre expérience, je prescrivis l'eau de poulet pour boisson ordinaire, ensuite le bain tiede, accompagné de plusieurs lavemens froids; je substituai à une nourriture des plus échauffantes les crêmes de riz à l'eau, les bouillons légers sans sel, & enfin les alimens les plus doux. Dès le quatrieme jour de bain & de régime, la paupiere affaissée se releva : le malade aussi satisfait que surpris devint docile; le bain froid fut alors préféré, & on appliqua sur sa tête des linges trempés dans l'eau froide, pendant les trois heures de suite qu'il restoit dans le bain. Ces remedes agirent promptement : la sensation douloureuse de la rétine fut moindre, la vue

moins ſenſible, les deux prunelles devinrent paralleles peu à peu, & ne varioient plus que relativement aux digeſtions & à l'inſomnie ; le ſtrabiſme, en un mot, ceſſa, & ce fut à la détente, que la diarrhée bilieuſe (effet ordinaire de ce traitement (*a*)) parut avec un caractere vraiment critique. On purgea le malade à mon inſu, & dans le fort de l'été, pendant mon abſcence, on ſuſpendit les bains : le malade ſe relâcha ſur la boiſſon & ſur le régime ; on lui donna des bouillons altérans pour quelque dartre qu'il avoit ſur la peau, & dans peu tous les ſymptomes reparurent : il fallut revenir à l'eau de poulet & aux bains. On promit ſincérement de rejetter tout remede contraire, & le malade guérit pour la ſeconde fois.

J'enverrai ſucceſſivement nombre d'obſervations de cette eſpece, qui publient authentiquement l'effet des ſeuls humectans dans les maladies

(*a*) Ibidem, pag. 362.

ſpaſmodiques ou convulſives. Cette complication ſe rencontre auſſi ſouvent dans la pratique des maladies chirurgicales, que dans celles qui ont rapport à la Médecine. J'aurois été plus empreſſé à les publier, ſi je n'avois trouvé dans mes différentes courſes nombre de proſélytes auſſi zélés que je le ſuis de cette nouvelle méthode.

OBSERVATION

Sur une Leucophlegmatie urineuſe, cauſée, en premier lieu, par la préſence d'une pierre dans la veſſie, guérie par l'opération; &, en ſecond lieu, par la criſpation des filieres ſecrétoires des reins, guéries par les humectans. Par le même (a).

LEs ſymptomes des maladies, quoique les mêmes, ont ſouvent des cauſes différentes; ils exigent par-là des remedes oppoſés à ceux qui les avoient primitivement fait évanouir. Il faut beaucoup d'attention, pour ne pas prendre le change; &, dans le cas des extrêmes, ſuivant le conſeil

(a) Journ. de Méd. mois de Novembre 1765, pag. 421.

de Celse, il vaut mieux essayer un remede douteux, que de laisser le malade en proie à une mort inévitable.

Le fils de Mr. Bondon, Sculpteur de notre ville, âgé de cinq ans, étoit attaqué de la pierre ; il souffroit peu, mais par intervalles la pierre bouchoit si exactement l'entrée du canal de l'urétre, que les urines, après avoir rempli la vessie, refluoient dans la masse, & procuroient peu à peu une anasarque ou leucophlegmatie urineuse, qui inondoit tout le tissu cellulaire : l'enfant restoit affaissé & assoupi jusqu'à ce que les urines repriſſent leur cours ; l'anasarque se dissipoit entiérement, &, si l'on n'en excepte un peu de bouffissure à la peau, ce petit malade paroissoit jouir d'une bonne santé.

Pour rendre raison de la cessation naturelle de ce symptome, il suffit d'observer que l'extension graduée de la vessie, en lui faisant perdre son ressort, évasoit l'entrée du canal de l'urétre, & que la pierre alors n'étant plus resserrée par les côtés, se dégageoit facilement : les parens de l'en-

fant, accoutumés à cet accident, ne s'en effrayoient plus, puiſqu'il ceſſoit de lui-même ; mais devenu plus fréquent & de plus longue durée, on me fit voir le malade. Je le ſondai, & après une préparation relative au tempérament, je le taillai. Au moment que j'eus entamé le cou de la veſſie, le premier jet des urines entraîna la pierre ; elle tomba heureuſement dans un baſſin, & fit du bruit ; ce qui m'épargna des recherches inutiles. Elle étoit exactement ſemblable en forme & en groſſeur à un noyau d'olive : comme ſa ſurface étoit par-tout très-raboteuſe, je jugeai qu'elle devoit être ſeule. Le malade étoit preſque guéri le douzieme jour, &, du moment de l'opération, il n'avoit plus été queſtion d'enflure, lorſque je la vis reparoître avec la même rapidité ; j'en fus d'autant plus ſurpris, que je n'avois pas lieu de l'attendre ; & dès que la mere de l'enfant & ſa garde m'eurent proteſté de leur exactitude dans l'obſervance du régime que j'avois preſcrit, je me ſus mauvais gré de

mon peu de recherche dans la veſſie, où je ſoupçonnai dès-lors encore quelque pierre, vu la ſimilitude du ſymptome. Ce reflux urineux avoit déjà gagné juſqu'aux épaules, dans l'eſpace de trois heures. Je ſondai le malade, dans la vue de dégager la veſſie de l'obſtacle que j'y ſoupçonnois; mais je ne rencontrai rien, & je ne tirai pas une ſeule goutte d'urine. En mettant la main ſur le ventre, quoique tuméfié, je ne ſentis pas cette rondeur de la veſſie qui en caractériſe la dilatation, ſur-tout chez les enfans où elle eſt ordinairement très-grande; je jugeai que le mal venoit des reins: on mit en uſage les diurétiques chauds, qui augmenterent viſiblement le mal. L'enflure avoit gagné le viſage, & le cours de l'urine, dans le tiſſu cellulaire, étoit ſi libre, que l'enflure augmentoit du côté qu'on couchoit l'enfant; il étoit affaiſſé & très-aſſoupi; ſon pouls étoit dur & concentré; le danger devenoit preſſant, & ce fut dans cette ſituation, que je ne ſaurois peindre avec des couleurs aſſez vives

tant pour le petit malade que pour moi, que j'accusai le spasme des reins, occasionné par quelque imprudence, qu'on ne vouloit pas m'avouer : *Convulsio fit, vel ex inanitione, vel repletione*, dit Hipp. *aph.* 39. L'état du pouls me rassuroit sur la foiblesse ; ainsi, pour relâcher les reins & malgré la bouffissure qui avoit grossi cet enfant du double, je le saignai du bras, je lui tirai deux palettes de sang noir, je le fis envelopper dans un drap de lit plié en six doubles & trempé dans l'eau tiede, lui donnant en même tems beaucoup d'eau froide à boire. Par ces fomentations universelles, réitérées tous les quart-d'heures, & continuées quatre heures de suite, j'eus la satisfaction de voir couler les urines : le relâchement fut annoncé par une syncope qui dura quelques minutes (*a*). Il fut ranimé par l'application de linges chauds & secs, & dans peu de jours il fut parfaitement guéri.

Les syncopes, dans les cas de cette

(*a*) Traité des vapeurs, pag. 152.

espece, sont toujours exemptes de convulsions ; elles dépendent entiérement du relâchement des solides : ainsi les syncopes convulsives procurées, selon Hyppocrate, *ex inanitione*, supposent une dépletion des vaisseaux subite, telle que nous voyons souvent après les saignées, & autres exemples journaliers.

Pour revenir, j'appris que cette leucophlegmatie urineuse secondaire avoit pour cause des alimens grossiers, qu'une petite fille, sœur du malade, lui avoit donnés furtivement. Si l'enfant fût mort, on auroit assurément gardé le secret sur cette imprudence, qui n'est que trop fréquente, & qui a coûté la vie à bien des hommes dans tous les états. Pour achever la cure, j'eus recours à des purgatifs légérement hydragogues qui, en expulsant les matieres contenues dans les premieres voies, enleverent entiérement la bouffissure ; elle fut plus rétive que dans les premiers tems, où il n'étoit pas question d'inflammation, ni d'éréthisme.

Cette obſervation m'a paru rare, & d'autant plus intéreſſante, qu'elle étaie de plus en plus la méthode d'attaquer les ſpaſmes, de quelle nature qu'ils ſoient, par les humectans, juſqu'à ce que le relâchement s'annonce (*a*), avant que d'employer les remedes capables de détruire les cauſes qui les procurent dans les cas de complications.

Le bain tiede eût-il été d'un plus grand ſecours que les fomentations, & ſon effet auroit-il été plus prompt? La queſtion eſt épineuſe, & je renvoie mon Lecteur à l'excellente Diſſertation ſur le bain aqueux ſimple, par M. Raymond, Médecin de Marſeille. Il eût été difficile de déterminer le degré de chaleur de l'eau, ou trop chaude, ou trop froide, dit ce ſavant Médecin; elle auroit pu être contraire; & dans les deux extrêmes la gravitation de l'eau ſur toute l'habitude du corps, ou ſeulement la moitié dans le demi-

(*a*) Pomme, Traité des vapeurs, pag. 340.

bain, auroit pu augmenter l'embarras du cerveau : les fomentations, dans les inflammations internes locales, conseillées par l'Auteur cité, agirent avec efficacité ; d'où je puis conclure qu'elles méritoient la préférence.

OBSERVATION

Sur une maladie convulsive, par Mr. Brote, Maître en Chirurgie au Bourg Dessoyez en Champagne (a).

ELISABETH Roi, femme d'un domestique de la ferme de Beaumont, ressentoit depuis quatre mois, dans la région hypogastrique gauche, des mouvemens convulsifs, que l'on auroit pris pour les mouvemens d'un enfant de huit mois. Ils étoient ac-

(*a*) Journ. de Méd. mois de Janv. 1766, pag. 62.

compagnés de ſuffocation, de reſſerrement à la gorge, & de douleurs ſur les lombes; tous ces accidens ſe terminoient par des ſueurs abondantes qui duroient deux ou trois heures

Ces accidens augmenterent par l'uſage des emmenagogues que l'on fit continuer pendant un mois, dans la vue de rappeller les regles ſupprimées depuis long-temps : les ſelles, les urines ceſſerent de couler; le ventre ſe tendit, & malgré un grand nombre de potions hydragogues & de lavemens ſtimulans, la malade fut quatre mois ſans rien rendre.

Je fus appellé dans cette extrêmité, le 15 Octobre 1764: je trouvai le pouls enfoncé & rare, le col de la matrice dur comme du bois, le ventre raiſonnant comme un tambour; je ne tirai pas une ſeule goutte d'urine de la veſſie par la ſonde; on me dit que cette femme étoit fort colérique; & je conclus de tout ce que deſſus, que l'érétiſme, dans toutes les parties du bas-ventre, étoit la

cauſe de tous les accidens qu'elle éprouvoit.

En conſéquence je fis mettre la malade dans le bain d'eau tiede, d'où on la retira une heure après, à cauſe d'une légere foibleſſe qu'elle eut: le ſoir on réitéra le bain, dans lequel les convulſions reparurent ſi fortement, qu'on la crut expirante: dès ce ſecond bain il y eut des borborigmes très-forts. Le 16, la malade reſta deux heures dans le bain, & le ſoir trois heures ſans en être incommodée; on lui donna un lavement d'eau tiede, on lui appliqua des ſerviettes mouillées ſur le ventre, les convulſions furent auſſi violentes que les jours précédens. Le 17, la malade fut à peine dans le bain que les douleurs des lombes augmenterent & les borborigmes: elle y reſta cependant trois heures; & en ſortant on lui donna un lavement, & on lui appliqua les ſerviettes mouillées ſur le ventre; la malade dormit deux heures; elle n'avoit pas fermé l'œil depuis quatre mois.

Le 18, mêmes remedes : les convulsions revinrent ; mais alors le cou de la matrice étoit moins tendu. Pendant le bain du soir, il sortit un vent avec tant d'impétuosité, qu'il fit jaillir l'eau hors de la baignoire, & répandit une odeur insupportable : ce bain étoit froid : le lavement fut donné avec l'eau froide ; & les serviettes qu'on appliquoit sur le ventre trempées dans l'eau froide ; après cela on trouva le ventre ramolli ; les convulsions revinrent plus tard, furent moins longues & moins vives ; le sommeil fut plus long & plus tranquille. Le 19, mêmes remedes, la malade urina, rendit par les selles des crottes blanches, & les convulsions furent très-légeres. Ces bains ont été continués pendant un mois : on lui a donné de l'eau de poulet & une boisson délayante pour toute nourriture ; & toutes les fonctions sont actuellement dans l'ordre naturel.

OBSERVATION

De Mr. Mercadier, Chirurgien de Paris, communiquée à Mr. Roux, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. Auteur du Journal, sur une jeune Demoiselle qui a été environ six mois sans prendre presque aucune nourriture (a).

LE sujet de l'Observation suivante, que j'ai l'honneur de vous communiquer, Monsieur, est une jeune Demoiselle, qui a passé environ six mois sans presque prendre aucune nourriture, ni prononcer la moindre parole. Comme le fait a paru singulier à plusieurs personnes de l'Art, qui ont

(a) Journal de Méd. mois d'Août 1765, pag. 133.

voulu

voulu voir la malade, je prends la liberté de vous l'adreſſer, & vous prie de vouloir bien l'inſérer dans votre Journal, ſuppoſé que vous le jugiez capable d'exciter la curioſité de quelques-uns de vos lecteurs. J'avoue que ce phénomene, quoiqu'extraordinaire, n'eſt pas nouveau, puiſque dans un de vos Journaux des Savans de l'année 1698, on lit l'obſervation d'une fille qui fut trente-cinq ſemaines ſans boire ni manger, & qui a vécu long-tems après. *Michelloti*, dans ſes ouvrages, en rapporte encore un ſemblable; le Journal de Verdun, Mars 1760, cite une femme qui ne vouloit ni voir, ni parler, ni manger devant perſonne, & qui a reſté dix-ſept ans dans cet état. Votre Journal en fournit même pluſieurs exemples. Mais comme ces maladies ſont rares, & que d'ailleurs celle que je préſente au public a été accompagnée de bien de circonſtances qui ſemblent la diſtinguer des précédentes, tout cela me perſuade qu'elle peut devenir intéreſſante, eu égard aux effets & aux

moyens dont on s'eſt ſervi pour détruire une maladie qu'on a toujours regardée comme incurable.

Mlle. L***, âgée d'environ vingt-trois ans, jouiſſant d'une parfaite ſanté, n'ayant eu en ſa vie d'autre maladie que la petite vérole, dont elle fut attaquée en nourrice ; d'un caractere ſombre & mélancolique, mangeant naturellement beaucoup, & très-ſédentaire, tomba vers le milieu de Décembre 1759 dans une eſpece d'imbécillité ; elle tenoit des propos contraires au bon ſens & à la raiſon ; elle verſoit continuellement des larmes comme une perſonne affectée d'un grand chagrin, de ſorte qu'elle paſſa pluſieurs jours ſans preſque prendre aucun aliment ſolide ou liquide. Ses parens, inquiets ſur ſon état, firent tous leurs efforts pour découvrir la cauſe de ſon chagrin ; mais leurs inſtances furent inutiles. Elle s'obſtina à garder le ſilence : il eſt vraiſemblable qu'elle en ignoroit elle-même la cauſe. La triſte ſuite de la maladie en eſt une forte preuve.

Dans ces circonſtances on me pria de la voir. J'examinai d'abord ſon pouls, que je trouvai très-régulier : ſon embonpoint étoit toujours le même, ſon ſommeil aſſez tranquille la nuit : il eſt vrai qu'à ſon réveil, la triſteſſe & les pleurs recommençoient avec autant des force que la veille. Après bien de queſtions, auxquelles elle ne répondoit que très-imparfaitement, je m'informai de ſes évacuations périodiques. On me dit que le tems ordinaire devoit être paſſé, & qu'on ne s'étoit encore apperçu de rien. Ne trouvant autre choſe qui pût exiger aucun ſecours de l'Art plus preſſé, je conſeillai, puiſqu'elle avoit moins d'horreur pour la boiſſon que pour tout autre aliment, de lui donner une légere infuſion de ſafran, afin d'aider la nature à opérer cette évacuation, qui n'avoit jamais été auparavant retardée, ni avancée d'un ſeul jour. En effet, après peu de jours d'uſage de ce remede, les regles parurent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Sans doute que ce retard ne provenoit que du

prétendu chagrin dont son esprit étoit affecté, puisqu'à la seule apparition des regles, les larmes, qui avoient coulé pendant près de quinze jours, cesserent en même tems, & la malade reprit ses occupations vers le commencement de janvier 1760.

Cette tranquillité apparente ne dura pas long-tems : vers la fin du même mois de Janvier, les regles reparurent, & avec elles les larmes & les gémissemens. On lui fit toujours des questions inutiles : elle ne parloit que par monosyllabes. Après l'évacuation du sang menstruel, qui ne fut pas d'une si longue durée, ni en si grande quantité que le mois précédent, les larmes parurent se calmer, elles n'étoient plus continuelles, mais elles revenoient par intervalles. Dans le peu de paroles qu'elle prononçoit, on s'appercevoit qu'elle déraisonnoit un peu. Elle resta huit ou dix jours dans ce second période de sa maladie, pendant lesquels il arriva plusieurs foiblesses, qui faisoient craindre pour sa vie. Cela ne paroîtra pas étonnant,

quand on ſaura que la malade ne prenoit pour toute nourriture, qu'un peu de tiſane ou de bouillon, encore cela n'arrivoit-il que deux ou trois fois par jour. Elle n'a eu d'autres évacuations durant ce tems-là, que celles des urines.

Enfin vers le milieu du mois de Février, dix jours après la ceſſation des ſymptomes du ſecond période de ſa maladie, la malade tomba entiérement dans une eſpece d'aſſoupiſſement; elle ne verſoit plus aucune larme, ne prenoit aucun genre de nourriture, ne prononçoit aucune parole, les excrétions furent totalement ſupprimées, les regles diſparurent; les yeux étoient fermés, ſa tête penchée ſur ſa poitrine, ſans qu'on pût la lui faire relever, ſon pouls dans le même état qu'auparavant. A l'inſpection du viſage, on ſoupçonnoit qu'elle devoit ſouffrir intérieurement: il étoit ridé comme celui d'une perſonne qui ſouffriroit ſans ſe plaindre.

Les parens plus touchés de ce triſte état qu'ils ne l'avoient encore été,

consulterent un Médecin qui, après s'être informé de ce qui avoit précédé, convint de la singularité de la maladie (*a*), & faisant consister sa principale cause dans l'embarras du cerveau, il proposa la saignée du pied & du bras, qui ne furent pas entiérement exécutées, attendu les foiblesses qui survenoient après l'issue d'une demi-palette de sang. On employa alors les boissons, & les potions aiguisées de plusieurs especes, qui furent inutiles, à cause de la difficulté insurmontable qu'on avoit à lui faire avaler un liquide quelconque. Trois ou quatre jours après ces tentatives, on parvint à lui faire prendre, non sans peine, un lavement purgatif, qu'elle garda six heures ; après lequel tems, elle eut une évacuation considérable de matieres noires & liquides. Trois heures après l'effet de ce remede, la

(*a*) Ne pas reconnoître ici l'hystéricité la plus parfaite, & paroître surpris de la bizarrerie des symptomes qui la caractérisent, c'est nous donner une idée peu favorable du Médecin consulté.

malade ouvrit les yeux, & demanda du pain & de la viande, choſe qu'elle n'avoit pas fait depuis long-tems. On voulut voir alors à lui donner un peu de ſoupe, de crainte que la viande ne l'incommodât, n'ayant rien voulu manger de ſolide, depuis un mois au moins; mais elle refuſa la ſoupe. On lui donna donc ce qu'elle avoit demandé; elle le mangea avec une avidité ſurprenante; deux heures après elle retomba dans ſon premier état. Le lendemain on tenta un ſecond lavement, dans l'eſpérance qu'il procureroit le même effet que celui de la veille; mais, malgré tous les moyens dont on ſe ſervit pour le lui faire prendre, on ne put jamais en venir à bout: elle ſe roidiſſoit contre tous ceux qui la forçoient. On lui préſenta à manger, elle le refuſa. Dans ces circonſtances le Médecin preſcrivit les demi-bains tiedes, pour paſſer enſuite aux bains entiers, le tout fut exécuté ponctuellement. La malade reſtoit dans l'eau deux ou trois heures: on l'y tenoit, à la vérité, malgré elle. Après

quinze jours d'usage des bains, il ne parut pas que la malade fût mieux : il sembloit, au contraire, qu'elle alloit plus mal, puisque la maigreur du visage & du corps se faisoit appercevoir de plus en plus. Le Médecin ayant mis en usage tout ce qui lui parut le plus propre, dans un état semblable, sans aucun effet, ne voulut pas continuer de la voir, & se retira (*a*).

Depuis l'époque du troisieme période de sa maladie, qui est arrivé vers le milieu du mois de Février, jusqu'au départ du Médecin, six semaines se sont écoulées, durant lequel tems la malade n'a pas prononcé la moindre parole, ou du moins, elle parloit si bas, qu'on avoit toutes les peines du monde à l'entendre, si proche que l'on fût de sa bouche. Sa nourriture étoit un peu de pain trempé

(*a*) Si on blâme ce Médecin de n'avoir pas su caractériser cette maladie ; du moins est-il louable d'abandonner à tout autre un traitement dont il ne connoît pas la route.

dans du lait, ce qui n'arrivoit que deux ou trois fois par ſemaine ; ſa boiſſon, une eau rougie très-légere : il n'y eut d'autres évacuations que celles des urines, qui étoient un peu crues, aux environs de chopine tous les huit jours. On la promenoit quelquefois dans ſa chambre ; il ne falloit que la ſoutenir, elle marchoit aſſez bien, mais lentement, ſa tête toujours penchée ſur ſa poitrine. On a eſſayé à lui mettre pluſieurs fois des alimens autrefois agréables à ſon goût, à côté d'elle, alors on la laiſſoit ſeule un peu de tems ; mais on les retrouvoit à la même place, quand on revenoit auprès d'elle. A l'égard du ſommeil, on ignore ſi elle en prenoit, ayant toujours les yeux fermés : il n'étoit pas poſſible de ſavoir l'état de ſon pouls, puiſqu'elle retiroit le bras toutes les fois qu'on vouloit le lui prendre.

Comme la famille déſeſpéra de la voir rétablir, pluſieurs perſonnes conſeillerent de la tranſporter à l'Hôtel-Dieu, aſyle où ſe trouvent plus communément tous les ſecours, qui, dans

le particulier, conſtituent dans d'énormes dépenſes, ſur-tout dans les longues maladies (*a*). On l'y tranſporta, en effet, au commencement d'avril de la même année 1760.

Les circonſtances d'une ſi ſinguliere maladie ne parurent pas moins ſurprenantes aux habiles Médecins qui conduiſent cette maiſon; ils employerent donc tout ce qu'ils crurent capable de la détruire; &, malgré les ſaignées réitérées du bras & du pied, & de la jugulaire, malgré l'application continuelle des véſicatoires, pendant près de deux mois, & les remedes internes qu'on a employés ſous différentes formes, elle eſt reſtée toujours dans le même état. Les évacuations ont été, à la vérité, un peu plus fortes, attendu la quantité des purgatifs & des éméti-

(*a*) Diſons mieux, aſyle de ces malheureuſes victimes dont tous les Hôpitaux du Royaume ſont ſurchargés, à la honte des Médecins & de l'Art.

ques qu'on lui faiſoit avaler malgré elle (*a*).

Dans le courant du mois de mai, on s'apperçut qu'elle craignoit beaucoup l'eau froide : on la baigna donc dans l'eau froide. Ce moyen la fit un peu revenir ; mais celui-là ne ſuffiſant pas, on la coucha à nud ſur le carreau, & on l'arroſoit d'eau ſortant du robinet. On a répété pluſieurs fois cette eſpece de douche ; & l'on eſt enfin parvenu à la remettre dans ſon premier état, au commencement de juin de la même année (*b*).

(*a*) Il eût été avantageux pour cette pauvre infortunée, que les habiles Médecins de cet Hôpital euſſent penſé auſſi ſagement que le premier qui en avoit été chargé ; c'eſt-à-dire, que ne connoiſſant pas plus que lui la véritable cauſe du mal, ils euſſent abandonné la malade à ſon malheureux ſort ; on eût épargné par-là toutes les cruautés que cette continuelle application de véſicatoires nous repréſente, & qu'on ne ſauroit imaginer ſans frémir.

(*b*) Il a donc fallu enfin que le haſard, l'inſtinct ou la nature découvriſſent un ſpécifique qui nous coûte tant aujourd'hui à

Quelques jours après elle eſt revenue dans ſa famille, attaquée d'une maladie cutanée, qui fut très-conſidérable, qui a même, ſuivant les apparences, contribué à ſa parfaite guériſon. Depuis ce temps-là, elle s'eſt très-bien portée, s'eſt mariée depuis deux ans, n'a pas encore eu d'enfans, & jouit d'ailleurs d'une parfaite ſanté, ſans ſe reſſouvenir de la moindre circonſtance de ſa maladie.

---

préconiſer, & à faire adopter à ceux-mêmes que nous rendons ſi ſouvent les témoins de ſes puiſſans effets.

OBSERVATION

Sur l'uſage des humectans dans les maladies ſpaſmodiques, par Mr. Comte, Chirurgien à Aoſt en Dauphiné.

ON loue, on préconiſe le Traité des vapeurs (*a*); on l'attaque en même tems, & on forme des doutes ſur la doctrine que contient cet ouvrage (*b*). Il ne m'appartient point d'entrer en lice avec ſes adverſaires; le litige déceleroit bientôt mon inſuffiſance, & en voulant défendre ſon Auteur, je fournirois peut-être des armes aux combattans. Je n'ai donc garde de me

(*a*) Voy. le Journ. de Méd. mois de Septembre 1764, p. 195.

(*b*) Idem, mois de Septembre 1765, p. 258.

préſenter le défenſeur de ce ſyſtême, toute diſcuſſion à ce ſujet me déplairoit infiniment. Je me borne à fournir des matériaux à ceux, qui plus courageux que moi ſauront en faire uſage : des obſervations bien conſtatées & des expériences pratiques, ſeront à l'abri, ſans doute, de tout raiſonnement. En voici un certain nombre :

Une fille du commun, âgée de trente ans, ſouffroit depuis long-temps d'un gonflement très-douloureux aux deux mamelles, pour lequel elle avoit été ſaignée nombre de fois lorſqu'elle me conſulta. Le ſymptome étoit des plus caractériſtiques, il annonçoit parfaitement le ſpaſme de la matrice, & le reflux des regles par l'anaſtomoſe des vaiſſeaux de l'hypogaſtre avec ceux des mamelles. La fomentation froide ſur les parties ſouffrantes, emporta dans peu le gonflement & les douleurs. *Voyez* le Traité des vapeurs, ſeconde édition, page 32.

Le ſieur Chatelan, laboureur, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempé-

rament ſec, fut attaqué d'une fievre putride compliquée de ſpaſme, que l'on méconnut entiérement. Les purgatifs réitérés aigrirent les ſymptomes. Il ſurvint une chaleur brûlante, la langue étoit ſeche & noire; les yeux enflamés, le délire, le hoquet & une tenſion douloureuſe à l'eſtomac, ne me permirent pas de douter de la mépriſe; ce qui m'obligea de changer le traitement. L'eau de poulet, les lavemens froids, les fomentations continuelles, & pluſieurs verres d'émulſion, calmerent, peu à peu, le malade, & le guérirent enfin parfaitement. *Ibidem*, page 281.

La femme de Jaques Geynet, garde batelier des fermes du Roi, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée, tout-à-coup, d'accidens épileptiques, qui alarmerent le mari & la famille. Dans les perquiſitions des cauſes, je découvris le vice de la matrice. Je la traitai en conſéquence, d'après les inſtructions de notre Auteur. Le bain froid dans lequel je la laiſſai pluſieurs heures par jour, l'application des linges trempés

dans l'eau froide, sur la tête, la guérirent radicalement dans l'espace de deux mois. *Ibid.* page 122.

Mlle Buisson, gouvernante chez Mr. le Comte d'Aost, âgée de trente-cinq ans, fut attaquée, le premier juin 1764, d'une perte de sang, étant enceinte de sept mois. Le huit la perte redoubla, & le neuf elle fut si considérable qu'elle amena la fausse-couche. Le cordon se présenta d'abord, & parut gangrené; l'odeur des pertes étoit cadavereuse, les défaillances continuelles, & les forces très-abattues, ce qui annonçoit un danger évident, & la nécessité d'accoucher promptement cette femme; ce à quoi je travaillai avec succès. La fievre parut pour lors, certains mouvemens convulsifs se mirent de la partie, le ventre se gonfla, & les lochies se supprimerent. Mes indications furent d'attaquer les spasmes, en relachant les tuyaux de la matrice, & toutes les parties du ventre & du bassin; pour cet effet, je prescrivis les fomentations avec les herbes émollientes, les injections de même

me eſpece, & enfin l'eau de poulet nitrée, pour me conformer en tout point aux préceptes de Mr. *Pomme.*

Ces remedes agirent d'abord avec ſuccès, puiſque les lochies reparurent. On appella le Médecin, qui, alarmé par l'odeur des pertes, accuſa la gangrene, & rejetta mes remedes, pour y ſubſtituer le quinquina & autres antiſeptiques. Ceux-ci réveillerent les ſpaſmes; ils devinrent par degré ſi conſidérables, qu'on fut contraint de revenir au premier traitement, auquel on ajouta pluſieurs émulſions nitrées, & dans l'eſpace d'un mois tout fut entiérement rétabli. *Ibidem*, page 410.

Mlle Baudran, épouſe du ſieur Baudran, Notaire & Châtelain du Marquiſat de Saverge, âgée de trente ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancolique, accoucha aſſez heureuſement le 10 juillet 1764; le 15 les lochies ſe ſupprimerent, & procurerent, par leur reflux ſur le cerveau, le délire maniaque hyſtérique. Le Médecin & moi, fumes ap-

pellés en même temps pour secourir cette accouchée. Je proposai le bain froid ; mais cet avis fut réjetté avec mépris de la part du Médecin, & encore de la famille. Il fallut donc se soumettre, & obéir aveuglément au conseil supérieur. On débuta par la saignée du pied ; on prescrivit ensuite l'hypecacuana ; & non content d'avoir excité, par ce remede, de plus grandes fureurs, on abreuva la malade avec une potion anti-hystérique, dans laquelle entroient l'ambre & le Castor, que l'on fit avaler, de gré ou de force, jusqu'à ce que les mouvemens convulsifs de l'estomac, & ceux de l'œsophage, vinrent s'y opposer, en empêchant la déglutition de tout liquide, encore plus celle des alimens. La malade devint alors furieuse, elle s'arrachoit les cheveux, se jettoit sur tous ceux qui l'entouroient pour les dévorer & pour les mordre ; ce qui fit croire à plusieurs, qu'elle étoit hydrophobique: notre Médecin en fut déconcerté, & se rappellant mon avis, il livra la malade à mes soins.

Le bain froid fut donc notre unique remede ; la malade y entra dès ce jour ; elle y fut attachée de force. On renouvella plusieurs fois la froidure de l'eau, dans l'espace de douze heures qu'elle y resta pour la premiere fois. On appliqua sur la tête des serviettes trempées dans l'eau froide, que l'on renouvella toutes les fois que la chaleur en indiqua le besoin, ce que l'on fit jusqu'à parfaite guérison. *Ibid.* page 128.

Je laisse aux antagonistes de ce système, le soin de réfléchir sur ces observations. Ma reconnoissance envers notre Auteur cité, est le premier motif qui m'engage à les publier. Le second, non moins intéressant, est le desir de soulager l'humanité, en invitant ainsi mes Confreres à m'imiter en pareille circonstance.

FIN.

POST-SCRIPTUM.

LE Traité des maladies nerveuſes de M. Whitt, paroît enfin en notre langue ; ſi j'ai été des premiers à me procurer cette nouvelle traduction, ſuis-je auſſi un de ceux à qui elle paroît particuliérement adreſſée. Je l'ai lue d'abord avec avidité ; je l'ai relue enſuite & parcourue plus d'une fois ; je la connois par conſéquent au point que je pourrois en donner ici l'extrait, & en relever toutes les contradictions, ſi tout autre que moi, prépoſé pour ces ſortes d'analyſes, ne m'avoit prévenu.

Je me bornerai donc à en extraire l'épigraphe placée à la tête de cet Ouvrage ; la voici : *Multum egerunt qui ante nos fuerunt, ſed non peregerunt. Multum adhuc reſtat operæ multumque reſtabit, neque ulli nato poſt mille ſæcula præcidetur occaſio aliquid adhuc adjiciendi.* De ſi belles paroles, proférées avec humilité par notre Auteur Anglois, ſemblent demander grace à tout lecteur impartial. Mais me diſpenſeront-elles de venger l'humanité de ce nouvel outrage ? Je me croirois coupable, ſi, avec le plus grand nombre de Médecins, je me contentois de gémir ſecrétement ſur elle : qu'il me ſoit donc permis de prendre hautement ſa défenſe, en m'élevant contre les prétentions de M. Whitt. Son Traducteur, à qui nous ſommes redevables d'une préface, d'une ſa-

vante Introduction, & d'un Codex Pharmaceutique, à l'aſpect duquel tout vaporeux frémit, vengera, ſi bon lui ſemble, ſon Auteur; ce à quoi je l'invite aujourd'hui, en le priant de vouloir bien étayer les obſervations pratiques rapportées dans cet Ouvrage, par de nouveaux faits, dont nous puiſſions juger par nous-mêmes, en les mettant ſous nos yeux.

Si, par des obſervations faites en France, il eſt prouvé que l'émétique, l'hypécacuana, les purgatifs, les élixirs ou cordiaux, les ſtomachiques, les antiſpaſmodiques les plus outrés, les narcotiques, les véſicatoires & les cauteres ſoient des remedes curatifs dans l'affection nerveuſe ſpaſmodique, je dirai alors avec M. Whitt: *Multum egerunt qui ante nos fuerunt, ſed non peregerunt. Multum adhuc reſtat operæ, multumque reſtabit &c.* & avouant alors mon inſuffiſance, je rentrerai dans le cahos ténébreux où l'on nous a laiſſés. Ce n'eſt point à M. Whitt ſeul que je prends la liberté de m'adreſſer, mais encore à tous les Auteurs vivans qui ont traité avec moi cette matiere, je n'en excepte point les anonymes, je ne rejette que les perſonnalités.

Les conteſtations des Médecins ſur le fait de l'inoculation, ont réveillé le zele des Magiſtrats, qui par une ſage prévoyance ont voulu s'aſſurer, par des éclairciſſemens certains, de l'utilité ou du danger de cette opération. La conteſtation préſente ſur un fait tout auſſi important, ne fixera-t-elle pas

leur attention? C'eſt le ſeul moyen de ſtatuer définitivement ſur cet article, & de ſouſtraire l'humanité à la fureur des deux partis.

Notre célebre Journaliſte a ſenti toute la conſéquence d'une prompte déciſion. " Cette „ queſtion, (nous dit-il,) une des plus „ importantes qu'on ait agité depuis long- „ tems, ne ſauroit être diſcutée avec trop „ d'exactitude,,. Nous recueillerons avec ſoin les pieces du procès, afin que les Médecins inſtruits puiſſent en déduire la pratique la plus ſalutaire dans ce genre de maladie, qui n'a juſqu'ici que trop réſiſté à leurs efforts. *Voy. le Journal de Médecine, mois d'Août 1766, pag.* 122.

C'eſt à M. le Begue, Traducteur de M. Whitt, & à tous ceux qui, comme lui, adoptent cette pratique, à fournir à M. Roux les pieces néceſſaires à l'inſtruction de ce procès. Il n'a encore paru que des obſervations oppoſées à leur ſyſtême, ou, s'il en a paru quelques-unes qui ſemblent leur être favorables, elles ne ſauroient être déciſives, ce qui nous force à demander des faits plus concluans; en un mot, des obſervations contraires à celles que l'on a publiées. J'ai déjà fait une fois cette demande dans ma premiere Edition; je l'ai refaite dans ma ſeconde, & encore aujourd'hui dans la troiſieme: on me diſpenſera, je penſe, d'y revenir une quatrieme fois, & je déclare que ce ſera la derniere.

FIN.

TABLE
DES TITRES.

DÉFINITION des affections vaporeuſes. Pag. 31
Cauſes des affections vaporeuſes. 40
Cure des affections vaporeuſes. 48
Obſervations. 80

VAPEURS HYSTÉRIQUES.

Affection hyſtérique accompagnée, &c. 81
Colique hyſtérique. 132
Suffocation hyſtérique. 140
Hémoptyſie hyſtérique. 146
Epilepſie hyſtérique. 153
Délire maniaque hyſtérique. 159
Odontalgie hyſtérique. 171
Vomiſſement hyſtérique. 180
Cardialgie hyſtérique. 186
Friſſon hyſtérique. 191
Suppreſſion totale des urines & des ſelles dans une fille attaquée de vapeurs hyſtériques. 197
Fievre ſpaſmodique. 210

VAPEURS HYPOCONDRIAQUES.

Affection hypocondriaque invétérée. 220
Flux hémorroïdal. 247
Jauniſſe hypocondriaque. 254
Toux convulſive. 260
Vomiſſement, hoquet, aigreurs & rapports. 268
Hémiplegie ſpaſmodique. 289
Racorniſſement des extrémités du corps. 306

VAPEURS COMPLIQUÉES.

Fievre putride compliquée. 313
Vérole compliquée. 328
Ecrouelles compliquées. 350
Affection ſcorbutique compliquée. 359
Leucophlegmatie compliquée. 369
Tympanite ſpaſmodique compliquée. 390
Pâles-couleurs compliquées. 401
Pertes blanches compliquées. 406
Pertes de ſang immodérées & compliquées. 413
Suppreſſion des lochies compliquées. 442
Régime du tempérament vaporeux. 455
Réponſe aux objections de l'Auteur des Mémoires de Trévoux. 483
Obſervation dë M. Delabrouſſe, ſur l'uſage des humectans, dans les maladies ſpaſmodiques. 517
Idem, *de M. Brun, ſur une attaque d'affection hyſtérique, avec ſuppreſſion des lochies.* 522
Idem, *de M. Pamard fils, ſur un ſtrabiſme connivent, &c.* 526
Idem, *du même, ſur une leucophlegmatie urineuſe, &c.* 553
Idem, *de M. Brote, ſur une maladie convulſive.* 540
Idem, *de M. Mercadier, ſur une jeune Demoiſelle qui a été environ ſix mois ſans prendre preſque aucune nourriture.* 544
Idem, *de M. Comte, ſur l'uſage des humectans dans les maladies ſpaſmodiques.* 557

Fin de la Table des Titres.

Approbation.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit contenant nombre d'obſervations déjà inſérées dans le Journal de Médecine, & un *Poſt-Scriptum* qui démontre que le bien de l'humanité eſt l'unique objet qui détermine les Travaux de Mr. Pomme : nous croyons que ce Manuſcrit ne préſente rien qui doive en empêcher l'impreſſion à la ſuite de la troiſieme Edition de ſon *Traité ſur les Vapeurs ;* & il ſeroit à deſirer, pour l'honneur même de la Médecine, que les conteſtations qui s'élevent entre les Médecins, ne fuſſent décidées que par des faits dont l'authenticité ne pût recevoir aucune atteinte de la mauvaiſe foi ; en ce cas, Mr. Pomme ne rencontreroit aucun Contradicteur dans la carriere qu'il court.

A Paris ce 25 Décembre 1766.

BOURGELAT.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sr. POMME, Médecin à Arles, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre : *Traité des affections vaporeuses des deux Sexes* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes : faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura

droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sr. de Lamoignon ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sr. de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sr. Feydeau de Brou, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ

à Paris, le trente-unieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre regne le quarante-neuvieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL,
LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1106, fol. 455, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, Art. 41, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris, ce 3 Septembre 1763.
DESPILLY, Adjoint.

CESSION.

J'Ai cédé à Monsieur BENOIT DUPLAIN, Libraire à Lyon, le Privilege ci-dessus pour toujours, suivant les conventions faites entre nous. A Lyon, le 9 Septembre 1763.

POMME fils, Méd.

De l'Imprimerie de *LOUIS BUISSON*, place des Cordeliers.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE

RC
340
P77
1767

RARE BOOKS DEPARTMENT